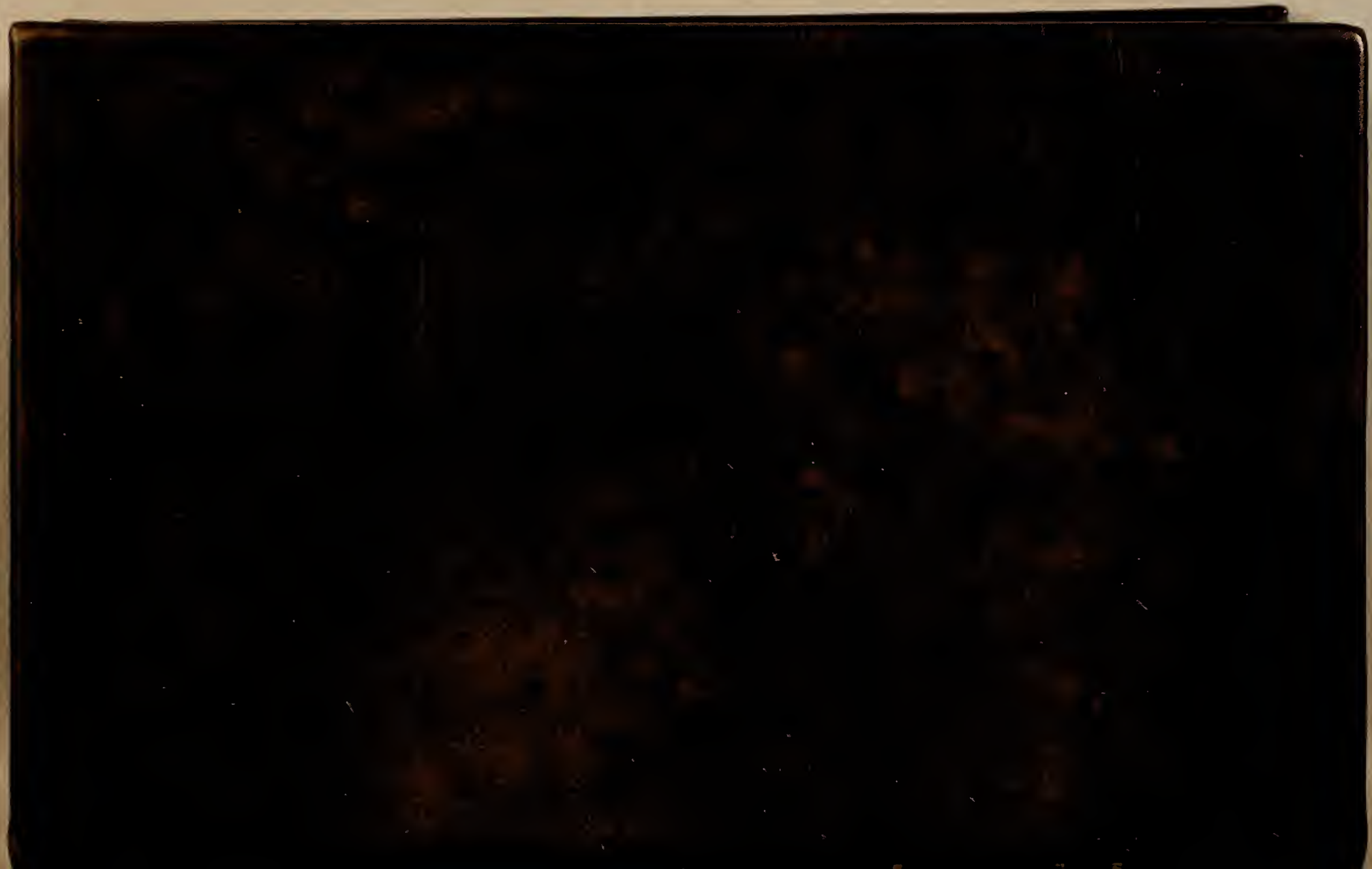

John Carter Brown
Library
Brown University

7/15
2 volumes
100 V
256 -
VOLUME

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION DE L'EMPIRE DU PÉROU.

TOME PREMIER.

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION DE L'EMPIRE DU PEROU;

PAR M. MARMONTEL,

Hiſtoriographe de France, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe.

TOME PREMIER.

Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en ſouffrant avec patience tout ce que Dieu ſouffre, & en tâchant de ramener les hommes par une douce perſuaſion.

FÉNELON, *Direction pour la conſcience d'un Roi.*

A AMSTERDAM,
Chez E. VAN HARREVELT.
MDCCLXXVII.

AU ROI

DE SUEDE.

SIRE,

CET *hommage de la reconnoiſſance ne ſera point ſouillé par l'adulation. C'eſt à la Suede, heureuſe de vous avoir remis le dépôt de ſa liberté, à la Suede, où regne à préſent la tranquillité, la concorde, la douce autorité des loix, à la place des factions & des troubles de l'Anarchie; c'eſt à ce Peuple, trop long-temps diviſé par des intérêts étrangers, & tout-à-coup éclairé ſur les ſiens, réuni, rendu à lui-même, enfin délivré des entraves qui retenoient captives ſa force*

& ſa vertu, c'eſt à lui, SIRE, *à vous louer.*

J'ESPERE *bien conſigner dans les Faſtes de vos auguſtes Alliés cette grande & premiere époque du regne de* VOTRE MAJESTÉ, *cette révolution ſi évidemment néceſſaire au bonheur de vos Etats,* SIRE, *puiſqu'elle s'eſt faite ſans violence d'un côté, & ſans réſiſtance de l'autre. Mais ce témoignage, que je rendrai au libérateur, au bienfaiteur de la Suede, ne ſera publié que lorſque je ne vivrai plus, & que la tombe, inacceſſible à l'eſpérance & à la crainte, garantira ma ſincérité.*

AUJOURD'HUI, SIRE, *c'eſt de ma propre gloire que je m'occupe, en ſuppliant* VOTRE MAJESTÉ *de permettre que cet Ouvrage paroiſſe au jour ſous ſes auſpices, comme un monument des bontés dont elle daigne m'honorer.*

QUE *dis-je? Eſt-ce à moi,* SIRE, *eſt-ce à ma vaine gloire que je dois penſer*

dans ce moment ? La moitié du globe opprimée, dévaſtée par le fanatiſme, eſt le tableau que je préſente aux yeux de VOTRE MAJESTÉ ; *je rouvre la plus grande plaie qu'ait jamais faite au genre humain le glaive des perſécuteurs ; je dénonce à la Religion le plus grand crime que le faux zele ait jamais commis en ſon nom ; puis-je ne pas m'oublier moi-même ?*

C'EST *l'humanité*, SIRE, *outragée & foulée aux pieds par ſon plus cruel ennemi, que je mets aujourd'hui ſous la protection d'un Roi ſenſible & juſte, ou plutôt de tous les bons Rois, de tous les Rois qui vous reſſemblent. Les attentats du fanatiſme ne ſont pas de ceux qu'il ſuffit de déférer à la rigueur des Loix : car les Loix ne ſont plus quand le fanatiſme domine. Tous les autres crimes ont à redouter ou le châtiment ou l'opprobre ; les ſiens portent un caractere qui en impoſe à l'autorité, à la force ;*

à l'opinion; un ſaint reſpect les garantit trop ſouvent de la peine, & toujours de la honte; leur atrocité même imprime une religieuſe terreur; & ſi quelquefois ils ſont punis, ils n'en ſont que plus révérés. Le fanatiſme ſe regarde comme l'Ange exterminateur. Chargé des vengeances du ciel, il ne reconnoît ni frein, ni Loi, ni Juge ſur la terre. Au trône il oppoſe l'autel, aux Rois il parle au nom d'un Dieu, aux cris de la nature & de l'humanité il répond par des anathêmes. Alors tout ſe tait devant lui; l'horreur qu'il inſpire eſt muette. Tyran des ames & des eſprits, il y étouffe le ſentiment & la lumiere naturelle; il en chaſſe la honte, la pitié, le remords: plus d'opprobre, plus de ſupplice capable de l'intimider: tout eſt pour lui gloire & triomphe. Que lui oppoſer, même du haut du trône qu'il regarde du haut des cieux? Peuples & Rois, tout ſe confond devant celui qui

ne distingue parmi les hommes que ses esclaves & ses victimes. C'est sur-tout aux Rois qu'il s'adresse, soit pour en faire ses Ministres, soit pour en faire des exemples plus éclatans de ses fureurs: car ils ne sont sacrés pour lui qu'autant qu'il est sacré pour eux. Aussi les a-t-on vus cent fois le servir en le détestant, & de peur d'attirer sa rage sur eux-mêmes, lui laisser dévorer sa proie, & lui livrer des millions d'hommes pour l'assouvir & l'appaiser. Quel ennemi, SIRE, *pour les Souverains, pour les peres des Nations, qu'un monstre qui, jusques dans leurs bras, déchire leurs enfans, sans qu'ils osent les lui arracher! C'est donc aux Rois à se liguer d'un bout du monde à l'autre, pour l'étouffer dès sa naissance, ou plutôt avant sa naissance, avec la superstition qui en est le germe & l'aliment.*

VOUS *êtes né,* SIRE, *pour donner de grands exemples à vos pareils; mais*

peut-être ne ſerez-vous jamais plus utile & plus cher au monde, qu'en invitant les Rois à ſoutenir, d'une protection éclatante, les Ecrivains qui prémuniſſent les générations futures contre les ſéductions & les fureurs du fanatiſme, & qui jettent dans les eſprits cette lumiere vraiment céleſte, ces grands principes d'humanité & de concorde univerſelle, ces maximes enfin d'indulgence & d'amour, dont la Religion, ainſi que la nature, a fait l'abrégé de ſes loix & l'eſſence de ſa morale.

JE *ſuis avec le plus profond reſpect,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

MARMONTEL.

PRÉFACE.

TOUTES les Nations ont eu leurs brigands & leurs fanatiques, leurs temps de barbarie, leurs accès de fureur. Les plus eſtimables ſont celles qui s'en accuſent. Les Eſpagnols ont eu cette fierté, digne de leur caractere.

Jamais l'Hiſtoire n'a rien tracé de plus touchant, de plus terrible, que les malheurs du Nouveau Monde dans le Livre de Las-Caſas (*a*). Cet Apôtre de l'Inde, ce vertueux Prélat, ce témoin qu'a rendu célebre ſa ſincérité courageuſe, compare les Indiens à des agneaux, & les Eſpagnols à des tigres, à des loups dévorans, à des lions preſſés d'une longue faim (*b*). Tout ce qu'il dit dans ſon Livre, il l'avoit dit aux Rois, au Conſeil de Caſtille, au milieu d'une Cour vendue à ces brigands qu'il accuſoit. Jamais on n'a blâmé ſon zele; on l'a même honoré: preuve bien éclatante que les crimes qu'il dénonçoit, n'étoient ni permis

(*a*) *La découverte des Indes Occidentales*, publié en Eſpagne en 1542, traduit en françois, & imprimé à Paris en 1687.

(*b*) Chriſtophe Colomb rendoit aux Indiens le même témoignage. „ Je jure, diſoit-il à Ferdinand, dans „ une de ſes Lettres, je jure à Votre Majeſté qu'il n'y „ a pas au monde un peuple plus doux ".

par le Prince, ni avoués par la Nation.

On ſait que la volonté d'Iſabelle, de Ferdinand, de Ximenès, de Charles-Quint, fut conſtamment de ménager les Indiens: c'eſt ce qu'atteſtent toutes les ordonnances, tous les réglemens faits pour eux (*c*).

Quant à ces crimes, dont l'Eſpagne s'eſt lavée, en les publiant elle-même & en les dévouant au blâme, on va voir que par-tout ailleurs les mêmes circonſtances auroient trouvé des hommes capables des mêmes excès.

Les Peuples de la Zone tempérée, tranſplantés entre les tropiques, ne peuvent, ſous un ciel brûlant, ſoutenir de rudes travaux. Il falloit donc, ou renon-

---

(*c*) „Ce que je vous pardonne le moins, diſoit Iſabelle à Chriſtophe Colomb, c'eſt d'avoir ôté, malgré „ mes défenſes, la liberté à un grand nombre d'Indiens".

Le réglement de Ximenès portoit que les Indiens ſeroient ſéparés des Eſpagnols; qu'on les occuperoit utilement, mais ſans rigueur; qu'on en formeroit pluſieurs villages; qu'on aſſigneroit à chaque famille un héritage qu'elle cultiveroit à ſon profit, en payant un tribut équitablement impoſé.

Dans une aſſemblée de Théologiens & de Juriſconſultes, qui ſe tint à Burgos, le Roi Catholique, Ferdinand, déclara que les habitans du Nouveau Monde étoient libres, & qu'on devoit les traiter comme tels: „ Votre Majeſté, dit Las-Caſas à Charles-Quint, or„ donna encore la même choſe l'an 1523". Même déciſion en 1529, d'après une conférence & de longs débats dans le Conſeil.

cer à conquérir le Nouveau Monde, ou ſe borner à un commerce paiſible avec les Indiens, ou les contraindre par la force de travailler à la fouille des mines & à la culture des champs.

Pour renoncer à la conquête, il eût fallu une ſageſſe que les Peuples n'ont jamais eue, & que les Rois ont rarement. Se borner à un libre échange de ſecours mutuels eût été le plus juſte: par de nouveaux beſoins & de nouveaux plaiſirs, l'Indien ſeroit devenu plus laborieux, plus actif, & la douceur eût obtenu de lui ce que n'a pu la violence. Mais le fort, à l'égard du foible, dédaigne ces ménagemens: l'égalité le bleſſe; il domine, il commande, il veut recevoir ſans donner. Chacun, en abordant aux Indes, étoit preſſé de s'enrichir; & l'échange étoit un moyen trop lent pour leur impatience. L'équité naturelle avoit beau leur crier: „ Si vous ne pouvez pas „ vous-mêmes tirer du ſein d'une terre „ ſauvage les productions, les métaux, „ les richeſſes qu'elle renferme, aban- „ donnez-la; ſoyez pauvres, & ne ſoyez „ pas inhumains". Fainéans & avares, ils voulurent avoir, dans leur oiſiveté ſuperbe, des eſclaves & des tréſors. Les

Portugais avoient déja trouvé l'affreuſe reſſource des Negres; les Eſpagnols ne l'avoient pas; les Indiens, naturellement foibles, accoutumés à vivre de peu, ſans deſirs, preſque ſans beſoins, amollis dans l'oiſiveté, regardoient comme intolérables les travaux qu'on leur impoſoit; leur patience ſe laſſoit & s'épuiſoit avec leur force; la fuite, leur ſeule défenſe, les déroboit à l'oppreſſion; il fallut donc les aſſervir. Voilà tout naturellement les premiers pas de la tyrannie.

Il s'agit de voir à préſent par quels degrés elle parvint à ces excès d'horreur qui ont fait frémir la nature; & pour remonter à la ſource, il faut ſe rappeller d'abord que l'ancien monde, encore plongé dans les tenebres de l'ignorance & de la ſuperſtition, étoit ſi étonné de la découverte du nouveau, qu'il ne pouvoit ſe perſuader que celui-ci lui reſſemblât. On diſputoit dans les écoles ſi les Indiens étoient des hommes ou des ſinges. Il y eut une bulle de Rome pour décider la queſtion.

Il faut ſe rappeller auſſi que les Caſtillans qui paſſerent dans l'Inde avec Criſtophe Colomb, étoient la lie de la Na-

tion, le rebut de la populace (*). La misère, l'avidité, la dissolution, la débauche, un courage déterminé, mais sans frein, comme sans pudeur, mêlé d'orgueil & de bassesse, formoient le caractere de cette soldatesque, indigne de porter les drapeaux & le nom d'un peuple noble & généreux. A la tête de ces hommes perdus, marchoient des volontaires sans discipline & sans mœurs, qui ne connoissoient d'honneur que celui de la bravoure, de droit que celui de l'épée, d'objet digne de leurs travaux que le pillage & le butin; & ce fut à ces hommes que l'Amiral Colomb eut la malheureuse imprudence d'abandonner les peuples qui se livroient à lui.

Les habitans de l'île Haïti (**) avoient reçu les Castillans comme des Dieux. Enchantés de les voir, empressés à leur plaire, ils venoient leur offrir leurs biens avec la plus naïve joie & un respect qui tenoit du culte. Il dépendoit des Castillans d'en être toujours adorés. Mais Colomb voulut aller lui-même porter à la Cour d'Espagne la nouvelle de ses suc-

(*) On y joignit les malfaiteurs.
(**) L'île Espagnole, ou Saint-Domingue.

cès. Il partit (*d*), & laissa dans l'île, au milieu des Indiens, une troupe de scélérats, qui leur prirent de force leurs filles & leurs femmes, en abusèrent à leurs yeux, & par toute sorte d'indignités, leur ayant donné le courage du désespoir, se firent massacrer.

Colomb, à son retour, apprit leur mort: elle étoit juste; il auroit dû la pardonner, il la vengea par une perfidie. Il tendit un piege au Cacique (*e*) qui avoit délivré l'île de ces brigands, le fit prendre par trahison, le fit embarquer pour l'Espagne. Toute l'île se souleva; mais une multitude d'hommes nus, sans discipline & sans armes, ne put tenir contre des hommes vaillans, aguerris, bien armés: le plus grand nombre des Insulaires fut égorgé, le reste prit la fuite, ou subit le joug des vainqueurs. Ce fut-là que Colomb apprit aux Espagnols à faire poursuivre & dévorer les Indiens

---

(*d*) Il eut peur qu'un de ses Lieutenans, appellé Pinçon, qui s'étoit détaché de lui avec son navire, n'allât le premier en Espagne porter la nouvelle de la découverte, & s'en attribuer l'honneur.

(*e*) Le Cacique s'appelloit Caonabo. Le navire où il étoit embarqué, & cinq autres navires prêts à mettre à la voile, furent brisés & engloutis par une horrible tempête, avant d'être sortis du port.

par des chiens affamés, qu'on exerçoit à cette chaſſe (*f*).

Les Indiens, aſſujettis, gémirent quelque temps ſous les dures loix que les vainqueurs leur impoſerent. Enfin excédés, rebutés, ils ſe ſauverent ſur les montagnes. Les Eſpagnols les pourſuivirent, & en tuerent un grand nombre; mais ce maſſacre ne remédioit point à la néceſſité preſſante où l'on étoit réduit: plus de cultivateurs, & dès-lors plus de ſubſiſtance. On diſtribua aux Eſpagnols des terres, que les Indiens furent chargés de cultiver pour eux. La contrainte fut effroyable: Colomb voulut la modérer; ſa ſévérité révolta une partie de ſa troupe; les coupables, ſelon l'uſage,

---

(*f*) „ Ils leur ſautoient à la gorge avec d'horribles „ hurlemens, les étrangloient d'abord, & les mettoient „ en pieces après les avoir terraſſés". (*Las-Caſas.*) Croiroit-on que les Hiſtoriens ont pris plaiſir à faire un magnifique éloge de l'un de ces chiens, appellé *Bezerillo*, „ lequel, pour ſa férocité & ſa ſagacité ſinguliere „ à diſtinguer un Indien d'avec un Eſpagnol, avoit la „ même portion qu'un ſoldat, non-ſeulement en vivres, mais en or, en eſclaves, &c. Les autres „ chiens n'avoient que la demi-paye; mais ils ſe nourriſſoient de la chair des Indiens qu'ils égorgoient, „ ou que l'on égorgeoit pour eux. On a vu, dit Las-Caſas, des Eſpagnols aſſez inhumains pour donner à „ manger de petits enfans à leurs chiens affamés. Ils „ prenoient ces enfans par les deux jambes, & les „ mettoient en quartiers".

noircirent leur accuſateur, & le perdirent à la Cour.

Celui qui vint prendre la place de Colomb (*), & qui le renvoya en Eſpagne chargé de fers, pour avoir voulu mettre un frein à la licence, ſe garda bien de l'imiter: il vit que le plus ſûr moyen de s'attacher des hommes ennemis de toute diſcipline, c'étoit de donner un champ libre au déſordre & au brigandage, dont il partageroit le fruit. Ce fut-là ſa conduite.

De la corvée à la ſervitude le paſſage eſt facile: ce tyran le franchit. Les malheureux Inſulaires, dont on fit le dénombrement, furent diviſés par claſſes, & diſtribués comme un bétail dans les poſſeſſions Eſpagnoles, pour travailler aux mines & cultiver les champs. Réduits au plus dur eſclavage, ils y ſuccomboient tous, & l'île alloit être déſerte. La Cour, informée de la dureté impitoyable du Gouverneur, le rappella; & par un événement qu'on regarde comme une vengeance du ciel, à peine fut-il embarqué, qu'il périt à la vue de l'île. Vingt-un navires, chargés de l'é-

(*) François de Bovadilla.

norme quantité d'or qu'il avoit fait tirer des mines, furent abîmés avec lui. Jamais l'Océan, dit l'Hiſtoire, n'avoit englouti tant de richeſſes; j'ajouterai, ni un plus méchant homme.

Son ſucceſſeur (*) fut plus adroit & ne fut pas moins inhumain. La liberté avoit été rendue aux Inſulaires; & dès-lors le travail des mines & leur produit avoient ceſſé. Le nouveau tyran écrivit à Iſabelle, calomnia les Indiens, leur fit un crime de s'enfuir à l'approche des Eſpagnols, & d'aimer mieux être vagabonds que de vivre avec des Chrétiens, pour ſe faire enſeigner leur loi; *comme s'ils euſſent été obligés de deviner*, obſerve Las-Caſas, *qu'il y avoit une loi nouvelle.*

La Reine donna dans le piege. Elle ne ſavoit pas qu'en s'éloignant des Eſpagnols, les Indiens fuyoient de cruels oppreſſeurs; elle ne ſavoit pas que, pour aller chercher & ſervir ces maîtres barbares, il falloit que les Indiens quittaſſent leurs cabanes, leurs femmes, leurs enfans, laiſſaſſent leurs terres incultes, & ſe rendiſſent au lieu marqué à travers

(*) Nicolas Ovando.

des déſerts immenſes, expoſés à périr de fatigue & de faim. Elle ordonna qu'on les obligeroit à vivre en ſociété & en commerce avec les Eſpagnols, & que chacun de leurs Caciques ſeroit tenu de fournir un certain nombre d'hommes, pour les travaux qu'on leur impoſeroit.

Il n'en fallut pas davantage. C'eſt la méthode des tyrans ſubalternes, pour s'aſſurer l'impunité, de ſurprendre des ordres vagues, qui ſervent au beſoin de ſauve-garde au crime, comme l'ayant autoriſé. Le Gouverneur s'étant délivré, par la plus noire trahiſon, du ſeul peuple de l'île qui pouvoit ſe défendre (*), tout le reſte fut opprimé (*g*); & dans les mines de Cibao il en périt un ſi grand nombre, que l'île fut bientôt changée en ſolitude. Ce fut-là comme le modele de la conduite des Eſpagnols dans tous

(*) Le peuple de Xaragua.

(*g*) „ Ceux qu'Ovando avoit mis à la tête des Troupes, avec ordre d'ôter pour jamais aux Indiens le „ pouvoir de lui cauſer de l'inquiétude, les réduiſirent „ à de ſi cruelles extrêmités, que ces malheureux „ s'enfonçoient de rage leurs flêches dans le corps, „ les retiroient, les mordoient, & les mettoient en „ morceaux, qu'ils jettoient contre les Chrétiens, dont „ ils croyoient s'être bien vengés par cette inſulte ". (*Herrera*).

tous les pays du Nouveau Monde. De l'exemple on fit un uſage, & de l'uſage un droit de tout exterminer.

Or, que dans ces contrées, comme par-tout ailleurs, le fort ait ſubjugué le foible; que pour avoir de l'or on ait verſé du ſang; que la pareſſe & la cupidité aient fait réduire en ſervitude des peuples enclins au repos, pour les forcer aux travaux les plus durs, ce ſont des vérités ſtériles. On ſait que l'amour des richeſſes & de l'oiſiveté engendre les brigands; on ſait que dans l'éloignement les loix ſont ſans appui, l'autorité ſans force, la diſcipline ſans vigueur; que les Rois qu'on trompe de près, on les trompe encore mieux de loin; qu'il eſt aiſé d'en obtenir, par le menſonge & la ſurpriſe, des ordres dont ils frémiroient, s'ils en prévoyoient les abus.

Mais ce qui n'eſt pas dans la nature des hommes même les plus pervers, c'eſt ce qu'on va lire. La plume m'eſt tombée de la main plus d'une fois en le tranſcrivant; mais je ſupplie le Lecteur de ſe faire un moment la violence que je me ſuis faite. Il m'importe, avant d'expoſer le deſſein de mon Ouvrage, que l'objet en ſoit bien connu. C'eſt Barthe-

lemi de Las-Casas qui raconte ce qu'il a vu, & qui parle au Conseil des Indes.

„ Les Espagnols, montés sur de beaux „ chevaux, armés de lances & d'épées, „ n'avoient que du mépris pour des en- „ nemis si mal équipés; ils en faisoient „ impunément d'horribles boucheries; „ ils ouvroient le ventre aux femmes „ enceintes, pour faire périr leur fruit „ avec elles; ils faisoient entre eux des „ gageures, à qui fendroit un homme „ avec le plus d'adresse d'un seul coup „ d'épée, ou à qui lui enleveroit la tête „ de meilleure grace de dessus les épau- „ les; ils arrachoient les enfans des bras „ de leur mere, & leur brisoient la tê- „ te en les lançant contre des rochers.... „ Pour faire mourir les principaux d'en- „ tre ces Nations, ils élevoient un petit „ échafaud soutenu de fourches & de „ perches. Après les y avoir étendus, „ ils y allumoient un petit feu, pour „ faire mourir lentement ces malheu- „ reux, qui rendoient l'ame avec d'hor- „ ribles hurlemens, pleins de rage & de „ désespoir. Je vis un jour quatre ou „ cinq des plus illustres de ces Insulai- „ res qu'on brûloit de la sorte; mais „ comme les cris effroyables qu'ils jet-

„ toient dans les tourmens étoient in-
„ commodes à un Capitaine Eſpagnol,
„ & l'empêchoient de dormir, il com-
„ manda qu'on les étranglât prompte-
„ ment. Un Officier dont je connois le
„ nom, & dont on connoît les parens
„ à Séville, leur mit un bâillon à la
„ bouche, pour les empêcher de crier,
„ & pour avoir le plaiſir de les faire
„ griller à ſon aiſe, juſqu'à ce qu'ils
„ euſſent rendu l'ame dans ce tourment.
„ J'ai été témoin oculaire de toutes ces
„ cruautés, & d'une infinité d'autres
„ que je paſſe ſous ſilence".

Le volume d'où j'ai tiré cet amas d'abominations, n'eſt qu'un recueil de récits tout ſemblables; & quand on a lu ce qui s'eſt paſſé dans l'île Eſpagnole, on ſait ce qui s'eſt pratiqué dans toutes les îles du Golfe, ſur les côtes qui l'environnent, au Mexique & dans le Pérou.

Quelle fut la cauſe de tant d'horreurs dont la nature eſt épouvantée? Le fanatiſme: il en eſt ſeul capable; elles n'appartiennent qu'à lui.

Par le fanatiſme, j'entends l'eſprit d'intolérance & de perſécution, l'eſprit de haine & de vengeance, pour la cauſe d'un Dieu que l'on croit irrité, & dont

on se fait les Ministres. Cet esprit régnoit en Espagne, & il avoit passé en Amérique avec les premiers Conquérans. Mais comme si on eût craint qu'il ne se ralentît, on fit un dogme de ses maximes, un précepte de ses fureurs. Ce qui d'abord n'étoit qu'une opinion, fut réduit en système. Un Pape y mit le sceau de la puissance apostolique, dont l'étendue étoit alors sans bornes: il traça une ligne d'un pôle à l'autre, & de sa pleine autorité il partagea le Nouveau Monde entre deux Couronnes exclusivement (*h*). Il réservoit au Portugal tout l'orient de la ligne tracée, donnoit tout l'occident à l'Espagne, & autorisoit ses Rois à subjuguer, *avec l'aide de la divine clémence*, & amener à la foi chrétienne les habitans de toutes les îles & terre-ferme qui seroient de ce côté-là. La bulle (*i*) est de l'année 1493, la premiere du pontificat d'Alexandre VI.

Or on va voir quel fut le système élevé sur cette base, & que de tous les

---

(*h*) On sait que François Premier demandoit à voir l'article du testament d'Adam qui avoit exclu le Roi de France du partage du Nouveau Monde.

(*i*) *Decretum & indultum Alexandri Sexti, super expeditione in Barbaros Novi Orbis, quos Indos vocant.*

crimes des Borgia, cette bulle fut le plus grand.

Le droit de ſubjuguer les Indiens une fois établi, on envoya d'Eſpagne en Amérique une formule, pour les ſommer de ſe rendre (*k*). Dans cette formule, approuvée & vraiſemblablement dictée par des Docteurs en Théologie, il étoit dit que Dieu avoit donné le gouvernement & la ſouveraineté du monde à un homme appellé Pierre ; qu'à lui ſeul avoit été attribué le nom de *Pape*, qui ſignifie *grand* & *admirable*, parce qu'il eſt pere & gardien de tous les hommes; que ceux qui vivoient en ce temps-là lui obéiſſoient & l'avoient reconnu pour le maître du monde ; qu'au même titre, l'un de ſes ſucceſſeurs avoit fait donation aux Rois de Caſtille de ces îles & terre-ferme de la mer océane; que tous les peuples auxquels cette donation avoit été notifiée, s'étoient ſoumis au pouvoir de ces Rois, & avoient embraſſé le Chriſtianiſme de bonne volonté, ſans condition ni récompenſe. „ Si vous fai-

(*k*) Le premier qui employa cette formule, fut Alfonce Ojeda, en 1510. „ Elle a ſervi, dit Herrera, „ dans toutes les autres occaſions où les Caſtillans ont „ voulu s'ouvrir l'entrée de quelque pays ".

„ tes de même, ajoutoit l'Eſpagnol qui
„ parloit dans cette formule, vous vous
„ en trouverez bien, comme preſque tous
„ les habitans des autres îles s'en ſont
„ bien trouvés..... Mais, au contraire,
„ ſi vous ne le faites pas, ou ſi par ma-
„ lice vous apportez du retardement à
„ le faire, je vous déclare & vous aſſu-
„ re qu'*avec l'aide de Dieu* je vous fe-
„ rai la guerre à toute outrance; que
„ je vous attaquerai de toutes parts &
„ de toutes mes forces; que je vous aſ-
„ ſujettirai ſous le joug de l'obéiſſance
„ de l'Egliſe & du Roi. Je prendrai
„ vos femmes & vos enfans, je les ren-
„ drai eſclaves, je les vendrai ou les
„ employerai ſuivant la volonté du Roi;
„ j'enleverai vos biens & vous ferai tous
„ les maux imaginables, comme à des
„ ſujets rebelles & déſobéiſſans; & je
„ proteſte que les maſſacres & tous les
„ maux qui en réſulteront ne viendront
„ que de votre faute, & non de celle
„ du Roi, ni de la mienne, ni des Sei-
„ gneurs qui ſont venus avec moi".

Ainſi fut réduit en ſyſtême le droit d'aſſervir, d'opprimer, d'exterminer les Indiens; & toutes les fois que cette grande cauſe fut débattue devant les Rois

d'Eſpagne, le Conſeil vit en même temps des Théologiens réclamer, au nom du ciel, les droits de la nature, & des Théologiens oppoſer à ces droits l'intérêt de la Foi, l'exemple des Hébreux, celui des Grecs, & des Romains, & l'autorité d'Ariſtote, lequel décidoit, diſoit-on, que les Indiens étoient nés pour être eſclaves des Caſtillans (*l*).

Or, dès qu'une queſtion de cette im-

(*l*) Dans la fameuſe conférence de Barthelemi de Las-Caſas avec l'Evêque du Darien, Dom Juan de Quévédo, l'Evêque oſa déclarer que les Indiens lui avoient tous paru nés pour la ſervitude.

Le Docteur Sépulvéda, gagné par les Grands de la Cour, qui avoient des poſſeſſions dans l'Inde, fit un Livre, où il ſoutenoit que les gueires des Eſpagnols dans le Nouveau Monde étoient non-ſeulement permiſes, mais néceſſaires pour y établir la Foi, & que les Eſpagnols étoient fondés en droit pour ſubjuguer les Indiens.

Las-Caſas, que l'on mit aux priſes avec ce Docteur forcené, répondoit que les Indiens étoient capables de recevoir la Foi, de prendre de bonnes habitudes & d'exercer les actes de toutes les vertus, mais qu'il falloit les y engager par la perſuaſion & par de bons exemples; & il propoſoit pour modeles les Apôtres & les Martyrs. Mais Sépulvéda lui oppoſa le *compelle intrare*, le Deutéronome, où il eſt dit: „ Quand vous „ vous préſenterez pour attaquer une Place, vous offrirez d'abord la paix aux habitans, & s'ils l'accep„ tent, & qu'ils vous livrent les portes de la ville, „ vous ne leur ferez aucun mal, & vous les recevrez „ au nombre de vos tributaires; mais, s'ils prennent „ les armes pour ſe défendre, vous les paſſerez tous „ au fil de l'épée, ſans épargner les femmes ni les „ enfans ".

portance dégénere en controverſe, on ſent quelle eſt, dans les Conſeils, l'incertitude & l'irréſolution ſur le parti que l'on doit prendre, & combien le plus violent a d'avantage ſur le plus modéré (*m*). La cauſe de la juſtice & de la vérité n'a pour elle que leurs amis, & c'eſt le petit nombre; la cauſe des paſſions a pour elle tous les hommes qu'elle intéreſſe ou qu'elle peut intéreſſer, d'autant plus ardens à ſaiſir l'opinion favorable au déſordre, qu'elle les ſauve de la honte, leur aſſure l'impunité & les délivre du remords.

C'eſt cette opinion, combinée avec l'orgueil & l'avarice, qui, dans l'ame des Caſtillans, ferma, pour ainſi dire, tout accès à l'humanité; en ſorte que les Indiens ne furent à leurs yeux qu'une eſpece de bêtes brutes, condamnées par la nature à obéir & à ſouffrir; qu'une race impie & rebelle, qui, par ſes er-

(*m*) On en vit un exemple lorſque les Moines Jéronimites furent chargés, en qualité de Commiſſaires, de faire exécuter le réglement de Ximenès. Ce réglement portoit que les départemens, où l'on avoit diſtribué les Indiens, ſeroient abolis. Cet article, d'où dépendoit le ſalut des Indiens, fut ſans effet; & la ſervitude ſubſiſta par la foibleſſe & l'infidélité de ces indignes Commiſſaires.

reurs & ſes crimes, méritoit tous les maux dont on l'accableroit; en un mot, que les ennemis d'un Dieu qui demandoit vengeance, & auquel on ſe croyoit ſûr de plaire en les exterminant.

Je laiſſe à la cupidité, à la licence, à la débauche, toute la part qu'elles ont eue aux forfaits de cette conquête; je n'en réſerve au fanatiſme que ce qui lui eſt propre, la cruauté froide & tranquille, l'atrocité qui ſe complaît dans l'excès des maux qu'elle invente, la rage aiguiſée à plaiſir (*n*). Eſt-il concevable en effet que la douceur, la patience, l'humilité des Indiens, l'accueil ſi tendre & ſi touchant qu'ils avoient fait aux Eſpagnols, ne les euſſent point déſarmés, ſi le fanatiſme ne fût venu les endurcir & les pouſſer au crime? Et à quelle autre cauſe imputer leur furie? Le brigandage, ſans mêlange de ſuperſtition,

(*n*) Les cruautés que les Sauvages du Canada exercent ſur leurs captifs ſont réciproques, & du moins leur furie eſt aiguiſée par la vengeance. Mais que des hommes ſoient pires que des tigres envers des hommes plus doux que des agneaux, c'eſt ce que la nature n'a jamais produit ſans le concours du fanatiſme; & il faut croire que les Eſpagnols qui paſſoient en Amérique, étoient une eſpece de monſtres unique dans l'univers, ou reconnoître une cauſe qui les avoit dénaturés.

peut-il aller jusqu'à déchirer les entrailles aux femmes enceintes, jusqu'à égorger les vieillards & les enfans à la mamelle, jusqu'à se faire un jeu d'un massacre inutile, & une émulation diabolique de la rage des Phalaris? La nature, dans ses erreurs, peut quelquefois produire un semblable monstre; mais des troupes d'hommes atroces pour le plaisir de l'être, des colonies d'hommes-tigres passent les bornes de la nature. Les forcenés! en égorgeant, en faisant brûler tout un peuple, ils invoquoient Dieu & ses Saints! Ils élevoient treize gibets & y attachoient treize Indiens, en l'honneur, disoient-ils, de Jésus-Christ & des douze Apôtres! Etoit-ce impiété, ou fanatisme? Il n'y a point de milieu; & l'on sait bien que les Espagnols, dans ce temps-là comme dans celui-ci, n'étoient rien moins que des impies. J'ai donc eu raison d'attribuer au fanatisme ce que toute la malice du cœur humain n'eût jamais fait sans lui; & à qui se refuseroit encore à l'évidence, je demanderois si les Espagnols, en guerre avec des Catholiques, en auroient donné la chair à dévorer à leurs chiens? s'ils auroient tenu boucherie ouverte des membres de Jésus-Christ?

Les partisans du fanatisme s'efforcent de le confondre avec la religion: c'est-là leur sophisme éternel. Les vrais amis de la religion la séparent du fanatisme, & tâchent de la délivrer de ce serpent caché & nourri dans son sein. Tel est le dessein qui m'anime.

Ceux qui pensent que la victoire est décidée sans retour en faveur de la vérité, que le fanatisme est aux abois, que les autels qu'il embrassoit ne sont plus pour lui un asyle, regarderont mon Ouvrage comme tardif & superflu: fasse le ciel qu'ils aient raison! Je serois indigne de défendre une si belle cause, si j'étois jaloux du succès qu'elle auroit eu avant moi & sans moi. Je sais que l'esprit dominant de l'Europe n'a jamais été si modéré; mais je répete ici ce que j'ai déja dit, qu'*il faut prendre le temps où les eaux sont basses pour travailler aux digues.*

Le but de cet Ouvrage est donc, & je l'annonce sans détour, de contribuer, si je le puis, à faire détester de plus en plus ce fanatisme destructeur; d'empêcher, autant qu'il est en moi, qu'on ne le confonde jamais avec une religion compatissante & charitable, & d'inspirer

pour elle autant de vénération & d'amour, que de haine & d'exécration pour ſon plus cruel ennemi.

J'ai mis ſur la ſcene, d'après l'Hiſtoire, des fourbes & des fanatiques; mais je leur ai oppoſé de vrais Chrétiens. Barthelemi de Las-Caſas eſt le modele de ceux que je révere: c'eſt en lui que j'ai voulu peindre la foi, la piété, le zele pur & tendre, enfin l'eſprit du Chriſtianiſme dans toute ſa ſimplicité. Fernand de Luques, Davila, Vincent de Valverde, Requelme, ſont les exemples du fanatiſme qui dénature l'homme & qui pervertit le chrétien: c'eſt en eux que j'ai mis ce zele abſurde, atroce, impitoyable, que la religion déſavoue, & qui, s'il étoit pris pour elle, la feroit déteſter. Voilà, je crois, mon intention aſſez clairement expoſée, pour convaincre de mauvaiſe foi ceux qui feroient ſemblant de s'y être mépris.

Quant à la forme de cet ouvrage, conſidéré comme une production littéraire, je ne ſais, je l'avoue, comment le définir. Il y a trop de vérité pour un Roman, & pas aſſez pour une Hiſtoire. Je n'ai certainement pas eu la prétention de faire un Poëme. Dans mon plan, l'action

principale n'occupe que très-peu d'eſpace : tout s'y rapporte, mais de loin. C'eſt donc moins le tiſſu d'une fable, que le fil d'un ſimple récit, dont tout le fonds eſt hiſtorique, & auquel j'ai entremêlé quelques fictions compatibles avec la vérité des faits.

Je n'écris point pour le petit nombre : être utile à la multitude eſt le but que je me propoſe. C'eſt mon excuſe auprès de ceux qui me reprocheroient d'avoir trop inſiſté ſur des vérités familieres pour tout le monde. C'eſt auſſi la raiſon qui m'a fait eſſayer de répandre quelqu'agrément dans mes récits & dans mon ſtyle : car la premiere condition, pour être utile en écrivant, c'eſt d'être lu.

Je n'ai eu pour les témoignages ni du reſpect ni du mépris. Rien de moins fidele ſans doute que les récits qu'on nous a faits de la conquête de l'Amérique. J'en ai pris ce qui m'a paru vraiſemblable & intéreſſant.

Qu'on ne m'accuſe pas d'avoir flatté les Indiens : le bien que j'en ai dit, leurs deſtructeurs l'ont dit eux-mêmes ; ils n'auroient pas voulu exagérer le crime de les avoir exterminés.

Les Indiens en général étoient foibles

d'esprit & de corps (*o*), je l'avoue ; mais lorsque, pour les avilir, on leur refuse à tous jusqu'à ce courage d'instinct qui brave la douleur & mépriſe la mort, on est injuste assurément. Sans être lâche on peut trembler devant des hommes que l'on prend pour des Dieux, & devant des armes que l'on prend pour la foudre. Ceux qui ont accusé les Indiens d'une timidité puérile, auroient dû faire attention que les Romains tremblerent devant des éléphants.

Du reste, si j'avois voulu exagérer un peu la force ou le courage des Indiens, j'aurois bien pu me le permettre ; mais, lorsqu'on pense à faire plaindre le foible opprimé par le fort, quel intérêt peut-on avoir de dissimuler sa foiblesse ? J'ai dit quel est l'objet de mon Ouvrage ; & l'on sent bien que pour le remplir, je n'avois besoin que d'opposer des colombes à des vautours.

(*o*) „ La nature vivante y est (dans le Nouveau „ Monde) beaucoup moins agissante, beaucoup moins „ variée, & nous pouvons dire beaucoup moins forte". (*Buffon. Hist. Nat.*)

La différence n'est pourtant pas sensible quant à la structure du corps humain. „ Tous les animaux d'Amérique, même ceux qui sont naturels au climat, „ sont beaucoup plus petits en général que ceux de „ l'ancien continent. La nature semble s'être servie, „ dans ce Nouveau Monde, d'une autre échelle de „ grandeur : l'homme est le seul qu'elle ait mesuré avec „ le même module". (*Ibid.*)

LES

LES INCAS.

CHAPITRE PREMIER.

L'EMPIRE du Mexique étoit détruit; celui du Pérou floriſſoit encore; mais, en mourant, l'un de ſes Monarques l'avoit partagé entre ſes deux fils. Cuſco avoit ſon Roi, Quito avoit le ſien. Le fier Huaſcar, Roi de Cuſco, avoit été cruellement bleſſé d'un partage qui lui enlevoit la plus belle de ſes Provinces, & ne voyoit dans Ataliba qu'un uſurpateur de ſes droits. Cependant un reſte de vénération pour la mémoire du Roi ſon pere réprimoit ſon reſſentiment; & au ſein d'une paix trompeuſe & peu durable, tout l'Empire alloit célébrer la grande fête du Soleil (*a*).

(*a*) A l'équinoxe de Septembre. On appelloit cette fête *Citua Raïmi*. Voyez *Garcilaſſo*, *liv.* 2, *chap.* 22.

Le jour marqué pour cette fête, étoit celui où le Dieu des Incas, le Soleil, en s'éloignant du nord, paſſoit ſur l'équateur, & ſe repoſoit, diſoit-on, ſur les colonnes de ſes temples. La joie univerſelle annonce l'arrivée de ce beau jour; mais c'eſt ſur-tout dans les murs de Quito, dans ſes délicieux vallons, que cette ſainte joie éclate. De tous les climats de la terre, aucun ne reçoit du Soleil une ſi favorable & ſi douce influence; aucun Peuple auſſi ne lui rend un hommage plus ſolemnel.

Le Roi, les Incas & le Peuple, ſur le veſtibule du temple où ſon image eſt adorée, attendent ſon lever dans un religieux ſilence. Déja l'étoile de Vénus, que les Indiens nomment l'*aſtre à la brillante chevelure* (*), & qu'ils réverent comme le favori du Soleil, donne le ſignal du matin. A peine ſes feux argentés étincellent ſur l'horizon, un doux frémiſſement ſe fait entendre autour du temple. Bientôt l'azur du ciel pâlit vers l'orient; des flots de pourpre & d'or peu-à-peu s'y répandent; la pourpre à ſon tour ſe diſſipe, l'or ſeul, comme une mer brillante, inonde les plaines du ciel. L'œil attentif des Indiens obſerve ces gradations, & leur émotion s'accroît

(*) *Chaſca*, chevelure.

à chaque nuance nouvelle. On diroit que la naiſſance du jour eſt un prodige nouveau pour eux; & leur attente eſt auſſi timide que ſi elle étoit incertaine.

Soudain la lumiere à grands flots s'élance de l'horizon vers les voûtes du firmament; l'aſtre qui la répand s'éleve, & la cîme du Cayamburo (*b*) eſt couronnée de ſes rayons. C'eſt alors que le temple s'ouvre, & que l'image du Soleil, en lames d'or, placée au fond du ſanctuaire, devient elle-même reſplendiſſante à l'aſpect du Dieu qui la frappe de ſon immortelle clarté. Tout ſe proſterne, tout l'adore; & le Pontife (*c*), au milieu des Incas & du Chœur des Vierges ſacrées, entonne l'hymne ſolemnelle, l'hymne auguſte, qu'au même inſtant des millions de voix répetent, & qui, de montagne en montagne, retentit des ſommets de Pambamarca juſques par-delà le Potoſe.

CHOEUR DES INCAS.

Ame de l'univers, toi, qui du haut des

(*b*) Cayamburo ou Cayamburco, montagne au nord de Quito.

(*c*) Le Sacerdoce réſidoit dans la famille des Incas. Le Grand-Prêtre du Soleil devoit être oncle ou frere du Roi. On l'appelloit *Villuma* ou *Villacuma*, diſeur d'oracles.

cieux, ne ceſſes de verſer au ſein de la nature, dans un océan de lumiere, la chaleur, la vie, & la fécondité ; Soleil, reçois les vœux de tes enfans & d'un Peuple heureux qui t'adore.

LE PONTIFE *ſeul.*

O Roi, dont le trône ſublime brille d'un éclat immortel, avec quelle impoſante majeſté tu domines dans le vaſte empire des airs! Quand tu parois dans ta ſplendeur, & que tu agites ſur ta tête ton diadême étincelant, tu es l'orgueil du ciel & l'amour de la terre. Que ſont-ils devenus, ces feux qui parſemoient les voiles de la nuit? Ont-ils pu ſoutenir un rayon de ta gloire? Si tu ne t'éloignois, pour leur céder la place, ils reſteroient enſevelis dans l'abîme de ta lumiere; ils ſeroient dans le ciel comme s'ils n'étoient pas.

CHŒUR DES VIERGES.

O délices du monde! heureuſes les épouſes qui forment ta céleſte cour (*d*)! que ton ré-

---

(*d*) Il nous reſte une hymne péruvienne, adreſſée à une fille céleſte, qui, dans la Mythologie du pays, faiſoit l'office des Hyades. On va voir dans cette

veil eſt beau! quelle magnificence dans l'appareil de ton lever! quel charme répand ta préſence! les compagnes de ton ſommeil ſoulevent les rideaux de pourpre du pavillon où tu repoſes, & tes premiers regards diſſipent l'immenſe obſcurité des cieux. O! quelle dut être la joie de la nature, lorſque tu l'éclairas pour la premiere fois! Elle s'en ſouvient; & jamais elle ne te revoit ſans ce treſſaillement qu'éprouve une fille tendre au retour d'un pere adoré, dont l'abſence l'a fait languir.

LE PONTIFE *ſeul.*

Ame de l'univers! ſans toi le vaſte océan n'étoit qu'une maſſe immobile & glacée, la terre qu'un ſtérile amas de ſable & de limon, l'air qu'un eſpace ténébreux. Tu pénétras les élémens de ta chaleur vive & féconde; l'air devint fluide & ſubtil, les ondes ſouples & mobiles, la terre fertile & vivante; tout s'a-

---

hymne quel étoit le tour & le caractere de la poéſie des Péruviens. „ Belle fille, ton malin frere vient de „ caſſer ta petite urne, où étoient enfermés l'éclair, „ le tonnerre & la foudre, & d'où ils ſe ſont échap- „ pés. Pour toi, tu ne verſes ſur nous que la neige „ & les douces pluïes. C'eſt le ſoin que t'a confié „ celui qui gouverne l'univers ".

nima, tout s'embellit: ces élémens, qu'un froid repos tenoit dans l'engourdiſſement, firent une heureuſe alliance: le feu ſe gliſſe au ſein de l'onde; l'onde, diviſée en vapeurs, s'exhale & ſe filtre dans l'air; l'air dépoſe au ſein de la terre les germes précieux de la fécondité; la terre enfante & reproduit ſans ceſſe les fruits de cet amour, ſans ceſſe renaiſſant, que tes rayons ont allumé.

CHOEUR DES INCAS.

Ame de l'univers! ô Soleil! es-tu ſeul l'auteur de tous les biens que tu nous fais? N'es-tu que le miniſtre d'une cauſe premiere, d'une intelligence au-deſſus de toi? Si tu n'obéis qu'à ta volonté, reçois nos vœux reconnoiſſans; mais ſi tu accomplis la loi d'un être inviſible & ſuprême (*e*), fais paſſer nos vœux juſqu'à lui: il doit ſe plaire à être adoré dans ſa plus éclatante image.

(*e*) Ce Dieu inconnu s'appelloit *Pacha-Camac*, celui qui anime le monde. Les Incas avoient laiſſé ſubſiſter ſon temple & ſon culte dans la vallée de ſon nom, à trois lieues de Lima, où il étoit adoré. Les Indiens ne lui offroient point de ſacrifices: & la raiſon qu'ils en donnoient, c'eſt qu'ils ne l'avoient jamais vu.

LE PEUPLE.

Ame de l'univers, pere de Manco, pere de nos Rois, ô Soleil, protege ton Peuple, & fais proſpérer tes enfans.

CHAPITRE II.

LE premier des Incas, fondateur de Cuſco, avoit inſtitué, en l'honneur du Soleil, quatre fêtes qui répondoient aux quatre ſaiſons de l'année (*a*); mais elles rappelloient à l'homme des objets plus intéreſſans, la naiſſance, le mariage, la paternité & la mort.

La fête qu'on célébroit alors, étoit celle de la naiſſance; & les cérémonies de cette fête conſacroient l'autorité des loix, l'état des citoyens, l'ordre & la ſûreté publique.

D'abord il ſe forme autour de l'Inca vingt cercles de jeunes époux, qui lui préſentent, dans des corbeilles, les enfans nouvellement

(*a*) Quoique les ſaiſons ne ſoient point marquées dans les climats du Pérou, on ne laiſſoit pas d'y diviſer l'année par les deux ſolſtices & les deux équinoxes: ce qui répond à nos quatre ſaiſons.

nés. Le Monarque leur donne le salut paternel: „Enfans, dit-il, votre pere commun, le „ fils du Soleil, vous salue. Puisse le don „ de la vie vous être cher jusqu'à la fin! puis- „ siez-vous ne jamais pleurer le moment de „ votre naissance! Croissez, pour m'aider à „ vous faire tout le bien qui dépend de moi, „ & à vous épargner ou adoucir les maux qui „ dépendent de la nature".

Alors les dépositaires des loix en déploient le livre auguste. Ce livre est composé de cordons de mille couleurs (*b*); des nœuds en sont les caracteres, & ils suffisent à exprimer des loix simples comme les mœurs & les intérêts de ces Peuples. Le Pontife en fait la lecture; le Prince & les Sujets entendent de sa bouche quels sont leurs devoirs & leurs droits.

La premiere de ces loix leur prescrit le culte. Ce n'est qu'un tribut solemnel de reconnoissance & d'amour: rien d'inhumain, rien de pénible; des prieres, des vœux, quelques offrandes pures; des fêtes, où la piété se concilie avec la joie: tel est ce culte, la plus douce erreur, la plus excusable, sans doute, où pût s'égarer la raison.

(*b*) Ils s'appelloient *Quippos*, & ceux qui les gardoient *Quippacamais*, chargés des *Quippos*.

La seconde loi s'adresse au Monarque : elle lui fait un devoir d'être équitable comme le Soleil, qui dispense à tous sa lumiere ; d'étendre comme lui son heureuse influence, & de communiquer à ce qui l'environne sa bienfaisante activité ; de voyager dans son Empire, car la terre fleurit sous les pas d'un bon Roi ; d'être accessible & populaire, afin que, sous son regne, l'homme injuste ne dise pas : *que m'importent les cris du foible ?* de ne point détourner la vue à l'approche des malheureux, car s'il est affligé d'en voir, il se reprochera d'en faire ; & celui-là craint d'être bon, qui ne veut pas être attendri. Elle lui recommande un amour généreux, un saint respect pour la vérité, guide & conseil de la justice, & un mépris mêlé d'horreur pour le mensonge, complice de l'iniquité. Elle l'exhorte à conquérir, à dominer par les bienfaits, à épargner le sang des hommes, à user de ménagement & de patience envers les rebelles, de clémence envers les vaincus.

La même loi s'adresse encore à la famille des Incas : elle les oblige à donner l'exemple de l'obéissance & du zele, à user avec modestie des privileges de leur rang, à fuir l'orgueil & la mollesse ; car l'homme oisif pese à la terre, & l'orgueilleux la fait gémir.

La troiſieme impoſoit aux Peuples le plus inviolable reſpect pour la famille du Soleil; une obéiſſance ſans bornes envers celui de ſes enfans qui régnoit ſur eux en ſon nom, un dévouement religieux au bien commun de ſon empire.

Après cette loi, venoit celle qui cimentoit les nœuds du ſang & de l'hymen, & qui, ſur des peines ſéveres, aſſuroit la foi conjugale (*c*) & l'autorité paternelle, les deux ſupports des bonnes mœurs.

La loi du partage des terres preſcrivoit auſſi le tribut. De trois parties égales du terrein cultivé, l'une appartenoit au Soleil, l'autre à l'Inca, & la troiſieme au Peuple. Chaque famille avoit ſon appanage, & plus elle croiſſoit en nombre, plus on étendoit les limites du champ qui devoit la nourrir. C'eſt à ces biens que ſe bornoient les richeſſes d'un Peuple heureux. Il poſſédoit en abondance les plus précieux des métaux; mais il les réſervoit pour décorer ſes temples & les palais de ſes Rois. L'homme, en naiſſant, doté par la Patrie (*d*), vi-

(*c*) L'Inca lui ſeul, afin d'étendre & de perpétuer la branche royale de la famille du Soleil, pouvoit épouſer pluſieurs femmes.

(*d*) A chaque enfant mâle, une portion de terrein égale à celle du pere; à chaque fille, une moitié.

voit riche de ſon travail, & rendoit en mourant ce qu'il avoit reçu. Si le Peuple, pour vivre dans une douce aiſance, n'avoit pas aſſez de ſes biens, ceux du Soleil y ſuppléoient (*e*). Ces biens n'étoient point engloutis par le luxe du ſacerdoce; il n'en reſtoit dans les mains pures des ſaints Miniſtres des autels, que ce qu'en exigeoient les beſoins de la vie; non que la loi leur fixât l'uſage, mais leur piété modeſte & ſimple ne voyoit rien que d'aviliſſant dans le faſte & dans la molleſſe; ils avoient mis leur dignité dans l'innocence & la vertu.

La loi du tribut n'exigeoit que le travail & l'induſtrie. Ce tribut ſe payoit d'abord à la nature; juſqu'à cinq luſtres accomplis, le fils ſe devoit à ſon pere, & l'aidoit dans tous ſes travaux. Les champs des orphelins, des veuves, des infirmes étoient cultivés par le Peuple (*f*). Au nombre des infirmités étoit compriſe la vieilleſſe: les peres qui avoient la douleur de ſurvivre à leurs enfans, ne languiſſoient pas ſans ſecours; la jeuneſſe de leur tribu étoit

---

(*e*) La laine des troupeaux du Soleil & de l'Inca étoit diſtribuée au peuple. Le coton ſe diſtribuoit de même dans les pays où il falloit être plus légerement vêtu.

(*f*) Le peuple occupé à ces travaux ſe nourriſſoit à ſes dépens.

pour eux une famille : la loi les consoloit du malheur de vieillir. Quand le soldat étoit sous les armes, on cultivoit pour lui son champ ; ses enfans jouissoient du droit des orphelins, sa femme de celui des veuves, & s'il mouroit dans les combats, l'Etat lui-même prenoit pour eux les soins d'un pere & d'un époux.

Le Peuple cultivoit d'abord le domaine du soleil, puis l'héritage de la veuve, de l'orphelin & de l'infirme ; après cela, chacun vaquoit à la culture de son champ. Les terres de l'Inca terminoient les travaux : le Peuple s'y rendoit en foule, & c'étoit pour lui une fête. Paré comme aux jours solemnels, il remplissoit l'air de ses chants (*g*).

La tâche des travaux publics étoit distribuée avec une équité qui la rendoit légere. Aucun n'en étoit dispensé ; tous y apportoient le même zele. Les temples & les fortereſſes, les ponts d'osier qui traversoient les fleuves, les voies publiques, qui s'étendoient du centre de l'Empire jusqu'à ses frontieres, étoient des monumens, non pas de servitude, mais d'obéissance & d'amour. Ils ajoutoient à ce tribut celui des armes, dont on faisoit d'effrayans amas pour la guerre : c'étoient des ha-

(*g*) Le refrain de ces chants étoit *Haïlli*, triomphe.

ches, des maſſues, des lances, des fleches, des arcs, de frêles boucliers: vaine défenſe, hélas! contre ces foudres de l'Europe qu'ils virent bientôt éclater!

Tout, dans les mœurs, étoit réduit en loix: ces loix puniſſoient la pareſſe & l'oiſiveté (*h*), comme celles d'Athenes; mais, en impoſant le travail, elles écartoient l'indigence; & l'homme, forcé d'être utile, pouvoit du moins eſpérer d'être heureux. Elles protégeoient la pudeur, comme une choſe inviolable & ſainte; la liberté, comme le droit le plus ſacré de la nature; l'innocence, l'honneur, le repos domeſtique, comme des dons du ciel qu'il falloit révérer.

La loi qui faiſoit grace aux enfans encore dans l'âge de l'innocence, portoit ſa rigueur ſur les peres, & puniſſoit en eux le vice qu'ils avoient nourri, ou qu'ils n'avoient point étouffé. Mais jamais le crime des peres ne retomboit ſur les enfans: le fils du coupable puni le remplaçoit ſans honte & ſans reproche; on ne lui en retraçoit l'exemple que pour l'inſtruire à l'éviter.

(*h*) Chez les Péruviens, ni les aveugles ni les muets n'étoient diſpenſés du travail; les enfans même, dès l'âge de cinq ans, étoient occupés à éplucher le coton, & à égréner le maïz.

Ce fut partout le caractere de la théocratie d'exagérer la rigueur des peines : mais chez un Peuple laborieux, occupé, satisfait de son égalité, sûr d'un bien-être simple & doux, sans envie, exempt de nos besoins fantasques & de nos vices rafinés, ami de l'ordre, qui n'étoit que le bonheur public distribué sur tous, attaché par reconnoissance au gouvernement juste & sage qui faisoit sa félicité, l'habitude des bonnes mœurs rendoit les loix comme inutiles : elles étoient préservatives, & presque jamais vengeresses.

On en voyoit l'exemple dans cette loi terrible, qui regardoit la violation du vœu des Vierges du Soleil. O ! comment, chez un Peuple si modéré, si doux, pouvoit-il exister une loi si cruelle ? Le fanatisme ne croit jamais venger assez le Dieu dont il est le ministre ; & c'étoit lui qui, chez le Peuple, le plus humain qui fût au monde, avoit prononcé cette loi. Pour expier l'injure d'un amour sacrilege, & appaiser un Dieu jaloux, non-seulement il avoit voulu que l'infidelle Prêtresse fût ensevelie vivante (*i*), & le séducteur dévoué

(*i*) C'est une chose remarquable, que la superstition eût imaginé le même supplice à Rome & à Cusco, pour punir la même foiblesse, dans les Vierges de Vesta & dans celles du Soleil.

au ſupplice le plus honteux ; il enveloppoit dans le crime la famille des criminels : peres, meres, freres & ſœurs, juſqu'aux enfans à la mamelle, tout devoit périr dans les flammes ; le lieu même de la naiſſance des deux impies devoit être à jamais déſert. Auſſi, quand le Pontife, en prononçant la loi, nomma le crime, & dit quelle en ſeroit la peine, il friſſonna glacé d'horreur ; ſon front pâlit, ſes cheveux blancs ſe hériſſerent ſur ſa tête, & ſes regards, attachés à la terre, n'oſerent de longtems ſe tourner vers le ciel.

Après la lecture des loix, le Monarque levant les mains. „ O Soleil, dit-il, ô mon „ pere ! ſi je violois tes loix ſaintes, ceſſe de „ m'éclairer ; commande au Miniſtre de ta „ colere, au terrible *Illapa* (*k*), de me ré„ duire en poudre, & à l'oubli de m'effacer „ de la mémoire des mortels. Mais, ſi je „ ſuis fidele à ce dépôt ſacré, fais que mon „ Peuple, en m'imitant, m'épargne la douleur „ de te venger moi-même ; car le plus triſte „ des devoirs d'un Monarque, c'eſt de punir ".

Alors les Incas, les Caciques, les Juges,

(*k*) Sous le nom d'*Illapa* étoient compris l'éclair, le tonnerre & la foudre. On les appelloit les exécuteurs de la juſtice du Soleil.

les vieillards députés du Peuple, renouvellent tous la promeſſe de vivre & de mourir fideles au culte & aux loix du Soleil.

Les Surveillans s'avancent à leur tour: leur titre (*l*) annonce l'importance des fonctions dont ils ſont chargés: ce ſont les envoyés du Prince, qui, revêtus d'un caractere auſſi inviolable que la Majeſté même, vont obſerver dans les Provinces les dépoſitaires des loix, voir ſi le Peuple n'eſt point foulé; & au foible, à qui le puiſſant a fait injure ou violence, à l'indigent qu'on abandonne, à l'homme affligé qui gémit, ils demandent: *Quel eſt le ſujet de ta plainte? qui cauſe ta peine & tes pleurs?* Ils s'avancent donc, & ils jurent, à la face du Soleil, d'être équitables comme lui. L'Inca les embraſſe, & leur dit: „ Tu-
„ teurs du Peuple, c'eſt à vous que ſon bon-
„ heur eſt confié. Soleil, ajoute-t-il, re-
„ çois le ſerment des tuteurs du Peuple. Pu-
„ nis-moi, ſi je ceſſe de protéger en eux la
„ droiture & la vigilance; punis-moi, ſi je
„ leur pardonne la foibleſſe ou l'iniquité.

CHA-

(*l*) *Cucui ricoc*, ceux qui ont l'œil à tout.

CHAPITRE III.

UN nouveau ſpectacle ſuccede: c'eſt l'élite de la jeuneſſe, des chœurs de filles & de garçons, tous d'une beauté ſinguliere, tenant dans leurs mains des guirlandes, dont ils viennent orner les colonnes ſacrées, en danſant à l'entour, & chantant les louanges du Soleil & de ſes enfans. Leur robe, d'un tiſſu léger formé du duvet d'un arbuſte (*) qui croît dans ces riches vallons, eſt égale en blancheur aux neiges des montagnes: ſes plis flottans laiſſent à la beauté toute la gloire de ſes charmes; mais la pudeur, dans ces heureux climats, tient lieu de voile à la nature: le myſtere eſt enfant du vice; & ce n'eſt point aux yeux de l'innocence que l'innocence doit rougir.

Dans leur danſe autour des colonnes, ils s'entrelacent de leurs guirlandes, & cette chaîne myſtérieuſe exprime les douceurs de la ſociété, dont les loix forment les liens.

Mais déja l'ombre des colonnes s'eſt retirée vers leur baſe; elle s'abrege encore, & va s'é-

(*) Le cotonnier.

vanouir. Alors éclatent de nouveau les chants d'adoration & de réjouiſſance ; & l'Inca, tombant à genoux au pied de celle des colonnes où le trône d'or de ſon pere étincelle de mille feux : „ Source intariſſable de tous les „ biens, ô Soleil, dit-il, ô mon pere ! il „ n'eſt pas au pouvoir de tes enfans de te faire aucun don qui ne vienne de toi. L'offrande même de tes bienfaits eſt inutile à ton „ bonheur, comme à ta gloire : tu n'as beſoin, „ pour ranimer ton incorruptible lumiere, ni „ des vapeurs de nos libations, ni des parfums „ de nos ſacrifices. Les moiſſons abondantes „ que ta chaleur mûrit, les fruits que tes „ rayons colorent, les troupeaux à qui tu „ prépares les ſucs des herbes & des fleurs, „ ne ſont des tréſors que pour nous : les répandre, c'eſt t'imiter : c'eſt le vieillard infirme, la veuve & l'orphelin qui les reçoivent en ton nom ; c'eſt dans leur ſein, „ comme ſur un autel, que nous devons en „ dépoſer l'hommage. Ne vois donc le tribut que je vais t'offrir, que comme un ſigne „ ſolemnel de reconnoiſſance & d'amour : „ pour moi, c'eſt un engagement ; pour les „ malheureux, c'eſt un titre, & le garant inviolable des droits qu'ils ont à mes bienfaits ».

Tout le Peuple, à ces mots, rend graces au Soleil, qui lui donne de si bons Rois; & le Monarque, précédé du Pontife, des Prêtres & des Vierges sacrées, va dans le temple offrir au Dieu le sacrifice accoutumé.

Sur le vestibule du temple, se présenterent aux yeux du Prince trois jeunes Vierges, nouvellement choisies, que leurs parens venoient consacrer au Soleil. Un léger tissu de coton les déroboit aux regards des profanes. La nature, dans ces climats, n'avoit jamais rien formé de si beau. Les trois Incas, leurs peres, les menoient par la main; & leurs meres, à leur côté, tenoient le bout de la ceinture, signe & gage sacré de la chaste pudeur dont leur sagesse avoit pris soin.

Le Roi, les saluant d'un air religieux, les introduit dans le temple; le Grand-Prêtre les suit, & le temple est fermé. D'abord les trois Vierges s'inclinent devant l'image de leur époux, & au même instant le Grand-Prêtre détache le voile qui les couvre. Le voile tombe; que d'attraits il expose à l'éclat du jour! Le Monarque se crut ravi dans la Cour du Soleil son pere; il crut voir les femmes célestes, avec qui ce Dieu bienfaisant se délasse du soin d'éclairer l'univers.

Deux de ces filles charmantes avoient la

sérénité du bonheur peinte sur le visage, & leur cœur, tout plein de leur gloire, ne mêloit au doux sentiment d'une piété tendre & pure, l'amertume d'aucun regret; l'autre, & la plus belle des trois, quoiqu'avec la même candeur & la même innocence qu'elles, laissoit voir la mélancolie & la tristesse dans ses yeux. Cora (c'étoit le nom de la jeune Indienne) avant de prononcer le vœu qui la détachoit des mortels, saisit les mains de son pere, & les baisant avec ardeur, ne laissa échapper d'abord qu'un timide & profond soupir; mais bientôt, relevant ses beaux yeux sur sa mere, elle se jette dans ses bras, elle inonde son sein de larmes, & s'écrie douloureusement: „Ah! ma „ mere!" Ses parens, aveuglés par une piété cruelle, ne virent dans l'émotion & dans les regrets de leur fille que l'attendrissement de ses derniers adieux, & le combat d'un cœur qui se détache de tout ce qu'il a de plus cher; elle-même n'attribua qu'à la force des nœuds du sang & au pouvoir de la nature la douleur qu'elle ressentoit: „ O le plus tendre & le „ meilleur des peres! ô mere mille fois plus „ chere que la vie! il faut vous quitter pour „ jamais"! Elle ne croyoit pas sentir d'autres regrets: le Prêtre y fut trompé comme elle, & il lui laissa consommer son téméraire & cruel dévouement.

Cependant, lorſqu'on fit entendre à ces trois jeunes Vierges la loi qui attachoit des peines ſi terribles à l'infraction de leur vœu, les deux compagnes de Cora l'écouterent ſans trouble & preſque ſans émotion; elle ſeule, par un inſtinct qui lui préſageoit ſon malheur, ſentit ſon cœur ſaiſi d'effroi: on vit ſes couleurs s'effacer, ſes yeux ſe couvrir d'un nuage, les roſes même de ſa bouche pâlir, ſe faner & s'éteindre; & ſes levres tremblerent en prononçant le vœu que ſon cœur devoit abjurer. Ce preſſentiment n'éclaira ni ſes parens, ni le Pontife. On ſoutint ſa foibleſſe, on appaiſa ſon trouble, on l'enivra de la gloire d'avoir un Dieu pour époux; & Cora ſuivit ſes compagnes dans l'inviolable aſyle des épouſes du Soleil.

Alors le temple fut ouvert; & les Incas, Miniſtres des autels, commencerent le ſacrifice.

Ce ſacrifice eſt innocent & pur. Ce n'eſt plus ce culte féroce, qui arroſoit de ſang humain les forêts de ces bords ſauvages, lorſqu'une mere déchiroit elle-même les entrailles de ſes enfans ſur l'autel du lion, du tigre ou du vautour. L'offrande agréable au Soleil, ce ſont les prémices des fruits, des moiſſons & des animaux, que la nature a deſtinés à ſervir d'alimens à l'homme. Une foible partie de

cette offrande eſt conſumée ſur l'autel; le reſte eſt réſervé au feſtin ſolemnel que le Soleil donne à ſon Peuple.

Sous un portique de feuillages dont le temple eſt environné, le Roi, les Incas, les Caciques ſe diſtribuent parmi la foule, pour préſider aux tables où le Peuple eſt aſſis. La premiere eſt celle des veuves, des orphelins & des vieillards; l'Inca l'honore de ſa préſence, comme pere des malheureux (*). Tito Zoraï, ſon fils aîné, y eſt aſſis à ſa droite. Ce jeune Prince, dont la beauté annonce une origine céleſte, a rempli ſon troiſieme luſtre: il eſt dans l'âge où ſe fait l'épreuve du courage & de la vertu (**). Son pere, qui en fait ſes délices, s'applaudit de le voir croître & s'élever ſous ſes yeux: jeune encore lui-même, il eſpere laiſſer un ſage ſur le trône. Hélas! ſon eſpérance eſt vaine; les pleurs de ſon vertueux fils n'arroſeront point ſon tombeau.

(*) L'un de ſes titres étoit *Huaccha-cuyac*, ami des pauvres.

(**) C'étoit l'âge de ſeize ans.

CHAPITRE IV.

Au festin succedent les jeux. C'est-là que les jeunes Incas, destinés à donner l'exemple du courage & de la constance, s'exercent dans l'art des combats.

Ils commencent, au son des conques, par la fleche & le javelot; & le vainqueur, dès qu'il est proclamé, voit le héros qui lui a donné le jour s'avancer vers lui plein de joie, & lui tendre les bras, en lui disant: „ Mon fils, „ tu me rappelles ma jeunesse, & tu honores „ mes vieux ans".

Vient ensuite la lutte; & c'est-là que l'on voit tout ce que l'habitude peut donner de ressort & d'énergie à la nature: c'est-là qu'on voit des combattans agiles & robustes s'élancer, se saisir, se presser tour-à-tour, plier, se raffermir, & redoubler d'efforts pour s'enlever ou pour s'abattre; s'échapper, pour reprendre haleine; revoler au combat, se serrer de nouveau des nœuds de leurs bras vigoureux; tour-à-tour immobiles, tour-à-tour chancelans, tomber, se rouler, se débattre, & arroser l'herbe flétrie des ruisseaux de sueur dont ils sont inondés.

Le combat, long-tems incertain, fait flotter l'ame de leurs parens entre la crainte & l'eſpérance. La victoire enfin ſe déclare; mais les vieillards, en décernant le prix du combat aux vainqueurs, ne dédaignent pas de donner aux vaincus quelques louanges conſolantes: car ils ſavent que la louange eſt, dans les ames généreuſes, le germe & l'aliment de l'émulation.

Dans le nombre de ceux à qui leur adverſaire avoit fait plier les genoux, étoit le fils même du Roi & ſon ſucceſſeur à l'Empire, le ſenſible & fier Zoraï. Aucun des prix n'a honoré ſes mains; il en verſe des larmes de dépit & de honte. L'un des vieillards s'en apperçoit, & lui dit, pour le conſoler: „ Prince, „ le Soleil notre pere eſt juſte; il donne la „ force & l'adreſſe à ceux qui doivent obéir, „ l'intelligence & la ſageſſe à celui qui doit „ commander". Le Monarque entendit ces paroles: „ Vieillard, dit-il, laiſſe mon fils s'af„ fliger & rougir de ſe trouver plus foible & „ moins adroit que ſes rivaux. Le crois-tu „ fait pour languir ſur le trône, & pour vieil„ lir dans le repos"?

Le jeune Prince, à cette voix, jetta un coup-d'œil de reproche ſur le vieillard qui l'avoit flatté, & ſe précipita aux genoux de ſon pere, qui le ſerrant tendrement dans ſes bras,

lui dit: „ Mon fils, la plus juſte & la plus „ impérieuſe des loix, c'eſt l'exemple. Vous „ ne ſerez jamais ſervi avec plus de zele & „ d'ardeur que lorſque, pour vous obéir, on „ n'aura qu'à vous imiter".

Après qu'on eut laiſſé reſpirer les lutteurs, on vit cette illuſtre jeuneſſe ſe diſpoſer au combat de la courſe. C'eſt leur épreuve la plus pénible. La lice eſt de cinq mille pas. Le terme eſt un voile de pourpre, que le vainqueur doit enlever. Dans l'intervalle de la barriere au terme, le Peuple, rangé en deux lignes, appelle des yeux les combattans. Le ſignal eſt donné; ils partent tous enſemble; & des deux côtés de la lice, on voit les peres & les meres animer leurs enfans du geſte & de la voix. Aucun ne donne à ſes parens la douleur de le voir ſuccomber dans la courſe; ils rempliſſent tous leur carriere, & preſque tous en même temps.

Zoraï avoit dévancé le plus grand nombre de ſes rivaux. Un ſeul, le même qui l'avoit vaincu au combat de la lutte, avoit ſur lui quelqu'avantage, & n'étoit qu'à cent pas du terme: „Non, s'écria le Prince, tu n'auras „ pas la gloire de me vaincre une ſeconde „ fois". Auſſi-tôt, ranimant ſes forces, il s'élance, le paſſe, & lui enleve le prix.

Ceux qui l'ont ſuivi de plus près, ont quelque part à ſon triomphe. De ce nombre étoient les vainqueurs aux exercices de la lutte, de la fleche & du javelot. Zoraï s'avance à leur tête, tenant en main la lance où flotte ſuſpendu le trophée de ſa victoire, & avec eux il ſe préſente devant le cercle des vieillards. Ceux-ci les jugent, & les proclament dignes du nom d'*Incas* (*), de vrais fils du Soleil.

Alors leurs meres & leurs ſœurs viennent, d'un air tendre & modeſte, attacher à leurs pieds agiles, au lieu de la treſſe d'écorce (**) qui fait les ſandales du Peuple, une natte de laine plus légere & plus douce, dont elles ont fait le tiſſu.

Ils vont, de-là, conduits par les vieillards, ſe proſterner devant le Roi, qui, du haut de ſon trône d'or, environné de ſa famille, les reçoit avec la majeſté d'un Dieu & la tendre bonté d'un pere. Son fils, en qualité de vainqueur dans le plus pénible des jeux, tombe le premier à ſes pieds. Le Monarque s'efforce de ne montrer pour lui ni préférence, ni foi-

---

(*) Auparavant on les appelloit *Auqui*, *infans*, comme le traduit Garcilaſſo.

(**) D'un arbre appellé *Manguey*. Ce détail eſt pris de l'Hiſtoire.

bleſſe : mais la nature le trahit ; & en lui attachant le bandeau des Incas, ſes mains tremblent, ſon cœur s'émeut & s'attendrit ; il laiſſe échapper quelques larmes : le front du jeune Prince en eſt arroſé ; il les ſent, il en eſt ſaiſi, & de ſes mains il preſſe les genoux paternels. Ces larmes d'amour & de joie ſont la ſeule diſtinction que l'héritier du trône obtient ſur ſes émules. L'Inca leur donne de ſa main la marque la plus glorieuſe de nobleſſe & de dignité : il leur perce l'oreille, & y ſuſpend un anneau d'or ; faveur réſervée à leur race, mais que n'obtient jamais celui qui trahit ſa naiſſance & qui n'en a pas les vertus.

Enfin le Roi prend la parole, & s'adreſſant aux nouveaux Incas : „ Le plus ſage des Rois, „ leur dit-il, Manco, votre ayeul & le mien, „ fut auſſi le plus vigilant, le plus courageux „ des mortels. Quand le Soleil, ſon pere, „ l'envoya fonder cet Empire, il lui dit : „ Prends-moi pour exemple : je me leve, & „ ce n'eſt pas pour moi ; je répands ma lumiere, & ce n'eſt pas pour moi ; je remplis „ ma vaſte carriere, je la marque par mes bienfaits, l'univers en jouit, & je ne me réſerve que la douceur de l'en voir jouir : va, „ ſois heureux, ſi tu peux l'être ; mais ſonge „ à faire des heureux. Incas, fils du Soleil,

„ voilà vôtre leçon. Quand il plaira à votre
„ pere, que vous ſoyez heureux ſans fatigue
„ & ſans trouble, il vous rappellera vers lui.
„ Juſques-là, ſachez que la vie eſt une cour-
„ ſe laborieuſe, que vos vertus doivent rendre
„ utile, non pas à vous, mais à ce monde
„ où vous paſſez. Le lâche s'endort ſur la
„ route; il faut que la mort, par pitié, lui
„ vienne abréger ſon travail. L'homme cou-
„ rageux ſupporte le ſien, & d'un pas ſûr &
„ libre il arrive au terme où la mort, la mere
„ du repos, l'attend.

„ O toi, mon fils, dit-il au Prince, tu
„ vois cet aſtre qui va finir ſon cours: que
„ de biens, depuis ſon aurore, n'a-t-il pas
„ faits à la nature! Ce qui lui reſſemble le
„ plus ſur la terre, c'eſt un bon Roi".

A ces mots, il ſe leve, & marche, accompagné de ſa famille & de ſon Peuple, pour aller avec le Pontife, ſur le veſtibule du temple, obſerver le front du Soleil, à ſon couchant, & en recueillir les oracles.

CHAPITRE V.

Le Peuple & la Cour elle-même se tiennent en silence au-delà du parvis. Le Roi seul monte les degrés du vestibule où l'attend le Grand-Prêtre, qui ne doit révéler qu'à lui les secrets du sombre avenir (*).

Le Ciel étoit serein, l'air calme & sans vapeurs; & l'on eût pris dans ce moment l'horison du couchant pour celui de l'aurore. Mais bientôt, du sein de la Mer Pacifique, s'éleve au-dessus de Palmar (**), un nuage pareil à des vagues sanglantes, présage épouvantable dans ce jour solemnel. Le Grand-Prêtre en frémit; cependant il espere qu'avant le coucher du Soleil ces vapeurs vont se dissiper. Elles redoublent, elles s'entassent comme les sommets des montagnes, & en s'élevant, elles semblent défier le Dieu qui s'avance, de rompre la vaste barriére qu'elles oppose à son cours. Il descend avec majesté, & des rayons qui l'environnent perçant de tous côtés ces

(*) Il ne lui étoit pas permis de divulguer ce qu'il savoit de science divine. (Garcil.)

(**) Promontoire, sous l'équateur.

flots de pourpre, il les entr'ouvre ; mais soudain l'abîme est comblé. Vingt fois il écarte les vagues, qui vingt fois retombent sur lui. Submergé, renaissant, il épuise les traits de sa défaillante lumiere, & lassé du combat, il reste enseveli comme dans une mer de sang.

Un signe encore plus terrible se manifeste dans le ciel ; c'est un de ces astres que l'on croyoit errans, avant que l'œil perçant de l'Astronomie eût démêlé leur route dans l'immensité de l'espace. Une comete, semblable à un dragon qui vomit des feux, & dont la brûlante criniere se hérisse autour de sa tête, paroît venir de l'orient, & voler après le Soleil. Ce n'est dans le céleste azur qu'une étincelle aux yeux du Peuple ; mais le Grand-Prêtre, plus attentif, y croit distinguer tous les traits de ce monstre prodigieux : il lui voit respirer la flamme ; il lui voit secouer ses aîles embrâsées ; il voit sa brûlante prunelle suivre, du haut des cieux, la trace du Soleil, dans l'ardeur de l'atteindre & de le dévorer. Mais, dissimulant la terreur dont ce prodige le pénetre : „ Prince, dit-il au Roi, suivez-moi dans le temple " ; & là, recueilli en lui-même, après avoir été quelque temps immobile & en silence devant l'Inca, il lui parle en ces mots :

„ Digne fils du Dieu que je sers, si l'ave-

„ nir étoit inévitable, ce Dieu bienfaiſant nous
„ épargneroit la douleur de le prévoir; & ſans
„ nous affliger d'avance du preſſentiment de
„ nos maux, il laiſſeroit à l'eſprit humain ſon
„ aveuglement ſalutaire, & au tems ſon ob-
„ ſcurité. Puiſqu'il daigne nous éclairer, ce
„ n'eſt pas inutilement; & les malheurs qu'il
„ nous annonce, peuvent encore ſe détourner.
„ Ne vous effrayez point de ceux qui vous
„ menacent. Ils ſont affreux, s'il en faut croi-
„ re les ſignes que je viens d'obſerver dans le
„ ciel. Ces ſignes ne s'accordent pas: l'un
„ me dit que c'eſt du couchant que doit ve-
„ nir une guerre ſanglante; l'autre m'annonce
„ un ennemi terrible, qui fond ſur nous de
„ l'orient; mais l'un & l'autre eſt un avis de
„ ce Dieu qui veille ſur nous. Prince, ar-
„ mez-vous donc de conſtance. Etre innocent
„ & courageux, ne pas mériter ſon malheur,
„ & le ſouffrir, voilà la tâche que la nature
„ impoſe à l'homme: le reſte eſt au-deſſus
„ de nous ".

Le Prêtre, conſterné, n'en dit pas davantage; & le Monarque, renfermant la triſteſſe au fond de ſon cœur, ſortit du temple, & ſe montra au Peuple avec un front calme & ſerein: „ Notre Dieu, lui dit-il, ſera toujours le
„ même: il veille au ſort de ſon Empire, &
„ il protege ſes enfans ".

Alors on lui vint annoncer que des infortunés, chaſſés de leur patrie, lui demandoient l'hoſpitalité: „ Qu'ils paroiſſent, répond l'Inca; „ jamais les malheureux ne trouveront mon „ cœur inacceſſible, ni mon palais fermé pour „ eux ".

Les étrangers s'avancent: c'eſt le triſte débris de la famille de Montezume, fuyant le joug des Eſpagnols, & qui, de rivage en rivage, cherche un refuge impénétrable aux pourſuites de ſes tyrans.

Un jeune Cacique ſe préſente à la tête de ces illuſtres fugitifs. A ſa démarche, à ſa noble aſſurance, on reconnoît en lui, tout ſuppliant qu'il eſt, l'habitude de commander. Un chagrin profond & cruel paroît empreint ſur ſon viſage; mais ſa beauté, quoique ternie, eſt touchante dans ſa langueur; en intéreſſant, elle étonne; & l'altération de ſes traits annonce moins l'abattement, que la ſouffrance d'une ame fiere & indignée de ſon malheur.

L'Inca lui dit: „ Jeune étranger, apprenez-„ moi qui vous êtes, d'où vous venez, & „ quel coup du ſort vous fait chercher un aſy-„ le en ces lieux "?

„ Inca, lui répond Orozimbo (c'étoit le „ nom du Mexicain), tu vois en nous les „ déplorables reſtes d'un Empire, au moins „ auſſi

„ auſſi vaſte, auſſi floriſſant que le tien. Cet
„ Empire eſt détruit. Le ſort ne nous laiſſoit
„ que la fuite ou que l'eſclavage; nous avons
„ préféré la fuite. Deux hivers nous ont vus
„ errans ſur les montagnes. Las de vivre dans
„ les forêts & parmi les bêtes féroces, nous
„ avons pris la réſolution d'aller chercher des
„ hommes moins malheureux que nous, &
„ moins cruels que nos tyrans. Il y a trois
„ mois qu'à la merci des flots, nous parcou-
„ rons, à travers mille écueils, les détours
„ d'un rivage immenſe. Les maux que nous
„ avons ſoufferts nous auroient accablés; le
„ bruit de tes vertus a ſoutenu notre eſpéran-
„ ce. On te dit juſte & bienfaiſant, nous
„ venons éprouver ſi la renommée en im-
„ poſe. Après toi, notre unique reſſource,
„ celle qui, dans le malheur, ne manque
„ jamais qu'à des lâches, c'eſt le courage de
„ mourir ".

„ Etrangers, reprit le Monarque, vous n'au-
„ rez pas envain mis votre confiance en moi.
„ Venez dans mon palais vous repoſer, & ré-
„ parer vos forces. Je ſuis impatient d'en-
„ tendre le récit de votre infortune; mais je
„ deſire encore plus de vous la faire ou-
„ blier ".

Le Cacique & ſes Compagnons, conduits

au palais de l'Inca, y ſont ſervis avec reſpect; mais il défend qu'on étale à leurs yeux une vaine magnificence : car l'oſtentation de la proſpérité eſt une inſulte pour les malheureux. Un bain pur, des vêtemens frais, une table abondante & ſimple, des aſyles pour le ſommeil, où regne un tranquille ſilence, ſont les premiers ſecours de l'hoſpitalité qu'exerce envers eux ce Monarque.

Le lendemain il les reçoit au milieu de ſa famille, vertueuſe & paiſible cour; il les fait aſſeoir autour de ſon trône, & parlant au jeune Orozimbo avec tous les ménagemens que l'on doit aux infortunés, il l'invite à ſoulager ſon cœur du poids accablant de ſes peines, en lui racontant ſes malheurs.

„ Le ſouvenir en eſt cruel, dit le Cacique „ Mexicain, avec un triſte & profond ſoupir; „ mais je te dois l'effort d'en retracer l'affreuſe „ image. Ecoute-moi, généreux Prince; & „ puiſſe l'exemple de ma patrie t'apprendre à „ garantir ces bords du fléau qui l'a ravagée"! A ces mots, le ſilence regne dans l'aſſemblée des Incas; & le Cacique reprend ainſi.

CHAPITRE VI.

ENFANS du Soleil, vous ſavez la route qu'il ſuit tous les ans. Il eſt à préſent ſur vos têtes ; il y a trois lunes qu'il ſe levoit de même ſur le pays où je ſuis né. Ce pays s'appelle Mexique. Il avoit pour Roi Montezume, dont nous ſommes les nevèux. Montezume avoit des vertus, un cœur droit, généreux, fidele. Mais trop ſouvent, du ſein de la proſpérité naiſſent l'orgueil & l'indolence. Après avoir oublié qu'il étoit homme, il oublia qu'il étoit roi. Sa dureté ſuperbe éloigna ſes amis; ſa foibleſſe & ſon imprudence le livrerent aux mains d'un ennemi perfide, & cauſerent tous ſes malheurs.

Vingt Caciques, tous poſſeſſeurs d'autant de fertiles Provinces, étoient réunis ſous ſes loix. Trop puiſſant & trop abſolu, il abuſa de ſa fortune; ou plutôt ſes flatteurs, dont il avoit fait ſes Miniſtres, en abuſerent en ſon nom; & de ſes Provinces foulées, les unes, ſecouant le joug, avoient repris leur liberté; d'autres, plus foibles ou plus timides, gémiſſoient en ſilence, &, pour ſe déclarer rebelles, attendoient qu'il fût malheureux; lorſqu'on

apprit que vers l'aurore, dans une enceinte où le rivage se courbe & embrasse la mer (*), une race d'hommes qu'on prenoit pour des Dieux, étoient venus de l'orient sur des châteaux aîlés, d'où partoient l'éclair & la foudre; que de ces fortereſſes flottantes sur les eaux, dès qu'elles touchoient le rivage, on voyoit s'élancer des animaux terribles, qui portoient sur leurs dos ces hommes immortels. Mille autres témoins assuroient que le quadrupede & l'homme n'étoient qu'un; que ses pas rapides dévançoient les vents; que ses regards lançoient la mort, & une mort inévitable; que ses deux têtes, d'homme & de bête farouche, dévoroient tout ce que le feu de ses regards avoit épargné, & que la pointe de nos fleches s'émouſſoit sur la dure écaille dont tout son corps étoit couvert.

Ces bruits répandoient l'épouvante. Un cri d'allarme universel retentit jusqu'à Mexico (c'étoit le siege de l'Empire). Montezume en parut troublé; mais la même foibleſſe qui lui faisoit tout craindre, lui fit d'abord tout négliger.

Il sut que ces brigands avides se laiſſoient

(*) Le golfe du Mexique.

appaiſer par de riches offrandes; il eſpéra les adoucir. Il députa vers eux deux hommes honorés parmi nous, Pilpatoé & Teutilé, l'un blanchi dans les camps, l'autre dans les conſeils. Douze Caciques (j'étois du nombre) accompagnoient cette ambaſſade; deux cens Indiens nous ſuivoient, chargés de riches préſens; vingt captifs, choiſis parmi ceux que l'on engraiſſoit dans nos temples pour être immolés à nos Dieux, terminoient ce nombreux cortege.

Nous arrivons au camp des Eſpagnols (car c'eſt ainſi que ces brigands ſe nomment); & quel eſt notre étonnement, en voyant que cinq cens hommes épouvantoient des Nations! Oui, je l'avoue à notre honte, ils n'étoient que cinq cens; ce n'étoient que des hommes; & des millions d'hommes trembloient.

Nous parûmes devant leur chef.... Ah! le perfide! ſous quel air majeſtueux & tranquille il ſut déguiſer ſa noirceur!

Pilpatoé, en l'abordant, le ſalue & lui parle ainſi: „ Le Monarque du Mexique, le puiſ-
„ ſant Montezume, nous envoie te ſaluer, &
„ ſavoir de toi qui tu es, d'où tu viens, &
„ ce que tu veux. Si tu es un Dieu propice
„ & bienfaiſant, voilà des parfums & de l'or.
„ Si tu es un Dieu méchant & ſanguinaire,

„ voilà des victimes. Si tu es un homme, voi-
„ là des fruits pour te nourrir, des vêtemens
„ pour ton usage, & des plumes pour te
„ parer ".

„ Non, nous ne sommes point des Dieux,
„ nous répondit Cortès (car tel étoit son nom) ;
„ mais, par une faveur du ciel qui dispense
„ à son gré la force, l'intelligence & le cou-
„ rage, nous avons sur les Indiens des avan-
„ tages & des droits que vous reconnoîtrez
„ vous-mêmes. Je reçois vos présens, je re-
„ tiens vos captifs, pour m'obéir & me ser-
„ vir, non pour être offerts en victimes: car
„ mon Dieu est un Dieu de paix, qui ne se
„ nourrit point de sang. Vous voyez l'autel
„ que nos mains lui ont élevé ; soyez témoins
„ du culte que nous allons lui rendre. Pour
„ la premiere fois il descend sur ces bords".

L'autel étoit simple & rustique ; un feuilla-
ge, en forme de temple, l'environnoit de son
ombre ; un vase d'or en faisoit l'ornement ; un
pain léger, d'une extrême blancheur, & quel-
ques goutes d'une liqueur que nous prîmes d'a-
bord pour du sang, mais qui n'est que le jus
d'un fruit délicieux, étoient l'offrande du sacri-
fice. Ce culte n'avoit à nos yeux rien d'effra-
yant, rien de terrible ; te l'avouerai-je cepen-
dant ? soit par la force de l'exemple, soit par

le charme des paroles que proféroit le Sacrificateur, & par l'aſcendant invincible que leur Dieu prenoit ſur nos Dieux, le reſpect de ces étrangers, proſternés devant leur autel, nous frappa, nous ſaiſit de crainte.

Après le ſacrifice, on nous fit avancer ſous les pavillons de Cortès. Il nous reçut avec cet air d'aſſurance & d'autorité d'un maître abſolu qui commande: „ Mexicains, nous dit-il, le „ vrai Dieu, le Dieu que j'adore, le ſeul que „ l'on doit adorer, puiſqu'il a créé l'univers, „ qu'il le gouverne & le ſoutient, vient de „ deſcendre ſur ces bords; & il commande „ à vos idoles de s'anéantir devant lui. C'eſt „ lui qui nous envoie pour abolir leur culte, „ & pour vous enſeigner le ſien. Renverſez „ vos autels ſanglans, raſez vos temples abo- „ minables, & ceſſez d'outrager le ciel par „ des offrandes qu'il abhorre; ou voyez en „ nous ſes vengeurs".

Pilpatoé lui répondit que, ſi le Dieu qu'il nous annonçoit étoit le Dieu de la nature entiere, il avoit l'empire des cœurs comme celui des élémens; qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'être plutôt connu & adoré dans ces contrées; qu'il étoit bien ſûr qu'à ſa voix le monde ſe proſterneroit; que c'étoit le ſuppoſer foible que de s'armer pour ſa défenſe; que celui qui n'a qu'à

vouloir, n'avoit pas besoin de secours; & que c'étoit en faire un homme & s'ériger soi-même en Dieu, que de s'établir son vengeur. Il ajouta que si ces étrangers, plus éclairés, plus sages & plus heureux que nous, venoient, par la seule puissance de l'exemple & de la raison, nous détromper & nous instruire, nous croirions qu'en effet un Dieu se servoit de leur entremise; mais que la menace & la violence étoient les armes du mensonge, indignes de la vérité.

Cortès, étonné, repliqua que les desseins de son Dieu étoient impénétrables; qu'il n'en devoit pas compte aux hommes, qu'il commandoit, & que c'étoit à nous d'adorer & d'obéir. Il nous assura cependant qu'il n'employeroit jamais la force qu'à l'appui de la vérité. Il ne doutoit pas, disoit-il, que Montezume & tous les Sages de ses Conseils & de sa Cour ne reconnussent aisément combien monstrueux & barbare étoit le culte des idoles qu'on arrosoit de sang humain; mais le Peuple, endurci, aveuglé par ses Prêtres, & accoutumé dès l'enfance à trembler devant ses faux Dieux, avoit besoin qu'on le forcât, par une heureuse violence, à laisser tomber le bandeau de l'ignorance & de l'erreur.

Alors on servit un festin. Cortès nous ad-

mit à ſa table. Il nous vit regarder avec inquiétude les viandes qu'on nous préſentoit, car nous ſavions qu'on avoit égorgé un grand nombre de nos amis. Il pénétra notre penſée, & nous lui en fimes l'aveu : „ Non, dit-il, „ cet uſage impie eſt en horreur parmi nous; „ & ni la faim la plus cruelle, ni la plus dé„ vorante ſoif ne vaincroient notre répugnan„ ce pour la chair & le ſang humain" .... Quelle répugnance, grands Dieux! Ils ne dévorent pas les hommes, mais les en égorgent-ils moins? Et qu'importe lequel des deux, du vautour ou du meurtrier, aura bu le ſang innocent?

Au ſortir du feſtin, nous eûmes le ſpectacle de leurs exercices guerriers. Les cruels! On voit bien qu'ils ſont nés pour détruire. Quel art profond ils en ont fait! Ils s'élancerent, a nos yeux, ſur ces animaux redoutables, que, d'une main, ils ſavent gouverner, tandis que l'autre fait voler autour d'eux un glaive étincelant & rapide comme l'éclair. Imaginez, s'il eſt poſſible, l'avantage prodigieux que leur donne ſur nous la fougue, la vîteſſe, la force de ces animaux, fiers eſclaves de l'homme, & qui combattent ſous lui!

Mais cet avantage étonnant l'eſt moins que celui de leurs armes: puiſſes-tu ne jamais con-

noître l'uſage qu'ils ont fait du feu, & d'un métal dur & tranchant, qu'ils mépriſent, les inſenſés! & auquel ils préferent l'or, inutile à notre défenſe. Puiſſes-tu ne jamais entendre cette foudroyante machine, dont on fit l'eſſai devant nous. Le tonnerre du ciel n'eſt pas plus effrayant, lorſqu'il roule ſur les nuages. Inca, c'eſt le génie de la deſtruction qui leur a fait ce don fatal. Et ce ne ſeroit encore rien, ſans l'intelligence & l'accord de leurs mouvemens imprévus, pour l'attaque & pour la défenſe. Cet art de marcher ſans ſe rompre, de ſe déployer à propos, de ſe rallier au beſoin, cet art, changé en habitude, eſt ce qui les rend invincibles. Nous défions la mort; nous la bravons comme eux; nous ne ſavons pas la donner..... A ces mots le jeune Cacique, laiſſant tomber ſa tête ſur ſes genoux, & de ſes mains cachant ſes larmes: pardonne, dit-il à l'Inca, une rage, hélas! impuiſſante. Il eſt des maux contre leſquels jamais le cœur ne s'endurcit.

Avant de nous congédier, Cortès, en échange de l'or, des perles, des tiſſus qu'on lui avoit offerts, nous fit quelques préſens futiles, mais que leur nouveauté nous rendit précieux.

„ Je ne vous ai parlé, juſqu'à préſent, „ ajouta-t-il, qu'au nom du Dieu qui m'a

„ choiſi pour renverſer vos idoles, & pour
„ lui élever des temples ſur les débris de leurs
„ autels; mais vous voyez encore en moi le
„ Miniſtre d'un Roi puiſſant, d'un Roi qui,
„ vers les bords d'où le ſoleil ſe leve, regne
„ ſur des Etats plus vaſtes, plus riches &
„ plus floriſſans que l'Empire de Montezume.
„ Il veut bien cependant l'avoir pour allié.
„ Dites a Montezume que je viens à ſa Cour
„ pour lui offrir cette alliance, & que Char-
„ les d'Autriche, Monarque d'Orient, ne dou-
„ te pas qu'on ne lui rende, dans la perſonne
„ de ſon Miniſtre, tout ce qu'on doit à la
„ majeſté & à l'amitié d'un grand Roi".

Pilpatoé lui répondit encore, que ſi ſon Maître étoit ſi riche & ſi puiſſant, on s'étonnoit qu'il envoyât chercher ſi loin des alliés & des amis; que Montezume ſeroit ſans doute honoré de cette ambaſſade; mais qu'il falloit du moins attendre ſon aveu, pour pénétrer dans ſes Etats.

„ Expoſez-lui, nous dit Cortès, que, pour
„ le voir, j'ai traverſé les mers; que l'honneur
„ de mon Roi exige qu'il m'entende; que,
„ ſans lui faire injure, il ne peut refuſer de
„ me recevoir dans ſa Cour; & que je ſerois
„ trop indigne de ce titre d'Ambaſſadeur, dont
„ je ſuis revêtu, ſi je m'en retournois chargé
„ de ſes mépris, ſans en avoir tiré vengeance".

CHAPITRE VII.

LA réponſe de Montezume ne ſe fit pas long-temps attendre. Il crut, par de nouveaux préſens, adoucir le refus qu'il faiſoit à Cortès de le laiſſer pénétrer plus avant. Mais Cortès reçut les préſens, & perſiſta dans ſa demande.

Il avoit ſu quelle étoit la haine des Caciques pour Montezume; il leur avoit promis d'abaiſſer ſon orgueil, d'aſſurer leur indépendance; & déja reçu en ami dans le palais de Zampola (*), nous le trouvâmes environné d'une foule de Rois, tous vaſſaux de l'Empire, dont il avoit formé ſa Cour.

„ Vous voyez, lui dit Teutilé, avec quelle „ magnificence Montezume répond à l'amitié „ d'un Roi qui veut bien rechercher la ſienne. „ Mais les mœurs, les uſages, les loix de ſon „ Empire ne lui permettent rien de plus; & „ à moins de vous déclarer ſes ennemis, vous „ ne pouvez tarder à quitter ce rivage".

Cortès, à ces mots, regardant les Caciques ſes alliés avec un air riant & fier, ſembla vou-

(*) *Zampoala.*

loir les raſſurer; & puis, compoſant ſon viſage: „Rendez-vous, nous dit-il, demain, au „ port où mes vaiſſeaux m'attendent; vous y „ apprendrez ma réſolution".

A l'inſtant quelques-uns des ſiens, la frayeur peinte dans les yeux, vinrent lui parler en ſecret. Il écoute, & ſoudain, avec emportement, il nous ordonne de le ſuivre.

Il marche au temple, où l'on menoit de jeunes captifs, deſtinés à être immolés à nos Dieux; car c'étoit l'une de nos fêtes. Il arrive, au moment qu'on livroit les victimes aux mains du Sacrificateur: „ Arrêtez, dit-il, arrê„ tez, hommes ſtupides & féroces. Vous of„ fenſez le ciel en croyant l'honorer". A ces mots, s'élançant lui-même entre le Prêtre & les victimes, il commande qu'on les dégage, & qu'on les garde auprès de lui.

Tout le Peuple étoit aſſemblé; les Prêtres indignés crioient au ſacrilege, & demandoient vengeance pour leurs Dieux outragés; un murmure confus, élevé dans la foule, annonçoit un ſoulévement. Cortès n'attend pas qu'il éclate: accompagné de quelques-uns des ſiens, il monte, & force le Cacique à monter les degrés du temple; & là, ſaiſiſſant d'une main ce Prince interdit & tremblant, & de l'autre levant ſur lui ſon glaive prêt à le percer: „ Bas

„ les armes! dit-il au Peuple, d'une voix „ forte & menaçante, ou je frappe, & je „ vais commander à l'instant qu'on égorge tout „ sans pitié".

Le fer levé sur le Cacique, la voix de Cortès, sa menace, son étonnante résolution glacent tous les esprits; & la rumeur est étouffée. Comment ne pas craindre celui qui brave impunément les Dieux? A son courage, à sa fierté, il paroissoit un Dieu lui-même. Il se fait amener les Sacrificateurs, qui s'étoient retirés à l'ombre des autels: „ Hé bien! dit-il, est-ce „ ainsi que vos Dieux vous défendent, vous „ & leur temple? Qui les retient? qui les en„ chaîne? Je ne suis qu'un mortel; que ne „ m'écrasent-ils, puisque j'ose les insulter? „ Allez, vos Dieux sont impuissans; ils ne sont „ rien que les fantômes du délire & de la „ frayeur. Des Dieux avides de carnage, & „ nourris de chair & de sang! Pouvez-vous „ bien y croire? Et si vous y croyez, pou„ vez-vous adorer les plus méchans des êtres? „ Abjurez ce culte exécrable, & renoncez, „ pour le vrai Dieu, à ces idoles monstrueu„ ses, que vous nous allez voir briser".

Il dit, & profitant de la terreur profonde dont tout le Peuple étoit frappé, il commande à sa troupe de renverser nos Dieux du

haut de leurs autels, & de les rouler hors du temple.

A ce comble d'impiété, nous eſpérions tous que le temple s'écrouleroit ſur les profanateurs. Le temple reſta immobile ; & nos Dieux, renverſés, roulés dans la pouſſiere, ſe laiſſerent fouler aux pieds.

L'étranger, alors, reprenant une ſérénité tranquille : „ Peuple, dit-il, voilà vos Dieux. „ C'eſt à ces ſimulacres vains que vous avez „ ſacrifié des millions de vos ſemblables. Ou„ vrez les yeux, & frémiſſez ". Enſuite il fit venir les jeunes Indiens, arrachés de la main des Prêtres : „ Mes enfans, leur dit-il, vivez ; „ donnez la vie à d'autres hommes ; rendez-la „ douce, tranquille, heureuſe à ceux dont „ vous l'avez reçue ; & gardez-en le ſacrifice „ pour le moment où votre Prince, votre „ patrie & vos amis vous le demanderont dans „ les combats.

„ Vous voyez, reprit-il, en nous adreſſant „ la parole, que j'ai quelque raiſon de vou„ loir pénétrer juſqu'à la Cour de Montezu„ me. A demain. Rendez-vous au port ; „ vous jugerez s'il eſt prudent qu'il perſiſte „ dans ſes refus ".

Inca, tu ne peux concevoir la révolution

ſoudaine qui ſe fit dans tous les eſprits, quand le Peuple fut aſſuré de la ruine de ſes Dieux. Imagine-toi des eſclaves flétris, courbés dès leur naiſſance ſous les chaînes de leurs tyrans, & qui, tout-à-coup délivrés de cette longue ſervitude, reſpirent, ſoulagés d'un fardeau accablant: tel fut le Peuple de Zampola. D'abord un reſte de frayeur troubloit & réprimoit ſa joie. Il ſembloit craindre que la vengeance de ſes Dieux ne fût qu'aſſoupie, & ne vînt à ſe réveiller. Mais, quand il les vit mutilés, & diſperſés hors de leur temple, il ſe livra à des tranſports qui firent bien voir que ſon culte n'avoit jamais été que celui de la crainte, & qu'il déteſtoit dans ſon cœur les Dieux que ſa bouche imploroit.

„ Sans doute, dit l'Inca; & il n'eſt pas „ dans l'homme, d'aimer, d'adorer autre choſe „ qu'un être juſte & bienfaiſant, tel que vous „ l'annonçoient, que l'adoroient eux-mêmes „ ces étrangers, dont je conçois une autre „ opinion que vous". Ce ſont des tigres, dit le Cacique, qui adorent un tigre comme eux. Ils nous annoncent un Dieu de paix, un Dieu propice & débonnaire; c'eſt un piege qu'ils tendent à la crédulité. Leur Dieu eſt cruel (*a*),

(*a*), implacable, & mille fois plus altéré de ſang que tous les Dieux qu'il a vaincus.

Apprends que, ſous nos yeux, ils lui ont immolé plus d'un million de victimes; qu'en ſon nom ils ont fait couler des flots de larmes & de ſang; qu'il n'en eſt point raſſaſié, & qu'il leur en demande encore. Mais laiſſe-moi pourſuivre; tu vas bientôt connoître & déteſter ces impoſteurs.

Le lendemain on nous mena au port, où étoit la flotte de Cortès; & l'on nous dit de l'y attendre. Mille penſées nous agitoient. Ce que nous avions vu la veille, ce que nous avions entendu, l'aſcendant que prenoit cet homme inconcevable ſur l'eſprit des Caciques & ſur l'ame des Peuples, l'apparence de ſes vertus, la puiſſance de ſa parole, la chûte de nos Dieux, le triomphe du ſien, tout nous plongeoit dans des réflexions accablantes ſur l'avenir.

(*a*) Barthélemi de Las-Caſas, après avoir fait à Charles-Quint la peinture des cruautés commiſes dans le nouveau monde: „ Voilà, dit-il, pourquoi les Indiens ſe moquent du Dieu que nous adorons, & „ perſiſtent opiniâtrément dans leur incrédulité: ils „ croient que le Dieu des Chrétiens eſt le plus méchant des Dieux; parce que les Chrétiens qui le „ ſervent & qui l'adorent, ſont les plus méchans & „ les plus corrompus de tous les hommes".
(*Découverte des Ind. occid. pag.* 180.)

Cependant, du haut du rivage, nous admirions ces canots immenſes, dont la ſtructure étoit un prodige pour nous. Leurs larges flancs ſont un aſſemblage de bois ſolides, qu'on a courbés & façonnés comme des joncs flexibles; leurs aîles ſont des tiſſus d'écorce, ſuſpendus à des tiges d'arbres auſſi élevés que nos cedres; ces tiſſus, flottants dans les airs, ſe laiſſent enfler par les vents. Ainſi c'eſt aux vents qu'obéit cette forteresſe mouvante; une ſeule rame, attachée à l'extrêmité du canot, lui ſert à diriger ſon cours.

Comme nous étions occupés de cette effrayante induſtrie, Cortès arrive, accompagné des ſiens. A l'inſtant ſes Soldats ſe jettent ſur les barques. Nous croyons les voir s'éloigner; mais cette fauſſe joie eſt tout-à-coup ſuivie de la plus profonde douleur. Nous voyons dépouiller ces vaſtes édifices: bois, métaux, voiles & cordages, on enleve tout; & Cortès, donnant l'exemple à ſa troupe, s'élance, la flamme à la main, embraſe l'un de ſes canots, & les fait tous réduire en cendre.

Tandis que la flamme ondoyante les enveloppe & les conſume, Cortès, avec une tranquillité inſultante, nous regarde, & nous parle ainſi: „ Tant que j'aurois eu le moyen de „ m'éloigner de ce rivage, Montezume auroit

„ pu douter ſi je perſiſterois dans ma réſolu-
„ tion. Mexicains, dites-lui ce que vous avez
„ vu; & qu'il ſe prépare à me recevoir en
„ ami, ou en ennemi". Ce fut avec cette ar-
rogance qu'il nous renvoya conſternés.

CHAPITRE VIII.

MONTEZUME attendoit notre retour avec impatience. Il aſſembla ſes Miniſtres & ſes Prêtres pour nous entendre. La préſence des Prêtres nous fit diſſimuler l'humiliation & l'opprobre dont le Dieu de Cortès avoit couvert nos Dieux; tout le reſte fut expoſé dans un récit fidele & ſimple, & quelques figures tracées nous aiderent à faire entendre ce qui ne pouvoit s'exprimer. Le Monarque nous écoutoit avec cet étonnement ſtupide, qui ſemble interdire à l'ame la penſée & la volonté: „ Ces
„ étrangers, dit-il, ont ſur nous, je l'avoue,
„ un aſcendant qui m'épouvante. Tout ce
„ que vous m'en racontez, me ſemble tenir
„ du prodige; & j'y vois quelque choſe au-
„ deſſus de l'humain ".

„ Ils ſont plus éclairés, ſans doute, & plus
„ induſtrieux que nous, lui dit Pilpatoé; mais

„ toutes leurs lumieres ne les rendent pas im-
„ mortels. La fatigue, la faim, le ſommeil,
„ la douleur, tous les beſoins, tous les maux
„ de la vie ſont faits pour eux comme pour
„ nous. Leur ame s'écoule avec leur ſang par
„ la piqûre d'une fleche, comme celle d'un In-
„ dien: c'eſt ce que je voulois ſavoir: le reſte
„ eſt de peu d'importance ".

Montezume, à qui ce diſcours devoit inſpirer du courage, n'en parut point touché. Il regardoit les Prêtres, & il ſembloit chercher à lire dans leurs yeux.

Alors le Pontife ſe leve, & d'un air impoſant: „ Seigneur, dit-il à Montezume, ne vous
„ étonnez pas de la foibleſſe de nos Dieux &
„ de la décadence où tombe leur Empire. Nous
„ avons évoqué le puiſſant Dieu du mal, le
„ formidable Telcalépulca. Il nous eſt apparu
„ ſur le faîte du temple, dans les ténebres de
„ la nuit, au milieu des nuages que ſillonnoit
„ la foudre. Sa tête énorme touchoit au ciel;
„ ſes bras, qui s'étendoient du midi juſqu'au
„ nord, ſembloient envelopper la terre; ſa bou-
„ che étoit remplie du venin de la peſte, qu'el-
„ le menaçoit d'exhaler; dans ſes yeux ſombres
„ & cavés pétilloit le feu dévorant de la fami-
„ ne & de la rage; il tenoit d'une main les
„ trois dards de la guerre, de l'autre il ſecouoit

„ les chaînes de la captivité. Sa voix, pareille
„ au bruit des vents & des tempêtes, nous a
„ fait entendre ces mots: On me dédaigne; on
„ ne fait plus couler ſur mes autels que le ſang
„ de quelques victimes, que l'on néglige d'en-
„ graiſſer. Qu'eſt devenu le temps où vingt
„ mille captifs étoient égorgés dans mon tem-
„ ple? Ses voûtes ne retentiſſoient que de gé-
„ miſſemens & de cris douloureux, qui rem-
„ pliſſoient mon cœur de joie; mes autels na-
„ geoient dans le ſang; mon parvis regorgeoit
„ d'offrandes. Montezume a-t-il oublié que je
„ ſuis Telcalépulca, & que tous les fléaux du
„ ciel ſont les miniſtres de ma colere? Qu'il
„ laiſſe tous les autres Dieux languir, tomber
„ de défaillance; leur indulgence les expoſe au
„ mépris: en le ſouffrant ils l'encouragent;
„ mais c'eſt le comble de l'imprudence de né-
„ gliger le Dieu du mal".

Epouvanté d'un tel prodige, Montezume ordonne à l'inſtant que, parmi les captifs, on en choiſiſſe mille pour les immoler à ce Dieu; que dans ſon temple tout abonde pour les engraiſſer à la hâte, & qu'il en ſoit fait inceſſamment un ſacrifice ſolemnel.

A ce récit; l'Inca s'écrie en frémiſſant: „ Quoi! dans un jour, mille victimes!" Que veux-tu, lui dit le Cacique? Tant de calami-

tés ont affligé la terre, que l'homme, foible & malheureux, a regardé le Dieu du mal comme le plus puiſſant des Dieux; & pour le déſarmer, il croit devoir lui rendre un culte barbare & ſanglant, un culte enfin qui lui reſſemble. Je te l'ai dit, ces étrangers lui ſacrifient comme nous. Et à quelle autre Divinité offriroient-ils tant d'homicides? C'eſt-là le ſecret qu'ils nous cachent; & c'eſt par-là, ſans doute, qu'ils gagnent la faveur de ce Dieu altéré de larmes & de ſang.

L'indolent & foible Monarque croyoit avoir pourvu à tout, en ordonnant ce ſacrifice; mais ſon ennemi s'avançoit. Vainqueur de nos voiſins (*), & ſecondé par les vaincus, il parut avec une armée. Ce fut alors que Montezume ne diſſimula plus ſon découragement. Il voulut eſſayer encore avec les Eſpagnols la force des bienfaits; il leur offrit de partager avec eux ſes tréſors immenſes, & de faire pour eux les frais d'une nouvelle flotte, s'ils vouloient s'éloigner: miſérable reſſource! C'étoit leur montrer ſa foibleſſe, accroître leur orgueil, & irriter encore leur inſatiable avarice. Auſſi Cortès, plus obſtiné & plus arrogant que jamais,

(*) Le peuple de Tlaſcala.

déclara-t-il qu'en vain l'on croyoit l'éblouir par des préſens qu'il mépriſoit: que l'or n'effaçoit point les taches que faiſoit l'injure; & que l'affront qu'il avoit reçu, ne ſe lavoit que dans le ſang.

Cette ville ſuperbe, qui n'eſt plus que ruines, la malheureuſe Mexico, s'élevoit au milieu d'un lac, comme ſortant du ſein des eaux: on y arrivoit par des digues, qu'on pouvoit couper aiſément; celle par où venoit Cortès, traverſoit la ville où regnoit mon pere; & pour diſputer ce paſſage, mon pere ne demandoit que l'aveu de Montezume; il ne put l'obtenir: il fallut recevoir ces étrangers comme nos maîtres, nous humilier devant eux..... O combien je frémis! combien je déteſtai l'ordre abſolu qui nous forçoit à cet abaiſſement! Quel vice, dans un Roi, qu'un excès de foibleſſe! Il vient lui-même, déſarmé, au devant de ſes ennemis, s'efforçant de cacher ſa honte ſous ſa vaine magnificence; il les reçoit avec toutes les marques de la joie & de l'amitié, les comble de préſens, les invite à loger dans le palais du roi ſon pere (*); & inacceſſible pour nous, n'eſt plus viſible que pour eux. Cor-

(*) Le palais d'Axayaca.

tès, le plus diſſimulé des hommes, le flatte, l'éblouit, gagne ſa confiance, & l'attire (adreſſe incroyable!) dans ce palais changé en forteresſe, qu'ils occupoient, lui & les ſiens.

Ah! c'eſt ici, s'écria le Cacique, le comble de la perfidie, de l'inſolence & de l'outrage. Au milieu de ſa ville, au milieu de ſon Peuple, & dans le palais de ſon pere, Montezume lui-même eſt retenu captif, en ôtage, par ces brigands. Ils font plus: & pour achever d'abattre & d'avilir ſon ame, ils l'enchaînent comme un eſclave, ou plutôt comme un criminel. Montezume, que ſon orgueil & ſon courage avoient abandonné, tendit les mains, & ſans ſe plaindre reçut ces liens flétriſſans. Il porta la baſſeſſe juſqu'à ſe réjouir, lorſqu'on daigna l'en délivrer.

Honteux de ſa foibleſſe, il voulut la cacher à ſon Peuple, à ſa Cour, à ſes Miniſtres même. Il dit qu'il venoit d'expier, par une peine volontaire, la mort de quelques-uns des Soldats de Cortès (*a*), tués dans les champs de Zampola; il permit que, devant ſes yeux, on fît brûler vifs ceux des ſiens qui avoient

---

(*a*) Deſcalante, & ſept Eſpagnols, du nombre de ceux qu'on avoit laiſſés à la Vera-Crux. Ils avoient pris parti pour des mutins contre les troupes de l'Empire.

puni leur insolence. Je vis ce brave Colpoca, qui, dans l'émeute de ces brigands, en avoit tué deux de sa main, & qui s'étoit montré à nous, de la droite portant la tête d'un Castillan (*), & de la gauche la fleche encore sanglante dont il l'avoit percé; je le vis, ce brave homme, à qui jamais la peur n'avoit fait baisser la paupiere, cet homme tel, que si le Mexique en avoit eu vingt comme lui, le Mexique eût été sauvé; je le vis périr dans les flammes: Cortès l'y fit jetter vivant Regarde ce jeune homme qui pleure en m'écoutant : c'est son frere: il alloit se brûler avec lui; je le retins, & je lui dis: „ Que fais-tu? tu nous abandon-„ nes! tu veux mourir; & tu n'es pas vengé"!

Montezume dévora tout, les affronts & les violences; il se loua de la bonté, de la noblesse de Cortès; il feignit d'être heureux & libre, au milieu de ses Gardes qui le faisoient trembler, & qu'il appelloit ses amis. Le malheureux invitoit son Peuple à venir leur donner des fêtes, & sa Cour à les honorer. Le bien de son Empire, le maintien de la paix, l'avantage de cette alliance, qui déguisoit sa servitude, les avis secrets de ses Dieux, il mit

(*) Ce Castillan s'appelloit Arguello.

tout en usage pour nous en imposer. Il voulut même paroître libre à ceux dont il étoit l'esclave. Il prévenoit leur volonté pour se dispenser de la suivre, & s'imposoit les plus dures loix, de peur qu'on ne les lui dictât. A l'avarice de ses maîtres il prodiguoit des monceaux d'or. Il offrit de rendre à leur Prince un hommage que leur orgueil eût à peine exigé de lui. Il croyoit donner à cet acte de foiblesse & de dépendance l'apparence de la justice & de la magnanimité; & il se consoloit de s'avilir lui-même, pourvu qu'on ne vît pas qu'il y étoit forcé. Ses Dieux, qui le trompoient, qui l'avoient tous trahi, furent les seuls qu'il défendît avec une noble constance; tout le reste, l'honneur, la liberté, les biens de son Peuple & de sa Couronne, tout fut abandonné à ses insolens oppresseurs.

Il espéroit qu'à la fin, comblés de ses présens, adoucis par ses complaisances, rassasiés de notre honte & de leur gloire, ils consentiroient à nous délivrer d'eux. Ils le promirent; & le ciel sembla vouloir les y contraindre: car on apprit que de nouveaux brigands, partis des mêmes régions, venoient leur ravir leur conquête; & Cortès, obligé de les aller combattre, ne pouvoit laisser dans nos murs qu'un très-petit nombre des siens. Mais tel étoit l'é-

tonnement, l'abattement de Montezume, que ce petit nombre ſuffit pour le retenir parmi eux. On le preſſa de conſentir à ſa délivrance; il en fut offenſé. Il dit qu'il n'étoit point captif; que ſa conduite étoit volontaire, & plus ſage qu'on ne penſoit; qu'il lui en avoit aſſez coûté pour s'attacher de tels amis, & qu'il ne vouloit pas s'expoſer au reproche de leur avoir manqué de foi. „ J'ai leur parole, ajouta-t-il, „ qu'après s'être aſſurés de la nouvelle flotte, „ ils vont s'éloigner de ces bords ".

Montezume étoit ſi frappé de cette illuſion, que toute la ſcélérateſſe du crime dont tu vas frémir, put à peine le détromper. On célébroit l'une de nos fêtes; & il étoit d'uſage, dans ces ſolemnités, de rendre hommage aux Dieux par des danſes publiques. La fleur de la jeune nobleſſe s'y diſtinguoit par ſa magnificence; & Montezume, ſur la foi de la paix, voulut que ces brigands, qu'il appelloit ſes hôtes, fuſſent préſens à ce ſpectacle. Ils étoient en petit nombre, mais ils étoient armés; & nous étions ſans armes, comme ſans défiance. Qu'on s'imagine voir des lynx, des léopards errans autour d'un pâturage, où bondit un foible troupeau de chevreuils ou de daims paiſibles. La ſoif du ſang qui les dévore, s'irrite ſourdement au fond de leurs entrailles; ils appro-

chent ſans bruit, diſſimulant leur rage ; mais leurs regards avides la décelent ; & tout à-coup, s'y abandonnant, ils s'élancent ſur le troupeau, dont ils font un carnage horrible. Tels on voyoit les Caſtillans témoins de nos paiſibles jeux, nous entourer, nous obſerver avec des yeux où l'avarice étinceloit comme une fievre ardente. L'or, les perles, les diamants dont nous étions parés, viles richeſſes qu'ils adorent, allumerent en eux cette ardeur furieuſe pour laquelle rien n'eſt ſacré. Eperdus, forcenés, ſe donnant l'un à l'autre le ſignal (*) du meurtre & de la rapine, ils tirent le glaive ; & fondant ſur les Indiens, ils égorgent tout ce que la frayeur, l'épouvante & la fuite ne dérobent pas à leurs coups. Maîtres de ce champ de carnage, on les voyoit dépouiller leur proie, & s'applaudir de leur butin, auſſi peu ſenſibles aux plaintes des mourans, que le ſont les bêtes féroces au cri des animaux tremblans qu'elles déchirent, & dont elles boivent le ſang.

Après ce crime atroce, il falloit, ou périr, ou nous délivrer de ces traîtres. Montezume eut beau colorer la noirceur de leur attentat ;

(*) Ce ſignal étoit le nom de ſaint Jacques.

on ne l'écouta plus: l'emportement du Peuple & ſa fureur étoient au comble. Il vint au palais de mon pere le ſupplier de prendre ſa défenſe, & de l'aider à délivrer ſon Roi. O mon pere! ſi la valeur, la prudence, la fermeté avoient pu ſauver ta patrie, qui mieux que toi, eût mérité d'en être le libérateur? Sous lui le trouble & le tumulte font place à l'ordre & au conſeil. A la tête du Peuple, il force l'ennemi à ſe retirer dans l'enceinte du palais qui lui ſert d'aſyle; le réduit à ne plus paroître, & l'aſſiege de toutes parts. Alors on nous annonce le retour de Cortès.

CHAPITRE IX.

Cet heureux brigand, délivré d'un rival (*) qui venoit lui diſputer ſa proie, avoit tiré de nouvelles forces du parti oppoſé au ſien (*a*). Plus fier que jamais, il arrive, il s'avance; un ſilence morne l'étonne en entrant dans

(*) Narvaëz.

(*a*) La conduite de Cortès, dans cette occaſion, eſt regardée comme le plus beau trait de ſa vie. (*Voyez Antonio de Solis*).

nos murs. Il pénetre avec défiance juſqu'aux portes de ſon palais, & s'y enferme avec ſes compagnons.

Mon pere les ſuivoit des yeux ; il entendit leurs cris de joie : „Demain, dit-il, demain, „ ſi le ciel nous ſeconde, nous changerons „ ces cris en des cris de douleur". En effet, dès le jour ſuivant, tout le Peuple fut ſous les armes, & mon pere ordonna l'aſſaut. Inca, ce moment fut terrible. S'il ne nous eût fallu franchir que des murs hériſſés de lances & d'épées, ce péril ne ſeroit pas digne d'être rappellé ; mais peins-toi un mur de feu, un rempart foudroyant, d'où partoient ſans ceſſe, à travers des tourbillons de fumée & de flamme, une grêle homicide & d'horribles tonnerres, dont tous les coups étoient marqués par un vuide affreux dans nos rangs. Ce vuide étoit rempli ; nos Indiens, couverts du ſang de leurs amis, qui rejailliſſoit autour d'eux, marchoient ſur des monceaux de morts. C'étoit le courage effréné de la haine, de la vengeance & du déſeſpoir réunis. On travailloit obſtinément à briſer les murs & les portes ; on ſe faiſoit, avec des lances, des échelons pour s'élever ; les Indiens bleſſés ſervoient, en expirant, de degrés à leurs compagnons, pour atteindre au haut des murailles ; le trouble, l'effroi, l'épou-

vante regnoient au dedans, la fureur au dehors. C'en étoit fait, ſi le Soleil, en nous dérobant ſa lumiere, n'eût pas terminé le combat.

La nuit, des fleches enflammées embraſerent les toîts de ce palais funeſte; l'horreur de l'incendie en écarta le ſommeil; & tandis qu'au milieu des ſiens, Cortès travailloit à l'éteindre, nous prîmes un peu de repos. Mais l'aurore du jour ſuivant nous vit les armes à la main.

L'ennemi ſort; la ville entiere devient un champ de bataille. Notre ſang l'inonda; mais nous vîmes auſſi, & avec des tranſports de joie, couler celui des Caſtillans. La nuit fit ceſſer le carnage. L'ennemi rentra dans ſes murs.

Il fallut donner quelques jours aux devoirs de la ſépulture; & l'ennemi les employa à conſtruire des tours mouvantes, pour combattre à l'abri d'une grêle de pierres, qu'on lui lançoit du haut des toîts. Cependant mon pere appliquoit tous ſes ſoins à éviter, dans le combat, ce déſordre qui nous perdoit; à donner à nos mouvemens plus d'accord & d'intelligence; à établir ſes poſtes, diſpoſer ſes attaques, ménager pas à pas une retraite à ſes troupes, & l'interdire à l'ennemi. La ville bâtie au milieu d'un lac étoit coupée de ca-

naux, dont les ponts, faciles à rompre, pouvoient laiſſer après nous de larges foſſés à franchir. C'eſt ſur-tout de cet avantage qu'il vouloit qu'on ſût profiter.

„ O mes enfans, nous diſoit-il, gardez-
„ vous de cette ardeur aveugle, qui vous ôte
„ la liberté d'agir enſemble & de concert. La
„ foule eſt toujours foible; & dans les flots
„ preſſés d'un Peuple qui charge en tumulte,
„ le nombre nuit à la valeur. Obſervez dans
„ vos mouvemens l'ordre que je vous ai preſ-
„ crit; je vous réponds de la victoire. Elle
„ coûtera cher; mais ce n'eſt pas ici le mo-
„ ment de nous ménager. Il ſeroit indigne
„ de nous de fuir, dans les combats, la mort
„ qui nous attend ſous nos toîts, dans les bras
„ de nos enfans & de nos femmes. Mais la
„ liberté, la vengeance, la gloire d'avoir bien
„ ſervi votre patrie & votre Roi, vous ne les
„ trouverez qu'avec moi, au milieu de vos
„ ennemis terraſſés ".

Enfin, du palais de Cortès, on vit ſortir ces tours pleines d'hommes armés, que traînoient de fiers quadrupedes, & dont la cîme chancelante lançoit de rapides feux. Mais des pierres énormes, tombant du hauts des toîts, les eurent bientôt fracaſſées. On combattit à découvert, ſans trouble & ſans confuſion. Le meur-

meurtre étoit affreux, mais tranquille. A travers l'incendie de nos palais, où l'ennemi portoit la flamme, la fureur marchoit en silence; la mort s'avançoit à pas lents. Chaque tranchée étoit un poste, attaqué, défendu avec acharnement. L'avantage des armes, de ces armes terribles qui sont l'image de la foudre, étoit le seul qu'eût l'ennemi sur nous; mais quel nombre, ou quelle valeur peut compenser cet avantage? Ce fut ce qui rendit douteux le succès d'un combat si long & si sanglant. L'ennemi nous céda la place, mais plutôt lassé que vaincu.

Mon pere, en nous montrant parmi les morts quarante de ces furieux (*b*), nous faisoit espérer d'exterminer le reste: „ Encore deux „ combats comme celui-ci, nous disoit-il, & „ le Mexique est délivré".

Le Peuple regardoit d'un œil avide les Castillans étendus à ses pieds. „ Ils ne sont pas „ immortels", disoit-il, en comptant leurs blessures. Chacun s'attribuoit la gloire d'avoir porté l'un de ces coups.

Encouragé par ce spectacle, on attendit

(*b*) Les deux tiers des Espagnols, & Cortès lui-même, avoient été blessés dans ce combat.

avec impatience l'assaut remis au lendemain. Il fut tel que les assiégés ne pouvoient plus le soutenir. On approchoit des murs; on alloit bientôt les franchir, & gagner la premiere enceinte. Cortès alors, désespéré, força Montezume à paroître, pour nous ordonner de cesser. Montezume se montre, &, du haut des murailles, il fait signe de l'écouter. Sa présence suspend l'assaut. Le Peuple, saisi de respect, se prosterne, & prête silence. Le Monarque éleva la voix: il remercia ses Sujets d'avoir tenté sa délivrance; mais il leur dit qu'il étoit libre & au milieu de ses amis: „ Du reste, „ ils consentent, dit-il, à se retirer dès de„ main, pourvu qu'à l'instant même l'on met„ te bas les armes, & que, pour signe de „ la paix, on cesse toute hostilité. Je le veux, „ je vous le commande. Obéissez à votre „ Roi ".

La multitude, à cette voix, étoit incertaine & flottante. Mon pere la détermina.

„ Si tu es libre, grand Roi, dit-il à Mon„ tezume, sors de ta prison, & viens regner „ sur nous. Jusques-là nous n'écoutons point „ un malheureux Prince, qu'on force à se tra„ hir lui-même. Non, Peuple, ce n'est pas „ votre Roi qui vous parle; c'est un captif „ que l'on menace, & qui subit la loi de la

„ néceſſité. Sa bouche demande la paix; ſon „ cœur implore la vengeance. Vengez-le „ donc, ſans écouter ce que lui dictent ſes „ tyrans ".

A ces mots l'aſſaut recommence. On crie au Roi de s'éloigner. L'ennemi l'arrête, & l'expoſe à nos coups. Mon pere, qui tremble pour lui, veut détourner l'attaque..... Il n'eſt plus temps. Une pierre fatale a frappé Montezume. Il chancelle, & tombe expirant dans les bras de ſes ennemis. En le voyant tomber, le Peuple jette un cri de douleur, s'épouvante & s'enfuit, comme chargé d'un parricide. Bientôt l'ennemi nous renvoie ſon corps pâle & défiguré. Une multitude éplorée accourt, s'empreſſe, l'environne, & déteſtant la main qui l'a frappé, remplit l'air de ſes hurlemens, & baigne ſon Roi de ſes larmes.

Les Caciques s'aſſemblent, & mon pere eſt élu pour ſuccéder à Montezume. Alors un nouveau plan d'attaque & de défenſe acheve de déconcerter & d'effrayer nos ennemis.

Mon pere, aux aſſauts meurtriers, préféra les lenteurs d'un ſiege. Dans une enceinte inacceſſible au feu des Eſpagnols, il les fit entourer de tranchées & de remparts. Les travaux avançoient. Cortès s'en épouvante, & il médite ſa retraite. C'étoit le moment dé-

ciſif. Il lui falloit, pour s'échapper, repaſſer ſur l'une des digues dont le lac étoit traverſé; & mon pere, ayant bien prévu que Cortès choiſiroit les ombres de la nuit pour favoriſer ſon paſſage, fit rompre les ponts de la digue, la borda d'une multitude de canots remplis d'Indiens, habiles à tirer de l'arc & de la fronde; & à la tête de ſes Caciques, il voulut lui-même charger la colonne des ennemis. Tout fut exécuté, mais avec trop d'ardeur. Des canots on voulut s'élancer ſur la digue. Cette imprudence coûta la vie à une foule d'Indiens. Deux cens des Soldats de Cortès & mille de ſes alliés tomberent ſous nos coups; un pont-volant ſauva le reſte; & quand le jour vint éclairer le carnage de la nuit, on trouva ceux des Caſtillans dont la mort nous avoit vengés, on les trouva chargés de l'or qu'ils étoient venus nous ravir, & dont le poids les avoit accablés. Ainſi l'or une fois fut utile à notre défenſe.

Dans ce combat, où le lac du Mexique avoit été rougi de ſang, mon pere avoit reçu deux bleſſures mortelles. A ſon heure derniere il m'appella, & il me dit: „Mon fils, tu vois „ le fruit d'un mauvais regne. Ces brigands „ reviendront plus forts, ſecondés de ces mê- „ mes Peuples que Montezume a fait gémir.

„ Hélas! je prévois, en mourant, la ruine
„ de ma patrie, moins malheureux de ne pas
„ lui ſurvivre, & d'avoir fait, juſqu'au der-
„ nier ſoupir, ce que j'ai pu pour la ſauver.
„ Défends-la comme moi, défends-la même
„ ſans eſpérance; & ſois le dernier à com-
„ battre ſur ſes débris". A ces mots, je me ſentis preſſer entre ſes bras; & de ſes levres éteintes m'ayant donné le baiſer paternel, il expira.

Ce ſouvenir cruel & tendre émut ſi vivement le Héros Mexicain, que ſa voix en fut étouffée; & les Incas, les yeux attachés ſur un fils ſi vertueux & ſi ſenſible, attendirent en ſilence que ſon cœur ſe fût ſoulagé.

CHAPITRE X.

POUR ſuccéder à mon vertueux pere, reprit Orozimbo, le choix des Caciques tomba ſur le jeune Guatimozin, ſon neveu, mon ami, le plus vaillant des hommes. Hélas! il ſe montra bien digne de ce choix; mais le ſort trahit ſon courage.

Cortès revint au bord du lac avec des for-

ces redoutables. A mille Castillans (*) la fortune avoit joint plus de cent mille auxiliaires : telle étoit l'ardeur de nos Peuples à voler au devant du joug.

L'épouvante se répandit dans toutes les villes voisines. Les unes se rangerent du côté de Cortès, & prirent les armes pour lui ; d'autres se trouverent désertes ; & leurs habitans éperdus, ou se sauverent dans nos murs, ou s'enfuirent vers les montagnes.

Dans peu, sur le lac du Mexique, nous vîmes lancer une flotte (**) semblable à celle qui, sur nos bords, avoit apporté ces brigands. La multitude de nos canots eut beau l'environner & l'assaillir de toutes parts ; brisés, engloutis par le choc de ces barques énormes, ils faisoient périr avec eux les Mexicains dont ils étoient chargés.

Le génie & l'activité de notre jeune Roi firent des efforts inouis, pour suppléer à l'avantage que les barques des ennemis avoient sur nos frêles canots. Son ardeur, son intelligence se signalerent encore plus à la défense de nos digues. Dans les travaux, dans les

---

(*) Il avoit reçu d'Espagne de nouveaux secours.
(**) Composée de treize brigantins.

dangers, partout & ſans ceſſe préſent, il étoit l'ame de ſon Peuple. Le feu de ſon courage enflammoit tous les cœurs. Les obſtacles qu'il oppoſa aux approches des Caſtillans, laſſerent enfin leur conſtance. Effrayés des travaux & des périls d'un long ſiege, ils nous propoſerent la paix. Tout le Peuple la demandoit; le Roi y conſentoit lui-même; la famine qui nous preſſoit y diſpoſoit tous les eſprits; les Prêtres, au nom de leurs Dieux, furent les ſeuls qui s'y oppoſerent. Ils avoient abattu l'ame de Montezume; ils flatterent imprudemment l'audace de Guatimozin. Une ombre de péril les avoit d'abord conſternés, une apparence de ſuccès les rendit auſſi arrogans qu'ils avoient été lâches.

Sur la foi d'un oracle, nous refuſâmes la paix. Crédulité fatale! un Dieu plus fort que tous nos Dieux, démentit leur vaine promeſſe. Il fit deſcendre des montagnes les Peuples les plus indomptés (*); il changea leur féroce orgueil en un zele ardent & docile; & Cortès n'eut pas plutôt vu groſſir ſon camp de leurs fiers bataillons, qu'il réſolut de nous livrer l'aſſaut (*a*).

(*) Les Otomies.

(*a*) Cortès ſe vit à la tête de deux cents mille hom-

Le paſſage ſur les trois digues fut ouvert, malgré les efforts d'un courage déterminé. L'ennemi pénétra juſques dans nos murs, s'y établit parmi des ruines. Il s'avança, précédé du carnage que faiſoient devant lui ſes foudroyantes armes; &, par trois routes oppoſées, parvenu enfin juſqu'au centre de cette ville, où, depuis trois jours, regnoient l'épouvante & la mort..... A ces mots il s'interrompit par un frémiſſement de rage. „ O ſouvenir „ affreux"! s'écria-t-il; & ſes yeux ſembloient indignés de voir encore la lumiere.

L'Inca tâchoit de le calmer. Ah! reprit le malheureux Prince, tu vas juger toi-même ſi ma douleur eſt juſte! Je combattois près de mon Roi; j'avois quitté le palais de mes peres; & dans ce palais aſſiégé, j'avois abandonné ma ſœur, une ſœur adorée, à qui moi-même j'étois plus cher que la lumiere du jour. Pour ſa garde & pour ſa défenſe, j'avois laiſſé, à la tête de quelques Indiens, le brave Télaſco, le fidele ami de mon cœur, celui de tous les hommes que j'ai le plus aimé, à qui ma ſœur étoit promiſe. Ce digne ami ſe défendoit avec tout le courage de l'amour &

---

mes. Ce n'eſt donc pas avec cinq cents hommes, comme on l'a dit tant de fois, qu'il prit la ville de Mexico.

du déſeſpoir; il l'inſpiroit à ſes ſoldats; chacun d'eux ſembloit, comme lui, protéger les jours d'une amante. Aucune de leurs fleches ne partoit en vain; le veſtibule du palais étoit inondé de ſang; la mort en défendoit l'approche. Mais des palais voiſins, que l'ennemi avoit embrâſés, l'incendie atteint celui-ci. Les aſſiégés y ſont enveloppés d'un tourbillon de fumée; la flamme perce à travers ce nuage; elle s'attache aux lambris de cedre, & s'y répand à flots preſſés.

Le péril de ma ſœur occupe ſeul mon ami; il la cherche au milieu de l'embrâſement; & dans ce palais ſolitaire, dont ſes ſoldats, de tous côtés, défendent l'enceinte, il appelle, avec des cris perçans, ſa chere Amazili. Il la trouve éperdue, courant échevelée, & le cherchant pour l'embraſſer, avant de périr dans les feux: „ O chere moitié de mon ame! „ lui dit-il, en la ſaiſiſſant & en la ſerrant „ dans ſes bras, il faut mourir, ou être eſclaves. Choiſis: nous n'avons qu'un inſtant. — „ Il faut mourir, lui répondit ma ſœur". Auſſi-tôt il tire une fleche de ſon carquois, pour ſe percer le cœur: „ Arrête! lui dit-„ elle, arrête! commence par moi: je me „ défie de ma main, & je veux mourir de la „ tienne".

A ces mots, tombant dans ses bras, & approchant sa bouche de celle de son amant, pour y laisser son dernier soupir, elle lui découvre son sein. Ah! quel mortel, dans ce moment, n'eût pas manqué de courage! Mon ami tremblant la regarde, & rencontre des yeux dont la langueur eût désarmé le Dieu du mal. Il détourne les siens, & relève le bras sur elle; son bras tremblant retombe sans frapper. Trois fois son amante l'implore, & trois fois sa main se refuse à percer ce cœur dont il est adoré. Ce combat lui donne le temps de changer de résolution. „ Non, non, dit-il, „ je ne puis achever. — Et ne vois-tu pas, „ lui dit-elle, les flammes qui nous environ- „ nent, & devant nous l'esclavage & la hon- „ te, si nous ne savons pas mourir? — Je „ vois aussi, dit-il, la liberté, la gloire, si „ nous pouvons nous échapper". Alors appellant ses soldats: „ Amis, leur dit-il, sui- „ vez-moi, je vais vous ouvrir un passage". Il fait environner ma sœur, commande que les portes du palais soient ouvertes, & s'élance à travers la foule des ennemis épouvantés.

Celui qui m'a peint ce combat en frémissoit lui-même. Un énorme rocher, qui se détache & roule du haut des monts au sein des mers, chasse les vagues mugissantes, & s'ou-

vre à grand bruit un abîme à travers les flots courroucés. Tel, en sortant du palais de mon pere, se présenta le formidable Télasco. Les flots d'ennemis qu'il avoit écartés, en retombant sur lui, alloient l'accabler sous le nombre. Il les repousse encore; une lourde massue, qu'il fait voler autour de lui, brise les lances & les glaives, &, comme un tourbillon rapide, renverse tout ce qu'elle atteint. Au milieu d'un rempart de morts, mon ami, couvert de blessures, & le corps sillonné de ruisseaux de sang, se défend & combat jusqu'à l'épuisement du peu de forces qui lui restent. Enfin ses bras laissent tomber la massue & le bouclier; bientôt il chancelle, il succombe..... Il respiroit encore. Il fut pris vivant; & ma sœur suivit le sort de mon ami. Est-il mort? a-t-elle eu la force & le malheur de lui survivre? C'est ce que je n'ai pu savoir. Peut-être, ô ciel! dans ce moment, il gémit sous les coups d'un maître inflexible. Ma sœur, épouvantable pensée: elle rallume en vain toute ma rage, & fait le tourment de mon cœur.

L'Inca, qui lui voyoit étouffer ses soupirs & dévorer ses larmes, le pressoit d'interrompre ce récit désolant. Non, dit le Cacique, achevons : puisque j'ai pu survivre à mes

malheurs, je dois avoir la force d'en soutenir l'image.

Tous nos postes forcés livroient la ville en proie à nos vainqueurs. Le Roi n'avoit plus pour asyle que son palais, où sa noblesse lui offroit de s'ensevelir. Il voulut, dans l'espoir de rallier sur les montagnes les Indiens que la frayeur & la fuite avoient dispersés, il voulut s'échapper lui-même, pour revenir assiéger à son tour, & accabler nos ennemis. Il traversoit le lac; & pour favoriser sa fuite, nos canots occupoient la flotte de Cortès par un combat désespéré. Monarque infortuné! tout le sang prodigué pour lui ne put le sauver: il fut pris..... C'est encore ici que mon courage m'abandonne. Alors un délire stupide se saisissant d'Orozimbo, sa langue parut se glacer, sa bouche entr'ouverte & ses yeux immobiles marquoient l'épouvante & l'horreur. Sa voix enfin s'ouvre un passage; il s'écrie: O Guatimozin! ô le plus magnanime, ô le meilleur des Rois! Un brasier, des charbons ardens!... C'est sur ce lit qu'ils l'étendirent. „ O barbarie atroce"! s'écrie à ce récit l'Inca, saisi d'horreur. Attends, dit le Cacique, attends; tu vas mieux les connoître. Tandis que le feu pénétroit jusqu'à la

moëlle des os, Cortès, d'un œil tranquille, obſervoit les progrès de la douleur; & il diſoit au Roi: „ Si tu es las de ſouffrir, déclare où tu as caché tes tréſors".

Soit qu'il n'eût rien caché, ſoit qu'il trouvât honteux de céder à la violence, le Héros du Mexique honora ſa patrie par ſa conſtance dans les tourmens. Il attache un œil indigné ſur le tyran, & il lui dit: „ Homme féroce „ & ſanguinaire, connois-tu pour moi de ſupplice égal à celui de te voir"? Il ne lui échappa ni plainte, ni priere, ni aucun mot qui implorât une humiliante pitié.

Sur le braſier étoit auſſi un fidele ami de ce Prince. Cet ami, plus foible, avoit peine à réſiſter à la douleur; & prêt à ſuccomber, il tournoit vers ſon Maître des regards plaintifs & touchans. „ Et moi, lui dit Guatimozin, „ ſuis-je ſur un lit de roſes"? Ces paroles étoufferent le ſoupir au fond de ſon cœur (*b*).

Tu frémis, Inca; ce n'eſt rien que tout ce que tu viens d'entendre. Tu n'as vu ces brigands que dans l'ardeur du carnage. Pour en juger, il faut les voir au ſein de la paix, au

(*b*) Cortès ayant fait ceſſer l'exécution, Guatimozin vécut encore deux ans. Il finit par être pendu, ſur la dépoſition d'un Indien, qui l'accuſa d'avoir conſpiré contre les Eſpagnols.

milieu des peuples qu'ils ont désarmés, dont les uns vont au devant d'eux avec une joie ingénue, & les autres d'un air timide & suppliant ; qui leur présentent de plein gré ce qu'ils ont de plus précieux ; qui s'empressent à les servir, à les loger dans leurs cabanes ; qui supportent pour eux les travaux les plus rudes ; qui courbent le dos sans se plaindre sous le faix dont ils les accablent, sous les coups dont ils les meurtrissent ; qui se laissent flétrir, avec un fer brûlant, des marques de la servitude ; c'est-là que s'est montrée la cruauté des Castillans. Tout ce que tu peux concevoir des excès de la tyrannie & des rigueurs de l'esclavage, n'approche pas encore des maux que ces hommes dénaturés font souffrir aux plus doux des hommes.

Ceux-ci, épouvantés par le supplice de leur Roi, par le saccagement de leur ville & de leurs campagnes, ne s'occupoient qu'à fléchir les vainqueurs ; ils opposoient la douceur des agneaux à la férocité des tigres ; leurs caresses, leurs larmes, l'abandon volontaire du peu de bien qu'ils possédoient, une obéissance muette, une aveugle soumission, le dernier & le plus pénible de tous les sacrifices que l'homme puisse faire à l'homme, celui de sa liberté, rien n'adoucit ces cœurs farouches. Si

leurs eſclaves ſurchargés, dans une longue & pénible route, oſent gémir ſous le fardeau, un châtiment ſoudain leur impoſe ſilence; & s'ils ſuccombent ſous l'excès du travail & de la miſere, un bras impitoyable acheve de leur arracher le dernier ſoupir. „ Cruels! diſent „ ces innocens, que vous avons-nous fait? „ Notre vie n'eſt employée qu'à vous ſervir; „ pourquoi nous l'arracher? Epargnez du „ moins nos enfans & nos femmes". Les monſtres ſont ſourds à ces plaintes. *De l'or, de l'or*, c'eſt leur cri de rage: on ne peut les en aſſouvir. Un Peuple en vain ſe hâte d'apporter à leurs pieds le peu qu'il a de ce métal funeſte. Ce n'eſt jamais aſſez; & tandis qu'à genoux, les mains au ciel, les yeux en pleurs, il proteſte qu'il n'en a plus, on l'enchaîne, on le livre à d'horribles tourmens, pour l'obliger à découvrir ce qu'il peut en avoir encore. Leur avarice a inventé des tortures inconcevables & des ſupplices inouis. Ingénieuſe à compliquer & à prolonger les douleurs, elle donne à la mort mille formes horribles, que la mort ne connoiſſoit pas.

Mais ce qui révolte le plus de leur atrocité, c'eſt ſa froideur tranquille. La nature eſt muette dans ces cœurs endurcis. Autour des bûchers, où la flamme dévore une famille en-

tiere, au milieu d'un hameau dont les toits embrâsés fondent sur les femmes enceintes, sur les foibles vieillards, sur les enfans à la mamelle, au pied des échafauds où un feu lent consume le fils & la mere, déchirés avant de mourir; on les voit, ces hommes féroces, on les voit, rians & moqueurs, se réjouir & insulter aux victimes de leur furie.

Inca, ne nous reproche point d'avoir vu tant de maux, sans mourir de douleur, ajouta le Cacique, en versant des ruisseaux de larmes, & d'une voix entrecoupée par les sanglots qui l'étouffoient: si nous supportons nos malheurs, si nous vivons, si nous fuyons notre déplorable patrie, c'est pour lui chercher des vengeurs.

„ Ah! vous en méritez sans doute, lui „ dit l'Inca, en l'embrassant. Je sens vos „ maux, je les partage. Si je ne puis les ré„ parer, j'espere au moins les adoucir. De„ meurez parmi nous, illustres malheureux, „ & que ma Cour soit votre asyle. Hélas! „ si j'en crois des présages qui commencent à „ s'avérer, le temps approche où j'aurai be„ soin de votre expérience & de votre cou„ rage. — Ah! s'écrierent les Caciques, la „ vie est l'unique bien que le destin nous „ laisse: généreux Prince, elle est à toi, &

„ tu

„ tu peux en être prodigue : ſans toi, le dé-
„ ſeſpoir en eût déja tranché le cours ".

CHAPITRE XI.

TANDIS que la paix, la juſtice, l'humanité regnoient encore dans ces régions fortunées, ſous les loix des fils du Soleil ; la tyrannie des Caſtillans s'étendoit comme un incendie : la ruine & la ſolitude en marquoient par-tout les progrès.

Le nord de l'Amérique étoit dévaſté ; le midi commençoit à l'être. En vain ce pieux ſolitaire, cet ami courageux & tendre des malheureux Indiens, Barthelemi de Las-Caſas, avoit fait retentir le cri de la nature juſqu'au fond de l'ame des Rois (*) ; une pitié ſtérile, une volonté foible de remédier à tant de maux, fut tout ce qu'il obtint. On fit des loix : ces loix, ſans force, ne purent de ſi loin réprimer la licence ; la cupidité ſecoua le frein qu'on vouloit lui donner ; & ſous des Rois qui condamnoient l'oppreſſion & l'eſclava-

(*) Ferdinand & Charles-Quint.

ge, l'Indien fut toujours eſclave, l'Eſpagnol toujours oppreſſeur.

Barthelemi, s'humiliant devant l'éternelle ſageſſe, pleuroit au bord de l'Ozama (*a*), dans une retraite profonde, l'impuiſſance de ſes efforts.

Cependant l'iſthme étoit en proie au plus inhumain des tyrans. Ce barbare étoit Davila. Sa cruauté l'avoit rendu l'effroi des Peuples des montagnes qui joignent les deux Amériques. A travers les rochers, les forêts & les précipices, ſes ſoldats, ſes chiens dévorans furent lancés contre les Sauvages. Pour les détruire, il n'en coûta que la peine de les pourſuivre, & celle de les égorger. Ainſi fut ouvert le paſſage de l'océan du nord à la mer pacifique.

Là, de nouveaux bords ſe découvrent; & l'ambition des conquêtes y voit un champ vaſte à courir. Balboa (*b*), digne précurſeur du ſanguinaire Davila, a déja voulu pénétrer

---

(*a*) Riviere ſur laquelle Barthelemi Colomb, frere de l'Amiral, avoit fait bâtir la ville de Saint Domingue.

(*b*) Vaſco Nugnès de Balboa. Il avoit découvert la mer du Sud en 1513. Ce fut à lui qu'un Indien répondit *Béru*, *Pelu*, je m'appelle *Béru*, & j'habite le bord de *la riviere:* de-là le nom de *Pérou*. Balboa étoit gendre de Davila. Celui-ci lui fit trancher la tête.

dans ces régions du midi; & des flots de sang indien ont inondé les bords où il a tenté de descendre. Après lui, de nouveaux brigands ont risqué de plus longues courses; mais la constance ou la fortune leur a manqué dans ces travaux.

Il falloit que, pour la ruine de cette partie du Nouveau Monde, la nature eût formé un homme d'une résolution, d'une intrépidité à l'épreuve de tous les maux; un homme endurci au travail, à la misere, à la souffrance; qui sût manquer de tout, & se passer de tout, s'animer contre les périls, se roidir contre les obstacles, s'affermir encore sous les coups de la plus dure adversité. Cet homme étonnant fut Pizarre; & cette force d'ame, que rien ne put dompter, n'étoit pas sa seule vertu. Ennemi du luxe & du faste, simple & grand, noble & populaire, sévere quand il le falloit, indulgent lorsqu'il pouvoit l'être, & modérant, par la douceur d'un commerce libre & facile, la rigueur de la discipline & le poids de l'autorité: prodigue de sa propre vie, attachant un grand prix à celle d'un soldat, libéral, généreux, sensible, il n'avoit point pour lui cette cupidité qui déshonoroit ses pareils: l'ambition de s'illustrer, la gloire d'avoir entrepris & fait une immense conquête, étoient plus dignes

de ſon cœur. Il vit entaſſer à ſes pieds des monceaux d'or dans des flots de ſang; cet or ne l'éblouit jamais; il ne ſe plut qu'à le répandre. Sobre & frugal pendant ſa vie, on le trouva pauvre à ſa mort. Tel fut l'homme que la fortune avoit tiré de l'état le plus vil (c), pour en faire le conquérant du plus riche Empire du monde.

Connu, par ſa bravoure, du Vice-Roi de l'iſthme (*), il en obtint le droit d'aller chercher, par-delà l'équateur, des régions nouvelles & de nouveaux tréſors. Un ſeul des vaiſſeaux qui reſtoit de la flotte de Balboa, lui ſuffit pour ſon entrepriſe. Il l'arme au port de Panama; & le bruit s'en répand bientôt juſqu'à l'île Eſpagnole (**), à cette île fameuſe par la conquête de Colomb, & dont on avoit fait depuis le ſiege de la tyrannie.

Au nom de Pizarre, une fiere jeuneſſe demande à s'aller joindre à lui. Leur Chef, Alonzo de Molina, magnanime & vaillant jeune homme, mais d'un courage trop ſenſible, avoit gagné, par ſa candeur, l'eſtime & l'a-

---

(c) La premiere condition de Pizarre avoit été la même que celle de Sixte-Quint.

(*) Dom Pedre Arias Davila.

(**) Saint-Domingue.

mitié du vertueux Las-Casas. Il voulut, avant de partir, l'embrasser, & lui dire adieu.

„ Hé quoi! lui dit le solitaire, l'avarice des „ Castillans n'est donc pas encore assouvie, & „ vous allez chercher pour eux de nouveaux „ bords à ravager! — Le ciel m'est témoin, „ répondit Alonzo, que c'est la gloire qui me „ conduit. — La gloire! ah! reprit l'homme „ juste, en est-il pour les assassins? en est-il „ à tomber sur un troupeau timide d'hommes „ nuds, foibles, désarmés; à les égorger sans „ péril, avec une cruauté lâche? Votre gloire „ est celle du vautour, lorsqu'il déchire la co- „ lombe. Non, mon ami, je vous le dis, „ la honte & la douleur dans l'ame, rien ne „ peut effacer l'opprobre dont se couvrent les „ Castillans. Ils trahissent leur Dieu, leur „ Prince, leur patrie; & leur avarice insensée „ se trompe, en croyant s'assouvir. Hélas! „ s'ils avoient bien voulu ménager leur con- „ quête, l'Inde seroit heureuse, l'Espagne se- „ roit opulente; mais, par l'abus honteux qu'ils „ font de la victoire, ils auront épuisé l'Espa- „ gne & ruiné l'Inde sans fruit".

„ Hé bien, voici, lui dit Alonzo, le mo- „ ment de les éclairer. Je ne connois Pizar- „ re que par sa renommée; mais on me l'a „ peint généreux. Il est digne peut-être, ô

„ mon ami, d'entendre de votre bouche la
„ voix de l'humanité. Pourquoi ne demandez-
„ vous pas à le ſuivre dans ſa conquête? Ve-
„ nez. Vos conſeils, votre zele vous rendront
„ reſpectable & cher à mes compagnons, com-
„ me à moi".

Aux inſtances d'Alonzo, Barthelemi s'émeut; il ſent réveiller dans ſon cœur ſon activité bienfaiſante; & l'eſpoir d'être utile aux hommes ranime ſon ardeur. Mais la réflexion, la triſte prévoyance le découragent de nouveau: „ Molina, dit-il au jeune homme, vous con-
„ noiſſez mon cœur. Je ne verrai jamais pa-
„ tiemment faire du mal aux Indiens; je par-
„ lerois pour eux ſans ménagement & ſans
„ crainte; & vous-même, peut-être, expoſé à
„ la haine de ceux que j'aurois offenſés, vous
„ vous plaindriez de mon zele. — Venez, lui
„ dit Alonzo; & ne penſons qu'au bien que
„ votre préſence peut faire. Qui ſait les cri-
„ mes & les maux que vous épargnerez au
„ monde? & quel reproche ne vous feriez-
„ vous pas, de n'avoir eu qu'à vous montrer,
„ pour ſauver des millions d'hommes, & de
„ ne l'avoir pas voulu? — C'en eſt aſſez, lui
„ dit Las-Caſas. Je ne vous laiſſerai pas croire
„ que j'aie renoncé par foibleſſe à l'eſpérance
„ d'être utile à ces infortunés. Je vous ſui-

„ vrai. Faſſe le ciel que Pizarre daigne m'en-
„ tendre" !

Ils partent enſemble ; & bientôt le vaiſſeau qui les a reçus, aborde au rivage de l'iſthme. On y débarque à l'embouchure du fleuve des Lézards (*d*) ; & pour le remonter, on s'élance ſur des canots. Chacun de ces canots, formé du creux d'un cedre, porte vingt rameurs Indiens, qu'un farouche Eſpagnol commande. Mais ces rameurs, animés par les cris d'une jeuneſſe impatiente, redoublent en vain leurs efforts ; le fleuve leur oppoſe tant de rapidité, qu'ils ont peine à le vaincre, & ne vont contre le torrent qu'avec une extrême lenteur. Celui qui les commande, ſemble leur faire un crime de la violence des eaux. Leur corps, ruiſſelant de ſueur, eſt meurtri de verges ſanglantes. Hors d'haleine & preſque aux abois, ils ſouffrent leurs maux ſans ſe plaindre ; ſeulement des larmes muettes tombent ſur leur rame, & ſe mêlent avec les goutes de ſueur qu'on voit diſtiller de leur ſein ; & quelquefois ils levent ſur celui qui les frappe un regard douloureux & tendre, qui ſemble implorer ſa pitié.

(*d*) Aujourd'hui *la Chagre*, qui, des montagnes de l'iſthme, deſcend dans la mer du nord. Ses eaux font une lieue par heure.

Las-Casas, témoin de tant de barbarie, éprouve le tourment d'un pere, qui voit déchirer ses enfans: „ Cessez, cruels, dit-il, „ cessez de tourmenter ces malheureux, qui se „ consument en efforts pour votre service. „ Voulez-vous les voir expirer? Ils sont hom- „ mes; ils sont vos freres; ils sont enfans du „ même Dieu que vous ". Alors s'adressant au plus jeune & au plus foible des rameurs: „ Mon ami, lui dit-il, respirez un moment; „ je vais ramer à votre place ".

Les jeunes Espagnols, touchés de ce spectacle, s'empresserent tous à l'envi de soulager les Indiens. Ceux-ci tendoient les mains à l'homme bienfaisant qui leur procuroit ce relâche, le combloient de bénédictions, & lui donnoient ce tendre nom de pere qu'il avoit si bien mérité!

Alors Molina, s'approchant de Las-Casas, lui dit tout bas, avec un mouvement de joie: „ Hé bien, mon pere, vous répentez-vous à „ présent de nous avoir suivis "? Barthelemi le regarda d'un œil où la tendre compassion & la tristesse étoient peintes, & ne lui répondit que par un profond soupir.

Il est un village, connu sous le nom de Crucès, où le fleuve cesse d'être navigable. Ce fut-là qu'obligé de quitter les canots, on

ſuivit, à travers les bois, une longue & pénible route. Mais toute pénible qu'elle eſt, la fatigue en eſt adoucie, quand, du haut des côteaux, le regard ſe promene ſur des vallons que la nature ſe plaît à parer de ſes mains; où la variété des arbres & des fruits, la multitude des oiſeaux peints des couleurs les plus brillantes, forment un coup-d'œil enchanteur. Hélas! dans ces climats ſi beaux, tout ce qui reſpire eſt heureux; l'homme opprimé, ſouffrant & miſérable, y gémit ſeul ſous le joug de l'homme, & remplit de ſes plaintes les antres ſolitaires qui le cachent à ſon tyran.

De montagne en montagne, on s'éleve, on parvient juſqu'au ſommet qui les domine, & d'où la vue, au loin, s'étend vers l'un & l'autre bord, ſur l'immenſe abîme des eaux. De-là ſe découvrent à la fois (*e*), d'un côté l'océan du nord, de l'autre la mer pacifique, dont la ſurface, dans le lointain, s'unit avec l'azur du ciel: „ Compagnons, leur dit Moli-„ na, ſaluons cette mer, cette terre inconnue, „ où nous allons porter la gloire de nos armes. „ Si Magellan s'eſt rendu immortel, pour avoir

(*e*) On préfere ici le témoignage de M. de la Condamine à celui de Lionnel Wafer, lequel aſſure que d'aucun endroit de l'iſthme on ne découvre à la fois les deux mers.

„ seulement reconnu ces pays immenses, quelle „ sera la renommée de ceux qui les auront „ soumis (*f*) "?

Il descend la montagne, & bientôt, approchant des murs où Davila commande, il lui fait annoncer cent jeunes Castillans, qui viennent s'offrir à Pizarre, pour aller chercher avec lui la gloire & les dangers.

Le farouche tyran de l'isthme étoit plongé dans la douleur. Il venoit de perdre son fils unique à la poursuite des Sauvages: „ Soyez „ les bien-venus, dit-il aux jeunes Castillans; „ & prenez part à la désolation d'un pere, „ dont ces féroces Indiens ont dévoré le fils. „ Oui, les cruels l'ont dévoré, ce fils, mon „ unique espérance. Ah! tout leur sang peut-„ il jamais rassasier ma fureur? Poursuivez, „ massacrez cette race impie & funeste. S'il „ en échappe un seul, je ne me croirai point „ vengé ".

Pizarre fit un accueil plus doux aux nouveaux compagnons que lui amenoit la fortune. Il les reçut sur son vaisseau, avec cet air plein de franchise & d'affabilité qui lui gagnoit les cœurs; & après les éloges qu'il devoit à leur

---

(*f*) Le voyage de Magellan en 1521 & 1522; l'entreprise de Pizarre en 1524.

zele, il leur préſenta ſes amis: „Voilà, dit-„ il, le généreux Almagre & le pieux Fernand „ de Luques (*g*), qui conſacrent, à mon „ exemple, leur fortune à cette entrepriſe; Al-„ magre, aſſez connu par ſa valeur, & Fer-„ nand par les dignités qu'il remplit dans le Sa-„ cerdoce. Près de lui vous voyez Valverde, „ zélé Miniſtre des autels: c'eſt lui qui ſera „ parmi nous l'interprete du ciel, l'organe de „ la Foi, l'Apôtre de la vérité, chez ces Na-„ tions idolâtres. Ce guerrier eſt Salcédo, no-„ ble & vaillant jeune homme: c'eſt à ſes mains „ que l'étendart de la Caſtille eſt confié, & „ c'eſt lui qui nous conduira dans le chemin de „ la victoire. Vous voyez dans Ruïz un ſavant „ Pilote, à qui cette mer eſt connue, & qui „ le premier a tenté d'en parcourir les écueils, „ ſous l'intrépide Balboa". Il leur nomma de même avec éloge Peralte, Ribéra, Séraluze, Aléon, Candie, Oriſtan, Salamon, & tous ceux qui l'accompagnoient.

Alonzo lui nomme à ſon tour les Caſtillans qu'il lui amene, tels que le jeune & beau Mendoce, l'audacieux Alvar, le bouillant &

(*g*) Auguſtin Zarate prétend qu'Almagre étoit fils naturel de Fernand de Luques. (*Découverte & conquête du Pérou. L.* 1.)

fougueux Pennate, & Valaſquès plus froidement ſuperbe, & le magnanime Moſcoſe, & Moralès, qui le premier devoit périr en abordant. Infortuné jeune homme! tu portois dans tes yeux le courage d'un immortel. Pizarre en connoît un grand nombre, par leur renommée, ou par celle de leurs ayeux. Il leur témoigne à tous combien il eſt ſenſible à l'honneur de les commander. Ses regards s'attachent enfin ſur l'humble & pieux Solitaire qu'il voit à côté d'Alonzo: „Eſt-ce encore là, demande-t-il, un Meſſager de la Foi, que ſon zele „engage à nous ſuivre"?

Au nom de Las-Caſas, au nom de ce héros de la Religion & de l'humanité, que l'Eſpagne avoit honoré du nom de *Protecteur de l'Inde*, Pizarre eſt ſaiſi de reſpect, & ſe proſternant devant lui, croit adorer la vertu même: „Eſt-„ce-vous, lui dit-il, vénérable & pieux mor-„tel, eſt-ce-vous qui venez bénir & partager „nos travaux? Quel préſage pour moi de la „faveur du ciel, & du ſuccès de mon entre-„priſe"!

„Vaillant & généreux Pizarre, lui répondit „le Solitaire, le ſeul témoignage aſſuré de la „faveur du ciel eſt dans le cœur de l'homme „juſte. Méritez-la par vos vertus; & n'en-„viez point aux méchans des ſuccès dont le

„ ciel s'irrite. La gloire d'être humain, ſen-
„ ſible & bienfaiſant, ſera pure, & d'autant
„ plus belle, que vous aurez peu de rivaux".

CHAPITRE XII.

Le vaiſſeau, pour mettre à la voile, attendoit un vent favorable. On fit des vœux pour l'obtenir. Le plus auguſte de nos myſteres fut célébré ſur la poupe, par ce même Fernand de Luques, intéreſſé avec Almagre dans les riſques de l'entrepriſe, & comme lui aſſocié dans le partage du butin..... O ſuperſtition! Ce Prêtre ſacrilege, pour rendre les autels garans de ſes vils intérêts, ſuſpend le divin ſacrifice, au moment de le conſommer; & tenant dans ſes mains la victime pure & céleſte, il ſe tourne vers l'aſſiſtance. Sur ſon front chauve & ſillonné de rides, l'auſtérité paroît empreinte; il ſouleve un ſourcil épais dont ſon œil morne eſt ombragé; & d'une voix ſemblable à celle qui, du creux des autels, prononçoit les oracles: „ Venez, Pizarre, & vous Al-
„ magre, venez, dit-il, ſceller du ſang d'un
„ Dieu notre illuſtre & ſainte alliance". Alors

rompant l'Hoſtie en trois (*a*), il s'en réſerve une partie, & en donnant une à chacun de ſes aſſociés interdits & tremblans: „Ainſi, dit-il, „ ſoit partagée la dépouille des Indiens". Tel fut leur ſerment mutuel, tel fut le pacte de l'avarice. Barthelemi en fut épouvanté.

Le même jour on tint conſeil; & là, on entendit Pizarre expoſer ſon plan, ſes moyens, ſes meſures & ſes reſſources. Fernand de Luques, chargé du ſoin de pourvoir aux beſoins de la flotte, devoit reſter à Panama, tandis qu'Almagre voyageroit ſans ceſſe du port de l'iſthme aux bords où l'on alloit deſcendre, & y ameneroit les ſecours: rien n'avoit été négligé; & la prudence de Pizarre, en prévoyant tous les obſtacles, ſembloit les avoir applanis: tel fut l'éloge unanime qu'elle reçut dans le conſeil.

Mais Las-Caſas, qui, dans ce plan, voyoit les Indiens vaſſaux des Caſtillans, ou plutôt leurs eſclaves, deſtinés aux plus durs travaux, ne put renfermer ſa douleur. Il demande à parler; on lui prête ſilence; &, la triſteſſe dans les yeux: „ J'entends, dit-il, qu'on ſe

---

(*a*) Ce trait-là eſt hiſtorique. *Pigliarono l'hoſtia conſacrata del ſantiſſimo ſacramento, giorando di non romper mai la fede.* (*Benzoni. L.* 3.)

„ propoſe de diſtribuer les Indiens comme de „ vils troupeaux. On l'a fait dans les îles; „ les îles ne ſont plus que d'effrayantes ſolitu- „ des. Des millions d'infortunés ont péri ſous „ le joug. Suivrez-vous cet exemple, & ferez- „ vous périr de même les Peuples de ces bords "?

Chacun s'empreſſa de répondre qu'on les ménageroit. „ Il n'en eſt qu'un moyen, con- „ tinua le Solitaire: c'eſt de ne laiſſer à perſon- „ ne le pouvoir de les opprimer. Qu'ils ſoient „ Sujets, mais Sujets libres. Le même Roi, „ la même loi, &, comme je l'eſpere, le „ même Dieu que nous; mais jamais d'autre „ dépendance: voilà leur droit, que je récla- „ me au nom de la nature, & à la face du „ ciel ".

„ Vertueux Las-Caſas, lui répondit Pizarre, „ vos vœux & les miens ſont d'accord. Faire „ adorer mon Dieu, faire obéir mon Roi, im- „ poſer à ces Peuples un tribut modéré, établir „ entre eux & l'Eſpagne un commerce utile „ pour eux, autant qu'avantageux pour elle; „ voilà ce que je propoſe. Faſſe le ciel que, „ ſans uſer de contrainte & de violence, je „ puiſſe l'obtenir! — Je vous en ſuis garant; „ reprit vivement Las-Caſas. Mais, Pizarre, „ promettez-moi que, ſi ces Peuples ſont do-

„ciles, s'ils souscrivent à des loix justes, s'ils „ne demandent qu'à s'instruire, ils seront li„bres comme nous; que leurs biens, leur re„pos, seront protégés par vos armes; que „l'honnêteté, la pudeur, la timide & foible „innocence, auront en vous un défenseur, un „vengeur. — Je vous le promets. — Que „vous ne souffrirez jamais qu'on les arrache à „leur patrie, qu'on les condamne à des tra„vaux, qu'on exige d'eux, par la crainte, „la menace & les châtimens, au-delà du tri„but imposé par vous-même. — Telle est ma „résolution. — Hé bien, jurez-le donc au Dieu „que vous avez reçu, & que tous vos amis „le jurent".

A ce discours un bruit confus se répandit dans l'assemblée; & Fernand de Luques prenant la parole: „Quoi, dit-il à Barthelemi, ju„rer à Dieu de ménager des barbares qui le „blasphement, qui brûlent devant les idoles „un encens qui n'est dû qu'à lui! Jurons „plutôt de les exterminer, s'ils osent défen„dre leurs temples, & s'ils refusent d'ado„rer le Dieu que nous leur annonçons. L'A„mérique nous appartient au même titre que „Canaan appartenoit aux Hébreux: le droit „du glaive qu'ils avoient sur l'idolâtre Ama-

„lé-

„ lécite (*b*), nous l'avons ſur des Infideles,
„ plus aveuglés, plus abrutis dans leurs dé-
„ teſtables erreurs. Ils ſe plaignent qu'on leur
„ impoſe un trop rigoureux eſclavage; mais
„ eux-mêmes, ſont-ils plus doux, plus humains
„ envers leurs captifs? Sur des autels rougis de
„ ſang, ils leur déchirent les entrailles; ils ſe
„ partagent, par lambeaux, leurs membres en-
„ core palpitans; ils les dévorent les barbares;
„ ils en ſont les vivans tombeaux. Et c'eſt
„ pour cette race impie qu'on parle avec tant
„ de chaleur! Si les châtimens les effraient,
„ qu'ils ceſſent de nous dérober cet or ſtérile
„ dans leurs mains, & qui nous a déja coûté
„ tant de périls & de fatigues. Quoi! n'avez-
„ vous franchi les mers, n'avez-vous bravé les
„ tempêtes, & cherché ce malheureux monde
„ à travers tant d'écueils, que pour abandon-
„ ner l'unique fruit de vos travaux, vous en
„ retourner les mains vuides, & ne rapporter
„ en Eſpagne que la honte & la pauvreté?
„ L'or eſt un don de la nature. Inutile à ces
„ Peuples, il nous eſt néceſſaire. C'eſt donc
„ à nous qu'il appartient; & leur malice, opi-

(*b*) Cette comparaiſon a été faite par le Miſſionnaire Gumilla, & par bien d'autres fanatiques.

„niâtre à le cacher, à l'enfouir, les rendroit „ſeule aſſez coupables pour juſtifier nos ri„gueurs. Quant à leur eſclavage, il eſt la pé„nitence des crimes dont les a ſouillés un cul„te impie & ſanguinaire. Ce ne ſont pas les „creux des mines, où ils ſont enfermés vi„vans, que l'on doit redouter pour eux. Ils „méritent d'autres ténebres que celles de ces „noirs cachots; & pourvu qu'ils y meurent „réſignés & contrits, ils béniront un jour les „mains qui les auront chargés de chaînes".

Ainſi parla Fernand de Luques. Las-Caſas, qui, d'un œil immobile d'horreur, le regardoit & l'écoutoit, lui répondit: „ Prêtre d'un Dieu „de paix, vos levres, où ce Dieu repoſoit „tout-à-l'heure, ont-elles proféré ce que je „viens d'entendre? Eſt-ce du haut du bois ar„roſé de ſon ſang, où, s'immolant pour tous „les hommes, ſa bouche expirante imploroit „la grace de ſes ennemis, eſt-ce du haut de „cette croix qu'il vous a dicté ce langage? „Vous, Chrétien, vous parlez d'exterminer „un Peuple qui ne vous a fait aucun mal! S'il „vous en avoit fait, votre Religion vous di„roit encore de l'aimer. Vous vous compa„rez aux Hébreux, & ce Peuple aux Amalé„cites! Laiſſez, laiſſez là ces exemples, dont „on n'a que trop abuſé. Si Dieu, dans ſes

„ conſeils, a jamais dérogé aux ſaintes loix de
„ la nature, il a parlé, il a donné un décret
„ formel, authentique, dans toute la ſolemni-
„ té que ſa volonté doit avoir, pour forcer
„ l'homme à lui obéir plutôt qu'à la voix de
„ ſon cœur; & ce décret n'a pu s'étendre au-
„ delà des termes précis où lui-même il l'a ren-
„ fermé: l'ordre accompli, la loi qu'il avoit
„ ſuſpendue, a repris ſon cours éternel. Dieu
„ parloit aux Iſraélites; mais Dieu ne vous a
„ point parlé. Tenez-vous-en donc à la loi
„ qu'il a donnée à tous les hommes: *Aimez-*
„ *moi, aimez vos ſemblables:* voilà ſa loi,
„ Fernand. Sont-ce-là vos tortures, vos chaî-
„ nes, & vos bûchers?

„ Les Indiens, ſans doute, ont exercé
„ entre eux des cruautés bien condamnables;
„ mais fuſſent ils plus inhumains, eſt-ce à
„ vous de les imiter? Leur malheur, hélas!
„ eſt de croire à des Dieux ſanguinaires. Si,
„ au lieu du tigre, ils voyoient ſur leurs au-
„ tels l'agneau ſans tache, ils ſeroient doux
„ comme l'agneau. Et qui de nous peut di-
„ re, qu'élevé dès l'enfance dans le ſein des
„ mêmes erreurs, l'exemple de ſes peres, les
„ loix de ſon pays n'auroient pas tenu ſa rai-
„ ſon captive ſous le même joug? Plaignez
„ donc, ſans les condamner, ces eſclaves de

» l'habitude, ces victimes du préjugé. Ce-
» pendant, dites-moi s'ils ſont par-tout les
» mêmes; & quel mal avoient fait les Peu-
» ples de l'Eſpagnole & de Cuba? Rien de
» plus doux, de plus tranquille, de plus in-
» nocent que ces Peuples. Toute leur vie
» étoit une paiſible enfance; il n'avoient pas
» même des fleches pour bleſſer les oiſeaux
» de l'air. Les en a-t-on plus épargnés? C'eſt-
» là que j'ai vu des brigands, ſans motifs,
» ſans remords, maſſacrer les enfans, égor-
» ger les vieillards, ſe ſaiſir des femmes en-
» ceintes, leur déchirer les flancs, en arra-
» cher le fruit.... O Religion ſainte, voilà
» donc tes miniſtres! O Dieu de la nature,
» voilà donc tes vengeurs! Enfermer un Peu-
» ple vivant dans les rochers où germe l'or;
» l'y faire périr de miſere, de fatigue & d'é-
» puiſement, pour accumuler vos richeſſes,
» & pour engendrer ſur la terre tous les vi-
» ces, enfans du luxe, de l'orgueil, de l'oi-
» ſiveté: ô Fernand! c'eſt la pénitence que
» vous impoſez à ces peuples! Ecartez ce
» maſque hypocrite, qui vous gêne ſans nous
» tromper. Vous ſervez un Dieu; mais ce
» Dieu, c'eſt l'impitoyable avarice. C'eſt el-
» le qui, par votre bouche, outrage ici l'hu-
» manité, & veut rendre le ciel complice

„ des fureurs qu'elle inſpire, & des maux qu'el-
„ le fait".

Fernand, qui, pendant ce diſcours, n'avoit ceſſé de frémir, & de rouler ſur l'aſſemblée des yeux étincelans, ſe levoit pour répondre. Pizarre le retint. Mais Valverde parla, & prit le ton paiſible d'un ſage conciliateur. Cet homme, le plus noir, le plus diſſimulé que l'Eſpagne eût produit, pour le malheur du Nouveau Monde, portoit dans ſon cœur tous les vices; mais il les couvoit ſourdement; & le maſque de l'hypocriſie, qu'il ne quittoit jamais, en impoſoit à tous les yeux.

„ Barthelemi, dit-il, ne conſultons ici que
„ les intérêts de Dieu même: car l'homme n'eſt
„ rien devant lui. Ces Peuples ſont ſes en-
„ nemis, & ſes ennemis éternels, s'ils meu-
„ rent dans l'idolâtrie: vous ne le déſavoue-
„ rez pas. Comment donc celui qui demain
„ ſera l'objet de ſa colere, peut-il être au-
„ jourd'hui l'objet de mon amour? Qu'ils ſe
„ faſſent Chrétiens; la charité nous lie. Mais
„ juſques-là Dieu les exclut du nombre de ſes
„ enfans. C'eſt à ce titre, d'ennemis des
„ Gentils & des Infideles, & de Conquérans
„ pour la Foi, que ce Monde nous appartient.
„ Le ſouverain Pontife en a fait le partage,

» & il l'a fait du plein pouvoir de celui de
» qui tout dépend (*c*). Mais, quelles que
» ſoient les richeſſes que profanent les In-
» diens, quelque abus même qu'ils en faſſent,
» le droit d'en dépouiller les temples & les au-
» tels de leurs idoles, pour en faire un plus
» digne uſage, n'eſt pas ce qui doit nous tou-
» cher. Oublions ces fragiles biens; ne pen-
» ſons qu'au ſalut des ames. Il s'agit de ga-
» gner, ou de laiſſer périr celles de tous ces
» malheureux. Voulez-vous les abandonner,
» ou les retirer de l'abîme? Pour les ſauver,
» à Dieu ne plaiſe que je veuille que l'on
» préfere les moyens les plus violens. Dans
» les îles peut-être on a été trop loin; on n'a
» pas aſſez modéré la premiere ferveur du ze-
» le; & s'il eſt un moyen plus doux de cap-
» tiver les Indiens, qu'un eſclavage ſalutaire,
» comme vous je demande qu'on daigne l'eſ-
» ſayer. Mais ſi l'on ſe voit obligé de faire
» à des eſprits rebelles une heureuſe néceſſité
» de ſubir le joug de la Foi, vaut-il mieux les
» abandonner, que d'employer à les réduire

(*c*) Les termes de la bulle ſont: *De noſtrâ merâ liberalitate, & ex certâ ſcientiâ, ac de apoſtolicæ poteſtatis plenitudine..... Autoritate omnipotentis Dei, nobis in beato Petro conceſſâ..... donamus, concedimus & aſſignamus.*

„ une utile & ſainte rigueur? C'eſt ce que je
„ ne puis penſer. Attendons que les circonſ-
„ tances nous éclairent & nous décident, ſans
„ renoncer au droit divin de commander &
„ de contraindre, mais avec la ferme aſſuran-
„ ce de ne jamais en abuſer. Voilà, je
„ crois, ce que le zele, d'accord avec l'hu-
„ manité, conſeille à des héros chrétiens".

L'aſſemblée étoit ſatisfaite du parti modéré que propoſoit Valverde. Mais Las-Caſas ne vit en lui qu'un fourbe adroit & dangereux. „ De toutes les ſuperſtitions, dit-il, la plus „ funeſte au monde eſt celle qui fait voir à „ l'homme, dans ceux qui n'ont pas ſa cro- „ yance, autant d'ennemis de ſon Dieu: car „ elle étouffe dans les cœurs tout ſentiment „ d'humanité; & Valverde a raiſon: comment „ peut-on aimer l'éternel objet des vengean- „ ces & de la haine de ſon Dieu? De-là ce „ barbare mépris qu'on a conçu pour les Sau- „ vages, & ſouvent cette joie atroce qu'on „ reſſent à les opprimer. Ah! loin de nous „ cette penſée, que Dieu, tant que l'homme „ reſpire, puiſſe le haïr un moment. Ces „ Indiens ſont comme vous l'ouvrage de ſes „ mains; il aime ſon ouvrage; il les a faits „ pour être heureux. Toujours le même, il „ veut encore ce qu'il voulut en les créant;

„ & infini dans ſa puiſſance comme dans ſa
„ bonté, il a mille moyens qui nous ſont in-
„ connus, d'attirer à lui ſes enfans.

„ Le lien fraternel n'eſt donc jamais rom-
„ pu: la charité, l'égalité, le droit naturel &
„ ſacré de la liberté, tout ſubſiſte; & d'ac-
„ cord avec la nature, la Foi, d'un bout du
„ monde à l'autre, ne préſente aux yeux du
„ Chrétien que des freres & des amis. Mais,
„ dites-vous, ſi l'eſclavage eſt le ſeul moyen
„ d'engager, de retenir les Indiens ſous le
„ joug de la Foi!... Juſte ciel! l'eſclavage!
„ la honte & le ſcandale de la Religion, eſt
„ le ſeul moyen de l'étendre! Ah! c'eſt lui
„ qui la déshonore, qui la rend odieuſe, &
„ qui la détruiroit, ſi l'enfer pouvoir la dé-
„ truire. Il fut cruel chez tous les Peuples;
„ il eſt atroce parmi nous. Vous le ſavez;
„ vous avez vu le fils arraché à ſon pere, la
„ femme à ſon époux, la mere à ſes enfans;
„ vous avez vu jeter dans le fond d'un vaiſ-
„ ſeau des troupeaux d'hommes enchaînés, y
„ croupir entaſſés, conſumés par la faim; vous
„ avez vu ceux qui ſortoient de cet exécrable
„ tombeau, pâles, abattus de foibleſſe, auſſi-
„ tôt condamnés aux travaux les plus acca-
„ blans. Et c'eſt-là, dit-on, le moyen de
„ gagner les eſprits! En a-t-on tenté d'au-

„ tres? A-t on daigné les éclairer? A-t-on
„ pris soin de les instruire? Veut-on même
„ qu'ils soient instruits? On veut qu'ils vivent
„ & qu'ils meurent comme des animaux stupi-
„ des. Pour les persuader il eût fallu vivre
„ avec eux, souffrir leur indocilité, l'apprivoi-
„ ser par la douceur, l'attirer par la confian-
„ ce, & la vaincre par les bienfaits. C'est
„ l'exemple qui prouve; & le plus digne apô-
„ tre de la Religion, c'est la vertu. Soyez
„ bons, soyez justes; vous serez écoutés. Je
„ connois bien ce Nouveau Monde! Interro-
„ gez ceux dont le zele portoit le flambeau
„ de la Foi dans ces régions désolées, où l'on
„ a commis tant de maux. Demandez-leur quel
„ doux empire a sur l'ame des Indiens la rai-
„ son, l'équité, la vertu bienfaisante, la con-
„ solante vérité. Demandez-leur s'il fut jamais
„ de Peuple moins jaloux de ses opinions,
„ plus empressé d'ouvrir les yeux à la lumie-
„ re, plus facile à persuader? Mais au mo-
„ ment qu'on leur prêchoit un Dieu clément
„ & débonnaire, ils voyoient arriver des ra-
„ visseurs perfides, & d'infâmes déprédateurs,
„ qui, au nom de ce même Dieu, les dé-
„ pouilloient, les enchaînoient, leur faisoient
„ souffrir mille outrages. Pouvoient-ils ne
„ pas accuser de fourberie & d'imposture ceux

„ qui leur annonçoient la douceur de ſa loi? „ Ce que je dis-là, je l'ai vu, je l'ai vu: ce „ n'eſt pas devant moi qu'il faut calomnier ces „ Peuples.

„ Mais fuſſent-ils opiniâtres & obſtinés dans „ leurs erreurs, eſt-ce pour vous une raiſon de „ les réduire au rang des bêtes? On eſpere „ adoucir pour eux les rigueurs de la ſervitu- „ de! On l'a promis cent fois; a-t-on pu s'y „ réſoudre? J'ai vu Ferdinand s'attendrir, j'ai „ vu Ximenès s'indigner, j'ai vu Charles fré- „ mir des inhumanités dont je leur faiſois la „ peinture. Ils y ont voulu remédier; & „ avec toute leur puiſſance, ils l'ont voulu en „ vain. Quand le vautour de la tyrannie s'eſt „ ſaiſi de ſa proie, il faut qu'il la dévore, & „ rien ne peut l'en détacher. Non, mes amis, „ point de milieu: il faut renoncer au nom „ d'hommes, abjurer le nom de chrétiens, ou „ nous interdire à jamais le droit de faire des „ eſclaves. Cet aviliſſement honteux, où le „ plus fort tient le plus foible, eſt outrageant „ pour la nature, révoltant pour l'humanité, „ mais abominable ſur tout aux yeux de la re- „ ligion. *Mon frere, tu es mon eſclave*, eſt „ une abſurdité dans la bouche d'un homme, „ un parjure & un blaſphême dans la bouche „ d'un Chrétien.

„ Et de quel titre s'autorise la fureur d'op-
„ primer? *Conquérans pour la Foi !* La Foi
„ ne nous demande que des cœurs librement
„ soumis. Qu'a-t-elle de commun avec notre
„ avarice, nos rapines, nos brigandages? Le
„ Dieu que nous servons est-il affamé d'or?
„ *Un Pontife a partagé l'Inde !* Mais l'Inde
„ est-elle à lui? mais avoit-il lui-même le droit
„ qu'on s'arroge en son nom? Il a pu confier
„ ce monde à qui prendroit soin de l'instruire,
„ mais non pas le livrer en proie à qui vou-
„ droit le ravager. Le titre de sa concession
„ est fait pour un Peuple d'Apôtres, non pour
„ un Peuple de brigands.

„ L'Inde n'est donc à vous que par droit
„ de conquête; & le droit de conquête, ty-
„ rannique en lui même, ne peut être légitimé
„ que par le bonheur des vaincus. Oui, Pi-
„ zarre, c'est la clémence, la bonté qui le
„ justifient; & l'usage de la victoire va vous
„ donner la renommée, ou d'un brigand par
„ vos fureurs, ou d'un héros par vos bienfaits.
„ Ah! croyez-moi, n'attendez pas le moment
„ de l'ivresse & de l'emportement, pour met-
„ tre un frein à la victoire. Ce jour est, pour
„ vous, consacré à des résolutions saintes.
„ Tous ces guerriers, disposés comme vous
„ à écouter la voix de la nature, suivront vo-

„ tre exemple à l'envi. Ils ſont jeunes, ſen-
„ ſibles, & la corruption ne les a point gagnés
„ encore : j'en ai fait l'épreuve récente ; je
„ crois même les voir touchés des malheurs
„ que je vous ai peints. Je vous conjure, au
„ nom de la religion, au nom de la patrie &
„ de l'humanité, de faire avec eux le ſerment
„ d'épargner les peuples ſoumis, de reſpecter
„ leurs biens, leur liberté, leur vie. C'eſt un
„ lien ſacré dont vous aurez beſoin peut-être,
„ pour vous épargner de grands crimes ; c'eſt
„ du moins un gage de paix, qu'au nom des
„ Indiens, leur ami, dirai-je leur pere, vous
„ demande à genoux, & les larmes aux yeux ".
A ces mots il ſe proſterna.

„ Et moi, dit Fernand, je m'oppoſe à cet
„ acte déshonorant. Tant de précaution mar-
„ que pour nous trop peu d'eſtime. L'hom-
„ me fidele à ſon devoir, ſe répond aſſez de
„ lui-même, & n'a pas beſoin qu'on le gêne
„ par les entraves du ſerment ".

„ Pour garantir vos intérêts, reprit modeſte-
„ ment Las-Caſas, le ſerment le plus redouta-
„ ble vient d'être exigé par vous-même ; &
„ pour le ſalut de ces Peuples, le ſerment vous
„ paroît inutile & injurieux " !

Fernand ſe ſentit confondu, & n'en devint que plus atroce. Il ſe répandit en injures con-

tre le protecteur de l'Inde, l'accuſa de trahir ſon Roi, ſa patrie, & ſon Dieu lui-même, lui donna les noms odieux de délateur, de partiſan du crime & de l'impiété. Pizarre, à qui cet homme violent & pervers étoit trop néceſſaire encore, vit le moment qu'il le perdoit. Il commença par l'appaiſer; & puis, s'adreſſant à Las-Caſas, lui dit d'un air reſpectueux, que ſon zele méritoit bien la gloire qu'il lui avoit acquiſe; que ſes conſeils & ſes maximes lui ſeroient à jamais préſens; qu'il les ſuivroit autant qu'il lui ſeroit poſſible; mais qu'il croyoit que ſa parole étoit un gage ſuffiſant.

Le Solitaire conſterné ſe retire avec Alonzo. „ Vous voyez, dit-il, mon ami, qu'i„ ci mon zele eſt inutile. Je vous l'avois „ bien dit. Cette épreuve m'éclaire; n'en „ demandez pas davantage. Je crois con„ noître aſſez Pizarre: il ſeroit juſte & modé„ ré, ſi chacun conſentoit à l'être. Mais il „ veut réuſſir; & ſon ambition fera céder aux „ circonſtances ſa droiture & ſon équité. Je „ ne vous propoſe point de renoncer à le ſui„ vre: ce ſeroit affoiblir le nombre & le par„ ti des gens de bien. Mais moi, dont la „ préſence eſt déja importune, & ſeroit bien„ tôt odieuſe, je n'ai plus déſormais qu'à re„ gagner ma ſolitude. Adieu. Si vous voyez

„ tourner cette conquête en brigandage, pre-
„ nez conseil de votre cœur, il vous conduira
„ toujours bien".

Alonzo, déja mécontent de tout ce qui s'étoit passé, fut sur-tout indigné de voir qu'on se délivroit de Las-Casas; & lui-même il l'auroit suivi, si son honneur, trop engagé, ne l'avoit retenu. „ Mon ami, lui dit-il, je reste,
„ je vous obéis à mon tour; mais j'observerai
„ Pizarre; j'éprouverai dans peu s'il tient ce
„ qu'il vous a promis; & si j'ai le malheur d'ê-
„ tre avec des brigands, soyez bien assuré que
„ je n'y serai pas long-temps".

CHAPITRE XIII.

BARTHELEMI fut remmené jusqu'au fleuve des Lézards. Il monte une barque indienne; & la rapidité du fleuve l'éloigne bientôt de Crucès. Libre & seul avec ses Sauvages, il leur parloit; il jouissoit de leurs caresses naïves; il tâchoit de les consoler.

L'un d'eux lui dit: „ Notre bon pere, tu
„ nous aimes & tu nous plains. Nous savons
„ tout ce que tu as fait pour soulager notre
„ misere. Veux-tu porter la joie chez nos

» amis de la montagne? Ils ſavent que nous
» t'avons vu; Capana, le chef de nos freres,
» donneroit dix ans de ſa vie pour te poſſé-
» der un moment. Viens le voir. Le ſentier
» qui mene à ſa retraite eſt rude, étroit, en-
» trecoupé de torrens & de précipices; mais,
» ſur des tiſſus de liane, nous te porterons
» tour-à-tour ".

A ces mots, deux ruiſſeaux de larmes coulerent des yeux de Las-Caſas; & tant de courſes d'un monde à l'autre, tant de peines & de travaux qu'il avoit eſſuyés pour eux, tout fut récompenſé.

„ Quoi, ſur l'iſthme! quoi, près d'ici, des
» Indiens libres encore! Ah! du moins ſont-ils
» bien cachés, demanda-t-il, & Davila ne
» peut-il pas les découvrir"? Leur aſyle eſt ſûr, lui dirent les Sauvages; nous ſeuls en connoiſſons la route; & le ſilence eſt ſur nos levres. Nous ſavons nous taire & mourir.

Las Caſas conſent à les ſuivre. On laiſſe le canot dans une anſe du fleuve; & à travers d'épais buiſſons, on s'enfonce dans ces déſerts.

Comme ils paſſoient un défilé entre deux hautes montagnes, un cri fit retentir les bois. Les Indiens pâlirent; leurs cheveux ſe dreſſerent. C'étoit le cri du tigre; ils l'avoient reconnu. Immobiles & en ſilence, ils écoute-

rent ; le même cri se fait entendre de plus près. Alors, jugeant que le péril approche, & que le tigre vient sur eux, ils se rassemblent, ils se pressent autour de Las-Casas. „ Laisse-„ nous t'entourer, lui disent-ils, & ne crains „ rien ; ne crains rien ; il n'en prendra qu'un, „ & ce ne sera pas toi". En effet, l'animal féroce, pour franchir le vallon, ne fait que trois élans, &, saisissant un Indien, l'emporte dans les bois, sans ralentir sa course (*a*). Le pieux Solitaire leve les mains au ciel en poussant un cri lamentable, & tombe oppressé de douleur. Bientôt, reprenant ses esprits, & se retrouvant au milieu de ses Indiens, qui le rappellent à la vie: „ Ah ! mes amis, qu'ai-je vu, „ leur dit-il ? — Allons, mon pere, prends „ courage, lui répondent ces malheureux ; ce „ n'est rien. — Ce n'est rien, grand Dieu ! — „ Non, ce n'est rien que les tigres en compa-„ raison des Espagnols. — O race impie & „ féroce ! Quelle honte pour vous, s'écria „ Las-

(*a*) On lit dans l'histoire générale des voyages, que dans la Province de Vénézuéla les tigres sont si terribles, qu'il n'est pas rare de les voir entrer dans les cases des Indiens, saisir un homme, & l'emporter dans leur gueule aussi facilement qu'un chat emporte une souris.

„ Las-Casas! vous réduisez les Indiens à ne
„ pas se plaindre des tigres"!

Enfin, de rochers en abîmes, ils approchent de la vallée. Elle étoit entourée d'un cercle de montagnes couvertes d'épaisses forêts, & qui, de tous côtés, ne présentoient aux yeux qu'une masse énorme & profonde, sans laisser soupçonner le vuide que leur enceinte renfermoit.

A travers l'épaisseur des bois, on s'avance, on gravit, on franchit enfin les montagnes. Tout-à-coup, aux yeux de Las-Casas, se découvre un riche vallon, dont la fertilité l'enchante. Au centre de la plaine, s'élevoit un hameau, & au milieu du hameau la cabane du Cacique. Barthelemi, à cette vue, se sent ému de joie & de pitié: „ Pauvre Peuple, s'é-
„ cria-t-il avec attendrissement; fasse le ciel
„ que ton asyle soit à jamais impénétrable"!

A l'approche des Indiens, leurs compagnons accourent, impatiens d'apprendre ce qu'ils leur viennent annoncer. „ Nous vous amenons no-
„ tre pere, disent ceux-ci avec transport. Le
„ voilà; c'est lui, c'est Las-Casas". A ce nom, rien ne peut exprimer l'allégresse de ce Peuple reconnoissant. Leurs bras se disputent la gloire de l'enlever, de le porter en triomphe jus-

qu'au village, où le Cacique a déja ſu l'arrivée de Las-Caſas.

Il s'avance au-devant de lui, & lui tendant les bras: „ Viens, lui dit-il, mon pere, viens „ conſoler tes enfans de tous les maux qu'on „ leur a faits: en te voyant, ils les oublient". Las-Caſas jouiſſoit du bonheur le plus doux que puiſſe goûter ſur la terre un cœur vertueux & ſenſible. „ O mes amis, leur diſoit-il, en „ les embraſſant tour-à-tour, ſi vous m'aimez „ ſi tendrement; moi qui ne vous ai fait au- „ cun bien, quel n'eût pas été votre amour „ pour un Peuple qui eût mis ſa gloire à vous „ donner des arts utiles, de ſages loix, de „ bonnes mœurs, & un culte agréable au Dieu „ de l'univers? — Ah! mon pere, dit le Ca- „ cique, nous aurions adoré ce Peuple géné- „ reux. Laiſſons les regrets inutiles. Le ſeul „ homme, entre ces barbares, qui ait été juſte „ & bienfaiſant, nous le poſſédons. Je ne „ veux t'occuper que de notre joie".

Il le mena dans ſa cabane; & quelle fut la ſurpriſe de Barthelemi, en y voyant ſur un autel une ſtatue de bois de cedre, où ſes traits étoient ébauchés! Le Cacique lui dit: „ Re- „ garde. C'eſt toi, mon pere, oui, c'eſt toi- „ même. Un de nos Indiens qui t'avoit vu,

„ & qui t'avoit toujours préſent, m'a fait ta „ reſſemblance. Elle nous ſuit partout. C'eſt „ elle que nous invoquons dans toutes nos en- „ trepriſes; & depuis que nous la poſſédons, „ tout nous a réuſſi".

Las-Caſas, qui d'abord n'avoit pu ſe défendre d'un mouvement de reconnoiſſance, ſe reprocha ce ſentiment, & parlant au Cacique d'un air doux & ſévere: „ Renverſez, dit-il, cette „ image: un ſimple mortel n'eſt pas digne de „ votre vénération". A ces mots il alloit ſaiſir la ſtatue, pour la briſer. Le Cacique la défendit, comme il eût défendu ſes enfans & ſa femme: „ Ah! lui dit-il, laiſſe-nous cette „ chere ombre de toi-même. Quand tu ne ſe- „ ras plus, elle rappellera à nos enfans, à „ nos neveux, le ſeul ami que nous ayons eu „ parmi nos cruels oppreſſeurs".

Tout le Peuple s'aſſemble autour de la cabane, & demande à voir Las-Caſas. Il ſe montre; & l'air retentit de ce cri d'allégreſſe: „ Le voilà, l'homme juſte, l'homme bienfai- „ ſant, le voilà. Il nous aime, il nous plaint, „ il vient voir ſes amis. Qu'il reſte avec nous, „ l'homme juſte: nos cœurs & nos biens ſont „ à lui".

„ O Dieu de la nature, s'écria Las-Caſas, „ ſe pourroit-il que des cœurs ſi vrais, ſi doux,

„ si simples, si sensibles, ne fussent pas inno-
„ cens devant toi"!

Cependant de jeunes chasseurs se sont répandus dans la plaine; les uns perçant les oiseaux de l'air de leurs fleches inévitables, les autres forçant à la course les chevreuils, moins agiles qu'eux. La proie arrive en affluence; & le festin est préparé.

Assis à côté du Cacique, & au milieu de sa famille, Las-Casas s'instruit de leurs loix, de leurs mœurs & de leur police. La nature est leur guide & leur législateur. S'aimer, s'aider mutuellement, éviter de se nuire; honorer leurs parens; obéir à leur Roi; s'attacher à une compagne, qui les soulage dans leurs travaux, & qui leur donne des enfans, sans que le soupçon même de l'infidélité trouble cette union paisible; cultiver en commun leurs champs, & s'en distribuer les fruits: telle étoit leur société.

Hé bien, dit Las-Casas, c'est la loi de mon Dieu, qu'il a gravée dans vos ames: vous le servez sans le connoître; & c'est sa voix qui vous conduit.

„ Ton Dieu! il est notre ennemi, dit le
„ Cacique; il est le Dieu des Espagnols. —
„ Le Dieu des Espagnols n'est point votre en-
„ nemi: il est le Dieu de la nature entiere;

„ & nous ſommes tous ſes enfans. — Ah! s'il „ eſt vrai, dit le Cacique, nous cherchons un „ Dieu qui nous aime; celui de Las-Caſas doit „ être juſte & bon, & nous voulons bien l'a- „ dorer. Hâte-toi, fais-le nous connoître". Alors, ſe livrant à ſon zele, Las-Caſas leur fit de ſon Dieu une peinture ſi ſublime & ſi touchante, que le Cacique, ſe levant avec tranſport, s'écria: „ Dieu de Las-Caſas, reçois „ nos vœux"! Et tout ſon Peuple répéta ces mots après lui.

Dans ce moment, le Cacique, regardant le Solitaire, crut voir ſur ſon viſage un éclat tout divin: car la piété l'animoit; il étoit rayonnant de joie. „ Ecoute, lui dit-il; ton Dieu ne ſe „ fait-il jamais voir aux hommes? — Ils l'ont „ vu, répondit Las-Caſas; il a même daigné „ habiter parmi eux. — Sous quels traits? — „ Sous les traits d'un homme. — Acheve. N'es- „ tu pas toi-même ce Dieu, qui vient nous „ conſoler? — Moi! — Si tu l'es, ceſſe de „ nous cacher ce que tant de vertu annonce. „ Parle. Nous allons t'adorer".

Barthelemi ſe confondit dans une humilité profonde, & rejeta loin cette erreur. Mais avant d'expoſer des vérités ſublimes à l'incrédulité de ces foibles eſprits, il voulut ſavoir quel étoit leur culte. „ Hélas! dit le Cacique, nous

„ adorions le tigre, comme le plus terrible de „ tous les animaux. Mais que ton Dieu n'en „ ſoit point jaloux. C'étoit le culte de la „ crainte, & non pas celui de l'amour. — „ Allons, allons, dit Las-Caſas, renverſer cet- „ te horrible idole ". Et les Indiens, animés du zele qu'il leur inſpiroit, couroient au temple ſur ſes pas.

CHAPITRE XIV.

D'UNE grotte profonde, voiſine de ce temple, Barthelemi crut entendre ſortir des gémiſſemens. „ Qu'eſt-ce, demanda-t-il? — Paſſons, „ dit le Cacique. Epargne à tes amis la honte „ de te montrer des malheureux ". Sans vouloir inſiſter, Barthelemi s'avance juſqu'à ce temple abominable, où l'on voyoit le Dieu tigre ſur un autel rougi de ſang. „ Quel eſt le „ ſang, demanda-t-il encore, qu'on a verſé „ ſur cet autel? — Celui des animaux, répon- „ dit le Cacique, & quelquefois..... — Ache- „ ve. — Celui des Eſpagnols. — Des Eſpa- „ gnols! — Lorſqu'ils pénetrent juſqu'au bord „ de ces forêts, il faut bien les tuer, ou les „ prendre vivans. Et que faire de ces captifs,

„ à moins que de les immoler? S'il s'en échap-
„ poit un ſeul, notre aſyle ſeroit connu, &
„ notre perte inévitable. Tu viens d'entendre
„ les plaintes d'un malheureux jeune homme,
„ qui nous fait compaſſion. Je ne puis me
„ réſoudre à le faire mourir. Cependant il faut
„ bien qu'il meure; car, s'il nous échappoit,
„ il iroit nous trahir ".

Las-Caſas demande à le voir; & après avoir fait briſer l'autel & l'idole du tigre, il retourne vers la priſon où le jeune homme eſt enfermé.

Le captif, en voyant entrer ce Religieux vénérable, ne douta point que ce ne fût encore un nouveau martyr de la Foi, qu'on alloit immoler: „ O mon pere, venez, dit-il,
„ m'encourager par votre exemple; venez ap-
„ prendre à un jeune homme à ſe détacher de
„ la vie, à mourir courageuſement ".

Mais dès qu'il s'apperçut que le Solitaire étoit libre, qu'il commandoit aux Indiens de s'éloigner, & que ceux-ci lui obéiſſoient:
„ Ah! reprit-il, que vois-je? & quel eſt cet
„ empire que vous exercez parmi eux? Etes-
„ vous un ange du ciel, deſcendu pour ma
„ délivrance? Parlez. Dites-moi qui vous êtes.
„ Je ſens revenir l'eſpérance dans ce cœur
„ qu'elle abandonnoit ".

„ Je ſuis Eſpagnol, comme vous, lui dit le
„ Solitaire; mais, n'ayant jamais trempé dans
„ les crimes de ma patrie, je ſuis libre & chéri parmi les Indiens. — Hélas! & moi, lui
„ dit Gonſalve, (c'étoit le nom du jeune homme) qu'ai-je fait, que je n'aie dû faire, &
„ dont j'aie pu me diſpenſer? Je ſuis le fils
„ de Davila, du Gouverneur de l'Iſthme: il
„ m'avoit envoyé à la pourſuite des Sauvages.
„ Mes compagnons & moi, à travers les forêts, nous avons pénétré dans ce vallon;
„ les Indiens nous ont enveloppés, nous ont
„ accablés ſous le nombre; les plus heureux
„ des miens ont péri dans le combat; le reſte
„ a été pris, & ſur l'autel du tigre je les ai
„ vus tous immolés. Moi ſeul ils m'épargnent
„ encore; ſoit que ma jeuneſſe ait touché ces
„ inhumains, & que mes larmes leur inſpirent
„ quelque pitié; ſoit que leur cruauté m'ait
„ voulu réſerver pour un nouveau ſacrifice;
„ ils me laiſſent languir dans cet horrible abandon, & dans l'attente de la mort, plus
„ cruelle que la mort même. Hélas! pardonnez
„ à mon âge un excès de foibleſſe, dont je
„ rougis en l'avouant. La vie m'eſt chere. Il
„ m'eſt affreux de la quitter à ſon aurore. Elle devoit avoir tant de charmes pour moi!
„ Il m'eût été ſi doux de revoir ma patrie! Et

„ quand je penſe que ces beaux jours, ces
„ jours délicieux que j'y devois paſſer, ſont
„ évanouis pour jamais, je tombe dans le dé-
„ ſeſpoir. Si du moins j'étois mort au milieu
„ des combats, & par les mains d'un ennemi
„ digne d'honorer mon courage ! Mais ici,
„ mais ſur les autels d'un Peuple ſtupide & fé-
„ roce, me ſentir tout vivant déchirer les en-
„ trailles, & voir, aux pieds du tigre, allu-
„ mer mon bûcher ! Cette deſtinée eſt affreu-
„ ſe. Ah ! s'il ſe peut, délivrez-moi de ces
„ mains inhumaines ; rendez-moi à mon pere.
„ Il n'a que moi. Je ſuis ſon unique eſpéran-
„ ce ; ces barbares l'en ont privé ".

„ Mon ami, lui dit Las-Caſas, que vous
„ êtes loin encore d'être changé par le mal-
„ heur ! Vous, fils de Davila, vous appellez
„ barbares ces Peuples, dont lui-même il fait,
„ depuis dix ans, le maſſacre le plus horrible !
„ Hélas ! combien de peres, privés par ſes fu-
„ reurs de leur ſeule & douce eſpérance, ſe
„ ſont vus égorgés eux-mêmes, en implorant
„ à ſes genoux la grace de leurs enfans ? Il a
„ verſé plus de flots de ſang, que vous n'en
„ avez de gouttes dans les veines ; & le Peu-
„ ple enfermé dans ces forêts profondes, n'eſt
„ que le malheureux débris de ceux qu'il a
„ exterminés. Vous voyez qu'il pourſuit en-

„ core ce qui lui en eſt échappé. Ils ſont per-
„ dus, s'il les découvre ; & lui rendre ſon
„ fils, vous l'avouerez vous-même, ce ſeroit
„ riſquer qu'un ſecret, d'où leur ſalut dépend,
„ ne lui fût révélé. — Ah ! gardez-vous, lui
„ dit Gonſalve, de leur apprendre qui je ſuis.
„ — Moi ! dit Las-Caſas, les tromper ! leur
„ cacher le péril de votre délivrance ! Non ;
„ ce ſeroit leur tendre un piege. Si je parle
„ pour vous, je dirai qui vous êtes ; on ſaura
„ ce que je demande, ce qu'on riſque à me
„ l'accorder. Ou mon ſilence, ou ma fran-
„ chiſe ; c'eſt à vous de choiſir. — Choiſir !
„ De tous côtés je ne vois que la mort. Je
„ m'abandonne à vous. — Reprenez donc
„ courage. Mais tirez de l'état où vous êtes
„ réduit, cette utile & grande leçon, que le
„ droit de la force eſt un droit odieux ; que ſi
„ les Indiens l'exerçoient à leur tour, & ſe
„ permettoient la vengeance, il n'eſt point de
„ ſupplice auquel ne dût s'attendre le fils du
„ cruel Davila ; que l'état naturel de l'homme
„ eſt la foibleſſe ; qu'à votre place, il n'en
„ eſt point qui ne fût timide & tremblant ;
„ que l'orgueil, dans un être ſi voiſin du mal-
„ heur, eſt le comble de la démence ; & qu'ex-
„ poſé lui-même chaque jour à devenir un

„ objet de pitié, il eſt auſſi inſenſé que mé-
„ chant, lorſqu'il oſe être impitoyable".

Las-Caſas, de retour auprès de Capana:
„ Cacique, lui dit-il, n'es-tu pas ſoulagé,
„ comme d'un joug triſte & pénible, de ne
„ plus adorer un être malfaiſant, & de ſervir
„ un Dieu clément & juſte? — Il eſt vrai,
„ lui dit le Cacique, que nos cœurs, flétris
„ par la crainte, ſemblent ranimés par l'amour.
„ — Oui, mon ami, l'homme eſt fait pour
„ aimer. La haine, la vengeance, toutes les
„ paſſions cruelles ſont pour lui un état de gê-
„ ne, d'angoiſſe & d'aviliſſement. Il ſe ſent
„ élever, il ſent qu'il ſe rapproche de l'être
„ excellent qui l'a fait, à meſure qu'il eſt plus
„ doux, plus magnanime. Etouffer ſon reſ-
„ ſentiment, & triompher de ſa colere, op-
„ poſer les bienfaits à l'injure qu'on a reçue,
„ en accabler ſon ennemi; c'eſt un plaiſir vrai-
„ ment divin. — Je le conçois, dit le Caci-
„ que. — Non, tu ne peux le concevoir
„ avant de l'avoir éprouvé. Mais il ne tient
„ qu'à toi de jouir pleinement de ce plaiſir
„ pur & céleſte. Fais venir ce jeune captif,
„ qui tremble & gémit dans tes chaînes, &
„ dis-lui, en le délivrant: Fils du déſolateur
„ de l'iſthme, fils du meurtrier de nos peres,
„ de nos femmes, de nos enfans, fils de Da-

„ vila, je pardonne à ton âge & à ta foibleſſe. „ Vis, apprends d'un Sauvage à imiter ton „ Dieu. — Le fils de Davila! s'écria le Ca- „ cique; quoi! c'eſt lui que je tiens captif"! A ces mots, ſes yeux irrités s'enflammerent comme la foudre. „ Oui, c'eſt le fils de Davi- „ la, reprit le Solitaire avec un air tranquille; „ c'eſt lui que tu peux déchirer, dévorer mê- „ me, ſi tu veux. Mais écoute-moi. A pei- „ ne ta vengeance ſera-t-elle aſſouvie, tu ſe- „ ras triſte, & tu diras: Le voilà égorgé; & „ ſon ſang répandu ne rend la vie à aucun „ des miens: ma fureur eſt donc inutile: j'ai „ fait périr le foible, peut-être l'innocent; & „ je ſuis coupable ſans fruit..... Sa vie eſt „ dans tes mains; choiſis de renoncer à mon „ Dieu, ou à ta vengeance; & reprends le „ culte du tigre, ſi tu veux t'abreuver de „ ſang".

„ J'adore le Dieu de Las-Caſas, dit le Ca- „ cique. Mais toi-même, crois-tu qu'il me „ commande de laiſſer impunis tous les maux „ qu'un barbare nous fait depuis dix ans? — „ Oui, la loi de mon Dieu te preſcrit le par- „ don & l'amour de tes ennemis. — L'amour! „ — Ne ſont-ils pas ſes enfans comme toi? „ Ne les aime-t-il pas lui-même? Et peux-tu „ adorer le pere, ſans aimer les enfans? Plains-

„ les d'être coupables, & ſouhaite qu'ils ceſ-
„ ſent d'être méchans; mais ne ſois pas mé-
„ chant comme eux, & mérite par ta clémen-
„ ce que ton Dieu en uſe envers toi".

„ Tu me confonds, mais tu me touches,
„ dit le Cacique. Allons, qu'exiges-tu de
„ moi? Qu'au fils du cruel Davila je pardonne
„ comme à mon frere? J'y conſens. Qu'on
„ l'amene ici. Je briſerai ſa chaîne, & je
„ l'embraſſerai. Mais qu'en ferai-je, après
„ lui avoir permis de vivre? S'il s'échappe, il
„ divulguera le ſecret de notre aſyle; & tu
„ auras perdu tes amis. — J'ai cette crainte
„ comme toi, lui répondit le Solitaire; & je
„ ne veux, quant à préſent, qu'adoucir ſa cap-
„ tivité ".

Gonſalve attendoit avec impatience le retour de Las-Caſas: „ Hé bien, lui dit-il en trem-
„ blant, qu'avez-vous obtenu? — Qu'on vous
„ laiſſe la vie. — Ah! mon pere! Et la liber-
„ té, l'ai-je perdue pour jamais? — Je vous
„ ai dit que le ſalut de ces malheureux Indiens
„ tient au ſecret de leur aſyle. — Je le ſais;
„ mais répondez-leur qu'il ne ſera jamais tra-
„ hi par moi. — Comment répondrois-je de
„ vous, dit le Solitaire? A votre âge on ne
„ répond pas de ſoi-même. C'eſt à vous de
„ gagner l'eſtime du Cacique, & d'obtenir,

„ avec le temps, qu'il daigne ſe fier à vous. „ — Et lui avez-vous dit qui je ſuis, demanda Gonſalva? — Oui, ſans doute. — Je „ ſuis perdu. — Non, vous ne l'êtes pas. Je „ vais vous mener devant lui".

„ Jeune homme, lui dit le Cacique en le „ voyant, adores-tu le Dieu qu'adore Las-Caſas? — Oui, répond Davila. — Crois-tu „ que nous ſoyons enfans de ce Dieu, comme „ toi? — Je le crois. — Nous ſommes donc „ freres? Pourquoi venir tremper tes mains „ dans notre ſang? — J'obéiſſois. — A qui? „ — Vous le ſavez aſſez. — Oui, je ſais que „ tu es né du plus méchant des hommes, & „ du plus cruel envers nous. Las-Caſas me „ dit que ſon Dieu & le mien m'ordonne de „ te pardonner. Je te pardonne. Viens, „ embraſſe ton ami". Le jeune homme, à ces mots, tombe aux pieds du Cacique. „ Que „ fais-tu, lui dit le Sauvage? Ne ſommes-nous „ pas freres? N'es-tu pas mon égal"? Il dit; & lui tendant la main, il le délivra de ſes chaînes. Barthelemi, témoin de ce ſpectacle, avoit le cœur ſaiſi de joie & d'attendriſſement: „ Da„ vila, dit-il au jeune homme, voilà, voilà „ de vrais Chrétiens"!

CHAPITRE XV.

GONSALVE fut, dès ce moment, parmi les Indiens, comme dans sa patrie, & comme au sein de sa famille. On le gardoit, mais sans contrainte; & la seule liberté qu'il n'eût pas, étoit celle de s'échapper. Las-Casas le voyoit sans cesse. Il eût voulu lui faire aimer la vie heureuse & simple de ce Peuple Sauvage; mais le jeune homme ne l'écoutoit qu'en poussant de profonds soupirs. „ Me voilà, di-„ soit-il, instruit par le malheur, par vos le-„ çons, par leur exemple; qu'ils daignent se „ fier à moi, & me mettre en état de détrom-„ per mon pere, de le fléchir, de lui appren-„ dre à les connoître, à les aimer. Ils m'ont „ déja laissé la vie; je leur devrai la liberté. „ Ces bienfaits toucheront un pere. Il cédera „ aux larmes de son fils".

A cet âge on ne sait pas feindre avec tant d'art & de noirceur; & Las-Casas ne doutoit pas que Gonsalve ne fût sincere; mais il le connoissoit trop foible, pour oser compter sur sa foi: „ Vous êtes sans doute à présent bien „ déterminé, lui dit-il, à ne pas trahir ce bon

„ Peuple; mais je prévois tout l'aſcendant d'un
„ pere; & je ne répondrai jamais qu'il ne vien-
„ ne à bout de ſurprendre ou d'arracher votre
„ ſecret. Ce que je vous dis-là, je l'ai dit
„ de même au Cacique. C'eſt lui que le pé-
„ ril regarde, c'eſt à lui de ſe conſulter.

„ Je laiſſe, dit-il à Capana, ton captif dans
„ l'affliction. Il ſoupire ardemment pour la li-
„ berté. Je t'ai fait voir tout le danger de le
„ renvoyer à ſon pere; mais je ne dois pas te
„ diſſimuler l'avantage de ce bienfait. Il peut
„ arriver que ſon pere vous découvre; & alors
„ vous auriez pour appui ce jeune homme, à
„ qui ta clémence auroit fait un devoir ſacré
„ de ne t'abandonner jamais. L'amour paternel
„ a des droits ſur les tyrans les plus farouches.
„ C'eſt le dernier endroit ſenſible par où leur
„ ame s'endurcit. Après cela, décide-toi ſur
„ le parti que tu dois prendre: j'ignore com-
„ me toi quel ſeroit le plus ſage, & tu ſais
„ auſſi bien que moi quel ſeroit le plus gé-
„ néreux.

„ Pour moi, dépourvu des moyens de cé-
„ lébrer ici nos auguſtes myſteres, d'y établir
„ le ſacerdoce, & d'y perpétuer le culte des
„ autels, je vais vous chercher des Paſteurs,
„ & peut-être vous aſſurer un repos plus tran-
„ quille. Adieu. Je demande au ciel, & j'eſ-

„ pere

„ pere de vous revoir, avant de descendre au „ tombeau".

La désolation du jeune Davila fut extrême, quand il apprit que Las-Casas l'abandonnoit. Il alla se jeter aux pieds du Cacique. „ Ah! lui „ dit-il, pourquoi te défier d'un malheureux „ qui te doit tout? La nature m'a fait un „ cœur sensible comme à toi; mais eût-elle „ mis à la place le cœur du tigre que tu ado- „ rois, tes vertus l'auroient attendri. Tu m'as „ appellé ton ami; tu m'as embrassé comme „ un frere; va, je ne l'oublierai jamais: je ne „ suis ingrat ni perfide. Il y va de ta vie & „ du salut de tes amis, que ton asyle soit in- „ connu; il le sera par mon silence. J'en „ atteste mon Dieu, ce Dieu qui est devenu „ le tien".

„ Oui, je te crois sensible & bon, dit le „ Cacique; mais tu es foible; & l'homme „ foible est toujours à la veille d'être méchant. „ Comment braverois-tu l'autorité d'un pere? „ tu n'as pas su braver la mort. — La mort „ m'a causé de l'effroi, je l'avoue, dit le jeune „ homme en se levant avec fierté; mais si, „ pour éviter la mort, tu m'avois proposé un „ crime, tu aurois vu lequel des deux m'au- „ roit le plus épouvanté. Puisque je n'ai pas „ ton estime, je ne te demande plus rien. Je

„ renonce à la liberté; je te dispense même „ de me laisser la vie ". A ces mots il se retira.

Le Cacique, qui le suivoit des yeux, & qui le voyoit abattu de tristesse, sentit lui-même, comme un poids dont son cœur étoit oppressé, la dureté de son refus. Il fit appeller Las-Casas: „ Emmene avec toi ce jeune hom„ me, lui dit-il: sa douleur me pese & me „ fatigue: la présence d'un malheureux est in„ supportable pour moi. — As-tu bien réflé„ chi, lui dit le Solitaire? — Oui, je sais „ qu'un mot de sa bouche nous perd, mon „ Peuple & moi, nous livre à nos tyrans; mais „ la pitié l'emporte sur la crainte: je ne veux „ plus le voir souffrir".

Si l'on a vu des enfans vertueux, aux funérailles de leur pere tendre & bien aimé, c'est l'image de la douleur des Indiens, au départ de Las-Casas. Le Cacique & son Peuple, le visage abattu, les yeux baissés & pleins de larmes, l'accompagnerent en silence jusqu'au bord de la forêt. Là, il fallut se séparer.

Témoin de leurs tristes adieux, Gonsalve renfermoit sa joie. Le Cacique, ôtant son colier, le jeta au col du jeune homme, l'embrassa, & lui dit: „ Sois toujours notre ami; & si jamais „ tu étois pressé par nos tyrans de leur décou-

„ vrir où nous ſommes, regarde ce colier,
„ ſouviens-toi de Las-Caſas, & demande à ton
„ cœur ſi tu dois nous trahir".

Les deux Eſpagnols, ſur la foi de leurs guides, s'en allant à travers les bois, ſe retraçoient les mœurs & le naturel des Sauvages. Vint un moment où Las-Caſas, regardant le jeune Davila: „ Vous voyez, lui dit-il, ſi, comme
„ on le prétend, ils ſont indignes du nom
„ d'hommes, & s'il eſt mal-aiſé d'en faire des
„ Chrétiens. L'homme n'eſt indocile que pour
„ ce qui répugne au ſentiment de la bonté. Il
„ ne ſe refuſe jamais aux vérités qui le conſo-
„ lent, qui le ſoulagent dans ſes peines, &
„ qui lui font chérir ces deux préſens du ciel,
„ la vie & la ſociété. Que ces vérités paſ-
„ ſent ſa foible intelligence, pourvu qu'elles
„ touchent ſon cœur, il en ſera perſuadé: il
„ croit tout ce qu'il aime à croire. Toute la
„ nature à ſes yeux eſt un myſtere aſſurément;
„ hé bien, voit-on qu'en jouiſſant de ſes bien-
„ faits, il lui reproche l'obſcurité de ſes
„ moyens? Il en ſera de même de la Religion:
„ plus elle fera d'heureux, moins elle trouvera
„ d'incrédules".

„ Mais, reprit Gonſalve, peut-on diſſimuler
„ ce qu'elle a d'affligeant, ce qu'elle a d'ef-
„ frayant pour l'homme? — Elle n'a rien que

„ d'attrayant, d'encourageant pour la vertu,
„ de consolant pour l'innocence, lui répondit
„ le Solitaire; & je n'en veux pas davantage
„ pour la faire adorer par-tout. De bonnes
„ loix gênent le vice, épouvantent le crime,
„ affligent les méchans; & l'on aime de bon-
„ nes loix, parce qu'il dépend de chacun d'en
„ recueillir les fruits, & d'être heureux par
„ elles. On aimera de même une Religion
„ qui, comme ces loix salutaires, est favora-
„ ble aux gens de bien, rigoureuse aux mé-
„ chans, & indulgente aux foibles. Mais, en
„ la professant dans cette pureté, on ne peut
„ opprimer personne; on ne s'abreuve point
„ de sang; on est obligé d'être humain, juste,
„ patient, secourable, & sur-tout désintéressé;
„ de joindre l'exemple au précepte, d'instrui-
„ re par ses bonnes œuvres, & de prouver
„ par ses vertus. L'orgueil & la cupidité ne
„ peuvent se forcer à ces ménagemens; le
„ droit du glaive est plus commode; & avec
„ d'odieux prétextes, dont les passions s'au-
„ torisent, on se permet la violence, la rapi-
„ ne & le brigandage jusqu'aux excès les plus
„ crians "... Le Solitaire, à ces mots, s'ap-
perçut que le fils de Davila baissoit les yeux,
& que la rougeur de la honte se répandoit sur
son visage. „Pardonne, lui dit-il, jeune hom-

„ me. Je t'afflige. C'eſt le ciel qui te l'a don-
„ né, ce pere rigoureux. Tout injuſte qu'il
„ eſt, ne ceſſe jamais de l'aimer, de le reſpec-
„ ter, de le plaindre. Seulement ne l'imite
„ pas ".

On arrive à Crucès. Les Indiens s'éloignent; Barthelemi & Gonſalve, au moment de ſe ſéparer, s'embraſſent tendrement. „ Adieu. Tu „ vas revoir ton pere, dit le Solitaire au jeune „ homme; ſouviens-toi du Cacique, daigne „ penſer à moi. Je n'entendrai point tes pa-„ roles; mais Dieu ſera préſent; & ton cœur „ lui a juré d'être fidele aux Indiens ".

Gonſalve retourne à Panama; & Las-Caſas deſcend le fleuve juſqu'à la côte orientale, où un navire le reçoit, & va le porter au rivage que baigne l'Ozama, en épanchant ſon onde dans le ſein du vaſte Océan.

CHAPITRE XVI.

DOM Pedre Davila pleuroit l'héritier de ſon nom, avec les larmes de l'orgueil, de la rage & du déſeſpoir. En le voyant, il ſe livra à tous les tranſports de la joie: „ Le ciel, lui dit-„ il, ô mon fils, le ciel te rend aux vœux

„ d'un pere. Mais tous ces braves Caſtillans
„ qui t'accompagnoient, que ſont-ils devenus?
„ — Ils ſont morts, répondit Gonſalve. Les
„ Indiens pourſuivis, nous ont enfin réſiſté;
„ & nous avons ſuccombé ſous le nombre. Ils
„ me tenoient captif; ils ont ſu qui j'étois;
„ & leur Chef m'a laiſſé la vie, & m'a rendu
„ la liberté. O mon pere! ſi vous m'aimez,
„ qu'un procédé ſi généreux vous touche &
„ vous déſarme "..... Le tyran ne l'écoutoit pas. Interdit, indigné de voir qu'après le vaſte & long carnage qu'il avoit fait des Indiens, ils ſe défendiſſent encore, il ne cherchoit que le moyen d'achever leur ruine, ſans être ſenſible au bienfait qui ſeul auroit dû le toucher: „ Oui,
„ dit-il, je reconnoîtrai ce qu'ont fait pour
„ toi les Sauvages. Dis-moi où tu les a laiſſés,
„ & où s'eſt paſſé le combat ".

„ Il ſeroit mal-aiſé de retrouver mes traces
„ dans ces déſerts, lui répondit Gonſalve; &
„ je me ſuis laiſſé conduire, ſans ſavoir moi-
„ même où j'allois, d'où je venois "....

„ J'entends, reprit le pere, en obſervant
„ ſon trouble: ils t'ont fait promettre ſans
„ doute de ne pas m'indiquer leur marche &
„ leur retraite, & tu te crois lié par tes ſer-
„ mens "?

„ Si j'avois promis, je tiendrois parole, dit

„ le jeune homme; & je leur dois assez pour
„ ne pas les trahir".

„ Des nœuds plus sacrés vous engagent à
„ votre Dieu, à votre Roi, à votre patrie, à
„ moi-même, insista le tyran. Vous avez vu
„ tomber sous les coups des Sauvages la moi-
„ tié des miens; voulez-vous qu'ils en exter-
„ minent le reste? En vous laissant la vie, ont-
„ ils brisé leurs arcs? ont-ils promis de ne plus
„ tremper leurs traits dans ce venin mortel
„ qu'ils ont inventé, les perfides? Obéissez à
„ votre pere; & demain soyez prêt à nous
„ servir de guide, car je veux marcher sur
„ leurs pas".

Gonsalve, réduit au choix, ou de trahir les Sauvages, ou de tromper son pere, ou de refuser d'obéir, prit le parti de la franchise, & déclara que de sa vie il ne contribueroit au mal qu'on feroit à ses bienfaiteurs. Davila devint furieux; mais son fils, avec modestie, soutint sa résolution; & le reproche & la menace n'ayant pu l'ébranler, on eut recours à l'artifice.

Fernand de Luques fut choisi pour ce ministere odieux. Il alla trouver le jeune homme:
„ Davila, lui dit-il d'un ton affectueux & d'un
„ air pénétré, vous ferez mourir votre pere.
„ Il vous aime; j'ai vu couler pour vous ses
„ larmes paternelles; & vous ne lui êtes ren-

» du que pour l'accabler de douleur. — Ah! répondit le jeune homme, qu'il me demande ma vie, & non pas une trahiſon. — Si c'étoit une trahiſon, ſeroit-ce moi, dit le perfide, qui vous preſſeroit d'obéir? Le ſort des Indiens me touche autant que vous. Mais, en irritant votre pere, vous les perdez; & c'eſt ſur eux que ſa colere tombera. Il eſt mortellement bleſſé de votre réſiſtance. Mon fils me mépriſe & me hait, dit-il: plus attaché à ce Peuple barbare, qu'à ſon Prince, qu'à moi & qu'à ſon Dieu lui-même, il ne connoît plus qu'un devoir, celui de la rébellion: il n'oſe ſe fier à ma reconnoiſſance; & il me croit moins généreux qu'un miſérable Indien. Non, Davila, ce n'étoit pas ainſi qu'il falloit ſervir les Sauvages. Touché de leur humanité, & plus ſenſible encore à votre confiance, je ſais que votre pere ſe fût laiſſé fléchir. Mais ſi, par eux, il a perdu l'eſtime & l'amour de ſon fils, peut-il leur pardonner jamais "?

„ Non, il n'a rien perdu de ſes droits ſur mon cœur, reprit Gonſalve: mon reſpect, mon amour pour lui ſont les mêmes. Qu'il daigne ne me demander rien que d'innocent & de juſte, il eſt bien ſûr d'être obéi. Mais que veut-il de moi? & pourquoi s'obſtiner à

„ me rendre ingrat & perfide? S'il veut pour-
„ ſuivre encore ce Peuple malheureux, ce
„ n'eſt pas à moi d'éclairer ſes recherches im-
„ pitoyables; & s'il conſent à l'épargner, il
„ n'a pas beſoin de ſavoir en quels lieux il
„ reſpire en paix. Pour prix du ſalut de ſon
„ fils, les Sauvages ne lui demandent que de
„ vivre éloignés de lui, & inconnus, s'il eſt
„ poſſible. L'oubli ſera pour eux le plus grand
„ de tous les bienfaits".

„ Vous ne penſez donc pas, lui dit Fernand,
„ que répandus dans les forêts, on ne peut
„ les inſtruire; qu'ils vivent ſans culte & ſans
„ loix? — Ils ſont Chrétiens, dit le jeune
„ homme. Qu'on leur laiſſe adorer, dans leur
„ ſimplicité, un Dieu qu'ils ſervent mieux que
„ nous. — Ils ſont Chrétiens! Ah! s'il eſt vrai,
„ reprit le fourbe, doutez-vous qu'on n'uſe
„ envers eux d'indulgence & de ménagement?
„ Repoſez-vous ſur moi du ſoin du ſalut de
„ nos freres. Je les protégerai; je les porte-
„ rai dans mon ſein. — Hé bien, protégez-
„ les, en obtenant qu'on les oublie. Ils ne
„ demandent rien de plus ".

„ Ah! Gonſalve, vous voulez donc être
„ chargé d'un parricide! Ils ſortiront de leurs
„ forêts, ils nous dreſſeront des embûches;
„ votre pere, que ſa valeur expoſe, y tombe-

„ ra: ce ſera vous qui l'aurez livré en leurs
„ mains. La fleche empoiſonnée qui percera
„ ſon cœur, ce ſera vous qui l'aurez lancée".

A ces mots, Gonſalve frémit. Mais, ſe rappellant Las-Caſas: „ M'auroit-il conſeillé un
„ crime, dit-il en lui-même? Ah! je ſens que
„ la nature eſt d'accord avec lui. Ceſſez de
„ me tenter, reprit-il, en parlant au fourbe.
„ La voix intime de mon cœur s'éleve contre
„ vos reproches, & me parle plus haut que
„ vous ".

Fernand, interdit & confus de l'inutilité de ſon odieuſe entremiſe, dit à Davila que ſon fils étoit tombé dans l'endurciſſement; qu'il falloit qu'on l'eût perverti; & que tant d'obſtination étoit au-deſſus de ſon âge.

Dès ce moment Gonſalve, odieux à ſon pere, pleuroit nuit & jour ſon malheur.

„ Va-t-en, fils indigne de moi, lui dit ce
„ pere inexorable, après une nouvelle épreu-
„ ve; va-t-en. Fuis loin de moi. Je ne veux
„ plus ſouffrir tes outrages, ni ta préſence.
„ Malheur à ceux qui de mon fils, d'un fils
„ obéiſſant, reſpectueux, fidele, ont fait un
„ rebelle obſtiné ".

„ Ah! mon pere, dit le jeune homme, en
„ tombant à ſes pieds, tout baigné de ſes lar-
„ mes, eſt-il poſſible que le refus d'être ingrat,

„ perfide & parjure, m'attire un ſi dur traite-
„ ment? Qu'exigez-vous de moi? Quelle hai-
„ ne obſtinée portez-vous à ces malheureux?
„ Ah! ſi vous aviez vu leur Roi, briſer ma
„ chaîne, m'embraſſer, m'appeller ſon ami,
„ ſon frere, me demander avec douceur quel
„ mal ils nous ont fait, & pourquoi l'on ou-
„ blie qu'ils ſont des hommes comme nous;
„ vous-même, oui vous-même, mon pere,
„ vous me feriez un crime de l'infidélité dont
„ vous me faites une loi. Il m'eſt affreux de
„ vous déplaire; il me ſeroit, je l'avoue, plus
„ affreux de vous obéir. Ne me réduiſez
„ point à ces extrêmités. Ayez pitié d'un fils
„ que votre haine accable, & qui même, en
„ vous irritant, ſe croit digne de votre amour.
„ — Non, je n'ai plus de fils, & tu n'as plus
„ de pere. Délivre-moi d'un traître que je ne
„ puis ſouffrir ".

Gonſalve, abattu, conſterné, ſortit du palais de ſon pere, & lui fit demander quel lieu il lui marquoit pour ſon exil. „ Les forêts, les
„ cavernes, qui recelent ſans doute les lâ-
„ ches qu'il m'a préférés, répondit le pere
„ inflexible ".

Le jeune homme reprit le chemin de Crucès, & en s'en allant, à travers le vaſte ſilence des bois, il pleuroit; mais il ſe diſoit à

lui-même: „ Je désobéis à mon pere, je l'af-
„ flige & l'irrite au point qu'il m'éloigne à ja-
„ mais de lui, & je ne sens dans ma douleur
„ aucune atteinte de remords; au lieu qu'en
„ lui obéissant, & en poursuivant les Sauva-
„ ges, mon cœur en étoit dévoré. Il est donc
„ des devoirs plus saints que la soumission aux
„ volontés d'un pere? Notre premiere qualité,
„ sans doute, est celle d'homme: notre pre-
„ mier devoir est d'être humain ".

L'abandon où il étoit réduit, la douleur où il étoit plongé, l'imprudence & la bonne foi de son âge ne lui permirent pas de voir le piege qu'on lui avoit tendu. Les Sauvages, qui dans ce lieu même l'avoient vu avec Las-Casas, ne se défioient pas de lui: il leur avoua son malheur, sans en dissimuler la cause. „ Eh bien,
„ lui dirent-ils, pourquoi, si tu ne veux que
„ vivre en paix & sans reproche, ne pas re-
„ tourner au vallon? Une cabane, une douce
„ compagne, notre amitié, ton innocence se-
„ ront tes biens. Suis-nous: le Cacique aura
„ soin de te faire oublier l'injustice d'un mau-
„ vais pere ". Il suivit ce conseil funeste. Mais lorsqu'il eut percé l'obscurité des bois, & qu'en revoyant le vallon, son cœur soulagé commençoit à sentir renaître la joie, quels furent son étonnement & sa douleur, de se voir tout-

à-coup entouré d'Eſpagnols, qui lui ordonnoient, au nom du Vice-Roi ſon pere, de retourner avec eux à Crucès. A la vue des Eſpagnols, deux Indiens, qu'il avoit pris pour guides, ſe ſauverent dans le vallon, & y répandirent l'allarme. Dès ce moment, plus de ſûreté pour le Cacique & pour ſon peuple: leur aſyle étoit découvert.

Le malheureux jeune homme, remmené à Crucès, prenoit la terre & le ciel à témoins de ſon innocence. Il apprit qu'un navire alloit faire voile pour l'Iſle Eſpagnole. Il fit demander à ſon pere qu'il lui fût permis d'y paſſer, pour lui épargner, diſoit-il, le ſpectacle de ſa douleur. Le pere y conſentit, ſoit pour ſe délivrer d'un témoin dont la vue l'accuſeroit ſans ceſſe, ſoit pour lui laiſſer exhaler dans cet exil volontaire l'amertume de ſes regrets. „ Ah! dit „ Gonſalve en quittant ce rivage, je ne rever„ rai plus mon pere. Il m'a ſurpris; il m'a „ rendu parjure & traître aux yeux de mes „ amis. Non! je ne le reverrai plus".

Il arrive à l'Iſle Eſpagnole; il demande où eſt Las-Caſas; il va ſe jetter dans ſon ſein, & lui dit ſon malheur, qu'il appelle ſon crime, avec tous les regrets d'un cœur coupable & conſterné.

„ Mon ami, lui dit Las-Casas, après l'avoir
„ entendu, vous avez fait une imprudence:
„ mais votre cœur est innocent. Ce doit être
„ un supplice affreux pour un fils honnête &
„ sensible, de voir les maux que fait son pe-
„ re. Vous n'en serez plus le témoin. Dé-
„ sormais rendu à vous-même, c'est en Espa-
„ gne qu'il faut aller vous offrir à votre patrie,
„ &, si elle a besoin de votre sang, le verser
„ pour elle sans crime contre de justes enne-
„ mis. Sollicitez votre départ; & attendez ici
„ que le roi y consente ".

Gonsalve, après avoir épanché sa douleur au sein du pieux solitaire, sentit son courage renaître, & il resta auprès de son ami, en attendant que le Monarque lui eut permis de quitter ces bords.

CHAPITRE XVII.

CEPENDANT Pizarre avoit mis à la voile; & déja loin du rivage de l'Isthme, il s'avançoit vers l'équateur. A travers les écueils d'une mer inconnue encore, sa course étoit pénible & lente; la disette le menaçoit; & il fallut bien-

tôt risquer l'abord de ces côtes sauvages (*a*); mais il trouva par-tout des hommes aguerris. Dès qu'un village est attaqué, ses voisins accourent en foule, & se présentent au combat. Le feu des armes les disperse; mais leur courage les rassemble. On en fait tous les jours un nouveau carnage; & tous les jours ces malheureux, dans l'espérance de venger leurs amis, reviennent périr avec eux. Le fer des Espagnols s'émousse; leurs bras se lassent d'égorger.

Un vieux Cacique, autrefois renommé par sa valeur & sa prudence, mais alors accablé par les travaux & les années, étoit couché au fond d'un antre, & n'attendoit plus que la mort. Les cris de rage, de douleur & d'effroi retentirent jusqu'à lui. Il vit revenir ses deux fils, couverts de sang & de poussiere, & qui, s'arrachant les cheveux, lui dirent: „ C'en „ est fait, mon pere, c'en est fait; nous som„ mes perdus. — He quoi! dit le vieillard, en „ soulevant sa tête, sont-ils en si grand nom„ bre, ou sont-ils immortels? Est-ce la race „ de ces géans (*b*) qui, du temps de nos pe„ res, étoient descendus sur ces bords? —

(*a*) On a donné à cette plage le nom de *Pueblo quemado*, peuple brûlé.

(*b*) Voyez Garcil. Liv. 9. chap. 9.

„ Non, lui répond l'un de ſes fils; ils ſont en
„ petit nombre & ſemblables à nous, à la ré-
„ ſerve d'un poil épais, qui leur couvre à de-
„ mi la face; mais ſans doute ce ſont des
„ Dieux: car les éclairs les environnent, le
„ tonnerre part de leurs mains: nos amis,
„ écraſés, nous ont couverts de leur ſang: en
„ voilà les marques fumantes ".

„ Je veux demain les voir de près: portez-
„ moi, dit le vieux Cacique, ſur cette roche
„ eſcarpée, d'où j'obſerverai le combat".

Les Indiens, dès le point du jour, ſe raſſemblerent dans la plaine. Les Caſtillans les attendoient. Pizarre en parcouroit les rangs avec un air grave & tranquille; ſous lui commandoit Aléon, plus ſuperbe & plus menaçant; Molina étoit à la tête des jeunes Eſpagnols qu'il avoit amenés. Ses yeux étoient baiſſés, ſon viſage étoit abattu, non de crainte, mais de pitié: on croyoit entendre l'humanité gémir au fond du cœur de ce jeune homme.

Un cri formé de mille cris fut le ſignal des Indiens; & à l'inſtant une nuée de fleches obſcurcit l'air ſur la tête des Caſtillans. Mais de ces fleches égarées, preſque aucune, en tombant, ne porta ſon atteinte. Pizarre ſe laiſſe approcher, & fait ſur eux un feu terrible, dont tous les coups ſont meurtriers: ceux du canon

ſont

ſont des vuides affreux dans la maſſe profonde des bataillons ſauvages. Trois fois elle en eſt ébranlée ; mais la préſence du vieux Cacique ſoutient le courage des ſiens. Ils s'affermiſſent, ils s'avancent, & ſe déployant ſur les aîles, ils vont envelopper le petit nombre des Caſtillans. Pizarre fond ſur eux avec ſon eſcadron rapide ; & ces flots épais d'Indiens ſont entr'ouverts & diſſipés. Leur fuite ne préſente plus que le pitoyable ſpectacle d'un maſſacre d'hommes épars, qui, déſarmés & ſupplians, tendent la gorge au coup mortel. Les bois & les montagnes ſervirent de refuge à tout ce qui put s'échapper.

Le vieillard, du haut du rocher, contemple ce déſaſtre d'un œil penſif & morne. Il a vu le plus jeune de ſes fils briſé comme un roſeau par la foudre des Caſtillans. Son cœur paternel en a été meurtri ; mais l'impreſſion de ce malheur domeſtique eſt effacée par le ſentiment plus profond de la calamité publique. Il fait raſſembler autour de lui ſes Indiens, & il leur dit : „ Enfans du tigre & du lion, il faut „ avouer que ces brigands nous ſurpaſſent „ dans l'art de nuire. Ce feu meurtrier, ces „ tonnerres, ces animaux rapides qui combat„ tent ſous l'homme, tout cela eſt prodigieux. „ Mais revenez de l'étonnement que vous cau-

„ ſent ces nouveautés. L'avantage du lieu &
„ du nombre eſt à vous; profitez-en. Qui vous
„ preſſe d'aller vous jeter en foule au-devant
„ de vos ennemis? Pourquoi leur diſputer la
„ plaine? Eſt-elle couverte de moiſſons? Ne
„ voyez-vous pas la famine, avec ſes dents
„ aiguës & ſes ongles tranchans, qui ſe traîne
„ vers eux? Elle va les ſaiſir, ſucer tout le
„ ſang de leurs veines, & les laiſſer étendus
„ ſur le ſable, exténués & défaillans. Tenez-
„ vous en défenſe, mais dans l'étroit vallon
„ qui ſerpente entre ces collines. Là, s'ils
„ viennent vous attaquer, nous verrons quel
„ uſage ils feront de ces foudres, & de ces
„ animaux qui combattent pour eux".

Le ſage conſeil du vieillard fut exécuté la nuit même; & quand le jour vint éclairer ces bords, les Eſpagnols, épouvantés du ſilence & de la ſolitude qui régnoient au loin dans la plaine, n'y trouverent plus d'ennemis, que la faim, le plus cruel de tous.

Pizarre à peine eut découvert la trace des Indiens, il réſolut de les pourſuivre. Les Indiens s'y attendoient. Dans tous les détours du vallon, le vieillard les avoit poſtés par intervalle, & en petit nombre. „ Vous êtes aſſu-
„ rés, dit-il, d'échapper à vos ennemis; &
„ les fatiguer, c'eſt les vaincre. Protégés con-

„ tre leurs tonnerres par les angles de ces col-
„ lines, vous les attendrez au détour. Là,
„ je vous demande, non pas de tenir ferme
„ devant eux, mais de lancer de près votre
„ premiere fleche, & de fuir juſqu'au poſte
„ qui vous ſuccede & qui les attend au dé-
„ tour. Je me tiendrai au dernier défilé; &
„ vous vous rallierez à moi". Tel fut l'ordre qu'il établit.

Dès que la tête des Caſtillans ſe montre au premier détroit du vallon, il part une volée de fleches; & l'arc à peine eſt détendu, les Indiens ſont diſſipés. On les pourſuit; & on rencontre une nouvelle troupe, qui ſe diſſipe encore, après avoir lancé ſes traits.

Pizarre, frémiſſant de voir que l'ennemi & la victoire lui échappent à chaque inſtant, part avec la rapidité de l'éclair, & commande à ſon eſcadron de le ſuivre. Le vieillard avoit tout prévu. Les Indiens, dès qu'ils entendent la terre retentir ſous les pas des chevaux, gagnent les deux bords du vallon; & l'eſcadron, après une courſe inutile, eſt aſſailli de traits lancés comme par d'inviſibles mains.

Les Caſtillans s'irritent de voir couler leur ſang, moins furieux encore de leurs bleſſures que de celles de leurs courſiers. Celui de Pizarre, à travers ſa criniere épaiſſe & flottante,

a ſenti le coup pénétrer. Impatient du trait qui lui eſt reſté dans la plaie, il agite ſes crins ſanglans; il ſe dreſſe, il écume, il bondit de douleur. Pizarre, en arrachant le trait, eſt renverſé ſur la pouſſiere. Mais, d'un cri menaçant, dont les forêts retentiſſent, il étonne & rend immobile le courſier tremblant à ſa voix. En ſe relevant, il commande à la moitié des ſiens de mettre pied à terre, de gravir, l'épée à la main, ſur la pente des deux collines, & d'en chaſſer les Indiens. On lui obéit, on les attaque; & ſoudain ils ſont diſperſés.

On les pourſuivoit; & Pizarre recommandoit ſur-tout qu'on en prît un vivant, pour ſavoir de lui en quel lieu on trouveroit des ſubſiſtances; car ces Peuples avoient caché leurs moiſſons, leur unique bien.

Ceux des jeunes Sauvages qui portoient le vieillard, après une aſſez longue courſe, hors d'haleine, accablés par ce peſant fardeau, virent bientôt qu'ils alloient être pris. Le vieillard leur dit: „ Laiſſez-moi. Sans me ſauver, „ vous vous perdriez vous-mêmes. Laiſſez-„ moi. Je n'ai plus que quelques jours à vi-„ vre. Ce n'eſt pas la peine de priver vos „ enfans de leurs peres, & vos femmes de „ leurs époux. Si mon fils demande pourquoi

„ vous m'avez abandonné, répondez-lui que „ je l'ai voulu ".

„ Tu as raiſon, lui dirent-ils. Tu fus tou- „ jours le plus ſage des hommes ". A ces mots, l'ayant dépoſé au pied d'un arbre, ils l'embraſſerent en pleurant, & ſe ſauverent dans les bois.

Les Eſpagnols arrivent; le vieillard les regarde ſans étonnement ni frayeur. Ils lui demandent où eſt la retraite des Indiens? Il montre les bois. Ils lui demandent où eſt le toît qu'il habite? Il montre le ciel. Ils lui propoſent de le porter dans ſa demeure; & d'un coup-d'œil fier & moqueur, il fait ſigne que c'eſt la terre.

Pour l'obliger à rompre ce ſilence obſtiné, d'abord ils employerent les careſſes perfides; il n'en fut point ému. Ils eurent recours aux menaces; il n'en fut point épouvanté. Leur impatience à la fin ſe change en fureur. Ils dreſſent aux yeux du vieillard tout l'appareil de ſon ſupplice. Il y jette un œil de mépris. „ Les inſenſés, diſoit-il avec un ſourire amer „ & dédaigneux, il penſent rendre la mort „ effrayante pour la vieilleſſe! Ils prétendent „ imaginer un plus grand mal que de vieillir "! Les Caſtillans, outrés de ſes inſultes, l'attache-

rent à un poteau, & allumerent à l'entour un feu lent, pour le consumer.

Le vieillard, dès qu'il sent les atteintes du feu, s'arme d'un courage invincible: son visage, où se peint la fierté d'une ame libre, devient auguste & radieux; & il commence son chant de mort.

„ Quand je vins au monde, dit-il, la douleur se saisit de moi; & je pleurois, car j'étois enfant. J'avois beau voir que tout souffroit, que tout mouroit autour de moi; j'aurois voulu, moi seul, ne pas souffrir; j'aurois voulu ne pas mourir; & comme un enfant que j'étois, je me livrois à l'impatience. Je devins homme; & la douleur me dit: Luttons ensemble. Si tu es le plus fort, je céderai; mais si tu te laisses abattre, je te déchirerai, je planerai sur toi, & je battrai des aîles, comme le vautour sur sa proie. S'il est ainsi, dis-je à mon tour, il faut lutter ensemble; & nous nous prîmes corps à corps. Il y a soixante ans que ce combat dure, & je suis debout, & je n'ai pas versé une larme. J'ai vu mes amis tomber sous vos coups; & dans mon cœur j'ai étouffé la plainte. J'ai vu mon fils écrasé à mes yeux; & mes yeux paternels ne se sont point mouillés. Que me veut encore

„ la douleur? Ne ſait-elle pas qui je ſuis? La
„ voilà qui, pour m'ébranler, raſſemble enfin
„ toutes ſes forces; & moi, je l'inſulte, &
„ je ris de lui voir hâter mon trépas, qui me
„ délivre à jamais d'elle. Viendra-t-elle en-
„ core agiter ma cendre? La cendre des morts
„ eſt impalpable à la douleur. Et vous, lâ-
„ ches, vous, qu'elle emploie à m'éprouver:
„ vous vivrez; vous ſerez ſa proie à votre
„ tour. Vous venez pour nous dépouiller;
„ vous vous arracherez nos miſérables dépouil-
„ les. Vos mains, trempées dans le ſang in-
„ dien, ſe laveront dans votre ſang; & vos
„ oſſemens & les nôtres confuſément épars
„ dans nos champs déſolés, feront la paix,
„ repoſeront enſemble, & mêleront leur pouſ-
„ ſiere, comme des oſſemens amis. En at-
„ tendant, brûlez, déchirez, tourmentez ce
„ corps, que je vous abandonne; dévorez ce
„ que la vieilleſſe n'en a pas conſumé. Voyez-
„ vous ces oiſeaux voraces qui planent ſur nos
„ têtes? Vous leur dérobez un repas; mais
„ vous leur engraiſſez une autre proie. Ils
„ vous laiſſent encore aujourd'hui vous repaî-
„ tre; mais demain ce ſera leur tour".

Ainſi chantoit le vieillard; & plus la douleur redoubloit, plus il redoubloit ſes inſultes. Un Eſpagnol (c'étoit Moralès) ne put ſoutenir plus

long-temps les invectives du Sauvage. Il saisit l'arc qu'on lui avoit laissé, le tendit, & perça le vieillard d'une fleche. L'Indien, qui se sentit mortellement blessé, regarda Moralès d'un œil fier & tranquille: „ Ah! jeune hom- „ me, dit-il, jeune homme, tu perds, par „ ton impatience, une belle occasion d'ap- „ prendre à souffrir "! Il expira; & les Espagnols, consternés, passerent la nuit dans les bois, sans pouvoir retrouver leur route. Ce ne fut qu'au lever du jour, & au bruit du signal que fit donner Pizarre, qu'ils se rallierent à lui. Mais on s'apperçut que la vengeance du ciel avoit choisi sa victime: Moralès, perdu dans les bois, ne reparut jamais.

CHAPITRE XVIII.

PIZARRE, au milieu de ses compagnons découragés, marquoit encore de la constance, & cachoit, sous un front serein, les noirs chagrins qui lui rongeoient le cœur. Mais, se voyant réduits au choix de périr par la faim, ou par les fleches des Sauvages, ils remontent sur leur navire, &, à force de voile, ils cherchent des bords plus heureux.

Ils découvrent une campagne riante & cultivée, où tout annonce l'induſtrie & la paix. c'eſt la côte de Catamès, pays fertile & abondant, dont le Peuple eſt en petit nombre. Les Eſpagnols y deſcendent; & ce Peuple exerce envers eux les devoirs naturels de l'hoſpitalité. Mais lui-même, expoſé ſans ceſſe aux ravages de ſes voiſins, il avoue à ſes hôtes que chez lui leur aſyle ſeroit mal aſſuré. „ Etrangers, „ leur dit le Cacique, la nature, qui nous a „ fait doux & paiſibles, nous a donné des „ voiſins féroces. Dites-nous ſi par-tout de „ même les bons ſont en proie aux méchans? „ — Chez nous, lui dit Pizarre, le ciel a „ réuni la douceur avec l'audace, la force „ avec la bonté. — Retournez donc chez „ vous, lui dit triſtement le Cacique; car les „ bons, parmi nous, ſont foibles & timides, „ & les méchans, forts & hardis ". Pizarre l'en crut aiſément, & il ſe retira dans une île voiſine (*), où, peu de temps après, Almagre vint lui porter quelques ſecours.

Mais tout avoit changé ſur l'iſthme. Davila n'avoit pu ſurvivre à la honte & à la douleur d'être abandonné par ſon fils. Il étoit mort

(*) L'Iſle *del Gallo*.

dans les angoiſſes du remords & du déſeſpoir. Son ſucceſſeur (*) s'étoit laiſſé perſuader que les compagnons de Pizarre ne demandoient que leur retour, & que lui-même il ne s'obſtinoit dans ſa malheureuſe entrepriſe que par un orgueil inſenſé. Il fit donc partir deux vaiſſeaux, ſous la conduite d'un Caſtillan, nommé Tafur, pour ramener les mécontens.

A la vue de ces vaiſſeaux, qui s'avançoient à pleines voiles, Pizarre treſſaillit de joie. Mais cette joie fit bientôt place à la plus profonde douleur.

„ Je ne ſais, dit-il à Tafur, qui lui déclaroit l'ordre dont il étoit chargé, quel eſt „ le fourbe qui, pour me nuire, a fait parler „ mes compagnons; mais, quel qu'il ſoit, il „ en impoſe. Ces nobles Caſtillans s'attendoient, „ comme moi, à des périls, à des travaux „ dignes d'éprouver leur conſtance. Si l'entrepriſe n'eût demandé que des cœurs lâches „ & timides, on l'auroit achevée avant nous, „ & ſans nous. C'eſt parce qu'elle eſt pénible, qu'elle nous eſt réſervée: les dangers „ en feront la gloire, quand nous les aurons „ ſurmontés. On a donc fait injure à mes

(*) Pedre de Los rios.

„ amis, lorſqu'on a dit au Vice-Roi de l'Iſth-
„ me qu'ils vouloient ſe déshonorer. Pour
„ moi, je n'en retiens aucun. De braves gens,
„ tels que je les crois tous, ne demanderont
„ qu'à me ſuivre; & les hommes ſans cœur,
„ s'il y en a parmi nous, ne méritent pas mes
„ regrets. Faites tracer une ligne au milieu de
„ mon vaiſſeau. Vous ſerez à la proue; je
„ ſerai à la poupe avec tous mes compagnons.
„ Ceux qui voudront ſe ſéparer de moi, n'au-
„ ront qu'un pas à faire de la gloire à la
„ honte ".

Tafur accepta ce défi; & quels furent l'étonnement & la douleur de Pizarre, lorſqu'il vit preſque tous les ſiens paſſer du côté de Tafur! Indigné, mais ferme & tranquille, il les regardoit d'un œil fixe. L'un d'eux le regarde à ſon tour; & voyant ſur ſon front une noble triſteſſe, une froide intrépidité, il dit à ceux de qui l'exemple l'avoit entraîné: „ Caſtillans,
„ voyez qui nous abandonnons! Je ne puis
„ m'y réſoudre; & j'aime mieux mourir avec
„ cet homme-là, que de vivre avec des per-
„ fides. Adieu ". A ces mots, il repaſſe du côté de Pizarre, & jure, en l'embraſſant, de ne le plus quitter. Ce guerrier étoit Aléon. Quelques-uns l'imiterent; ce fut le petit nombre; mais leur malheureux chef n'en fut que

plus ſenſible à ce dévouement généreux. Il ne lui étoit échappé contre les déſerteurs ni plainte, ni reproche; mais, lorſqu'il vit que douze Caſtillans vouloient bien lui reſter fideles, réſolus à mourir pour lui, plutôt que de l'abandonner, ſon cœur ſoulagé s'attendrit; il les embraſſe; & la reconnoiſſance lui fait verſer des larmes, que la douleur n'a pu lui arracher. „ Tu vois, dit-il à Tafur, que mon na-
„ vire, briſé, s'entr'ouvre & va périr; laiſſe-
„ moi l'un des tiens". Tafur lui refuſa durement ſa priere. „ Je puis vous ramener, dit-
„ il; mais je ne puis rien de plus. — Ainſi,
„ lui dit Pizarre, on met de braves gens dans
„ la néceſſité du choix, entre leur déshonneur
„ & leur perte inévitable! Va, notre choix
„ n'eſt pas douteux. Laiſſe-nous ſeulement
„ des munitions & des armes. Celui qui
„ t'envoie aura honte de nous avoir aban-
„ donnés ".

Au moment fatal où Tafur mit à la voile & quitta le rivage, Pizarre fut prêt de tomber dans le plus affreux déſeſpoir. Il ſe vit preſque ſeul, ſur des mers inconnues, & dans un nouvel univers, abandonné de ſa patrie, foible jouet des élémens, en butte à des dangers horribles, en proie à ces peuples Sauvages, dont il falloit attendre ou la vie, ou la mort.

Son ame eut beſoin de toutes ſes forces, pour ſoutenir la peſanteur du coup dont il étoit frappé. Ses compagnons, qui l'environnoient, gardoient un morne ſilence ; & le héros, pour relever leur courage abattu, rappella tout le ſien.

Il commence d'abord par les éloigner du rivage, d'où ils ſuivoient des yeux les voiles de Tafur ; & s'enfonçant avec eux dans l'île : » Mes amis, félicitons-nous, leur dit-il, d'être » délivrés de cette foule d'hommes timides, » qui nous auroient mal ſecondés. La fortune me laiſſe ceux que j'aurois choiſis. Nous » ſommes peu, mais tous déterminés, mais » tous unis par l'amitié, la confiance & le » malheur. Ne doutez pas qu'il ne nous vienne des compagnons jaloux de notre renommée; car dès ce moment elle vole aux bords » d'où nous ſommes partis: les déſerteurs vont » l'y répandre. Oui, mes amis, quoi qu'il » arrive, treize hommes qui, ſeuls, délaiſſés » ſur des bords inconnus, chez des Peuples » féroces, perſiſtent dans le grand deſſein de » les vaincre & de les dompter, ſont déja » bien ſûrs de leur gloire. Qui nous a raſſemblés? La noble ambition de rendre nos » noms immortels? Ils le ſont: l'événement » même eſt déſormais indifférent. Heureux

„ ou malheureux, il ſera vrai du moins que
„ nous aurons donné au monde un exemple
„ encore inoui d'audace & d'intrépidité. Plai-
„ gnons notre patrie d'avoir produit des lâ-
„ ches; mais félicitons-nous de l'éclat que
„ leur honte va donner à notre valeur. Après
„ tout, que haſardons-nous? La vie? Et cent
„ fois, à vil prix, nous en avons été prodi-
„ gues. Mais, avant de la perdre, il eſt pour
„ nous encore des moyens de la ſignaler. Com-
„ mençons par nous procurer un aſyle moins
„ expoſé aux ſurpriſes des Indiens. Ici nous
„ manquerions de tout. L'île de la Gorgone
„ eſt déſerte & fertile; la vue en eſt terrible
„ & l'abord dangereux; l'Indien n'oſe y pé-
„ nétrer; hâtons-nous d'y paſſer: c'eſt-là le
„ digne aſyle de treize hommes abandonnés,
„ & ſéparés de l'univers ".

L'île de la Gorgone eſt digne de ſon nom. Elle eſt l'effroi de la nature. Un ciel chargé d'épais nuages, où mugiſſent les vents, où les tonnerres grondent, où tombent, preſque ſans relâche, des pluies orageuſes, des grêles meurtrieres, parmi les foudres & les éclairs; des montagnes couvertes de forêts ténébreuſes, dont les débris cachent la terre, & dont les branches entrelacées ne forment qu'un épais tiſſu, impénétrable à la clarté; des vallons ſan-

geux, où ſans ceſſe roulent d'impétueux torrens; des bords hériſſés de rochers, où ſe briſent, en gémiſſant, les flots émus par les tempêtes; le bruit des vents dans les forêts, ſemblable aux hurlemens des loups & au glapiſſement des tigres; d'énormes couleuvres qui rampent ſous l'herbe humide des marais, & qui de leurs vaſtes replis embraſſent la tige des arbres; une multitude d'inſectes, qu'engendre un air croupiſſant, & dont l'avidité ne cherche qu'une proie; telle eſt l'île de la Gorgone, & tel fut l'aſyle où Pizarre vint ſe refugier avec ſes compagnons.

Ils furent tous épouvantés à l'aſpect de ce noir ſéjour, & Pizarre en frémit lui-même; mais il n'avoit point à choiſir. Son vaiſſeau n'eût pas réſiſté à une courſe plus longue. En abordant, il déguiſa donc, ſous l'apparence de la joie, l'horreur dont il étoit ſaiſi.

Son premier ſoin fut de chercher une colline, où la terre ne fût jamais inondée, & qui, voiſine de la mer, permît de donner le ſignal aux vaiſſeaux. Malgré l'humidité des bois dont la colline étoit couverte, il s'y fit jour avec la flamme. Un vent rapide alluma l'incendie; & le ſommet fut dépouillé. Pizarre s'y établit, y éleva des cabanes, environnés d'une enceinte.

„ Amis, dit-il, nous voilà bien. Ici la nature eſt ſauvage, mais féconde. Les bois „ y ſont peuplés d'oiſeaux; la mer y abonde „ en poiſſons; l'eau douce y coule des montagnes. Parmi les fruits que la nature nous „ préſente, il en eſt d'aſſez ſavoureux pour tenir lieu de pain. L'air eſt humide dans les „ vallons; il l'eſt moins ſur cette éminence; „ & des feux ſans ceſſe allumés vont le purifier encore. Sous des toîts épais de feuillages, nous ſerons garantis de la pluie & des „ vents. Quant à ces noirs orages, nous les „ contemplerons comme un ſpectacle magnifique; car les horreurs de la nature en augmentent la majeſté. C'eſt ici qu'elle eſt impoſante. Ce déſordre a je ne ſais quoi de „ merveilleux qui agrandit l'ame, nous ſortirons d'ici avec un ſentiment plus ſublime & „ plus fort de la nature & de nous-mêmes. Il „ manquoit à notre courage d'avoir été mis à „ l'épreuve du choc de ces fiers élémens. Du reſte, n'imaginez pas que leur guerre ſoit „ ſans relâche: nous aurons des jours plus ſereins; & pendant le ſilence des vents & „ des tempêtes, le ſoin de notre ſubſiſtance „ ſera moins pour nous un travail, qu'un exercice intéreſſant ".

Ce fut ainſi que d'un ſéjour affreux, Pizarre

fit

fit à ſes compagnons une peinture conſolante. L'imagination empoiſonne les biens les plus doux de la vie, & adoucit les plus grands maux.

Les Caſtillans eurent bientôt conſtruit un canot, dans lequel, quand la mer étoit calme, ils ſe donnoient, non loin du bord, l'utile amuſement d'une pêche abondante. La chaſſe ne l'étoit pas moins: car, avant que les animaux, d'un naturel doux & timide, aient appris à connoître l'homme, ils ſemblent le voir en ami. Dans cette confiance, ils tombent dans ſes pieges, & vont au devant de ſes coups. Ce n'eſt qu'après avoir éprouvé mille fois ſa malice & ſa perfidie, qu'épouvantés de ſon approche, ils s'inſtruiſent l'un autre à fuir devant leur ennemi commun.

Trois mois s'écoulerent, ſans que Pizarre & ſes compagnons viſſent paroître aucun vaiſſeau. Leurs yeux, tournés du côté du nord, ſe fatiguoient à parcourir la ſolitude immenſe d'une mer ſans rivages. Tous les jours l'eſpérance renaiſſoit & mouroit dans leurs cœurs plus découragés. Pizarre ſeul les relevoit, les animoit à la conſtance: „ Donnons à nos amis „ le temps de pourvoir à tout, diſoit-il. Je „ crains moins leur lenteur que leur impatien„ ce. Le vaiſſeau que j'attends ſeroit trop

„ tôt parti, s'il ne m'apportoit que des hom-
„ mes levés à la hâte & sans choix. S'il est
„ chargé de braves gens, il mérite bien qu'on
„ l'attende ".

Il étoit loin d'avoir lui-même la confiance qu'il inspiroit. La rigueur du climat de l'île, son influence inévitable sur la santé de ses amis, la ruine de son vaisseau, que la vague battoit sans cesse, & qu'elle achevoit de briser, l'incertitude & la foiblesse du secours qu'il pouvoit attendre, son état présent, l'avenir pour lui plus effrayant encore, tout cela formoit dans son ame un noir tourbillon de pensées, où quelques lueurs d'espérance se laissoient à peine entrevoir.

Ses amis, moins déterminés, se lassoient de souffrir. L'air humide qu'ils respiroient, & dont ils étoient pénétrés, déposoit dans leur sein le germe d'une langueur contagieuse; & leur courage, avec leur force, diminuoit tous les jours. „ Nous ne te demandons, disoient-
„ ils à Pizarre, qu'un climat plus doux & plus
„ sain. Fais-nous respirer; sauve-nous de cet-
„ te maligne influence; allons chercher des
„ hommes qu'on puisse fléchir, ou combat-
„ tre; oppose-nous des ennemis sur qui du
„ moins, en expirant, nous puissions venger
„ notre mort ".

Pizarre cede à leurs instances ; & des débris de leur navire, il leur fait construire une barque, pour regagner le continent. Mais, lorsqu'on y travaille avec le plus d'ardeur, l'un d'eux croit, du haut du rivage, appercevoir dans le lointain les voiles d'un vaisseau. Il pousse un cri de surprise & de joie ; & tous les yeux se tournent vers le nord. Ce n'est d'abord qu'une foible apparence ; on craint de se tromper ; on doute si ce qu'on a pris pour la voile, n'est pas un nuage léger : on observe long-temps encore ; & peu à peu l'espérance, en croissant, affoiblit la crainte, comme la lumiere naissante pénetre l'ombre, & la dissipe au crépuscule du matin. Toute incertitude enfin cesse : on distingue la voile, on reconnoît le pavillon ; & ce rivage, qui n'avoit jusqu'alors répété que des plaintes & des gémissemens, retentit de cris d'allégresse. Mais le vaisseau, en abordant, étouffe bientôt ces transports. Les Matelots qui le conduisent, sont l'unique secours qu'on envoie à Pizarre ; & ce qui l'afflige encore plus lui-même, on le rappelle, on l'oblige à partir. Il en est outré de douleur. „ Hé quoi, dit-il, on nous envie jusqu'au „ triste honneur de mourir sur ces bords " ! Et puis, rappellant son courage : „ Nous y re„ viendrons, reprit-il ; & je ne veux m'en

„ éloigner qu'après avoir marqué moi-même „ le rivage où nous descendrons ". Avant de quitter la Gorgone, il voulut y laisser un monument de sa gloire. Il écrivit sur un rocher; au bas duquel les flots se brisent: „ *Ici* „ *treize hommes* (& ils étoient nommés) *abandonnés de la nature entiere, ont éprouvé* „ *qu'il n'est point de maux que le courage* „ *ne surmonte. Que celui qui veut tout oser,* „ *apprenne donc à tout souffrir* ".

Alors, montant sur le navire qu'on leur amenoit, ils s'avancent jusqu'au rivage de Tumbès.

CHAPITRE XIX.

LA, tout ce qui s'offre à leurs yeux, annonce un Peuple industrieux & riche. Pizarre fait dire à ce Peuple qu'il recherche son amitié; & bientôt il le voit en foule se rassembler sur le rivage. Il voit son navire entouré de radeaux (*) chargés de présens: ce sont des grains, des fruits & des breuvages, dont les vases d'or sont remplis. Sensible à la bonté, à la magni-

(*) Ces radeaux s'appelloient des *balzes*.

ficence de ce Peuple doux & paiſible, Pizarre s'applaudit d'avoir enfin trouvé des hommes; mais ſes compagnons s'applaudiſſent d'avoir trouvé de l'or.

Les Indiens, ſans défiance comme ſans artifice, ſollicitoient les Caſtillans à deſcendre ſur le rivage. Pizarre le permit, mais ſeulement à deux des ſiens, à Candie & à Molina. A peine ſont-ils deſcendus, qu'une foule empreſſée & careſſante les environne. Le Cacique lui-même les conduit dans ſa ville, les introduit dans ſon palais, & leur fait parcourir les demeures tranquilles de ſes citoyens fortunés. Ces hommes ſimples les reçoivent, comme des amis tendres reçoivent des amis; & avec l'ingénuité, la ſécurité de l'enfance, ils leur étalent ces richeſſes qu'ils auroient dû enſevelir.

„ Quoi de plus touchant, diſoit Molina, „ que l'innocence de ce Peuple? — Il eſt vrai „ qu'il eſt ſimple, & facile à civiliſer, diſoit „ Candie "; & cependant, le crayon à la main, au milieu des Sauvages, il levoit le plan de la ville & des murs qui l'environnoient. Les Indiens, enchantés de l'art ingénieux avec lequel ſa main traçoit comme l'ombre de leurs murailles, ne ſe laſſoient pas d'admirer ce prodige nouveau pour eux. Ils étoient loin de ſoupçonner que ce fût une perfidie. „ Que fai-

„ tes-vous, lui demande Alonzo? — J'exa-
„ mine, répond Candie, par où l'on peut les
„ attaquer. — Les attaquer? Quoi! dans le
„ moment même qu'ils se livrent à vous sans
„ crainte & sur la foi de l'hospitalité, vous
„ méditez le noir projet de les surprendre dans
„ leurs murs? Etes-vous assez lâche?.... —
„ Et vous, reprit Candie, êtes-vous assez in-
„ sensé pour croire qu'on passe les mers, &
„ qu'on vienne d'un monde à l'autre pour
„ s'attendrir, comme des enfans, sur l'imbé-
„ cillité d'un Peuple de Sauvages? On feroit
„ de belles conquêtes avec vos timides ver-
„ tus. — Peut-être, dit Alonzo. Mais est-
„ ce bien Pizarre qui fait lever le plan de ces
„ murs? — C'est lui-même. — J'en doute
„ encore. — Vous m'insultez. — Je l'estime
„ trop pour vous croire". Et, à ces mots, l'impétueux jeune homme arrache des mains de Candie le dessin qu'il avoit tracé.

Tout-à-coup, se lançant l'un à l'autre un regard de colere, ils écartent la foule, & l'épée étincelle comme un éclair dans leurs vaillantes mains. Les Sauvages, persuadés que ce combat n'étoit qu'un jeu, applaudissoient d'abord, avec les regards de la joie & les signes naïfs de l'admiration, à l'adresse dont l'un & l'autre paroient les coups les plus rapides.

Mais, lorſqu'ils virent le ſang couler, ils jetterent des cris perçans de douleur & d'effroi; & leur Roi, ſe précipitant lui-même entre les deux épées, s'écrie: „ Arrête! arrête! C'eſt „ mon hôte, c'eſt mon ami, c'eſt le ſang de „ ton frere que tu fais couler." On s'empreſſe, on les retient, on les déſarme, on les mene ſur le vaiſſeau.

Pizarre, inſtruit de leur querelle, les reprit tous les deux; mais, quelqu'égalité qu'il affectât dans ſes reproches, Alonzo crut s'appercevoir que Candie étoit approuvé. Un noir chagrin s'empara de ſon ame. Il ſe rappella les conſeils du vertueux Barthelemi; il ſe retraça le ſupplice du vieillard Indien qu'on avoit fait brûler, la guerre injuſte & meurtriere qu'on avoit livrée à ces peuples, l'avidité impatiente de ſes compagnons à la vue de l'or. Enfin l'exemple du paſſé ne lui fit voir dans l'avenir que le meurtre & que le ravage; & dès-lors il ſe repentit de s'être engagé ſi avant.

Comme il étoit chéri des Indiens, c'étoit lui que Pizarre chargeoit le plus ſouvent d'aller pourvoir aux beſoins du navire. Un jour qu'il étoit deſcendu, il fut accueilli par ce Peuple avec une amitié ſi naïve & ſi tendre, qu'il ne put retenir ſes pleurs. „ Dans quelques mois, „ peut-être, diſoit-il en lui-même, les fertiles

„ bords de ce fleuve, ces champs couverts „ de moiſſons, ces vallons peuplés de trou- „ peaux, ſeront tous ravagés; les mains qui „ les cultivent ſeront chargées de chaînes; & „ de ces Indiens ſi doux & ſi paiſibles, des „ milliers ſeront égorgés, & le reſte, réduit „ au plus dur eſclavage, périra miſérablement „ dans les travaux des mines d'or. Peuple in- „ nocent & malheureux! non, je ne puis t'a- „ bandonner; je me ſens attaché à toi, com- „ me par un charme invincible. Je ne trahis „ point ma patrie, en me déclarant l'ennemi „ des brigands qui la déshonorent, & en cher- „ chant moi-même à lui gagner les cœurs ". Telle fut ſa réſolution; & il écrivit à Pizarre: „ J'aime les Indiens; je reſte parmi eux, par- „ ce qu'ils ſont bons & juſtes. Adieu. Vous „ trouverez en moi un médiateur, un ami, ſi „ vous reſpectez avec eux les droits de la na- „ ture; un ennemi, ſi, par la force, le bri- „ gandage & la rapine, vous violez ces droits „ ſacrés ".

Pizarre, affligé de la perte d'Alonzo, le fit preſſer de revenir. On le trouva au milieu des Sauvages, éclairant leur raiſon, & jouiſſant de leurs careſſes. „ Racontez à Pizarre ce que „ vous avez vu, dit-il à ceux qui venoient „ le chercher; & que mon exemple lui ap-

„ prenne que le plus sûr moyen de captiver „ ces Peuples, c'est d'être juste & bienfai- „ sant ".

L'un des regrets de Pizarre, en quittant ces bords, fut d'y laisser ce vaillant jeune homme. Mais celui-ci n'avoit jamais été plus heureux que dans ce moment. Se voyant au milieu d'un Peuple naturellement simple & doux, il jouissoit du calme des passions; il respiroit l'air pur de l'innocence; il prenoit plaisir à l'entendre célébrer les vertus des Incas, enfans du Soleil, & mettre au rang de leurs bienfaits l'heureuse révolution qui s'étoit faite dans les mœurs, lorsque, par la raison, plus que par la force des armes, les Incas l'avoient obligé de suivre leur culte & leurs loix. Alonzo, à son tour, leur donnoit une idée de nos mœurs & de nos usages, des progrès de nos connoissances, & des prodiges de nos arts. Ce merveilleux les étonnoit. Le Cacique lui demanda ce qui l'avoit engagé à se séparer de ses amis, & à demeurer sur ces bords? „ Ceux avec qui „ je suis venu, lui répondit Alonzo, m'ont „ dit: Allons faire du bien aux habitans du „ Nouveau Monde; aussi-tôt je les ai suivis. „ J'ai vu qu'ils ne pensoient qu'à vous faire „ du mal; & je les ai abandonnés". Il lui raconta le sujet de sa querelle avec Candie.

L'Indien en fut pénétré de reconnoissance pour lui. Il le regardoit avec une admiration douce & tendre; & il disoit tout bas: „ Il en est di-„ gne, il en est plus digne que moi". L'heure du sommeil approchoit; le Cacique prit congé d'Alonzo; mais, en s'en allant, il retournoit vers lui les yeux, & levoit les mains vers le ciel.

Le lendemain, il vient le trouver dès l'aurore: „ Eveille-toi, Roi de Tumbès, lui dit-„ il, en lui présentant son diadême & ses ar-„ mes, éveille-toi; reçois de ma main la cou-„ ronne. J'y ai bien pensé: je te la dois. J'ai „ ton courage & ta bonté, mais je n'ai pas „ tes lumieres. Prends ma place, regne sur „ nous. Je serai ton premier Sujet. L'Inca „ l'approuvera lui-même". Alonzo, confondu de voir dans un Sauvage cet exemple inoui de modestie & de magnanimité, sentit ce que l'orgueil ignore, que la véritable grandeur & la simplicité se touchent & qu'il est rare qu'un cœur droit ne soit pas un cœur élevé. Il rendit graces au Cacique, & lui dit: „ Tu es „ juste & bon: tu dois être aimé de ton Peu-„ ple. Laissons-lui son Roi. D'autres soins „ doivent occuper ton ami".

Bientôt après, il vit venir les plus heureuses meres, celles qui pouvoient s'applaudir d'avoir

les filles les plus belles, & qui, les menant par la main, les lui préſentoient à l'envie. „ Daigne agréer, lui diſoient-elles, cette jeune „ & douce compagne. Elle excelle à filer „ la laine; elle en fait les plus beaux tiſſus. „ Elle eſt ſenſible; elle t'aimera. Tous les „ matins, à ſon réveil, elle ſoupire après un „ époux; & du moment qu'elle t'a vu, tu es „ l'époux que ſon cœur deſire. Tous mes enfans ont été beaux; les ſiens le ſeront encore plus: car tu ſeras leur pere; & jamais „ nos campagnes n'ont rien vu de ſi beau „ que toi ".

Molina ſe fût livré ſans peine aux charmes de la beauté, de l'innocence & de l'amour. Mais, ſe donner une compagne, c'étoit lui-même s'engager; & ſes deſſeins demandoient un cœur libre. Il avoit appris du Cacique qu'au-delà des montagnes, deux Incas, deux fils du Soleil, ſe partageoient un vaſte Empire; & dès-lors il avoit formé la réſolution de ſe rendre à leur Cour. „ L'Inca, Roi de „ Cuſco, lui diſoit le Cacique, eſt ſuperbe, „ inflexible; il ſe fait redouter. Celui de Quito, bien plus doux, ſe fait adorer de ſes „ Peuples. Je ſuis du nombre des Caciques „ que ſon pere a mis ſous ſes loix ". Alonzo, pour ſe rendre à la Cour de Quito, demanda

deux fideles guides. Le Cacique auroit bien voulu le retenir encore. „ Quoi! ſi-tôt, tu „ veux nous quitter, lui diſoit-il. Eh! dans quel „ lieu ſeras-tu plus aimé, plus révéré que par- „ mi nous? — Je vais pourvoir à ton ſalut, „ lui répondit Alonzo, & engager l'Inca à „ prendre avec moi ta défenſe: car vos en- „ nemis vont dans peu revenir ſur ces bords. „ Mais ne t'allarme point. Je viendrai moi- „ même, à la tête des Indiens, te ſecourir ". Ce zele attendrit le Cacique; & les larmes de l'amitié accompagnerent ſes adieux. Lui-même il choiſit les deux guides que ſon ami lui demandoit; & avec eux Alonzo, traverſant les vallées, ſuivit la rive du Dolé, qui prend ſa ſource vers le nord.

CHAPITRE XX.

APRÈS une marche pénible, ils approchoient de l'équateur, & alloient paſſer un torrent qui ſe jette dans l'Emeraude, lorſqu'Alonzo vit ſes deux guides interdits & troublés, ſe parler l'un à l'autre, avec des mouvemens d'effroi. Il leur en demande la cauſe. „ Regarde, lui dit „ l'un d'eux, au ſommet de la montagne.

„ Vois-tu ce point noir dans le ciel? Il va „ groſſir, & former un affreux orage ". En effet, peu d'inſtans après, ce point nébuleux s'étendit; & le ſommet de la montage fut couvert d'un nuage ſombre.

Les Sauvages ſe hâtent de paſſer le torrent. L'un d'eux le traverſe à la nage, & attache au bord oppoſé un long tiſſu de liane (*a*), auquel Alonzo ſuſpendu dans une corbeille d'oſier, paſſe rapidement; l'autre Indien le ſuit; & dans le même inſtant, un murmure profond donne le ſignal de la guerre que les vents vont ſe déclarer. Tout-à-coup leur fureur s'annonce par d'effroyables ſifflemens. Une épaiſſe nuit enveloppe le ciel, & le confond avec la terre; la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en redouble encore la noirceur; cent tonnerres qui roulent, & ſemblent rebondir ſur une chaîne de montagnes, en ſe ſuccédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugiſſement qui s'abaiſſe & qui ſe renfle comme celui des vagues. Aux ſecouſſes que la montagne reçoit du tonnerre & des vents, elle s'ébranle, elle s'entr'ouvre; & de ſes flancs, avec un bruit horrible, tombent de rapides torrens. Les animaux, épou-

(*a*) Ces ponts s'appellent tarabites. La liane eſt une eſpece d'oſier.

vantés, s'élançoient des bois dans la plaine; & à la clarté de la foudre, les trois voyageurs pâlissans voyoient passer à côté d'eux le lion, le tigre, le linx, le léopard, aussi tremblans qu'eux-mêmes. Dans ce péril universel de la nature, il n'y a plus de férocité; & la crainte a tout adouci.

L'un des guides d'Alonzo avoit, dans sa frayeur, gagné la cîme d'une roche. Un torrent, qui se précipite en bondissant, la déracine & l'entraîne; & le Sauvage, qui l'embrasse, roule avec elle dans les flots. L'autre Indien croyoit avoir trouvé son salut dans le creux d'un arbre; mais une colonne de feu, dont le sommet touche à la nue, descend sur l'arbre, & le consume avec le malheureux qui s'y étoit sauvé.

Cependant Molina s'épuisoit à lutter contre la violence des eaux: il gravissoit dans les ténebres, saisissant tour-à-tour les branches, les racines des bois qu'il rencontroit, sans songer à ses guides, sans autre sentiment que le soin de sa propre vie: car il est des momens d'effroi, où l'homme, absorbé en lui-même, n'est plus sensible que pour lui.

Enfin il arrive, en rampant, au bas d'une roche escarpée; &, à la lueur des éclairs, il voit une caverne ténébreuse & profonde, dont

l'horreur l'auroit glacé dans tout autre moment. Meurtri, épuisé de fatigue, il se jette au fond de cet antre; & là, rendant graces au ciel, il tombe dans l'accablement.

L'orage enfin s'appaise; les tonnerres, les vents cessent d'ébranler la montagne; les eaux des torrens, moins rapides, ne mugissent plus à l'entour; & Molina sent couler dans ses veines le baume du sommeil. Mais un bruit plus terrible que celui des tempêtes, le frappe, au moment même qu'il alloit s'endormir.

Ce bruit, pareil au broyement des cailloux, est celui d'une multitude de serpens (*), dont la caverne est le refuge. La voûte en est revêtue; & entrelacés l'un à l'autre, ils forment, dans leurs mouvemens, ce bruit qu'Alonzo reconnoît. Il sait que le venin de ces serpens est le plus subtil des poisons; qu'il allume soudain, & dans toutes les veines, un feu qui dévore & consume, au milieu des douleurs les plus intolérables, le malheureux qui en est atteint. Il les entend; il croit les voir rampans autour de lui, ou pendus sur sa tête, ou roulés sur eux-mêmes, & prêts à s'élancer sur lui. Son courage épuisé succombe; son sang se glace

(*) Les Serpens à sonnettes.

de frayeur; à peine il oſe reſpirer. S'il veut ſe traîner hors de l'antre, ſous ſes mains, ſous ſes pas, il tremble de preſſer un de ces dangereux reptiles. Tranſi, friſſonnant, immobile, environné de mille morts, il paſſe la plus longue nuit dans une pénible agonie, deſirant, frémiſſant de revoir la lumiere, ſe reprochant la crainte qui le tient enchaîné, & faiſant ſur lui-même d'inutiles efforts pour ſurmonter cette foibleſſe.

Le jour qui vint l'éclairer, juſtifia ſa frayeur. Il vit réellement tout le danger qu'il avoit preſſenti; il le vit plus horrible encore. Il falloit mourir, ou s'échapper. Il ramaſſe péniblement le peu de forces qui lui reſtent; il ſe ſouleve avec lenteur, ſe courbe, & les mains appuyées ſur ſes genoux tremblans, il ſort de la caverne, auſſi défait, auſſi pâle qu'un ſpectre qui ſortiroit de ſon tombeau. Le même orage qui l'avoit jetté dans le péril, l'en préſerva: car les ſerpens en avoient eu autant de frayeur que lui-même; & c'eſt l'inſtinct de tous les animaux, dès que le péril les occupe, de ceſſer d'être malfaiſans.

Un jour ſerein conſoloit la nature des ravages de la nuit. La terre, échappée comme d'un naufrage, en offroit partout les débris. Des forêts, qui, la veille, s'élançoient juſqu'aux nues,

nues, étoient courbées vers la terre; d'autres sembloient se hériſſer encore d'horreur. Des collines, qu'Alonzo avoit vu s'arrondir sous leur verdoyante parure, entr'ouvertes en précipices, lui montroient leurs flancs déchirés. De vieux arbres déracinés, précipités du haut des monts, le pin, le palmier, le gayac, le caobo, le cedre, étendus, épars dans la plaine, la couvroient de leurs troncs briſés & de leurs branches fracaſſées. Des dents de rochers détachées, marquoient la trace des torrens; leur lit profond étoit bordé d'un nombre effrayant d'animaux, doux, cruels, timides, féroces, qui avoient été ſubmergés & revomis par les eaux.

Cependant ces eaux, écoulées, laiſſoient les bois & les campagnes ſe ranimer aux rayons du jour naiſſant. Le ciel ſembloit avoir fait la paix avec la terre, & lui ſourire en ſigne de faveur & d'amour. Tout ce qui reſpiroit encore, recommençoit à jouir de la vie; les oiſeaux, les bêtes ſauvages avoient oublié leur effroi; car le prompt oubli des maux eſt un don que la nature leur a fait, & qu'elle a refuſé à l'homme.

Le cœur d'Alonzo, quoique flétri par la crainte & par la douleur, ſentit un mouvement de joie. Mais, en ceſſant de craindre pour

lui-même, il trembla pour ses compagnons. Sa voix à grands cris les appelle ; ses yeux les cherchent vainement ; il ne les revoit plus ; & les échos seuls lui répondent. „ Hélas ! s'écria-„ t-il, mes guides ! mes amis ! c'en est donc „ fait ? Ils ont péri sans doute. Et moi, que „ vais-je devenir" ? Le jeune homme, à ces mots, se croyant poursuivi par un malheur inévitable, retomba dans l'abattement. Pour comble de calamité, il ne retrouva plus le peu de vivres qu'ils avoient pris, & dont il sentoit le besoin, par l'épuisement de ses forces. La nature y pourvut ; les mangles, les bananes, l'oca furent ses alimens (*b*).

Aussi loin que la vue pouvoit s'étendre, il cherchoit des lieux habités ; il n'en voyoit aucun indice ; son courage étoit épuisé. Enfin il découvre un sentier pratiqué entre deux montagnes. Heureux de voir des traces d'hommes, l'espérance & la joie se raniment en lui ; l'obscurité de cette route, où des rochers, suspendus sur sa tête, laissent à peine un étroit passage à la lumiere, ne lui inspire aucune horreur. L'instinct, qui sembloit l'attirer vers un lieu où il espéroit de trouver ses semblables, précipi-

(*b*) L'oca est une racine savoureuse ; les mangles & les bananes sont des fruits.

voit ſes pas, & le rendoit inſenſible à la fatigue & au danger. Il ſort enfin de ce ſentier profond, & il découvre une campagne, ſemée çà & là de cabanes & de troupeaux. Il reſpire; & tendant les mains au ciel, il lui rend grace.

A peine a-t-il paru, que des Sauvages l'environnent avec des cris & des tranſports, qu'il prend pour des ſignes de joie. Il s'approche, & leur tend les bras. Il ne voit pas ſur leurs viſages la ſimple & naïve douceur des Peuples de Tumbès: leur ſourire même eſt cruel; leur regard lui paroît moins curieux qu'avide; & leur accueil, tout careſſant qu'il eſt, a je ne ſais quoi d'effrayant. Cependant Alonzo s'y livre. „ Indiens, leur dit-il, je ſuis un Etran-„ ger, mais un Etranger qui vous aime. Ayez „ pitié de l'abandon où je me vois réduit ". Comme il diſoit ces mots, il ſe voit chargé de liens; les cris d'allégreſſe redoublent; & il eſt conduit au hameau. Les femmes ſortent des cabanes, tenant par la main leurs enfans. Elles entourent le poteau où Molina eſt attaché; & on le laiſſa au milieu d'elles.

Il vit bien qu'il étoit tombé chez un Peuple d'antropophages. En lui liant les mains, on l'avoit dépouillé, triſte préſage de ſon ſort! Il entendoit les Sauvages, répandus dans le ha-

meau, s'inviter l'un l'autre à la fête; & les chanſons des femmes, qui ſe réjouiſſoient & qui danſoient autour de lui, ne lui déguiſoient pas ce qui alloit ſe paſſer. „ Enfans, diſoient-„ elles, chantez: vos peres ſont tombés ſur „ une bonne proie. Chantez; vous ſerez du „ feſtin ".

Tandis qu'elles s'applaudiſſoient, le malheureux Alonzo, pâle, tremblant, les regardoit, de l'œil dont le cerf aux abois regarde la meute affamée. La nature fit un effort ſur elle-même; il raſſembla le peu de forces que lui laiſſoit la peur dont il étoit ſaiſi; & s'adreſſant à ces femmes Sauvages: „ Lorſque vos enfans, „ leur dit-il, ſont ſuſpendus à vos mamelles, „ & que leur pere les careſſe & vous ſourit „ avec amour, combien ne ſeroit pas cruel „ celui qui viendroit, dans vos bras, déchi-„ rer le fils & le pere, comme vous m'allez „ déchirer? La nature vous a donné des enne-„ mis dans les bêtes ſauvages; vous pouvez „ leur livrer la guerre, & vous abreuver de „ leur ſang. Mais moi, je ſuis un homme „ innocent & paiſible, qui ne vous ai fait au-„ cun mal. Une femme ſemblable à vous m'a „ porté dans ſes flancs, & m'a nourri de ſon „ lait. Si elle étoit ici, vous la verriez, trem-„ blante, vous conjurer, par vos entrailles,

„ d'épargner ſon malheureux fils. Réſiſteriez-
„ vous à ſes pleurs, & laiſſeriez-vous égorger
„ un fils dans les bras de ſa mere? La vie eſt
„ pour moi peu de choſe; mais ce qui me
„ touche bien plus, c'eſt le péril qui vous me-
„ nace, & le ſoin de votre défenſe contre une
„ puiſſance terrible, qui va venir vous atta-
„ quer. Je le ſavois, j'allois, pour vous, im-
„ plorer à Quito le ſecours des Incas. Pour
„ vous, je me ſuis expoſé, dans ce pénible
„ & long voyage, au danger d'être pris, d'être
„ déchiré par vos mains. Femmes Indiennes,
„ croyez que je ſuis votre ami, celui de vos
„ enfans, celui même de vos époux. Voulez-
„ vous dévorer la chair de votre ami, boire le
„ ſang de votre frere "?

Ces femmes, étonnées, le contemploient en l'écoutant; & par degrés leur cœur farouche étoit ému, & s'amolliſſoit à ſa voix. La nature a pour tous les yeux deux charmes tout-puiſſans, lorſqu'ils ſe trouvent réunis: c'eſt la jeuneſſe & la beauté. Du moment qu'il avoit parlé, ſa pâleur s'étoit diſſipée; les roſes de ſes levres & de ſon teint avoient repris tout leur éclat; ſes beaux yeux noirs ne jetoient point ces traits de feu dont ils auroient brillé, ou dans l'amour, ou dans la joie: ils étoient languiſſans; & ils n'en étoient que plus tendres.

Les ondes de ſes longs cheveux flottantes ſur l'ivoire de ſes bras enchainés, en relevoient la blancheur éclatante; & ſa taille, dont l'élégance, la nobleſſe, la majeſté formoient un accord raviſſant, ne laiſſoit rien imaginer au-deſſus d'un ſi beau modele. Dans la Cour d'Eſpagne, au milieu de la plus brillante jeuneſſe, Molina l'auroit effacée. Combien plus rare & plus frappant devoit être, chez des Sauvages, le prodige de ſa beauté? Ces femmes y furent ſenſibles. La ſurpriſe fit place à l'attendriſſement, l'attendriſſement à l'ivreſſe. Ces enfans qu'elles amenoient pour les abreuver de ſon ſang, elles les prennent dans leurs bras, les élevent à ſa hauteur, & pleurent en voyant qu'il leur ſourit avec tendreſſe & qu'il leur donne des baiſers.

Dans ce moment, les Indiens ſe raſſemblent en plus grand nombre. Armés de ces pierres tranchantes, qu'ils ſavent éguiſer, ils ſe jetoient ſur la victime, impatiens de lui ouvrir les veines, & d'en voir ruiſſeler le ſang. Plus tremblantes qu'Alonzo même, les femmes l'environnent avec des cris perçans, & tendant les mains aux Sauvages: „ Arrêtez! épargnez ce „ malheureux jeune homme. C'eſt votre ami, „ c'eſt votre frere. Il vous aime; il veut vous „ défendre d'un ennemi cruel, qui vient vous „ attaquer. Il alloit implorer pour vous le ſe-

„ cours du Roi des montagnes. Laiſſez-le „ vivre: il ne vit que pour nous". Ces cris, cet étrange langage étonnerent les Indiens. Mais leur inſtinct féroce les preſſoit. Ils dévoroient des yeux Alonzo, & tâchoient de ſe dégager des bras de leurs compagnes, pour ſe jeter ſur lui. „ Non, tigres, non, s'écrierent-elles, vous „ ne boirez pas ſon ſang, ou vous boirez auſſi „ le nôtre". Ces hommes farouches s'arrêtent. Ils ſe regardent entre eux, immobiles d'étonnement. „ Dans quel délire, diſoient-ils, ce captif a plongé nos femmes! Etes-vous inſenſées? & ne voyez-vous pas que, pour s'échapper, il vous flatte? Eloignez-vous, & „ nous laiſſez dévorer en paix notre proie. — „ Si vous y touchez, dirent-elles, nous jurons toutes, par le cœur du lion, dont vous „ êtes nés, de maſſacrer vos enfans, de les „ déchirer à vos yeux, & de les dévorer nous-„ mêmes". A ces mots, les plus furieuſes, ſaiſiſſant leurs enfans par les cheveux, & d'une main les tenant ſuſpendus aux yeux de leurs maris, grinçoient les dents, & rugiſſoient. Ils en furent épouvantés. „ Qu'il vive, dirent-ils, „ puiſque vous le voulez"; & ils dégagerent Alonzo.

„ Nous voyons bien, lui dirent-ils, que tu „ poſſedes l'art des enchantemens; mais du

„ moins apprends-nous quel ennemi nous me-
„ nace? — Un Peuple cruel & terrible, leur
„ répondit Alonzo. — Et tu allois, disent nos
„ femmes, demander au Roi des montagnes
„ de venir à notre secours? — Oui, c'est dans
„ ce dessein que je suis parti de Tumbès; mais
„ j'ai perdu mes guides. — Nous t'en donne-
„ rons un, qui te menera jusqu'au fleuve, au
„ bord duquel est un chemin qui remonte jus-
„ qu'à sa source. Mais assiste à notre festin".

A ce festin, où des béliers sanglans étoient déchirés, dévorés, comme lui-même il devoit l'être, Alonzo frissonnoit d'horreur. Il eut cependant le courage de demander au Cacique, s'il ne sentoit pas la nature se soulever, lorsqu'il mangeoit la chair, ou qu'il buvoit le sang des hommes? „Par le lion! dit le Sauvage,
„ un inconnu, pour moi, n'est qu'un animal
„ dangereux. Pour m'en délivrer, je le tue;
„ quand je l'ai tué, je le mange. Il n'y a rien
„ là que de juste; & je ne fais tort qu'aux
„ vautours ".

Après le festin, le Cacique invitoit Alonzo à passer la nuit dans sa cabane, lorsque les femmes vinrent en foule, & lui dirent: „Va-
„ t-en. Ils sont assouvis; ils s'endorment.
„ N'attends pas qu'ils s'éveillent & que la faim
„ les presse. Nous les connoissons. Fuis; tu

„ ſerois dévoré ". Cet avis ſalutaire preſſa le départ d'Alonzo. Il ſe mit en chemin avec ſon nouveau guide, non ſans avoir baiſé cent fois les mains qui l'avoient délivré.

CHAPITRE XXI.

En arrivant au bord de l'Emeraude, il fut ſurpris de voir à l'autre rive un Peuple nombreux s'embarquer, avec ſes femmes & ſes enfans, ſur une flotte de canots. Il ordonne à ſon guide de paſſer à la nage, & de demander à ce Peuple s'il deſcend vers Atacamès, ou s'il remonte l'Emeraude, & s'il veut recevoir ſur l'un de ſes canots un Etranger, ami des Indiens.

Le Chef de cette Colonie lui fit répondre qu'il remontoit le fleuve; qu'il ne refuſoit point un homme qui s'annonçoit en ami; & qu'il lui envoyoit un canot, pour venir lui parler lui-même.

Le jeune homme, après les périls auxquels il venoit d'échapper, ne voyoit plus rien à craindre. Il prend congé de ſon guide, entre ſans défiance dans le canot, & paſſe à l'autre bord.

„ Tu es Eſpagnol, & tu t'annonces comme l'ami des Indiens, lui dit, en le voyant, „ le Chef de cette troupe de Sauvages? — Je „ ſuis Eſpagnol, lui répondit Alonzo; & je „ donnerois tout mon ſang pour le ſalut des „ Indiens. C'eſt leur intérêt qui m'engage" .... Comme il diſoit ces mots, ſes yeux furent frappés d'une figure que les Indiens portoient à côté du Cacique. A cette vue, Alonzo ſe trouble; la ſurpriſe, la joie & l'attendriſſement ſuſpendent ſon récit, & lui coupent la voix. Dans cette image, il entrevoit les traits, il reconnoît du moins le vêtement & l'attitude de Las-Caſas. „ Ah! dit-il, d'une voix tremblante, „ eſt-ce Las-Caſas? eſt-ce lui qu'on révere „ ici comme un Dieu"? Et il embraſſe la ſtatue. „ C'eſt lui-même, dit le Cacique. Eſt-il „ connu de toi? — S'il eſt connu de moi! „ lui, dont les ſoins, l'exemple & les leçons „ ont formé ma jeuneſſe! Ah! vous êtes tous „ mes amis, puiſque ſes vertus vous ſont che- „ res, & que vous en gardez le ſouvenir". A ces mots, il ſe jette dans les bras du Cacique. „ D'où venez-vous? ajouta-t-il; où l'a- „ vez vous laiſſé? & quel prodige nous raſſem- „ ble"? Deux freres, qu'une amitié ſainte auroit unis dès le berceau, n'auroient pas éprouvé des mouvemens plus doux, en ſe réuniſſant, après une cruelle abſence.

„ Peuple, dit Capana, c'eſt l'ami de Las-
„ Caſas, que je rencontre ſur ces bords". Auſſi-tôt le Peuple s'empreſſe à témoigner au Caſtillan le plaiſir de le poſſéder. „ Tu es „ l'ami de Las-Caſas! viens, que nous te „ ſervions", lui diſent les femmes Indiennes; & d'un air ſimple & careſſant, elles l'invitent à ſe repoſer. Cependant l'une va puiſer, au bord du fleuve, une eau plus fraîche & plus pure que le cryſtal, & revient lui laver les pieds; l'autre démêle, arrange, attache ſur ſa tête les ondes de ſes longs cheveux; l'autre, en eſſuyant la pouſſiere dont ſon viſage eſt couvert, s'arrête & l'admire en ſilence.

Alonzo attendrit le Cacique en lui faiſant l'éloge de Las-Caſas; & le Cacique lui raconta le voyage de l'homme juſte dans le vallon qui leur ſervoit d'aſyle. „ Hélas! ajouta „ le Sauvage, le croiras-tu? Cet Eſpagnol „ que nous avions ſauvé, à la priere de Las-„ Caſas, c'eſt lui qui nous a perdus. — Lui? „ — Lui-même. — Le malheureux vous „ a trahis! — Oh non: ce jeune homme „ étoit bon. Mais ſon pere étoit un perfide. „ Il l'a fait épier, comme il revenoit parmi „ nous; & notre aſyle découvert, il a fallu „ l'abandonner. Las d'être pourſuivis, nous „ cherchons un refuge dans le royaume des

„ Incas. C'eſt à Quito que nous allons; &
„ pour éviter les montagnes, nous avons pris
„ ce long détour. — C'eſt auſſi à Quito que
„ j'ai deſſein d'aller, dit Molina"; & il lui
„ apprit comment, ayant quitté Pizarre, tou-
„ ché des maux qui menaçoient les Peuples
„ de ces bords, il avoit réſolu d'aller trouver
Ataliba, pour l'appeller à leur ſecours. „ Ah!
„ lui dit le Cacique, je reconnois en toi le
„ digne ami de l'homme juſte: il me ſemble
„ voir dans tes yeux une étincelle de ſon ame.
„ Sois notre guide; préſente-nous à l'Inca
„ comme tes amis, & réponds-lui de notre
„ zele".

La Colonie s'embarque; on remonte le fleuve; & lorſqu'affoibli vers ſa ſource, il ne porte plus les canots, on ſuit le ſentier qui pénetre à travers l'épaiſſeur des bois. Les racines, les fruits ſauvages, les oiſeaux bleſſés dans leur vol par les fleches des Indiens, le chevreuil & le daim timides, atteints de même dans leur courſe, ou pris dans des liens tendus & cachés ſous leurs pas, ſervent de nourriture à ce Peuple nombreux.

Après avoir franchi cent fois les torrens & les précipices, on voit les forêts s'éclaircir, & la ſtérilité ſuccede à l'excès importun de la fécondité. Au lieu de ces bois ſi touffus, où

la terre, trop vigoureuſe, prodigue & perd les fruits d'une folle abondance, l'œil ne découvre plus au loin que des ſables arides & que des rochers calcinés. Les Indiens en ſont épouvantés; Alonzo en frémit lui-même. Mais à peine ils ſont arrivés ſur la croupe de la montagne, il ſemble qu'un rideau ſe leve, & ils découvrent le vallon de Quito, les délices de la nature. Jamais ce vallon ne connut l'alternative des ſaiſons; jamais l'hiver n'a dépouillé ſes rians côteaux; jamais l'été n'a brûlé ſes campagnes. Le laboureur y choiſit le temps de la culture & de la moiſſon. Un ſillon y ſépare le printemps de l'automne. La naiſſance & la maturité s'y touchent; l'arbre, ſur le même rameau, réunit les fleurs & les fruits.

Les Indiens, Molina à leur tête, marchent vers les murs de Quito, l'arc pendu au carquois, & tenant par la main leurs enfans & leurs femmes, ſignes naturels de la paix. Ce fut aux portes de la ville un ſpectacle nouveau, que de voir tout un Peuple demander l'hoſpitalité. L'Inca, dès qu'il lui eſt annoncé, ordonne qu'on l'introduiſe, & qu'on l'amene devant lui. Il ſort lui-même, avec la dignité d'un Roi, de l'intérieur de ſon palais, ſuivi d'une nombreuſe Cour, s'avance juſqu'au veſtibule, & y reçoit ces Etrangers.

Le jeune Eſpagnol, qui marchoit à côté du Cacique, ſaluoit le Monarque, & alloit lui parler; mais il fut prévenu par les frémiſſemens & par les cris des Mexicains. „Ciel! „ dirent-ils, un de nos oppreſſeurs! Oui, „ pourſuivit Orozimbo, je reconnois les traits, „ les vêtemens de ces barbares. Inca, cet „ homme eſt Caſtillan. Laiſſe-moi venger ma „ patrie". En diſant ces mots, il avoit l'arc tendu, & alloit percer Molina. L'Inca mit la main ſur la fleche. „ Cacique, lui dit-il, „ modérez cet emportement. Innocent ou „ coupable, tout homme ſuppliant mérite au „ moins d'être entendu. Parle, dit-il à Molina; dis-nous qui tu es, d'où tu viens, „ ce qui t'amene, ce que tu veux de moi. „ Garde ſur-tout d'en impoſer; & ſi tu es „ Caſtillan, ne ſois point étonné de l'horreur que ta vue inſpire à la famille de Montezume".

„ Ah! s'il eſt vrai, lui dit Alonzo, leur „ reſſentiment eſt trop juſte; & ce ſeroit peu „ de mon ſang pour tout celui qu'on a verſé. „ Oui, je ſuis Caſtillan; je ſuis l'un des barbares qui ont porté la flamme & le fer ſur „ ce malheureux continent; mais je déteſte „ leurs fureurs. Je viens d'abandonner leur „ flotte. Je ſuis l'ami des Indiens. J'ai tra-

„ verſé des déſerts pour venir juſqu'à toi, &
„ pour t'avertir des malheurs dont ta patrie
„ eſt menacée. Inca, ſi, comme on nous
„ l'aſſure, la juſtice regne avec toi, ſi l'hu-
„ manité bienfaiſante eſt l'ame de tes loix &
„ la vertu de ton empire, je t'offre le cœur
„ d'un ami, le bras d'un guerrier, les con-
„ ſeils d'un homme inſtruit des dangers que
„ tu cours. Mais ſi je trouve, dans ces cli-
„ mats, la nature outragée par des loix ty-
„ranniques, par un culte impie & ſanglant,
„ je t'abandonne, & je vais vivre dans le
„ fond des déſerts, au milieu des bêtes farou-
„ ches, moins cruelles que les humains.
„ Quant au Peuple que je t'amene, je ne
„ connois de lui que ſa vénération pour un
„ Caſtillan, mon ami, & le plus vertueux des
„ hommes. Je l'ai trouvé portant l'image de
„ ce reſpectable mortel. La voilà: je l'ai
„ reconnue; & dès-lors j'ai été l'ami d'un
„ Peuple vertueux lui-même, puiſqu'il adore
„ la vertu. C'eſt par ſes ſecours généreux
„ que je ſuis venu juſqu'à toi. Je te réponds
„ qu'il eſt ſenſible, intéreſſant, digne de
„ l'appui qu'il implore. Il fuit ſon pays
„ qu'on ravage; & voilà ſon Cacique, hom-
„ me généreux, ſimple & juſte, dont tu te
„ feras un ami, ſi tu ſens le prix d'un grand
„ cœur".

La franchiſe & la grandeur d'ame ont un caractere ſi fier & ſi impoſant par lui-même, qu'en ſe montrant, elles écartent la défiance & les ſoupçons. Dès que Molina eut parlé, Ataliba lui tendit la main. „ Viens, lui dit-„ il; le guerrier & l'ami, le courage de l'un, „ les conſeils de l'autre, tout ſera bien reçu „ de moi. Ton eſtime pour ce Cacique & „ pour ſon Peuple, me répond de leur foi; „ & je n'en veux point d'autre gage".

Il ordonna qu'on eût ſoin de pourvoir à tous les beſoins de ſes nouveaux Sujets. Un hameau s'éleva pour eux dans une fertile vallée; & Molina & le Cacique, reçus, logés dans le palais des enfans du Soleil, partagerent la confiance & la faveur du Monarque, avec les Héros Mexicains.

CHAPITRE XXII.

PIZARRE, de retour ſur l'iſthme, n'y avoit trouvé que des cœurs glacés, & rebutés par ſes malheurs. Il vit bien que, pour impoſer ſilence à l'envie, & pour inſpirer ſon courage à des eſprits intimidés, ſa voix ſeule ſeroit trop foible; il prit la réſolution de ſe rendre lui-

lui-même à la Cour d'Eſpagne, où il ſeroit mieux écouté.

Ce long voyage donna le temps à un rival ambitieux de tenter la même entrepriſe.

Ce fut Alvarado, l'un des compagnons de Cortès, & celui de ſes Lieutenans qui s'étoit le plus ſignalé dans la conquête du Mexique.

La province de Guatimala étoit le prix de ſes exploits; il la gouvernoit, ou plutôt il y dominoit en Monarque. Mais, toujours plus inſatiable de richeſſe & de gloire, il regardoit d'un œil avide les régions du midi.

Dans ſon partage étoient tombés Amazili & Télaſco, la ſœur & l'ami d'Orozimbo: amans heureux, dans leur malheur, de vivre & de pleurer enſemble, de partager la même chaîne, & de s'aider à la porter. Il les tenoit captifs; & il avoit appris, par un Indien, qu'Orozimbo & les neveux de Montezume, échappés au fer des vainqueurs, alloient chercher une retraite chez ces Monarques du midi, dont on lui vantoit les richeſſes. Il en conçut une eſpérance qui alluma ſon ambition.

Il avoit près de lui un Caſtillan appellé, Gomès, homme actif, ardent, intrépide, auſſi prudent qu'audacieux. „ J'ai formé, lui dit-„ il, un grand deſſein: c'eſt à toi que je le „ confie. Nous n'avons encore travaillé l'un

„ & l'autre que pour la gloire de Cortès.
„ Nos noms se perdent dans l'éclat du sien.
„ Il s'agit, pour nous, d'égaler l'honneur de
„ sa conquête, & peut-être de l'effacer. Au
„ midi de ce Nouveau Monde, est un Em-
„ pire plus étendu, plus opulent que celui
„ du Mexique : c'est le Royaume des Incas.
„ Les neveux de Montezume ont espéré d'y
„ trouver un asyle ; c'est par eux que je veux
„ gagner la confiance du Monarque dont ils
„ vont implorer l'appui. Le jeune & vaillant
„ Orozimbo est à leur tête ; sa sœur & l'amant
„ de sa sœur sont au nombre de mes escla-
„ ves ; rien de plus vif & de plus tendre que
„ leur mutuelle amitié ; & celui qui leur pro-
„ mettra de les réunir, en obtiendra tout ai-
„ sément. Un vaisseau t'attend au rivage,
„ avec cent Castillans des plus déterminés.
„ Emmene avec toi mes captifs, Amazili &
„ Télasco ; emploie avec eux la douceur, les
„ ménagemens, les caresses ; aborde aux côtes
„ du midi ; envoie à la Cour des Incas
„ donner avis à Orozimbo que la liberté de sa
„ sœur & de son ami dépend de toi, & de
„ lui-même ; qu'ils l'attendent sur ton navire ;
„ & que la faveur des Incas, l'accès de leur
„ pays, l'heureuse intelligence qu'il peut éta-
„ blir entre nous, est le prix que je lui de-

„ mande pour la rançon des deux eſclaves
„ que tu es chargé de lui rendre. Tu ſens
„ bien de quelle importance eſt l'art de mé-
„ nager cette négotiation, & avec quel ſoin
„ les ôtages doivent être gardés juſqu'à l'évé-
„ nement. Je m'en repoſe ſur ta prudence,
„ & dès demain tu peux partir ".

Il fit venir les deux amants: „ Allez re-
„ trouver Orozimbo, leur dit-il; je vous
„ rends à lui. Votre rançon eſt dans ſes
„ mains ".

La ſurpriſe d'Amazili & de Télaſco fut extrême: elle tint leur ame un moment ſuſpendue entre la joie que leur cauſoit cette étrange révolution, & la frayeur que ce ne fût un piege. Ils trembloient; ils ſe regardoient; ils levoient les yeux ſur leur maître, cherchant à lire dans les ſiens. Amazili lui dit: „ Souve-
„ rain de nos deſtinées, que tu es cruel, ſi
„ tu nous trompes! Mais que ton cœur eſt
„ généreux, ſi c'eſt lui qui nous a parlé! —
„ Je ne vous trompe point, reprit le Caſtil-
„ lan. Il n'appartient qu'à des lâches d'inſul-
„ ter à la foibleſſe, & de ſe jouer du mal-
„ heur; je ſais reſpecter l'un & l'autre. Je
„ plains le ſort de cet Empire, & je vous
„ plains encore plus, vous, de qui la fortu-
„ ne paſſée rend la chûte plus accablante.

„ Osez donc croire à mes promesses, que
„ vous allez voir s'accomplir. — Ah! lui
„ dit Télasco, je t'ai vu porter la flamme
„ dans le palais de mes peres; j'ai vu tes
„ mains rougies du sang de mes amis; enfin
„ tu m'as chargé de chaînes, & c'est le com-
„ ble de l'opprobre: mais quelques maux que
„ tu m'aies faits, ils seront oubliés; je te par-
„ donne tout; & ce qu'on ne cróira jamais,
„ je te chéris & te révere. Vois à quel point
„ tu m'attendris. Moi, qui jamais ne t'ai
„ demandé que la mort, je tombe à tes
„ pieds, je les baise, je les arrose de mes
„ pleurs".

Alvarado les embrassa avec une apparence de sensibilité: „ Si vous êtes reconnoissans
„ de mes bienfaits, leur dit-il, le seul prix
„ que j'ose en attendre, c'est que vous m'en
„ soyez témoins auprès du vaillant Orozimbo.
„ Dites-lui que, si je sais vaincre, je sais
„ aussi mériter la victoire, & ménager mes
„ ennemis, quand la paix les a désarmés".
Alors les deux captifs, emmenés au rivage, s'embarquerent sur le vaisseau, qui leva l'ancre au point du jour.

La course fut assez paisible (*a*) jusques vers

(*a*) Dans un conte très-intéressant, intitulé *Zimée*,

les îles Galapes ; mais là, on ſentit s'élever, entre l'orient & le nord, un vent rapide, auquel il fallut obéir, & ſe voir pouſſer ſur des mers qui n'avoient point encore vu de voiles. Dix fois le ſoleil fit ſon tour, ſans que le vent fût appaiſé. Il tombe enfin ; & bientôt après un calme profond lui ſuccede. Les ondes, violemment émues, ſe balancent long-temps encore après que le vent a ceſſé. Mais inſenſiblement leurs ſillons s'applaniſſent ; & ſur une mer immobile, le navire, comme enchaîné, cherche inutilement dans les airs un ſouffle qui l'ébranle ; la voile, cent fois déployée, retombe cent fois ſur les mâts. L'onde, le ciel, un horizon vague, où la vue a beau s'enfoncer dans l'abîme de l'étendue, un vuide profond & ſans bornes, le ſilence & l'immenſité, voilà ce que préſente aux matelots ce triſte & fatal hémiſphere. Conſternés, & glacés d'effroi, ils demandent au ciel des orages & des tempêtes ; & le ciel, devenu d'airain, comme la mer, ne leur offre de toutes parts qu'une

---

imprimé à la ſuite du Poëme des Saiſons, ſe trouve une deſcription aſſez ſemblable à celle-ci. Mais j'ai pris ſoin de conſtater que cette partie de mon Ouvrage étoit écrite, & connue de mes amis, avant que le conte de Ziméo fût fait. L'Auteur l'a reconnu lui-même, & m'a permis de l'en prendre à témoin.

affreuſe ſérénité. Les jours, les nuits s'écoulent dans ce repos funeſte. Ce ſoleil, dont l'éclat naiſſant ranime & réjouit la terre; ces étoiles, dont les nochers aiment à voir briller les feux étincellans; ce liquide cryſtal des eaux, qu'avec tant de plaiſir nous contemplons du rivage, lorſqu'il réfléchit la lumiere & répete l'azur des cieux, ne forment plus qu'un ſpectacle funeſte; & tout ce qui, dans la nature, annonce la paix & la joie, ne porte ici que l'épouvante, & ne préſage que la mort.

Cependant les vivres s'épuiſent. On les réduit, on les diſpenſe d'une main avare & ſévere. La nature, qui voit tarir les ſources de la vie, en devient plus avide; & plus les ſecours diminuent, plus on ſent croître les beſoins. A la diſette enfin ſuccede la famine, fléau terrible ſur la terre, mais plus terrible mille fois ſur le vaſte abîme des eaux: car au moins ſur la terre quelque lueur d'eſpérance peut abuſer la douleur & ſoutenir le courage; mais au milieu d'une mer immenſe, écarté, ſolitaire, & environné du néant, l'homme, dans l'abandon de toute la nature, n'a pas même l'illuſion pour le ſauver du déſeſpoir: il voit comme un abîme l'eſpace épouvantable qui l'éloigne de tout ſecours; ſa penſée & ſes vœux s'y per-

dent; la voix même de l'eſpérance ne peut arriver juſqu'à lui.

Les premiers accès de la faim ſe font ſentir ſur le vaiſſeau: cruelle alternative de douleur & de rage, où l'on voyoit des malheureux étendus ſur les bancs, lever les mains vers le ciel, avec des plaintes lamentables, ou courir éperdus & furieux de la proue à la poupe, & demander au moins que la mort vînt finir leurs maux. Gomès, pâle & défait, ſe montre au milieu de ces ſpectres, dont il partage les tourmens. Mais, par un effort de courage, il fait violence à la nature. Il parle à ſes ſoldats, les encourage, les appaiſe, & tâche de leur inſpirer un reſte d'eſpérance, que lui-même il n'a plus.

Son autorité, ſon exemple, le reſpect qu'il imprime, ſuſpend un moment leur fureur. Mais bientôt elle ſe rallume comme le feu d'un incendie; & l'un de ces malheureux, s'adreſſant au Capitaine, lui parle en ces terribles mots:

„ Nous avons égorgé, ſans beſoin, ſans
„ crime, ou du moins ſans remords, des mil-
„ liers de Mexicains: Dieu nous les avoit li-
„ vrés, diſoit-on, comme des victimes, dont
„ nous pouvions verſer le ſang. Un Infidele,
„ une bête farouche, ſont égaux devant lui;
„ on nous l'a répété cent fois. Tu tiens en

„ tes mains deux Sauvages; tu vois l'extrêmi-
„ té où nous ſommes réduits; la faim dévore
„ nos entrailles. Livre-nous ces infortunés,
„ qui n'ont plus, comme nous, que quelques
„ momens à vivre, & auxquels ta Religion
„ t'ordonne de nous préférer".

„ Si cette reſſource pouvoit vous ſauver,
„ leur répondit Gomès, je n'héſiterois pas; je
„ céderois, en frémiſſant, à l'affreuſe néces-
„ ſité; mais ce n'eſt pas la peine d'outrager la
„ nature, pour ſouffrir quelques jours de plus.
„ Mes amis, ne nous flattons point; à moins
„ d'un miracle évident, il faut périr. Dieu
„ nous voit; l'heure approche; implorons le
„ ſecours du ciel". Cette réponſe les conſterna; & chacun s'éloignant, dans un morne ſilence, alla s'abandonner au déſeſpoir qui lui rongeoit le cœur.

Dans un coin du vaiſſeau languiſſoient en ſilence Amazili & Télaſco. Plus accoutumés à la ſouffrance, ils la ſupportoient ſans ſe plaindre; ſeulement ils ſe regardoient d'un œil attendri & mourant, & ils ſe diſoient l'un à l'autre: „ Je ne verrai plus mon frere, je ne ver-
„ rai plus mon ami".

Les Caſtillans, d'un air ſombre & farouche, errans ſans ceſſe autour d'eux, les regardoient avec des yeux ardens, & ſuivoient

impatiemment les progrès de leur défaillance. A l'approche des Caſtillans, à leurs regards avides, à leurs frémiſſemens, aux mouvemens de rage qu'ils retenoient à peine, Télaſco qui croyoit les voir, comme des tigres affamés, prêts à déchirer ſon amante, ſe tenoit près d'elle avec l'inquiétude de la lionne qui garde ſes lionceaux. Ses yeux étincelans étoient ſans ceſſe ouverts ſur eux, & les obſervoient ſans relâche. Si quelquefois il ſe ſentoit forcé de céder au ſommell, il frémiſſoit, il ſerroit dans ſes bras ſa tendre Amazili. „ Je ſuccombe, lui „ diſoit-il; mes yeux ſe ferment malgré moi; „ je ne puis plus veiller à ta défenſe. Les „ cruels ſaiſiront peut-être l'inſtant de mon „ ſommeil, pour ſe ſaiſir de leur proie. Te- „ nons-nous embraſſés, ma chere Amazili; „ que du moins tes cris me réveillent ".

Gomès, qui lui-même obſervoit les mouvemens des Eſpagnols, leur fit donner quelque ſoulagement, du peu de vivres qui reſtoient, & les contint pendant ce jour funeſte. La nuit vint, & ne fut troublée que par des gémiſſemens. Tout étoit conſterné, tout reſta immobile.

Amazili, d'une main défaillante, preſſant la main de Télaſco: „ Mon ami, ſi nous étions ſeuls, „ je te demanderois, dit-elle, de m'épargner

„ une mort lente, de me tuer pour te nour-
„ rir, heureuſe d'avoir pour tombeau le ſein
„ de mon amant, & d'ajouter mes jours aux
„ tiens ! Mais ces brigands t'arracheroient mes
„ membres palpitans; &, à ton exemple, ils
„ croiroient pouvoir te déchirer toi-même, &
„ te dévorer après moi. C'eſt-là ce qui me
„ fait frémir. — O toi, lui répondit Télaſco,
„ ô toi, qui me fais encore aimer la vie, &
„ réſiſter à tant de maux, que t'ai-je fait,
„ pour deſirer que je te ſurvive un moment?
„ Si je croyois que ce fût un bien de prolon-
„ ger les jours de ce qu'on aime, en lui ſacri-
„ fiant les ſiens, crois-tu que j'euſſe tant tardé
„ à me percer le ſein, à me couper les vei-
„ nes, & à t'abreuver de mon ſang? Il faut
„ mourir enſemble: c'eſt l'unique douceur que
„ notre affreux deſtin nous laiſſe. Tu es la
„ plus foible, & ſans doute tu ſuccomberas
„ la premiere; alors, s'il m'en reſte la force,
„ je colerai mes levres ſur tes levres glacées,
„ &, pour te ſauver des outrages de ces bar-
„ bares affamés, je te traînerai ſur la poupe,
„ je te ſerrerai dans mes bras, & nous tombe-
„ rons dans les flots, où nous ſerons enſeve-
„ lis ". Cette penſée adoucit leur peine; & l'abîme des eaux, prêt à les engloutir, devint pour eux comme un port aſſuré.

Avec le jour, enfin, ſe leve un vent frais, qui ramene l'eſpérance & la joie dans l'ame des Caſtillans. Quelle eſpérance, hélas! ce vent s'oppoſe encore à leur retour vers l'orient, & va les pouſſer plus avant ſur un océan ſans rivages. Mais il les tire de ce repos, plus horrible que tout le reſte; & quelque route qu'il faille ſuivre, elle eſt pour eux comme une voie de délivrance & de ſalut.

On préſente la voile à ce vent ſi deſiré; il l'enfle; le vaiſſeau s'ébranle, & ſur la ſurface ondoyante de cette mer, ſi long temps immobile, il trace un vaſte ſillon. L'air ne retentit point de cris: la foibleſſe des matelots ne leur permit que des ſoupirs & que des mouvemens de joie. On vogue, on fend la plaine humide, les yeux errans ſur le lointain, pour découvrir, s'il eſt poſſible, quelque apparence de rivage. Enfin, de la cime du mât, le matelot croit appercevoir un point fixe vers l'horizon. Tous les yeux ſe dirigent vers ce point éminent, & qui leur paroît immobile. C'eſt une île; on l'eſpére; le Pilote même l'aſſure. Les cœurs, flétris, s'épanouiſſent; les larmes de la joie commencent à couler; & plus la diſtance s'abrege, plus la confiance s'accroît.

Tout occupé du ſoin de ranimer ſes ſoldats défaillans, Gomès leur fait diſtribuer le peu de

vivres qu'on réſervoit pour le ſoutien des matelots. „ Amis, dit-il, avant la nuit nous au-
„ rons embraſſé la terre, & nous oublierons
„ tous nos maux".

Ces ſecours furent inutiles au plus grand nombre des Eſpagnols. Les organes, trop affoiblis, avoient perdu leur activité. Les uns mouroient en dévorant le pain dont ils étoient avides; les autres, en frémiſſant de rage de ne pouvoir plus engloutir l'aliment qu'on leur préſentoit, & en maudiſſant la pitié qui les avoit fait s'abſtenir de la chair & du ſang humain. Quelques-uns, adoucis par la foibleſſe & la ſouffrance, libres de paſſions, rendus à la nature, guéris de ce délire affreux où le fanatiſme & l'orgueil les avoient plongés, déteſtoient leurs erreurs, leurs préjugés barbares; & devenus humains, voyoient enfin des hommes dans ces malheureux Indiens, qu'ils avoient ſi cruellement & ſi lâchement tourmentés. Ceux-là, tendant les mains au ciel, imploroient ſa miſéricorde; ceux-ci tournoient leurs yeux mourans vers les eſclaves Mexicains, & les traits douloureux du repentir étoient empreints ſur leur viſage. L'un d'eux, faiſant un dernier effort, ſe traîne aux pieds de Télaſco, & d'une voix entrecoupée par les ſanglots de l'agonie: „ Pardonne-moi, mon
„ frere, lui dit-il"; & à ces mots il expira.

CHAPITRE XXIII.

CEPENDANT le rivage approche. On voit des forêts verdoyantes s'élever au-deſſus des eaux: c'étoient les îles, qui depuis ſont devenues célebres ſous le nom de *Mendoce*. On aborde, & on voit ſortir d'un canal qui ſépare ces îles fortunées, une multitude de barques qui environnent le vaiſſeau. Ces barques ſont remplies de Sauvages, d'une gaieté & d'une beauté raviſſante, preſque nuds, déſarmés; & portant dans la main des rameaux verds, où flotte un voile blanc, en ſigne de paix & de bienveillance.

Le malheur avoit amolli le cœur des Caſtillans, & briſé leur orgueil farouche. L'éloignement & l'abandon leur avoient appris à aimer les hommes; car le ſentiment du beſoin eſt le premier lien de la ſociété. Pour être humain, il faut s'être reconnu foible. Attendris de l'accueil plein de bonté, que leur font les Sauvages, ils y répondent par les ſignes de la joie & de l'amitié. Les Inſulaires ſans défiance, s'élancent à l'envi de leurs barques ſur le vaiſſeau; & voyant ſur tous les viſages la langueur & la défaillance, ils en paroiſſent attendris:

leur empreſſement & leurs careſſes expriment la compaſſion, & le deſir de ſoulager leurs hôtes.

Le Capitaine n'héſita point à ſe livrer à leur bonne foi. Un port formé par la nature, ſervit d'aſyle à ſon vaiſſeau; & lui & les ſiens deſcendirent dans celle de ces îles (*a*) dont le bord leur parut le plus riche & le plus riant.

Les Inſulaires enchantés les conduiſent dans leur village, au bas d'une colline, ſur le bord d'un ruiſſeau, qui d'un rocher coule avec abondance, & ſerpente dans un vallon, dont la nature a fait le plus riant verger. Les cabanes de ce hameau ſont revêtues de feuillages; l'induſtrie, éclairée par le beſoin, y a réuni tous les agrémens de la ſimplicité. Le nœud fragile, qui, pendant la nuit, ferme l'entrée de ces cabanes, eſt le ſymbole heureux de la ſécurité, compagne de la bonne foi. La lance, l'arc & le carquois ſuſpendus ſous ces toits paiſibles, n'annoncent qu'un peuple chaſſeur: la guerre lui eſt inconnue.

D'abord les Sauvages invitent leurs hôtes à

(*a*) On l'a nommée depuis l'Iſle Chriſtine: à neuf degrés de latitude méridionale. Cet épiſode étoit écrit long-temps avant la découverte de l'île Ataïti, d'après les anciennes relations des voyages faits dans la mer du Sud.

ſe repoſer ; & à l'inſtant, de jeunes filles, belles comme les nymphes, & comme elles à demi-nues, apportent dans des corbeilles les fruits que leurs mains ont cueillis. Il en eſt un (*) que la nature ſemble avoir deſtiné, comme un lait nourriſſant, à ranimer l'homme affoibli par la vieilleſſe ou par la maladie. Ce fruit ſi délicat, ſi ſain, ſembla faire couler la vie dans les veines des Caſtillans. Un doux ſommeil ſuivit ce repas ſalutaire ; & le peuple autour des cabanes ſe tint dans le ſilence, tandis que ſes hôtes dormoient.

A leur réveil, ils virent ce bon peuple, ſe raſſemblant le ſoir ſous des palmiers plantés au milieu du hameau, les inviter à ſon repas. Des légumes, d'excellens fruits, une racine ſavoureuſe dont ils font un pain nourriſſant, des tourterelles, des palombes, les hôtes des bois & des eaux, que la fleche a bleſſés, qu'a ſéduit l'hameçon ; une eau pure, quelques liqueurs qu'ils ſavent exprimer des fruits, & dont ils font un doux mêlange : tels ſont les mets & les breuvages dont ce peuple heureux ſe nourrit.

Tandis que le repos, l'abondance, la ſalubrité du climat réparoient les forces des Caſtil-

(*) Les voyageurs l'appellent *blanc-manger*.

lans, Gomès obſervoit à loiſir les mœurs, ou plutôt le naturel des Inſulaires; car ils ne connoiſſoient de loix que celles de l'inſtinct. L'afſluence de tous les biens, la facilité d'en jouir, ne laiſſoit jamais au deſir le temps de s'irriter dans leurs ames. S'envier, ſe haïr entre eux, vouloir ſe nuire l'un à l'autre, auroit paſſé pour un délire. Le méchant parmi eux étoit un inſenſé, & le coupable un furieux. De tous les maux dont ſe plaint l'humanité dépravée, le ſeul qui fût connu de ce peuple, étoit la douleur. La mort même n'en étoit pas un; ils l'appelloient *le long ſommeil.*

L'égalité, l'aiſance, l'impoſſibilité d'être envieux, jaloux, avare, de concevoir rien au-delà de ſa félicité préſente, devoient rendre ce peuple facile à gouverner. Les vieillards, réunis, formoient le conſeil de la République; & comme l'âge diſtinguoit ſeul les rangs entre les citoyens, & que le droit de gouverner étoit donné par la vieilleſſe, il ne pouvoit être envié.

L'amour ſeul auroit pu troubler l'harmonie & l'intelligence d'une ſociété ſi douce; mais paiſible lui-même, il y étoit ſoumis à l'empire de la beauté. Le ſexe fait pour dominer par l'aſcendant du plaiſir, avoit l'heureux pouvoir de varier, de multiplier ſes conquêtes, ſans cap-

captiver l'amant favorisé, sans jamais s'engager soi-même. La laideur, parmi eux, étoit un prodige; & la beauté, ce don par-tout si rare, l'étoit si peu dans ce climat, que le changement n'avoit rien d'humiliant ni de cruel: sûr de trouver à chaque instant un cœur sensible & mille attraits, l'amant délaissé n'avoit pas le temps de s'affliger de sa disgrace, & d'être jaloux du bonheur de celui qu'on lui préféroit. Le nœud qui lioit deux époux, étoit solide ou fragile à leur gré. Le goût, le desir le formoit; le caprice pouvoit le rompre; sans rougir on cessoit d'aimer, sans se plaindre on cessoit de plaire; dans les cœurs la haine cruelle ne succédoit point à l'amour; tous les amans étoient rivaux; tous les rivaux étoient amis; & chacune de leur compagne voyoit en eux, sans nul ombrage, autant d'heureux qu'elle avoit faits, ou qu'elle feroit à son tour. Ainsi la qualité de mere étoit la seule qui fût personnelle & distincte: l'amour paternel embrassoit toute la race naissante; & par-là les liens du sang, moins étroits & plus étendus, ne faisoient de ce Peuple entier qu'une seule & même famille.

Les Espagnols ne cessoient d'admirer des mœurs si nouvelles pour eux. La nuit, ce

peuple hoſpitalier, leur cédant ſes cabanes, n'en avoit réſervé que quelques-unes pour les vieillards, pour les enfans & pour les meres. La jeuneſſe, au bord du ruiſſeau qui ſerpentoit dans la prairie, n'eut pour lit que l'émail des fleurs, pour aſyle que le feuillage du platane & du peuplier. On les vit, dans leurs danſes, ſe choiſir deux à deux, s'enchaîner de fleurs l'un à l'autre; & quand le jour ceſſa de luire, quand l'aſtre de la nuit, au milieu des étoiles, fit briller ſon arc argenté, cette foule d'amans, répandue ſur un beau tapis de verdure, ne fit que paſſer doucement de la joie à l'amour, & des plaiſirs au ſommeil.

Le lendemain ce fut un nouveau choix, qui, dès le jour ſuivant, fit place à des amours nouvelles. La marque d'amour la plus tendre qu'une jeune Inſulaire pût donner à ſon amant, étoit d'engager ſes compagnes à le choiſir à leur tour. Il eût été humiliant pour elle de le poſſéder ſeule; & plus, en vantant ſon bonheur, elle lui procuroit de nouvelles conquêtes, plus il étoit enchanté d'elle, & lui revenoit glorieux.

Quelle eſpece de culte pouvoit avoir ce Peuple? On déſiroit de s'en inſtruire; on crut enfin le démêler. On vit dans une enceinte

que l'on prit pour un temple, quelques ſtatues révérées. Gomès voulut ſavoir quelle idée ces Inſulaires y attachoient. Le vieillard qu'il interrogeoit, lui répondit: „ Tu vois nos cabanes; voilà l'image de celui qui nous apprit „ à les élever. Tu vois cet arc & ce carquois; voilà l'inventeur de ces armes. Tu „ nous a vus tirer du feu du froiſſement du „ bois, & du choc des cailloux; voilà celui „ qui le premier découvrit à nos peres ce ſecret merveilleux. Regarde ces tiſſus d'écorce, dont nous ſommes à demi-vêtus; l'art „ de les travailler nous eſt venu de celui-ci. „ Celui-là nous apprit à nouer les filets, où les „ oiſeaux & les poiſſons s'engagent. Près de „ lui ſe préſente l'induſtrieux mortel qui nous „ a montré l'art de creuſer les canots, & de „ fendre l'onde à la rame. Cet autre imagina „ de tranſplanter les arbres, & il forma ce „ beau portique, dont le hameau eſt ombragé. Enfin tous ſe ſont ſingnalés par quelque bienfait rare; & nous honorons les „ images qui nous repréſentent leurs traits".

CHAPITRE XXIV.

DES malheureux, à peine échappés aux dangers les plus effroyables, ayant trouvé dans cette île enchantée le repos, l'abondance, l'égalité, la paix, devoient être peu disposés à la quitter, pour traverser les mers, où les mêmes horreurs les attendoient peut-être encore. Un nouveau charme vint s'offrir, & acheva de les captiver.

On les invita aux danses nuptiales, à ces danses qui, sur le soir, rassembloient dans la prairie les jeunes amans du hameau, & dans lesquelles un nouveau choix varioit tous les jours les nœuds & les charmes de l'hyménée. Gomès s'opposa vainement aux instances des Indiens: il vit qu'il les affligeroit, & qu'il révolteroit sa flotte, s'il obligeoit les siens à résister aux plaisirs qui les appelloient. Tout ce qu'il put lui-même, fut de se refuser à cet attrait si dangereux, & de ne pas donner l'exemple.

Amazili & Télasco, depuis leur séjour dans cette île, rappellés à la vie, chéris des Indiens, libres parmi les Espagnols, ne respiroient que pour s'aimer. Ils ne se quittoient

pas; ils jouiſſoient enſemble des douceurs de ce beau climat, des délices de leur aſyle: il ne manquoit à leur bonheur que de poſſéder Orozimbo. Ils furent auſſi conviés aux danſes de la prairie. Jamais Amazili ne voulut conſentir à s'y mêler. „ S'il n'y avoit que des Sauva-
„ ges, dit-elle à Télaſco, je n'héſiterois pas.
„ Ils laiſſent à leurs femmes la liberté du
„ choix; & tu ſerois bien ſûr du mien. Si
„ une plus belle que moi te choiſiſſoit auſſi,
„ je ſerois préférée, je le crois, & s'il arri-
„ voit qu'elle fût plus belle à tes yeux, je
„ reviendrois pleurer dans la cabane, & je
„ dirois: il eſt heureux avec une autre que
„ moi. Mais non, cela n'eſt pas poſſible;
„ & ce n'eſt pas la crainte de te voir infidele
„ qui m'inquiete & me retient; c'eſt l'orgueil
„ jaloux de nos maîtres, que je ne veux pas
„ irriter. Quelqu'un d'eux prétendroit peut-
„ être au choix de ton amante; ils ſont fiers,
„ violens; ils ſeroient offenſés de voir préfé-
„ rer leur eſclave. Ah! leur eſclave ſera tou-
„ jours le maître abſolu de mon cœur. Fais
„ donc entendre aux Inſulaires que notre
„ choix eſt fait, que nous ſommes heureux
„ d'être uniquement l'un à l'autre; ou, ſi quel-
„ qu'une de ces beautés te touche plus que
„ moi, va te montrer au milieu d'elles:
„ tous leurs vœux ſe réuniront; tu n'auras

„ qu'à choisir; & moi je te serai fidelle, &, „ en pleurant, je dirai au sommeil de me lais- „ ser songer à toi ". Cette seule pensée faisoit couler ses larmes. Le Cacique les essuya par mille baisers consolans. „ Qui, moi, dit-il, „ que je respire, que mon cœur palpite un „ instant pour une autre qu'Amazili! Ne le „ crains pas; ce seroit une injure. J'ai vou- „ lu, je l'avoue, assister à ces danses, pour „ me voir préférer par toi: car tu sais que „ j'aime la gloire; & il est doux d'être envié. „ Mais, puisque tu crains d'exciter la jalousie „ des Castillans, je cede à tes raisons. Soyons „ fidellement unis; & laissons à ces malheu- „ reux, qui ne connoissent point l'amour, „ les vains plaisirs de l'inconstance ". On fut surpris de leur refus; mais on n'en fut point offensé.

L'enchantement des Espagnols, dans cette fête voluptueuse, se conçoit mieux qu'on ne peut l'exprimer. Environnés d'une foule de jeunes femmes, belles de leurs simples attraits, sans parure & presque sans voile, faites par les mains de l'amour, douées des graces de la nature, vives, légeres, animées par le feu de la joie & l'attrait du plaisir, souriant à leurs hôtes, & leur tendant la main avec des regards enflammés, ils étoient comme dans l'i-

vreſſe; & leur raviſſement reſſembloit au délire du plus délicieux ſommeil.

Les Indiennes, dans leurs danſes, ſembloient toutes ſe diſputer la conquête des Caſtillans: ainſi l'exigeoit le devoir de l'hoſpitalité. Ils firent donc un choix eux-mêmes; mais, le jour ſuivant, la beauté reprit ſes droits, & choiſit à ſon tour. Alors, ce caprice bizarre que notre orgueil a engendré, & que nous appellons l'amour, cette paſſion triſte, inquiete & jalouſe, commence à verſer ſes poiſons dans l'ame des Caſtillans. Ils prétendent détruire la liberté du choix, en uſurper les droits eux-mêmes. Ils menacent les Inſulaires; ils intimident leurs compagnes; ils effarouchent les plaiſirs.

Gomès reçut, à ſon réveil, les juſtes plaintes des Indiens. „ Tu nous as amené, lui di-
„ rent-ils, des bêtes féroces, & non pas des
„ hommes. Nous les rappellons à la vie; nous
„ partageons avec eux les dons que nous fait
„ la nature; nous les invitons à nos jeux, à
„ nos feſtins, à nos plaiſirs; & les voilà qui
„ nous menacent & qui nous glacent de frayeur.
„ Ils veulent, entre nos compagnes, choiſir,
„ & ſe voir préférés. Qu'ils ſachent que le
„ premier droit de la beauté c'eſt d'être libre.
„ Nos femmes ſont toutes charmantes; & c'eſt
„ leur faire injure, que de vouloir gêner leur

» choix. Si tes compagnons veulent vivre en
» bonne intelligence avec nous, qu'ils tâchent
» de nous reſſembler; qu'ils ſoient bienfaiſans
» & paiſibles. S'ils ſont méchans, remme-
» ne-les ".

Gomès ſentit tout le danger de la licence qu'il avoit donnée, & vit les ſuites qu'elle auroit, s'il tardoit à les prévenir. Mais l'ivreſſe, l'égarement où les eſprits étoient plongés, rendit ſes efforts inutiles. Au mépris de la diſcipline, le déſordre alloit en croiſſant. Les Soldats ſe diſoient entre eux, que leur retour étoit impoſſible vers le rivage Américain; que le vent d'orient, qui régnoit ſur ces mers, s'oppoſeroit à leur paſſage; que, par un miracle viſible, le ciel les avoit conduits dans un aſyle fortuné, où l'on vivoit exempt de fatigue & de ſoins, & au milieu de l'abondance; que, réſolus de s'y fixer, ils n'avoient plus d'autre patrie, & ne connoiſſoient plus de Chef auquel ils duſſent obéir. C'en étoit fait, ſi les Inſulaires, révoltés de l'ingratitude & de l'orgueil des Caſtillans, n'avoient pris eux-mêmes la réſolution & le moyen de s'en délivrer.

Une nuit, forcés de céder à l'arrogance impérieuſe de leurs hôtes, & les laiſſant s'abandonner aux charmes des plaiſirs, aux douceurs

du ſommeil, ils ſe ſaiſirent de leurs armes, & les jeterent dans la mer.

Gomès, inſtruit de ce déſaſtre, aſſembla les ſiens, & leur dit: „ Nos armes nous ſont en-
„ levées. Ce Peuple ſe venge: il s'eſt laſſé
„ de vos mépris. Plus adroit que nous, plus
„ agile, il ſeroit auſſi courageux. Mieux que
„ nous il feroit uſage de la fleche & du jave-
„ lot. Il connoît les retranchemens de ſes
„ bois & de ſes montagnes; & des îles voi-
„ ſines, les Peuples ſes amis, l'aideroient à
„ nous accabler. Laiſſez-moi donc vous mé-
„ nager une retraite aſſurée; &, en attendant,
„ évitez tout ce qui peut troubler la paix".

A ce diſcours, les Caſtillans furent interdits & troublés. Les plus intrépides pâlirent; les plus impétueux ſe ſentirent glacés. Alors un vieillard ſe préſente, & parle ainſi aux Caſtillans: „ Il y eut, du temps de nos peres, un
„ méchant parmi eux: il vouloit dominer; il
„ vouloit que tout lui cédât, que tout ne fût
„ fait que pour lui. Nos peres le ſaiſirent,
„ quoiqu'il fût fort & vigoureux; ils lui lie-
„ rent les pieds & les mains avec la branche
„ du ſaule, & le jeterent dans la mer. Nous
„ n'y avons jeté que vos armes. Eloignez-
„ vous, & nous laiſſez en paix. Nous vou-
„ lons être heureux & libres. Vous avez cet-

„ te plaine immenſe de l'océan à traverſer;
„ nous vous donnerons, pour le voyage, du
„ bois, de l'eau, des vivres; mais ne différez
„ pas. Pour vous, dit-il aux deux Mexi-
„ cains, vous avez le choix de reſter avec
„ nous, ou de partir avec eux: car tout ce
„ qui reſpire l'air que nous reſpirons, devient
„ libre comme nous-mêmes. Ici la force n'eſt
„ employée qu'à protéger la liberté".

Les Caſtillans, indignés de s'entendre faire la loi, ſe plaignirent & accuſerent les Indiens de trahiſon. „ Nous ne vous avons point tra-
„ his, reprit le vieillard Indien. Vos armes
„ vous donnoient ſur nous trop d'avantage;
„ & vous en avez abuſé. Nous vous avons
„ réduits, comme il eſt juſte, à l'égalité natu-
„ relle. A préſent, voulez-vous la paix? Nous
„ l'aimons; & vous partirez de ces bords,
„ ſans avoir reçu de nous la plus légere offen-
„ ſe. Voulez-vous la guerre? Nous la déteſ-
„ tons; mais la liberté nous eſt plus chere que
„ la vie. Vous aurez le choix du combat.
„ Nous partagerons avec vous nos fleches &
„ nos javelots; & nous nous détruirons, juſ-
„ qu'à ce qu'il ne reſte aucun de vous pour
„ nous faire injure, ou aucun de nous pour
„ la ſouffrir".

Ce courage vulgaire, qui n'eſt dans l'hom-

me qu'un ſentiment de ſupériorité, abandonna les Caſtillans. Ils ſe repentirent d'avoir aliéné un Peuple ſi brave & ſi juſte; & ils ſupplierent Gomès de les réconcilier enſemble. Gomès n'eut garde d'engager les Indiens à ſe laiſſer fléchir; & dès-lors toute liaiſon fut rompue entre les deux Peuples. Mais les devoirs de l'hoſpitalité n'en étoient pas moins obſervés. La même abondance régnoit dans les cabanes des Caſtillans; & leur navire fut pourvu de tout ce qu'exigeoit la longueur du voyage.

Amazili & Télaſco n'eurent pas long-temps à ſe conſulter. „ Renoncerons-nous à revoir „ ton frere & mon ami, dit Télaſco à ſon „ amante? Non, dit-elle; je ne puis vivre ſur „ des bords où je ſerois ſûre de ne le revoir „ jamais. Gomès nous donne l'eſpérance de „ nous rejoindre à lui; partons ".

Rien de plus rare, ſur ces mers, que de voir les vents de l'aurore céder à celui du couchant (*a*). Gomès fut long-temps à l'attendre; & lorſqu'il le vit s'élever, il en rendit graces au ciel, comme d'un prodige opéré pour favoriſer ſon retour. Il aſſemble les ſiens: „ Com- „ pagnons, leur dit-il, n'attendons pas que

(*a*) Cela n'arrive qu'au décours de la lune.

„ l'on nous chaſſe. Le vent nous ſeconde ;
„ partons ſans regret : cette terre inconnue
„ n'eût été pour nous qu'un tombeau. Vivre
„ ſans gloire, ce n'eſt pas vivre. Etre ou-
„ blié, c'eſt être enſeveli. Allons chercher
„ des travaux qui laiſſent de nous quelque
„ trace. L'influence de l'homme ſur le deſtin
„ du monde, eſt la ſeule exiſtence honorable
„ pour lui, la ſeule au moins digne de nous".

L'homme ſe fait par habitude un cercle de témoins, dont la voix eſt pour lui l'organe de la renommée. Il exiſte dans leur penſée, il vit de leur opinion. Rompre à jamais, entre eux & lui, ce commerce qui l'agrandit, qui le repand hors de lui-même, c'eſt l'environner d'un abîme, c'eſt le plonger dans une nuit profonde. Auſſi ces mots que prononça Gomès, frapperent-ils les Caſtillans d'un trait foudroyant de lumiere ; & ils ne purent, ſans frayeur, ſe voir, pour le reſte du monde, au rang des morts, dont le nom même & la mémoire avoient péri.

Ce moment étoit favorable ; & Gomès le ſaiſit pour précipiter ſon départ. On le ſuit ; on dégage les ancres, on livre les voiles au vent. Les Indiens, triſtement raſſemblés ſur le rivage, voyant le vaiſſeau s'éloigner, diſoient en ſoupirant : „ Que vont-ils devenir ? Ils étoient

„ si bien parmi nous! Pourquoi ne pas y vi-
„ vre en paix? Ils nous appelloient leurs
„ amis, & nous ne demandions qu'à l'être.
„ Mais non; ils sont méchans; qu'ils partent.
„ Ils nous auroient rendus méchans ".

Les Castillans, de leur côté, regrettoient cette île charmante. Tous les yeux y étoient attachés; tous les cœurs gémissoient de la voir s'éloigner. Enfin elle échappe à leur vue; & les soucis d'un long & pénible voyage viennent se mêler aux regrets d'avoir quitté ce beau séjour.

CHAPITRE XXV.

Bientôt l'inconstance des vents se fit sentir, & tint le pilote dans de continuelles allarmes; mais ils ne firent que décliner alternativement vers l'un ou l'autre pôle; &. l'art du pilote ne s'exerça qu'à diriger sa course vers l'aurore, sans s'écarter de l'équateur.

Le trajet fut long, mais tranquille, jusqu'à la vue du Pérou. Le naufrage les attendoit au port; & le ciel voulut qu'Orozimbo fût témoin du désastre qui vengeoit sa patrie sur ces malheureux Castillans.

Alonzo, dans l'attente du retour de Pizarre, avoit preſſé l'Inca, roi de Quito, de ſe mettre en défenſe. „Il n'eſt pas beſoin, diſoit-„ il, d'élever des remparts ſolides; des murs „ de ſable & de gazon ſuffiſent pour rebuter „ les Caſtillans. De tous les dangers de la „ guerre ils ne craignent que les lenteurs. C'eſt „ à Tumbès qu'ils vont deſcendre; c'eſt ce „ port qu'il faut protéger".

Ce plan de défenſe approuvé, Alonzo ſe chargea lui-même d'aller préſider aux travaux. Orozimbo voulut le ſuivre; & par les champs de Tumibamba, ils ſe rendirent à Tumbès. Le retour du jeune Eſpagnol chez ce Peuple, ſon premier hôte, fut célébré par des tranſports de reconnoiſſance & d'amour: „Eh quoi! lui „ dit le bon Cacique, tu ne m'as donc pas „ oublié? Tu as bien raiſon! Mon Peuple & „ moi, nous n'avons ceſſé de parler du gé-„ néreux & cher Alonzo. Ils m'ont demandé „ que le jour où tu vins parmi nous, fût cé-„ lébré, tous les ans, comme une fête. Tu „ crois bien que j'y ai conſenti. C'en eſt une „ de te revoir; & les larmes de joie que tu „ nous vois répandre en ſont de fideles té-„ moins".

Les travaux, qu'Alonzo dirige, commencent dès le jour ſuivant, & ſont pouſſés avec

ardeur. Ils s'avançoient; le Fort qui dominoit la plaine, & qui menaçoit le rivage, excitoit l'admiration des Indiens qui l'avoient élevé. Un ſoir, qu'avec Orozimbo & le Cacique de Tumbès, Alonzo parcouroit l'enceinte du fort, & s'entretenoit avec eux de cette fureur de conquête qui avoit ſaiſi les Eſpagnols, & qui dépeuploit leur pays pour dévaſter un nouveau monde, il apperçut de loin le vaiſſeau de Gomès, qui s'avançoit à voiles déployées. Il regarde, & ne doutant pas que ce ne fût le vaiſſeau de Pizarre: Les voilà, les voilà, dit-„ il. Quelle diligence incroyable a ſi fort „ preſſé leur retour? Le ciel les ſeconde; les „ vents ſemblent leur obéir ". Comme il diſoit ces mots, tout-à-coup, au milieu d'une ſérénité perfide, un tourbillon de vent s'éleve ſur la mer. Les flots, qu'il roule ſur eux-mêmes, s'enflent en écumant, & ſemblent bouillonner. Dans le même inſtant, un nuage, roulé comme les flots, s'abaiſſe, s'étend, s'arrondit, ſe prolonge en colonne; & cette colonne fluide, dont la baſe touche à la mer, forme une pompe, où l'onde émue, cédant au poids de l'air qui la preſſe à l'entour, monte juſqu'au nuage, & va lui ſervir d'aliment.

Molina reconnut ce prodige, ſi redouté des matelots, qui lui ont donné le nom de *trom-*

be; &, à la vue du danger qui menaçoit les Caſtillans, il oublia leurs crimes, les maux qu'ils avoient faits, les maux qu'ils alloient faire encore; il ſe ſouvint ſeulement que leur patrie étoit la ſienne; & ſon cœur fut ſaiſi de crainte & de compaſſion.

Gomès eut beau ſe hâter de faire ployer les voiles, pour ne pas donner priſe au tourbillon rapide qui enveloppoit ſon vaiſſeau, le vent le ſaiſit, l'entraîna juſques ſous la colonne d'eau; qui, rompue par les antennes, tomba, comme un déluge, ſur le navire, & l'engloutit.

„ Le ciel eſt juſte, s'écria Orozimbo. Ainſi „ périſſent tous les brigands qui ont ravagé „ mon pays! — Cacique, lui dit Molina, ré- „ ſervez votre haine & vos malédictions pour „ les heureux coupables. Le malheur a le „ droit ſacré de purifier ſes victimes; & celui „ que le ciel punit, devient comme innocent „ pour nous ". Orozimbo rougit de la joie inhumaine qu'il venoit de faire éclater: „ Par- „ don, dit-il. J'ai tant ſouffert! j'ai tant vu „ ſouffrir ma patrie "!

Le calme renaît. La colonne & le navire ont diſparu. Mais, peu d'inſtans après, on apperçut de loin deux malheureux échappés du naufrage, qui nageoient à l'aide d'un banc, dont ils s'étoient ſaiſis. „ Ah! s'écrie Orozim-

bo,

„ bo, ils reſpirent encore: il faut les ſecou-
„ rir. Cacique, hâtez-vous; détachez des ca-
„ nots, pour les ſauver, s'il eſt poſſible. Je
„ vais au-devant d'eux". Il dit, & ſoudain ſe jette à la nage. Un canot le ſuivit de près, & le joignit avant qu'il eût atteint le bois flottant au gré de l'onde, que ces malheureux embraſſoient.

Ces malheureux étoient ſa ſœur & ſon ami, qui prévoyant la chûte de la trombe, s'étoient élancés dans les eaux, plus hardis que les Caſtillans, & plus exercés à la nage. „ On vient
„ à nous; courage, ma chere Amazili, diſoit
„ Télaſco: ſoutiens-toi; nous touchons au ſa-
„ lut. — Ah! je ſuccombe, diſoit-elle; ma
„ foibleſſe eſt extrême; mes défaillantes mains
„ vont abandonner leur appui. Si l'on tarde
„ un moment encore, c'en eſt fait, tu ne me
„ verras plus".

Cependant leur libérateur, monté ſur le canot, fait redoubler l'effort des rames. Il arrive, il ſe penche, il tend les bras: „Venez,
„ dit-il, ô qui que vous ſoyez, vous êtes nos
„ amis, puiſque vous êtes malheureux". Le péril, le trouble, l'effroi, l'image de la mort préſente, empêcha de le reconnoître. Amazili ſaiſit la main qu'il lui tendoit. Il la prend dans ſes bras, l'enleve, & reconnoît ſa ſœur, une

sœur adorée. Il jette un cri. „ Ciel! est-ce „ toi! ma sœur! ma chere Amazili! Ah! lais- „ se-moi, dit-elle, d'une voix expirante, & „ sauve Télasco ". A ce nom, Orozimbo la laissant étendue au milieu des rameurs, s'élance dans les flots, où son ami surnage encore; il le saisit par les cheveux, dans le moment qu'il enfonçoit, regagne la barque, y remonte, & y enleve son ami.

Télasco, qui l'a reconnu, succombe à sa joie; il l'embrasse; & sentant ses genoux ployer, il tombe auprès d'Amazili. Orozimbo, qui croit les voir expirer l'un & l'autre, les appelle à grands cris. Télasco revient le premier d'un long évanouissement, mais c'est pour partager la crainte & la douleur de son ami. Livide, glacée, étendue entre son frere & son amant, Amazili respire à peine. Orozimbo sur ses genoux soutient sa tête languissante, dont les yeux sont fermés encore; & sur ce visage, où se peint la pâleur de la mort, il verse un déluge de larmes. Télasco cherche inutilement, à travers sa paupiere, quelques étincelles de vie. „ Tu respires, lui disoit-il; mais tu as perdu „ le sentiment. Tu n'entends plus ma voix! „ Ton ame va-t-elle s'éteindre, & ton cœur „ se glacer? Après tant de périls, après t'a- „ voir sauvée, ô moitié de mon ame! la mort,

„ la mort cruelle te saisit dans nos bras! O
„ mon cher Orozimbo, le jour qui nous ras-
„ semble sera-t-il le plus malheureux de tes
„ jours & des miens! N'as-tu revu ta sœur
„ que pour l'ensevelir! N'as-tu embrassé ton
„ ami, ne l'as-tu retiré des flots que pour
„ le voir, désespéré, s'y précipiter pour ja-
„ mais"?

Cependant le canot avoit abordé au rivage; & le Cacique & Molina ne savoient que penser de cet événement. „ Ah! vous voyez le
„ plus heureux des hommes, si je puis rani-
„ mer cette femme expirante, leur dit Oro-
„ zimbo: c'est ma sœur; voilà cet ami dont
„ je vous ai tant de fois parlé. Le ciel réu-
„ nit dans mes bras ce que j'ai de plus cher
„ au monde. Ah! s'il est possible, aidez-moi
„ à rendre la vie à ma sœur".

Lorsqu'Amazili, ranimée, ouvrit les yeux à la lumiere, elle crut, au sortir d'un pénible sommeil, être abusée par un songe. Elle regarde autour d'elle; elle n'ose en croire ses yeux. „ Quoi! dit-elle, est-ce vous? mon
„ frere! mon ami! Parlez, rassurez-moi. —
„ Oui, tu revois Télasco. — Tous mes sens
„ sont troublés; mon ame est égarée; je ne
„ sais encore où je suis! Télasco! j'étois avec
„ toi, & nous allions périr ensemble. Mais

„ mon frere! — Il eſt dans tes bras. Notre „ bonheur eſt un prodige. — Hélas! je ſuis „ trop foible pour l'excès de ma joie. Viens, „ Télaſco, retiens mon ame ſur mes levres. Je „ ſens qu'elle va s'échapper ". Elle acheve à peine ces mots; & ſans un déluge de larmes qui ſoulagea ſon cœur, elle alloit expirer. Télaſco recueillit ces larmes. „ Rends le calme à „ tes ſens, reſpire, ô mon unique bien! lui „ diſoit-il; vis, pour aimer, pour rendre heu- „ reux un frere, un époux qui t'adorent. — „ Mon ami! mon frere! c'eſt vous! rediſoit- „ elle mille fois en leur tendant les mains; je „ retrouve tout ce que j'aime! Dites-moi ſur „ quels bords, & quel prodige nous raſſemble. „ Sommes-nous chez un Peuple ami? — Vrai- „ ment ami, lui dit Alonzo; & je vous ré- „ ponds de ſon zele. Voilà ſon Roi qui nous „ eſt dévoué; & plus loin, par-delà ces hau- „ tes montagnes, regne un Monarque plus „ puiſſant, qui nous comble de ſes bienfaits ".

La joie & le raviſſement de ces trois Mexicains ne peut ſe concevoir. Ils ne ſe laſſoient point d'entendre mutuellement leurs aventures; & le ſouvenir retracé des dangers qu'ils avoient courus, les faiſoit frémir tour-à-tour.

Cependant le rempart s'éleve; Alonzo le voit achever. Il inſtruit, il exerce le Cacique

& ſon Peuple à la défenſe de leurs murs ; & après avoir tout prévu, tout diſpoſé pour leur défenſe, il retourne auprès de l'Inca, ſuivi de ſes trois Mexicains.

Ataliba reçut avec tant de bonté la ſœur & l'ami d'Orozimbo, qu'en ſe voyant dans ſon Palais, ils croyoient être au ſein de leur patrie, dans la Cour des Rois leurs ayeux.

Mais ce Monarque généreux étoit loin de jouir lui-même du repos qu'il leur procuroit. Une profonde mélancolie s'eſt emparée de ſon ame. Puiſſant, aimé, révéré de ſon Peuple, il fait des heureux, & il ne l'eſt point. La fortune, envieuſe de ſes propres dons, a mêlé l'amertume des chagrins domeſtiques aux douceurs apparentes de la proſpérité.

Fin du premier Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
DU PREMIER VOLUME.

EPITRE DÉDICATOIRE. Page I

PRÉFACE. . . . VII

CHAPITRE PREMIER. *Etat des choſes dans le Royaume des Incas. Fête du Soleil à l'équinoxe d'Automne. Lever du Soleil le jour de ſa fête. Hymne au Soleil.* 1

CHAPITRE II. *Le même jour, fête de la Naiſſance. Ataliba, Roi de Quito, reçoit les enfans nouveaux nés, ſous la tutelle des Loix.* . . . 7

CHAPITRE III. *Adoration du Soleil à ſon midi. Préſentation de trois Vierges conſacrées au Soleil. Cora, l'une des trois, ſe dévoue à regret. Sacrifice au Soleil. Feſtin donné au Peuple après le Sacrifice.* . 17

CHAPITRE IV. *Jeux célébrés après le Feſtin.* 23

CHAPITRE V. *Coucher du Soleil. Préſages funeſtes. Arrivée des Mexicains, neveux de Montezume, qui viennent demander un aſyle à l'Inca.* . . 29

CHAPITRE VI. *Orozimbo, l'un des Caciques Mexicains, raconte à l'Inca les malheurs de ſa Patrie.* . . 35

CHAPITRES VII, VIII, IX, X. *Suite de ce récit.* . 44, 51, 61, 69

CHAPITRE XI. *Les Eſpagnols étendent leurs*

ravages vers le midi de l'Amérique. Caractere de Pizarre, & son entrepriſe. Cent jeunes Caſtillans partent de l'île Eſpagnole, pour s'aller joindre à lui. Alonzo de Molina eſt à leur tête. Il emmene avec lui Barthelemi de Las-Caſas. Leur voyage, leur arrivée à Panama. . . 81

CHAPITRE XII. *Conſeil tenu avant le départ de Pizarre. Las-Caſas y défend les droits de la nature & la cauſe des Indiens.* 93

CHAPITRE XIII. *En retournant à l'île Eſpagnole, Las-Caſas va voir les Sauvages réfugiés dans les montagnes de l'Iſthme.* 110

CHAPITRES XIV, XV, XVI. *Suite de ce voyage.* 118, 127, 133

CHAPITRE XVII. *Pizarre part du Port de Panama. Il aborde à la côte appellée* Puéblo quémado. *Guerre avec les Sauvages. Chant de mort d'un vieillard Indien que les Eſpagnols font brûler.* . 142

CHAPITRE XVIII. *Deſcente de Pizarre ſur la côte de Catamès. Il paſſe à l'île* Del gallo. *Preſque tous ſes compagnons l'abandonnent. Il ne lui en reſte que douze, avec leſquels il ſe retire dans l'île de la Gorgone, pour y attendre du ſecours; mais il eſt rappellé lui-même.* . . 152

CHAPITRE XIX. *Avant de s'en retourner, il va reconnoître la côte & le port de Tumbès. Accueil qu'il y reçoit. Molina ſe ſépa-*

94-1

re de lui & reſte parmi les Indiens. Molina prend la réſolution d'aller à Quito, pour avertir Ataliba du danger qui le menace, & l'aider à s'en garantir. . 164

CHAPITRE XX. *Voyage de Molina de Tumbès à Quito.* . . 172

CHAPITRE XXI. *Suite de ce voyage. Arrivée de Molina à Quito.* . 185

CHAPITRE XXII. *Pizarre de retour à Panama, prend la réſolution de ſe rendre en Eſpagne, pour faire autoriſer & ſeconder ſon entrepriſe. Pendant ſon voyage, Alvarado, Gouverneur de la Province de Guatimala dans le Mexique, forme le deſſein de tenter la conquête du Pérou. Il y envoie un vaiſſeau avec deux Mexicains, la ſœur & l'ami d'Orozimbo. Ce vaiſſeau eſt pouſſé ſur la mer du Sud, & il y éprouve un long calme.* . . 192

CHAPITRE XXIII. *Il aborde à l'île Chriſtine.* . . . 205

CHAPITRE XXIV. *Séjour des Eſpagnols & des deux Mexicains dans cette île.* 212

CHAPITRE XXV. *Le vaiſſeau retourne vers le Pérou. Il fait naufrage à la vue du port de Tumbès. Les deux Mexicains ſe ſauvent à la nage & retrouvent Orozimbo.* 221

Fin de la Table du Tome premier.

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION DE L'EMPIRE DU PÉROU.

TOME SECOND.

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION DE L'EMPIRE DU PÉROU;

PAR M. MARMONTEL,

Hiſtoriographe de France, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe.

TOME SECOND.

Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en ſouffrant avec patience tout ce que Dieu ſouffre, & en tâchant de ramener les hommes par une douce perſuaſion.

FÉNELON, *Direction pour la conſcience d'un Roi.*

A AMSTERDAM,

Chez E. VAN HARREVELT.

MDCCLXXVII.

LES INCAS.

CHAPITRE XXVI.

La confiance d'Ataliba autorisoit Alonzo à chercher dans son ame le secret de cette tristesse, dont il le voyoit consumé: „ Inca, lui dit-il, j'appréhende que le danger „ qui te menace, & dont j'ai voulu t'avertir, ne t'ait frappé trop vivement".

„ Tu me soulages, lui dit l'Inca, en „ interrogeant ma tristesse. Je n'osois t'affliger; cependant j'ai besoin qu'un ami „ s'afflige avec moi. Ecoute. Il s'agit de „ mes droits au trône que j'occupe, & d'où „ l'Inca, Roi de Cusco, s'obstine à vouloir „ me chasser. J'aurois besoin, auprès de „ lui, d'un Ministre éclairé, & d'un médiateur habile; & j'ai jetté les yeux sur toi. „ Veux-tu l'être? — Oui, répond Alon-

„ zo, ſi ta cauſe eſt juſte. — Elle eſt juſte;
„ & tu vas toi-même en juger. Apprends
„ donc quel fut le génie de cet Empire dès
„ ſa naiſſance ; dans quelle vue il a été
„ fondé ; & comment, deſtiné à s'aggrandir
„ ſans ceſſe, il ne pouvoit, ſans s'affoiblir,
„ n'être pas enfin partagé.

„ Autrefois ce pays immenſe étoit habité
„ par des Peuples ſans loix, ſans diſcipline
„ & ſans mœurs. Errans dans les forêts,
„ ils vivoient de leur proie, & des fruits
„ qu'une terre inculte ſembloit produire par
„ pitié. Leur chaſſe étoit une guerre que
„ l'homme faiſoit à l'homme. Les vaincus
„ ſervoient de pâture aux vainqueurs. Ils
„ n'attendoient pas le dernier ſoupir de ce-
„ lui qu'ils avoient bleſſé, pour boire le
„ ſang de ſes veines (*) ; ils le déchiroient
„ tout vivant. Ils faiſoient des captifs, &
„ ils les engraiſſoient pour leurs feſtins
„ abominables. Si ces captifs avoient des
„ femmes, ils les laiſſoient s'unir enſemble,
„ ou ils rendoient eux-mêmes leurs eſcla-
„ ves fécondes, & ils dévoroient les enfans.

„ Quelques-uns d'entre eux, par l'inſtinct
„ de la reconnoiſſance, adoroient, dans la

(*) *Voyez* Garcil. liv. 1. chap. 12.

„ nature, tout ce qui leur faiſoit du bien, „ les montagnes meres des fleuves, les fleu- „ ves mêmes, & les fontaines qui arroſoient „ la terre & la fertiliſoient, les arbres qui „ donnoient du bois à leurs foyers, les „ animaux doux & timides dont la chair étoit „ leur pâture, la mer abondante en pois- „ ſons, & qu'ils appelloient leur nourrice „ (*). Mais le culte de la terreur étoit ce- „ lui du plus grand nombre.

„ Ils s'étoient fait des Dieux de tout ce „ qu'il y avoit de plus hideux, de plus hor- „ rible; car il ſemble que l'homme ſe plai- „ ſe à s'effrayer. Ils adoroient le tigre, le „ lion, le vautour, les grandes couleuvres; „ ils adoroient les élémens, les orages, „ les vents, la foudre, les cavernes, les „ précipices; ils ſe proſternoient devant les „ torrens, dont le bruit imprimoit la crain- „ te, devant les forêts ténébreuſes, au pied „ de ces volcans terribles qui vomiſſoient „ ſur eux des tourbillons de flamme & des „ rochers brûlans.

„ Après avoir imaginé des Dieux cruels „ & ſanguinaires, il fallut bien leur rendre „ un culte barbare comme eux. L'un crut

(*) *Mama Cocha*, mere-mere.

„ leur plaire en se perçant le sein, & se dé-
„ chirant les entrailles; l'autre, plus force-
„ né, arracha ses enfans de la mamelle de
„ leur mere, & les égorgea sur l'autel de ses
„ Dieux altérés de sang. Plus la nature frémissoit, plus la Divinité devoit se réjouir.
„ On croyoit pouvoir tout attendre des
„ Dieux à qui l'on immoloit tout ce qu'on
„ avoit de plus cher (*).

„ Celui dont les rayons animent la natu-
„ re, vit cet égarement, & il en eut pitié.
„ Il n'est pas étonnant, dit-il, que des in-
„ sensés soient méchans. Au lieu de les
„ punir de s'égarer dans les ténebres, en-
„ voyons-leur la vérité; ils marcheront à sa
„ lumiere. Il ne m'est pas plus difficile d'é-
„ clairer leur intelligence que d'éclairer leurs
„ yeux.

„ Il dit, & il envoie dans ces climats
„ sauvages deux de ses enfans bien-aimés,
„ le sage & vertueux Manco, & la belle
„ Oello, sa sœur & son épouse (†).

„ Mon cher Alonzo, tu verras l'endroit
„ célebre & révéré où ces enfans du Soleil
„ descendirent (*a*). Les Sauvages, répandus

(*) *Voyez* Garcil. liv. 1, chap. 2.
(†) Garcil. liv. 1, chap. 15.
(*a*) Au bord d'un lac, à une lieue de Cusco. Les Incas y avoient élevé un magnifique temple au Soleil.

„ dans les forêts d'alentour, se rassemble-
„ rent à leur voix. Manco apprit aux
„ hommes à labourer la terre, à la semer,
„ à diriger le cours des eaux, pour l'arro-
„ ser; Oello instruisit les femmes à filer, à
„ ourdir la laine, à se vêtir de ces tissus,
„ à vaquer aux soins domestiques, à servir
„ leurs époux avec un zele tendre, à élever
„ leurs enfans.

„ Au don des arts, ces fondateurs ajoute-
„ rent le don des loix. Le culte du So-
„ leil leur pere, ce culte inspiré par l'a-
„ mour, fondé sur la reconnoissance, & qui
„ ne coûta jamais un soupir à la nature, ni
„ un murmure à la raison, fut la premiere
„ de ces loix & l'ame de toutes les autres.

„ L'homme, étonné de voir si près de
„ lui des biens qu'il ne soupçonnoit pas, l'a-
„ bondance, la sûreté, la paix, crut rece-
„ voir un nouvel être. Ses besoins satis-
„ faits, ses terreurs dissipées, le plaisir d'a-
„ dorer un Dieu propice & bienfaisant, le
„ devoir d'être juste & bon à son exemple,
„ la facilité d'être heureux, la bienveillance
„ mutuelle, le charme enfin d'une innocen-
„ te & paisible société captiva tous les cœurs.
„ Honteux d'avoir été aveugles & barbares,
„ ces Peuples se laisserent apprivoiser sans

„ peine, & ranger ſous de douces loix. „ Cuſco fut fondée par leurs mains ; cent „ villages l'environnerent (*b*); & le vénéra- „ ble Manco, avant d'aller ſe repoſer auprès „ du Soleil ſon pere, vit proſpérer, dès ſa „ naiſſance, l'Empire qu'il avoit fondé.

„ Son fils aîné lui ſuccéda (*c*); & com- „ me lui, par la douceur, la perſuaſion, „ les bienfaits, il recula les bornes de cet „ heureux Empire.

„ Le fils aîné de celui-ci (*d*) fit reſpecter „ ſes armes, mais ne les employa qu'à ren- „ dre ſes voiſins dociles, ſans tremper ſes „ mains dans leur ſang.

„ Son ſucceſſeur (*e*) fut moins heureux : „ les Peuples qu'il vouloit gagner le force- „ rent de les combattre (*f*). Le premier

---

(*b*) Treize à l'Orient, trente à l'Occident, vingt au Nord, quarante au Midi.

(*c*) SINCHI ROCA, deuxieme Roi. Il conquit vingt lieues de pays, au midi.

(*d*) LOQUE YUPANGUE, troiſieme Roi. Il conquit quarante lieues de pays du nord au ſud, & vingt du couchant au levant.

(*e*) MAITA CAPAC, quatrieme Roi, conquit quatre-vingt-dix lieues d'étendue, dans le pays de *Cunti Suyu*.

(*f*) Ceux de *Cayaviri*, peuple du midi, qu'il aſſiégea ſur leur montagne. Il combattit auſſi les *Collas* au paſſage d'une riviere, les peuples des montagnes d'*Atom-Puna*, & ceux de *Villili* & *Dallia* au couchant.

„ combat fut ſanglant; mais le vainqueur,
„ par ſes vertus, ſe fit pardonner ſa victoi-
„ re. Sa valeur apprit à le craindre; ſa
„ clémence apprit à l'aimer.

„ Le fils aîné de ce héros (*g*) fit des con-
„ quêtes encore plus vaſtes, ſans coûter ni
„ larmes ni ſang aux Peuples, qu'il ſoumit à
„ ſon obéiſſance. Son retour à Cuſco fut
„ le plus beau triomphe: il y fut porté par
„ des Rois.

„ Les Incas qui lui ſuccéderent (*h*), fu-
„ rent obligés quelquefois, pour dompter
„ des Peuples féroces, d'aſſiéger leur re-
„ traite, de les y repouſſer, & de leur
„ laiſſer prendre conſeil de la néceſſité.
„ Mais nos armes les attendoient, & ne
„ les provoquoient jamais. On avoit pour
„ maxime de les abandonner, plutôt que
„ de les détruire, s'ils s'obſtinoient à vivre

(*g*) CAPAC YUPANGUE, cinquieme Roi. *Ses* conquêtes s'étendoient, au couchant, juſqu'à la mer; au midi, juſqu'à *Tatira*, au pays des *Charcas*; à l'orient, juſqu'au pied de la montagne des *Antis*; au nord, juſqu'à *Racuna*, dans la province de *Chinca*.

(*h*) ROCA, ſurnommé *Pleure-ſang*, ſixieme Roi.
Septieme, VIRACOCHA.
Huitieme, PACHACUTEC.
Neuvieme, YUPANGUE.
Dixieme, TUPAC YUPANGUE.
Onzieme, HUAINA CAPAC, pere de deux Incas régnans.

„ indépendans & malheureux. La paix al-
„ loit au devant d'eux, toujours indulgente
„ & facile, & n'exigeant de ces rebelles
„ que de consentir à goûter les biens qu'elle
„ leur présentoit (*i*). Engager le monde à
„ être heureux, fut le grand projet des In-
„ cas. Un culte pur, de sages loix, des
„ lumieres, des arts utiles étoient les fruits
„ de la victoire; & ils les laissoient aux
„ vaincus. Telle a été, pendant onze re-
„ gnes, leur ambition & leur gloire; tel a
„ été le prix de leurs travaux.

„ Cependant, plus on étendoit les limites
„ de cet Empire, plus on avoit de peine à
„ les garder. Dans tout l'espace de dix re-
„ gnes, l'Empire n'avoit vu qu'une seule ré-
„ volte. Mon pere, le plus doux & le
„ plus juste des Rois, en vit trois, l'une
„ vers le nord, deux au midi de ces mon-
„ tagnes. Les extrêmités, reculées, n'é-
„ toient plus sous les yeux du Monarque.
„ Vers l'aurore, on avoit franchi la haute

(*i*) Lorsqu'assiégés sur leurs montagnes, ils manquoient de subsistances, & qu'on trouvoit leurs enfans & leurs femmes paissant l'herbe dans les vallons, on leur donnoit à manger, & on les renvoyoit, chargés de vivres, vers leurs peres & leurs maris, avec des offres de paix & d'amitié.

„ barriere des Andes (*); on touchoit à la
„ mer dans les régions du couchant ; vers
„ le nord & vers le midi, nous avions en-
„ core à pénétrer dans des déſerts profonds
„ & vaſtes ; enfin, le plan de nos conquêtes
„ embraſſoit tout ce continent. Il exigeoit
„ donc un partage entre les enfans du So-
„ leil.

„ Mon pere, après avoir conquis cette
„ vaſte & riche province, a cru que le mo-
„ ment du partage étoit arrivé. Il avoit
„ épouſé deux femmes ; l'une étoit Ocello,
„ ſa ſœur ; l'autre, Zulma, fille du ſang
„ des Rois (*k*). Huaſcar eſt l'aîné des enfans
„ d'Ocello ; il poſſede Cuſco, la ville du
„ Soleil, & l'Empire de nos ancêtres. Je ſuis
„ l'aîné des enfans de Zulma ; & la provin-
„ ce de Quito, ce fruit des exploits de mon
„ pere, eſt l'héritage qu'en mourant il a
„ bien voulu me laiſſer.

„ A-t-il pu diſpoſer d'un bien qu'il ne
„ tenoit que de lui-même, qu'il ne devoit
„ qu'à ſa valeur ? C'eſt ce qui cauſe, entre

(*) Montagnes des Antis, depuis appellées *Cordelieres*.

(*k*) Des Caciques, rois de *Quito*, avant la conquête de cette province.

„ mon frere & moi, des débats qui ſeront „ ſanglans, s'il me force à prendre les armes. „ Mon frere eſt altier & ſuperbe. Son „ froid orgueil ne ſut jamais fléchir. Au „ mépris de la volonté & de la mémoire „ d'un pere, il exige de moi que je deſcen- „ de du trône, & que je me range ſous ſes „ loix. Tu ſens ſi je puis m'y réſoudre. „ J'aime mon frere; il m'eſt affreux de voir „ ſa haine me pourſuivre; il m'eſt affreux „ de penſer que ſon Peuple & le mien vont „ être ennemis l'un de l'autre, & qu'une „ guerre domeſtique, allumée entre les In- „ cas, va les livrer, demi-vaincus, à un „ oppreſſeur étranger. Mais ce ſceptre, ce „ diadême, c'eſt de mon pere que je les „ tiens; laiſſerai-je outrager mon pere? Il „ n'eſt rien qu'à titre d'égal, d'allié, de „ frere & d'ami, Huaſcar n'obtienne de moi. „ Veut-il étendre ſes conquêtes par-delà les „ bords du Mauli (*), ou ſur le fleuve des „ Couleuvres (†)? Je le ſeconderai. Lui „ reſte-t-il encore, dans les vallées de Naſca „ ou de Piſco, quelques rebelles à dompter? „ Je l'aiderai à les ſoumettre. Ses ennemis ſe-

(*) Riviere du Chili.
(†) *Amarumayu*, aujourd'hui la riviere de la *Plata*.

„ ront les miens. Mais pourquoi demander
„ ma honte? Pourquoi vouloir déshonorer
„ & avilir ſon propre ſang? Les larmes que
„ tu vois s'échapper de mes yeux, te ſont
„ témoins de ma franchiſe. Je deſire ar-
„ demment la paix: je ſuis ſenſible, mais je
„ ſuis violent; & je me crains ſur-tout moi-
„ même. C'eſt à toi, cher Alonzo, à nous
„ ſauver des maux dont la diſcorde nous me-
„ nace. Va trouver mon frere à Cuſco.
„ L'humanité réſide dans ton cœur, & la
„ vérité ſur tes levres: ta candeur, ta droi-
„ ture, l'aſcendant naturel de ta raiſon ſur
„ nos eſprits, enfin ce charme ſi touchant
„ que tu donnes à tes paroles, le fléchira
„ peut-être, & nous épargnera d'effroyables
„ calamités. Ne crains pas d'exprimer trop
„ vivement l'horreur que me fait la guerre
„ civile: mais auſſi ne crains pas d'aſſurer,
„ que jamais je n'abandonnerai mes droits. Mon
„ pere, en mourant, m'a placé ſur un trô-
„ ne élevé, affermi par-lui même; il faut
„ m'en arracher ſanglant".

Alonzo ſentit l'importance & les difficultés d'une telle entremiſe; mais il voulut bien s'en charger; & tout fut préparé dans peu, pour donner à ſon ambaſſade une ſplendeur qui répondît à la majeſté des deux Rois.

CHAPITRE XXVII.

AVANT le départ d'Alonzo, l'Inca, pour entreprendre l'ouvrage de la paix ſous de favorables auſpices, fit un ſacrifice au Soleil. Les Mexicains y aſſiſterent; & Alonzo lui-même, ſans y participer, crut pouvoir en être témoin.

Les Vierges du Soleil, admiſes dans ſon temple, ſervoient le Pontife à l'autel. C'eſt de leur main qu'il recevoit le pain du ſacrifice (*a*); & l'une d'elles, après l'offrande, le préſentoit aux Incas.

La deſtinée de Cora voulut qu'en ce jour ſolemnel, ce fût elle qui dut remplir ce miniſtere ſi funeſte.

Alonzo, par une faveur ſignalée du Monarque, étoit placé auprès de lui. La Prêtreſſe s'avance, un voile ſur la tête, & le front couronné de fleurs. Ses yeux étoient baiſſés; mais ſes longues paupieres en laiſſoient échapper des feux étincelans,

(*a*) Ce pain étoit fait du maïz le plus pur: on l'appelloit *Canqu*.

Ses belles mains tremblóient ; ſes levres palpitantes, ſon ſein vivement agité, tout en elle exprimoit l'émotion d'un cœur ſenſible. Heureuſe ſi ſes yeux timides ne s'étoient pas levés ſur Alonzo! Un regard la perdit ; ce regard imprudent lui fit voir le plus redoutable ennemi de ſon repos & de ſon innocence. Lui, dont la grâce & la beauté, chez les féroces antropophages, avoient apprivoiſé des cœurs nourris de ſang, quel charme n'eut il pas pour le cœur d'une vierge, ſimple, tendre, ingénue & faite pour aimer! Ce ſentiment, dont la nature avoit mis dans ſon ſein le germe dangereux, ſe développa tout-à-coup.

Dans le treſſaillement que lui cauſa la vue de ce mortel, dont la parure relevoit encore la beauté, peu s'en fallut que la corbeille d'or qui contenoit l'offrande, ne lui tombât des mains. Elle pâlit ; ſon cœur ſuſpendit tout-à coup & redoubla ſes battemens. Un friſſon rapide eſt ſuivi d'un feu brûlant qui coule dans ſes veines ; & ſur ſes genoux déſaillans elle a peine à ſe ſoutenir.

Son miniſtere enfin rempli, elle retourne vers l'autel. Mais Alonzo, préſent à ſes eſprits, ſemble l'être encore à ſes yeux. Interdite & confuſe de ſon égarement, elle jet-

te un regard ſuppliant ſur l'image du Soleil, elle y croit voir les traits d'Alonzo : „ O „ Dieu! dit-elle, ô Dieu! quel eſt donc ce „ délire? Quel trouble ce jeune Etranger a „ mis dans tous mes ſens! Je ne me connois „ plus."

Le ſacrifice & les vœux offerts, l'Inca, ſuivi de ſa Cour, ſe retire; les Prêtreſſes ſortent du temple, & rentrent dans l'aſyle inviolable & ſaint qui les cache aux yeux des mortels.

Cette retraite, où Cora voyoit couler ſes jours dans une paiſible langueur, fut pour elle, dès ce moment, une priſon triſte & funeſte. Elle ſentit tout le poids de ſa chaîne; & ſon cœur ne deſira plus qu'un déſert & la liberté, un déſert où fût Alonzo: car elle ne ceſſoit de le voir, de l'entendre, de lui parler, & de ſe plaindre à lui, comme s'il eût été préſent: „ Quoi! jamais, ja- „ mais, diſoit-elle, l'illuſion que je me fais „ ne ſera qu'une illuſion! Ah! pourquoi t'ai- „ je vu, charme unique de ma penſée, ſi „ je ſuis condamnée à ne plus te revoir? „ Ah! du moins, avant que j'expire, viens, „ mortel adoré, viens voir quel ravage ta „ ſeule vue a cauſé dans un foible cœur; „ viens voir & plaindre ta victime. Où es,

„ tu? Daignes-tu penſer à moi, à moi qui
„ brûle, qui me meurs du deſir, ſans eſpoir,
„ de te revoir encore? Hélas! quel mal-
„ heur eſt le mien! Je ſens qu'un pouvoir
„ invincible m'attire ſans ceſſe vers lui;
„ ſans ceſſe mon ame s'élance hors de ces
„ murs pour le chercher; dans la veille &
„ dans le ſommeil, lui ſeul occupe mes es-
„ prits; je donnerois ma vie pour qu'un
„ ſeul de mes ſonges pût ſe réaliſer, ne fût-
„ ce qu'un moment; & ce moment, on l'a
„ retranché de ma vie! O Dieu bienfaiſant!
„ eſt-ce toi qui te plais à tyranniſer, à dé-
„ chirer un cœur ſenſible? Tu ſais ſi le
„ mien conſentoit au ſerment que t'a fait ma
„ bouche. Un pouvoir abſolu me l'a fait
„ prononcer; mais la nature, par un cri qui
„ a dû s'élever juſqu'à toi, réclamoit dans le
„ même inſtant contre une injuſte violence.
„ Mon cœur n'eſt point parjure; il ne t'a
„ rien promis. Rends-moi donc à moi-mê-
„ me. Hélas! ſuis-je digne de toi? Trop
„ foible, trop fragile, un ſeul moment, tu
„ le vois, un ſeul regard a mis le trouble
„ dans mon ame: éperdue, inſenſée, je ne
„ commande plus à ma raiſon ni à mes ſens."
A ces mots, proſternée, & n'oſant plus voir
la lumiere du Dieu qu'elle croyoit trahir,

elle ſe couvroit le viſage de ſon voile arrosé de larmes. Mais bientôt l'image d'Alonzo, & cette penſée accablante: *Je ne le verrai plus*, venant s'offrir encore, faiſoient éclater ſa douleur: „ O mon pere! qu'avez-vous „ fait? que vous avois-je fait moi-même? „ pourquoi me ſéparer de vous? pourquoi „ m'enſevelir vivante? Hélas! j'avois pour „ vous une vénération ſi tendre! je vous au- „ rois ſervi avec tant de zele & d'amour! „ O mon pere! mon pere! vous m'auriez „ vue auprès de vous, douce conſolation de „ votre paiſible vieilleſſe, partager avec mon „ époux le devoir de vous rendre heureux, „ élever ſous vos yeux mes enfans. . . . „ Mes enfans! ah! jamais je ne ſerai me- „ re; jamais ce nom cher & ſacré ne fera „ treſſaillir mon cœur. Ce cœur eſt mort „ aux ſentimens les plus tendres de la na- „ ture: ſes penchans les plus doux, ſes „ plaiſirs les plus purs me ſont interdits „ pour jamais."

Cet éclair rapide & terrible, qui embraſe à la fois deux cœurs faits l'un pour l'autre, avoit frappé le jeune Eſpagnol au même inſtant que la jeune Indienne. Etonné de voir tant de charmes, ému, troublé juſqu'à l'ivreſſe, d'un ſeul regard qu'elle lui avoit

avoit lancé, il la ſuivit des yeux au fond du temple ; & il fut jaloux du Dieu même, en le lui voyant adorer.

Sombre, inquiet, impatient, il retourne au palais. Tout l'afflige & le gêne. Il veut rappeller ſa raiſon ; il ſe reproche un fol amour, il le condamne, il en rougit, il veut l'éloigner de ſon ame ; vain reproche ! efforts inutiles ! La réflexion même enfonce plus avant le trait qu'il voudroit arracher. Un ſeul regard de la Prêtreſſe a verſé au fond de ſon cœur le doux poiſon de l'eſpérance. Des vœux indiſſolubles, un étroit eſclavage, une garde incorruptible & vigilante, une auſtere priſon, il voit tout ; & il eſpere encore. Il lui eſt impoſſible de poſſéder Cora, mais non pas d'avoir ſu lui plaire : „ & ſi „ elle m'aimoit, diſoit-il, ſi elle ſavoit que „ je l'adore, ſi nos deux cœurs, d'intelli- „ gence, pouvoient du moins s'entendre, „ ah ! ce ſeroit aſſez."

En s'occupant d'elle ſans ceſſe, il paſſoit mille fois le jour par tous les mouvemens d'un amour inſenſé. Mais la réflexion le rendoit à lui-même, & lui faiſoit voir l'imprudence & la honte de ſes tranſports. Chez un Peuple religieux, oſer tenter un ſacrilege ! dans la Cour d'un Roi, ſon ami, violer

les droits de l'hoſpitalité! expoſer celle qu'il aimoit à l'opprobre & au châtiment qui ſuivroient l'oubli de ſes vœux! C'étoient autant de crimes, dont un ſeul eût ſuffi pour faire frémir Alonzo. Il en repouſſoit la penſée, bien réſolu de n'y jamais céder.

Seulement il alloit nourrir ſa profonde mélancolie autour de l'enceinte ſacrée des murs qui renfermoient Cora. L'enclos des Vierges étoit vaſte & ombragé d'arbres épais, dont la hauteur majeſtueuſe ajoutoit encore au reſpect qu'imprimoit ce lieu révéré: „ C'eſt „ ſous ces arbres, diſoit-il, que la belle „ Cora reſpire. Hélas! peut-être elle y „ gémit; & ni la pitié ni l'amour n'oſeroient „ entreprendre de rompre ſes liens. Ces „ murs ſont élevés; la garde en eſt ſévere; „ mais combien ne ſeroit-il pas facile encore „ d'y pénétrer! C'eſt leur ſainteté qui les „ garde. L'amour, cet ennemi fatal du re- „ pos & de l'innocence, l'amour, tel que je „ le reſſens, n'eſt point connu de ce bon „ Peuple. L'habitude à ne deſirer que les „ biens qui lui ſont permis, le fait marcher „ paiſiblement dans l'étroit ſentier de ſes „ loix. Qu'elles ſont cruelles ces loix, dont „ la jeuneſſe, la beauté, l'amour, ſont les „ triſtes victimes! Qu'il ſeroit juſte & géné-

„ reux de les en affranchir!" A ces mots, effrayé lui-même de ſentir treſſaillir ſon cœur, il s'éloignoit. „ Ah! diſoit-il, eſt-ce „ là ce projet ſi beau, ſi magnanime qui m'a „ voit amené à la Cour de l'Inca! Je m'an„ nonce comme un héros; je finis par être „ un perfide, un foible & lâche raviſſeur."

Ainſi ſa vertu combattoit; elle auroit triomphé ſans doute. Mais un événement terrible la fit céder aux mouvemens de la crainte & de la pitié.

CHAPITRE XXVIII.

Heureux les Peuples qui cultivent les vallées & les collines que la mer forma dans ſon ſein, des ſables que roulent ſes flots, & des dépouilles de la terre! Le paſteur y conduit ſes troupeaux ſans allarmes; le laboureur y ſeme & y moiſſonne en paix. Mais malheur aux Peuples voiſins de ces montagnes ſourcilleuſes, dont le pied n'a jamais trempé dans l'océan, & dont la cime s'éleve au-deſſus des nues! Ce ſont des ſoupiraux que le feu ſouterrein s'eſt ouverts, en briſant la voûte des fournaiſes profondes où ſans ceſſe

il bouillonne. Il a formé ces monts des rochers calcinés, des métaux brûlans & liquides, des flots de cendre & de bitume qu'il lançoit, & qui, dans leur chûte, s'accumuloient aux bords de ces gouffres ouverts. Malheur aux Peuples que la fertilité de ce terrein perfide attache : les fleurs, les fruits & les moiſſons couvrent l'abîme ſous leurs pas. Ces germes de fécondité, dont la terre eſt pénétrée, ſont les exhalaiſons du feu qui la dévore : ſa richeſſe, en croiſſant, préſage ſa ruine ; & c'eſt au ſein de l'abondance qu'on lui voit engloutir ſes heureux poſſeſſeurs. Tel eſt le climat de Quito. La ville eſt dominée par un volcan terrible (*a*), qui, par de fréquentes ſecouſſes, en ébranle les fondemens.

Un jour que le Peuple Indien, répandu dans les campagnes, labouroit, ſemoit, moiſſonnoit (car ce riche vallon préſente tous ces travaux à la fois,) & que les filles du Soleil, dans l'intérieur de leur palais, étoient occupées les unes à filer, les autres à ourdir les précieux tiſſus de laine dont le Pontife & le Roi ſont vêtus, un bruit ſourd ſe fait d'abord

(*a*) Pichencha ; *voyez* la deſcription de ce volcan & ſes éruptions en 1538 & 1660, dans la *Relation du voyage de M. de la Condamine.*

entendre dans les entrailles du volcan. Ce bruit, ſemblable à celui de la mer, lorſqu'elle conçoit les tempêtes, s'accroît, & ſe change bientôt en un mugiſſement profond. La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'enveloppent; le temple & les palais chancelent & menacent de s'écrouler; la montagne s'ébranle, & ſa cime entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans ſon ſein, des flots de bitume liquide, & des tourbillons de fumée qui rougiſſent, s'enflamment & lancent dans les airs des éclats de rocher brûlans qu'ils ont détachés de l'abîme: ſuperbe & terrible ſpectacle, de voir des rivieres de feu bondir à flots étincelans à travers des monceaux de neige, & s'y creuſer un lit vaſte & profond.

Dans les murs, hors des murs, la déſolation, l'épouvante, le vertige de la terreur ſe répandent en un inſtant. Le laboureur regarde & reſte immobile. Il n'oſeroit entamer la terre, qu'il ſent comme une mer flottante ſous ſes pas. Parmi les Prêtres du Soleil, les uns, tremblans, s'élancent hors du temple; les autres, conſternés, embraſſent l'autel de leur Dieu. Les Vierges, éperdues, ſortent de leur palais, dont les toîts menacent de fondre ſur leur tête; & courant dans

leur vaſte enclos, pâles, échevelées, elles tendent leurs mains timides vers ces murs, d'où la pitié même n'oſe approcher pour les ſecourir.

Alonzo ſeul, errant autour de cette enceinte, entend leurs gémiſſantes voix. Dans le péril de la nature entiere, il ne tremble que pour Cora. Les cris qui frappent ſon oreille, lui ſemblent tous être les ſiens. Egaré, frémiſſant de douleur & de crainte, & pareil au ramier qui, d'une aîle tremblante, voltige autour de la priſon où ſa palombe eſt enfermée, ou tel plutôt que la lionne qui, l'œil étincelant, rode & rugit autour du piege où l'on a pris ſes lionceaux, il cherche, il découvre à la fin des ruines & un paſſage. Tranſporté de joie, il gravit ſur les débris du mur ſacré. Il pénetre dans cet aſyle, où nul mortel jamais n'oſa pénétrer avant lui. Les ténebres le favoriſent: un jour lugubre & ſombre a fait place à la nuit; la nuit n'eſt éclairée que par les flots brûlans qui s'élancent de la montagne; & cette effroyable lueur, pareille à celle de l'Erebe, ne laiſſe voir aux yeux d'Alonzo que comme des ombres errantes, les Prêtreſſes du Soleil, courant épouvantées dans les jardins de leur palais.

D'autres yeux que ceux d'un amant, tout occupé de l'objet qu'il adore, chercheroient inutilement l'une d'elles entre ſes compagnes. Alonzo reconnoît Cora. Les graces qui, dans la frayeur, ne l'ont point abandonnée, la lui font diſtinguer de loin. Il retient ſes premiers tranſports, de peur de l'effrayer. Il s'avance d'un pas timide : „ Cora, lui „ dit-il de la voix la plus douce & la plus „ ſenſible, un Dieu veille ſur vous & prend „ ſoin de vos jours". A cette voix, Cora s'arrête intimidée ; & à l'inſtant la terre tremble, & la montagne, avec éclat, jette une colonne de flamme, qui, dans l'obſcurité, découvre aux yeux de la Prêtreſſe ſon amant qui lui tend les bras.

Soit par un mouvement ſoudain de frayeur, ou d'amour peut-être, Cora ſe précipite & tombe évanouïe dans les bras du jeune Eſpagnol. Il la ſoutient, il la ranime, il tâche de la raſſurer : „ O toi, lui dit-il, „ que j'adore depuis que je t'ai vue au tem„ ple, toi, pour qui ſeule je reſpire, Co„ ra, ne crains rien : c'eſt le ciel qui t'en„ voie un libérateur. Suis-moi. Quittons ces „ lieux funeſtes ; laiſſe-moi te ſauver".

Cora, foible & tremblante, s'abandonne à ſon guide. Il l'emporte, il franchit ſans

peine les débris du mur écroulé; & le premier asyle qui s'offre à sa pensée, est le vallon de Capana, du Cacique, ami de Las-Casas.

„ Où vais-je, lui disoit Cora? La fra-
„ yeur a troublé mes sens. Je ne sais où je
„ suis; je ne sais même qui vous êtes.
„ Que vais-je devenir? Ayez pitié de moi.
„ — Vous êtes, lui dit Alonzo, sous la
„ garde d'un homme qui ne respire que
„ pour vous. Je vous mene loin du dan-
„ ger, dans un vallon délicieux, où un Ca-
„ cique, mon ami, vous recevra comme sa
„ fille. — Ah! cachez-moi plutôt, dit-elle,
„ à tous les yeux. Il y va de ma vie; il y
„ va de bien plus! Vous ignorez la loi terri-
„ ble que vous me faites violer. Me voilà
„ hors de cet asyle où je devois vivre ca-
„ chée. Je suis les pas d'un homme, après
„ avoir fait vœu de fuir à jamais tous les
„ hommes. A quoi m'exposez-vous? Ah!
„ plutôt laissez-moi périr.

„ Cora, lui répondit Alonzo, le premier
„ devoir de tout ce qui respire, comme son
„ premier sentiment, c'est le soin de sa pro-
„ pre vie, & dans un moment où la mort
„ vous environne & vous poursuit, il n'est
„ ni vœu ni loi qui doive s'opposer à ce

„ mouvement invincible. Quand tout ſera cal-
„ mé, demain, avant l'aurore, vous rentre-
„ rez dans ces jardins, où vos compagnes
„ effrayées auront paſſé la nuit ſans doute;
„ & le ſecret de votre abſence ne ſera ja-
„ mais révélé."

Cependant le péril s'éloigne, & bientôt il s'évanouit. La terre ceſſe de trembler, le volcan ceſſe de mugir. Cette pyramide de feu, qui s'élevoit du ſommet de la montagne, s'émouſſe, & paroît s'enfoncer; les noirs tourbillons de fumée dont le ciel étoit obſcurci, commencent à ſe diſſiper; un vent d'orient les chaſſe vers la mer. L'azur du ciel s'épure; & l'aſtre de la nuit, par ſa conſolante clarté, ſemble vouloir raſſurer la nature.

Dans ce moment, Alonzo & ſa tendre compagne traverſoient de belles prairies, où mille arbres, chargés de fruits, entrelaçoient leurs rameaux. Les rayons tremblans de la lune, perçant à travers le feuillage, alloient nuancer la verdure, & ſe jouer parmi les fleurs: „ reſpire, ma chere Cora, dit A-
„ lonzo; repoſe-toi; & dans le calme & le
„ ſilence d'une nuit qui nous favoriſe, lais-
„ ſe-moi me raſſaſier du plaiſir de te voir,
„ d'adorer tant de charmes". Cora conſen-

tit à s'asseoir. Le premier soin d'Alonzo fut de cueillir des fruits, qu'il vint lui présenter. Le doux savinte, le palta, d'un goût plus ravissant encore, la moëlle du coco, son jus délicieux, furent les mets de ce festin.

Assis aux genoux de Cora, Alonzo respiroit à peine. Le trouble, le saisissement, cette timidité craintive qui se mêle aux brûlans desirs, & dont l'émotion redouble aux approches du bonheur, suspendent son impatience. Il presse de ses mains, il presse de ses levres la main tremblante de Cora: „Fil„ le du ciel, lui disoit-il, est-ce bien toi „ que je possede, toi, l'unique objet de mes „ vœux? Qui m'eût dit qu'un prodige, dont „ frémit la nature, s'opéroit pour nous réu„ nir, & qu'il n'épouvantoit la terre, que „ pour nous dérober aux yeux de tes surveil„ lans inhumains? Un Dieu, sans doute, „ a pris pitié de mon amour & de mes pei„ nes. Ah! profitons de sa faveur. Nous „ voilà seuls, libres, cachés, & n'ayant „ pour témoin que la nuit, qui jamais n'a „ trahi les tendres amans. Mais ces instans „ si précieux s'écoulent; n'en perdons plus „ aucun; &, si je te suis cher, dis-moi: „ *Sois heureux.* — Sois heureux, dit-elle";

& dès ce moment un nuage ſe répandit ſur l'avenir.

A leurs yeux tout s'eſt embelli. La ſérénité de la nuit, la ſolitude, le ſilence ont pour eux un charme nouveau: „ Ah! le délicieux ſéjour! diſoit Cora. Pourquoi „ chercher un autre aſyle? Cette douce „ clarté, ces gazons, ces feuillages ſemblent nous dire: Où voulez-vous aller? „ où ſerez-vous mieux qu'avec nous? — „ O douce moitié de moi-même, dit Alonzo, ainſi toujours puiſſes-tu te plaire „ avec moi! Paſſons ici la nuit; & demain, „ dès l'aube du jour, fuyons des lieux où „ tu es captive. Allons. . . . que ſais-je? „ où le deſtin nous conduira: fût-ce dans „ un antre ſauvage, j'y vivrois heureux avec „ toi; & ſans toi, je ne puis plus vivre". Ainſi le fol amour faiſoit parler Alonzo. Cora le preſſoit dans ſes bras; & il ſentoit tomber ſur ſon viſage les larmes qu'elle répandoit: „ Mon ami, lui dit-elle, éloi„ gnons, s'il ſe peut, une prévoyance affli„ geante. Je ſuis avec toi, je ne veux „ m'occuper que de toi: qu'un bien que j'ai „ tant ſouhaité, ne ſoit pas mêlé d'amer„ tume".

Cora ne ſavoit point encore le nom de

ſon amant; elle deſira de l'entendre, & le répéta mille fois. Il lui parla de ſa patrie, il voulut même la flatter de la douce eſpérance de voir un jour avec lui les bords où il étoit né. Elle n'en fut point abuſée, & la réflexion cruelle écarta cette illuſion. Enfin le ſommeil ſuſpendit tous les mouvemens de leurs ames; & Cora, aux genoux d'Alonzo, repoſa juſqu'au point du jour.

L'étoile du matin éveille les oiſeaux, & leurs chants éveillent Alonzo. Il ouvre les yeux, & il voit Cora: ſes yeux parcourent mille charmes. Il approche ſa bouche de ces levres de roſe, où la volupté lui ſourit; il en reſpire l'haleine; & ſon ame y vole, attirée par un ſouffle délicieux.

Cora s'éveille; un treſſaillement, mêlé de frayeur & de joie, exprime ſon émotion: „ Eſt-ce-toi, dit-elle, en ſe précipitant „ dans le ſein d'Alonzo, eſt-ce bien toi, „ que je retrouve! Ah! je croyois t'avoir „ perdu. — Non, Cora, non; raſſure-toi: „ nous ne ſerons point ſéparés. Mais hâ„ tons-nous: voici l'aube du jour: gagnons „ le détroit des montagnes; & ſur la foi de „ la nature, qui nourrit les hôtes des bois, „ cherche avec moi, dans leur aſyle, la li„ berté, le premier des biens après l'a-

„ mour. — Ah! cher Alonzo, dit Cora, „ que ne ſuis-je ſeule, avec toi, dans ces „ forêts où elle regne! que n'y ſuis-je in- „ connue au reſte des mortels"! Et, en diſant ces mots, elle le ſerroit dans ſes bras; elle frémiſſoit, & ſes yeux attachés ſur ceux de ſon amant, ſe rempliſſoient de larmes. Attendri & troublé lui-même, il la preſſe de lui avouer ce qui l'agite. Elle s'effraie du coup qu'elle va lui porter; mais elle cede enfin: „ Délices de mon ame, mon cher „ Alonzo, lui dit-elle: mon cœur eſt dé- „ chiré; le tien va l'être; mais pardonne: „ un devoir ſacré, un devoir terrible m'en- „ chaîne, il va m'arracher de tes bras; voi- „ ci le moment d'un éternel adieu. — Ah! „ que dis-tu, cruelle! — Ecoute. En me „ dévouant aux autels, mes parens répondi- „ rent de ma fidélité. Le ſang d'un pere, „ d'une mere, eſt garant des vœux que j'ai „ faits. Fugitive & parjure, je les livrerois „ au ſupplice; mon crime retomberoit ſur „ eux; & ils en porteroient la peine: telle „ eſt la rigueur de la loi. — O Dieu! — Tu „ frémis! Malheureuſe! qu'as-tu fait? „ qu'ai-je fait moi-même, s'écria-t-il, en „ ſe précipitant le front contre terre, &

„ en s'arrachant les cheveux. Que ne m'as-
„ tu montré plutôt l'abîme où je tombois,
„ où je t'entraînois? . . . Laiſſe-moi. Ton
„ amour, ta douleur, tes larmes redoublent
„ l'horreur où je ſuis. . . Que veux-tu?
„ que je te remmene? Tu veux ma mort....
„ Te retenir! oh! non; je ne ſuis pas un
„ monſtre. Je ne ſouffrirai pas que tu ſois
„ parricide; je ne le ſouffrirai jamais. Va-
„ t en. . . cruelle. . . Arrête! arrête! Je
„ me meurs".

Cora, déſolée & tremblante, étoit revenue à ſes cris, étoit tombée à ſes genoux. Il la regarde, il la prend dans ſes bras, l'arroſe de ſes pleurs, ſe ſent baigner des ſiens, lui jure un éternel amour; &, dans l'excès de ſa douleur, il s'égare & s'oublie encore: „ Que faiſons-nous, lui dit Cora?
„ voilà le jour. Si nous tardons, il ne ſera
„ plus temps; & mon pere, & ma mere,
„ & leurs enfans, tout va périr. Je vois le
„ bûcher qui s'allume. — Viens donc,
„ viens, lui dit-il, avec le regard ſombre,
„ l'air farouche du déſeſpoir"; & tout-à-coup, s'armant de force, de cette force courageuſe qui foule aux pieds les paſſions, il la prend par la main, &, marchant à grands

pas, la remmene, pâle & tremblante, jusqu'au pied de ces murs, où elle va cacher ſon crime, ſon amour & ſon déſeſpoir.

L'amour, dans l'ame de Cora, n'avoit été, juſqu'au moment de cette fatale entrevue, qu'un délire confus & vague: elle n'en connut bien la force que lorſqu'elle en eut poſſédé l'objet. Sa paſſion, en s'éclairant, a redoublé de violence; le ſouvenir & le regret en ſont devenus l'aliment: & le deſir, ſans eſpérance, toujours trompé, toujours plus vif & plus ardent, en eſt le ſupplice éternel.

Mais du moins elle eſt ſans remords, & ſans frayeur ſur l'avenir. Le déſordre de cette nuit, où chacun trembloit pour ſoi-même, n'a pas permis qu'on s'apperçût de ſa fuite & de ſon abſence; elle ne ſe fait point un crime de l'égarement où l'ont précipitée le péril, la crainte & l'amour. Sa plus cruelle prévoyance eſt d'être en proie au feu qui la conſume, & qui ne s'éteindra jamais. Son amant eſt plus malheureux. Il éprouve les mêmes peines, & de plus un ſouci rongeur qui le tourmente inceſſamment.

O! ſous combien de formes, diverſement cruelles, l'amour tyranniſe les cœurs! Alonzo trembloit d'être pere; & ce danger,

que l'innocence déroboit aux yeux de Cora, étoit ſans ceſſe préſent aux ſiens. Il ſe rappelle avec effroi les plus doux momens de ſa vie, & déteſte l'amour qui l'a rendu heureux. Cependant, il fallut partir. Mais, en s'éloignant de Quito, il ſentit ſon ame, attirée par une force irréſiſtible, ſe détacher de lui, s'élancer vers les murs où ſon amante gémiſſoit.

CHAPITRE XXIX.

UNE route immenſe, applanie d'une extrêmité de l'Empire à l'autre, à travers les hautes montagnes, les abîmes & les torrens (*a*), monument prodigieux de la grandeur des Incas; & ſur cette route les arcenaux dis-

(*a*) La route de Quito à Cuſco, & par-delà, avoit cinq cents lieues. Elle fut faite ſous le regne de *Huaïna Capac*. Sous le même regne, on en fit une de la même étendue dans le plat pays, & pluſieurs autres qui traverſoient l'Empire, du centre aux extrêmités. C'étoient des levées de terre de quarante pieds de largeur, qui mettoient les vallées au niveau des collines.

distribués par intervalles, les hospices sans cesse ouverts aux voyageurs, les fortereſſes & les temples, les canaux qui dans les campagnes faisoient circuler l'eau des fleuves (*b*), les merveilles de la nature, dans des climats nouveaux pour lui, rien ne put effacer Cora de sa pensée. Son image, qu'en soupirant il écartoit toujours, lui revenoit sans cesse.

Enfin l'impétueuse voix de l'amitié se fit entendre. Alonzo tout-à-coup sortit comme d'un long délire; & en approchant de Cusco, les soins dont il étoit chargé commencerent à l'occuper. Il se fit précéder par trois Caciques, & s'annonça au Monarque en ces mots: „ Un homme né par-delà les „ mers, & vers les bords d'où le Soleil se „ leve, un Castillan, reçu dans la Cour de „ ton frere, vient te voir, & t'apporte des „ paroles de paix".

La renommée des Castillans étoit parvenue à Cusco; & ce nom, devenu terrible, frappa le superbe Huascar. Il envoya au-devant d'Alonzo une partie de sa Cour, & le reçut lui même dans toute la splendeur de la maje-

(*b*) Un de ces canaux, dans les plaines du couchant, avoit cent cinquante lieues de longueur, du sud au nord.

ſté des Incas, élevé ſur un trône d'or, dans un palais dont les lambris, les murs même étoient revêtus de ce métal éblouiſſant, ayant à ſes pieds vingt Caciques, & à ſes côtés vingt tribus d'Incas deſcendans de Manco.

Alonzo, qui jamais n'avoit rien vu de ſi auguſte, en fut ſaiſi d'étonnement. Le Prince, avec une bonté majeſtueuſe, lui fit ſigne de s'approcher & de parler.

„ Inca; lui dit Alonzo, c'eſt un préſent „ du ciel, qu'un frere vertueux & tendre; „ c'eſt un don du ciel, non moins rare, „ qu'un véritable ami. Réjouis toi: le ciel „ t'a donné l'un & l'autre dans le Roi de „ Quito. Son ame m'eſt connue; & mon „ cœur, qui jamais n'a ſu mentir, répond „ du ſien. Vous êtes tous deux menacés par „ un ennemi redoutable, qui s'avance de l'o- „ rient. Vous avez beſoin l'un de l'autre, „ pour réſiſter à ſes efforts. Réunis, vous „ pouvez le vaincre; diviſés, vous êtes „ perdus. L'Inca, ton frere, demande ton „ ſecours, & t'offre celui de ſes armes. Tel „ eſt l'objet de l'ambaſſade dont il m'honore „ auprès de toi".

„ J'ai bien voulu t'entendre, lui répondit „ l'Inca, quoiqu'envoyé par un rebelle;

„ mais, avant tout, n'es-tu pas toi-même
„ un de ces Etrangers nouvellement descen-
„ dus sur nos bords, & qui, dans la vallée,
„ ont semé l'épouvante? Tu te dis Castillan;
„ c'est, je crois, le nom qu'on leur donne:
„ ils viennent, dit-on, comme toi, des
„ bords de l'orient".

„ Oui, je suis du nombre de ceux que
„ l'on a vus sur ce rivage, lui dit Alonzo.
„ Je cherchois la gloire sur leurs pas; je
„ les ai abandonnés. J'aime la bonne foi,
„ j'honore la droiture & la grandeur d'ame;
„ & c'est ce qui m'attache à ce généreux
„ Prince qui te parle ici par ma voix. Tous
„ les deux nés du même sang, enfans du
„ même pere, aimez-vous, & vivez en
„ paix; vous serez heureux & puissans".

„ S'il se souvient, reprit Huascar, de quel
„ pere nous sommes nés, qu'il se rappelle
„ aussi quels rangs nous a marqués la naissan-
„ ce. Le Soleil n'a donné qu'un Maître à
„ cet Empire; le regne de son fils doit être
„ l'image du sien. Il n'a point d'égal dans
„ le ciel; & je n'en veux point sur la terre",

„ Inca, lui répondit Alonzo, je veux
„ bien parler ton langage, & supposer ce
„ que tu crois. N'aimes-tu pas assez les

„ hommes, & n'eſtimes-tu pas aſſez les
„ loix de tes ayeux, pour ſouhaiter que l'u-
„ nivers fût rangé ſous ces loix paiſibles" ?

„ Sans doute, répondit l'Inca, je le ſou-
„ haite, & je l'eſpere: c'eſt la volonté du
„ Soleil; les temps la verront s'accomplir".

„ Et alors, pourſuivit Alonzo, le monde
„ n'aura-t-il qu'un Roi, comme il n'a qu'un
„ Soleil? La ſageſſe d'un homme étendra-t-
„ elle ſes regards auſſi loin que l'aſtre du
„ jour étend l'éclat de ſa lumiere? Tu n'o-
„ ſerois le croire; oſe donc avouer que ta
„ vigilance a des bornes, que ta puiſſance
„ en doit avoir, & qu'il ſeroit injuſte de
„ vouloir envahir ce que l'on ne peut gou-
„ verner".

„ Etranger, quelle eſt ton audace, in-
„ terrompit l'Inca, de venir me marquer les
„ limites de ma puiſſance".

„ Ce n'eſt pas moi, lui dit Alonzo, c'eſt
„ la nature qui les a marquées: je ne dis
„ que ce qu'elle a fait. Je t'avertis que tu
„ es homme par ta foibleſſe, quand tu veux
„ être un Dieu par ton ambition".

„ Je ſuis homme, mais je ſuis Roi, reprit
„ l'Inca; & ce nom ſeul t'apprend le reſpect
„ qui m'eſt dû".

„ Sache, lui dit Alonzo, que mes pareils

„ parlent aux Rois ſans les flatter, & les
„ reſpectent ſans les craindre. Il ne tient
„ qu'à toi de me voir à tes pieds; mais
„ commence par être juſte, & par honorer
„ la mémoire d'un pere, qui fut Roi lui-mê-
„ me. C'eſt de ſa main que ton frere a re-
„ çu le ſceptre que tu lui diſputes; & en dés-
„ avouant le don qu'il lui a fait, tu l'inſul-
„ tes dans ſon tombeau, & tu foules aux
„ pieds ſa cendre".

L'Inca frémit; mais ſon orgueil l'empor-ta ſur ſa piété: „ Mon pere, dit-il, a vieil-
„ li; & dans cet état de défaillance, l'hom-
„ me eſt créduie & facile à tromper. Il a
„ cédé aux artifices d'une femme ambitieu-
„ ſe; & pour le fils de l'étrangere il a dés-
„ hérité celui que les ſages loix de Manco
„ lui avoient donné pour ſucceſſeur".

„ Il t'a remis, lui dit Alonzo, tout ce
„ qu'il avoit reçu: il n'a diſpoſé que de ſa
„ conquête".

„ Si, comme lui, chacun de nos Rois,
„ dit le Prince, eût diſſipé ce qu'il avoit
„ acquis, où ſeroit leur Empire? L'unité
„ de pouvoir en fait la grandeur & la for-
„ ce; & mon pere, qui, ſans partage, l'a-
„ voit reçu de ſes ayeux, devoit le laiſſer
„ ſans partage. On l'a ſurpris; & ſans ces-

„ ſer d'honorer ſes vertus, de révérer ſa „ cendre, je puis déſavouer un moment de „ foibleſſe, qui lui fit oublier mes droits".

„ Apprends, lui dit Alonzo, qu'au nord „ de ces climats, un Empire auſſi vaſte, „ plus puiſſant que le tien, vient d'être ra- „ vagé, détruit, inondé du ſang de ſes Peu- „ ples, pour avoir été diviſé. Ses Princes, „ à peine échappés au glaive du vainqueur, „ ſe ſont refugiés dans la Cour de l'Inca ton „ frere; & leur malheur atteſte ce que je „ te prédis. Un ennemi terrible va vous „ trouver tous deux affoiblis, défaits l'un „ par l'autre. Ah! ſonge à ſauver ton Em- „ pire; & quand la foudre eſt ſur ta tête „ & l'abîme à tes pieds, tremble, malheu- „ reux Prince, tremble toi-même, au lieu „ de menacer".

Toute la Cour qui l'entendoit, parut troublée à ce langage; l'Inca lui-même en fut ému; mais diſſimulant ſa frayeur ſous les dehors de la fierté: „ C'eſt, dit-il, à „ l'uſurpateur à prévenir les maux dont il „ ſeroit la cauſe, & à ſe ranger ſous mes „ loix".

„ Ne l'eſpere pas, dit Alonzo, conſter- „ né de ſa réſiſtance. Ataliba couronné par „ un pere expirant, ne croira jamais avoir

„ uſurpé ce qu'il a reçu de ſon pere. Il
„ regarde ſa volonté comme une inviolable
„ loi. Il faut, pour le chaſſer du trône,
„ l'en arracher ſanglant : je te répete ſes
„ paroles. C'eſt à toi de voir ſi tu veux
„ te baigner dans le ſang d'un frere, d'un
„ frere vertueux qui t'aime, qui fait ſa gloi-
„ re & ſon bonheur d'être ton allié, ton
„ ami le plus tendre; qui te conjure, au
„ nom d'un pere, de ne pas révoquer les
„ dons qu'il lui a faits; qui te conjure, au
„ nom de ſon Peuple & du tien, de ne pas
„ le forcer à une guerre impie. Diſpoſe de
„ lui, de ſes armes: il ne craint point la
„ guerre: il a ſous ſes drapeaux un Peuple
„ fidele & vaillant; il a vingt Rois autour
„ de lui, tous auſſi dévoués que moi. Tout
„ ce qu'il craint, c'eſt de verſer le ſang de
„ ſes amis, de ſa famille, de ces Peuples,
„ qui, ſujets de vos peres, nés ſous les
„ mêmes loix, ſont ſes enfans comme les
„ tiens. Conſulte, comme lui, ton cœur:
„ il doit être bon, magnanime, ſenſible au
„ moins à la pitié. Il ne s'agit pas de ré-
„ gler entre vous tes droits & les ſiens: de
„ pareils débats n'ont jamais été vuidés que
„ par les armes. Il s'agit de ſavoir lequel
„ des deux perd le plus à céder. Il y va,

„ pour lui, d'un royaume; pour toi, d'une „ province inutile à ta gloire, à ta puiſſan- „ ce, à ta grandeur. Il défend, avec ſa „ couronne, l'honneur de ſon pere, & le „ ſien; & à ces intérêts qu'oppoſes-tu? „ L'orgueil de ne point ſouffrir de partage! „ Vois ſi cela mérite d'allumer entre vous „ les feux d'une guerre civile, au moment „ qu'un péril commun vous preſſe de vous „ réunir".

Le fier Huaſcar n'en voulut pas entendre davantage. Mais la franchiſe courageuſe, la noble fierté d'Alonzo laiſſerent dans tous les eſprits l'étonnement & le reſpect; l'Inca lui-même en fut ſaiſi.

„ Je ne ſais, diſoit-il, mais cette race „ d'hommes a quelque choſe d'impoſant & „ de ſupérieur à nous. Je veux gagner la „ bienveillance & l'eſtime de celui-ci. „ Qu'on lui rende tous les honneurs qui „ ſont dûs à ſon miniſtere & à la dignité „ dont il eſt revêtu".

Il l'admit à ſa table; & prenant avec lui le ton de l'amitié: „ Caſtillan, lui dit-il, je „ veux bien accéder, autant que je le puis „ ſans honte, à la paix que tu me propoſes. „ Qu'Ataliba garde ſon apanage; qu'il regne „ à Quito, j'y conſens, mais tributaire de

„ l'Empire, & obligé de rendre hommage à „ l'aîné des fils du Soleil".

Quoiqu'il y eût peu d'apparence qu'Ataliba ſubît cette condition, Alonzo ne crut pas devoir la rejeter ſans l'en inſtruire; &, en attendant ſa réponſe, il eut le temps de voir tout ce qui décoroit, & au dedans & au dehors, cette floriſſante Cité.

CHAPITRE XXX.

Le temple du Soleil, le palais du Monarque, ceux des Incas, celui des Vierges, la fortereſſe à triple enceinte qui dominoit la ville & qui la protégeoit, les canaux qui, du haut des montagnes voiſines, y répandoient en abondance les eaux vives & ſalutaires, l'étendue & la magnificence des places qui la décoroient, ces monumens, dont il ne reſte plus que de déplorables ruines, le frappoient d'admiration. „ Sans le fer, di„ ſoit-il, ſans l'art des méchaniques, la „ main de l'homme a opéré tous ces prodi„ ges! Elle a roulé ces rochers énormes; „ elle en a formé ces murailles, dont la ſtruc-

„ ture m'épouvante, dont la ſolidité ne cé-
„ dera jamais qu'aux lentes ſecouſſes du
„ temps, & à l'écroulement du globe. On
„ peut donc ſuppléer à tout par le travail &
„ la conſtance"?

Mais il voyoit avec effroi cet amas incroyable d'or, qui, dans le temple & les palais, tenoit lieu du fer, du bois & de l'argile, &, ſous mille formes diverſes, éblouiſſoit par-tout les yeux (*a*). „ Ah! diſoit-il,
„ en ſoupirant, ſi jamais l'avarice Européen-
„ ne vient à découvrir ces richeſſes, avec
„ quelle avide fureur elle va les dévorer"!

Le culte du Soleil avoit à Cuſco une majeſté ſans égale. La magnificence du temple, la ſplendeur de la Cour, l'affluence des Peuples, l'ordre des Prêtres du Soleil & le chœur des Vierges choiſies (*), plus nombreux & plus impoſants, donnoient, dans cette ville, à la pompe du culte un caractere ſi auguſte, qu'Alonzo même en fut pénétré de reſpect.

Il y avoit dans toutes les fêtes, des rites,

(*a*) Les Hiſtoriens ont pouſſé juſqu'à l'extravagance l'exagération de ces richeſſes. Il y avoit, dit Garcilaſſo, des bûchers de lingots d'or, en forme de bûches, des greniers remplis de grains d'or, &c.

(*) A Cuſco elles étoient au nombre de 1500.

des jeux, des festins, des sacrifices usités. Ce qui distinguoit celle du mariage, c'étoit le don du feu céleste. Alonzo la vit célébrer. C'étoit le jour où le Soleil, terminant sa course au midi, se repose sur le tropique, pour revenir sur ses pas vers le nord.

On observoit l'instant où le flambeau du jour étant sur son déclin, les colonnes mystérieuses formoient, vers l'orient, une ombre égale à elles-mêmes; & alors l'Inca, prosterné devant le Soleil son pere: „ Dieu bienfaisant, lui disoit-il, tu vas t'éloigner de „ nous, & rendre la vie & la joie aux Peuples d'un autre hémisphere, que l'hiver, „ enfant de la nuit, afflige loin de toi; nous „ n'en murmurons pas. Tu ne serois pas „ juste, si tu n'aimois que nous, & si, pour „ tes enfans, tu oubliois le monde. Suis ton „ penchant; mais laisse nous, comme un gage de ta bonté, une émanation de toi-même; & que le feu de tes rayons, nourri „ sur tes autels, répandu chez ton Peuple, „ le console de ton absence, & l'assure de „ ton retour."

Il dit, & présente au Soleil la surface creuse & polie d'un cristal (b) enchâssé dans l'or,

(b) Ils avoient le cristal de roche. Garcilasso dit

artifice myſtérieux qu'on avoit grand ſoin de cacher au Peuple, & qui n'étoit connu que des Incas. Les rayons croiſés en un point, tombent ſur un bûcher de cedre & d'aloës, qui tout-à coup s'enflamme, & répand dans les airs le plus délicieux parfum.

C'étoit ainſi que le ſage Manco avoit fait atteſter aux Indiens, par le Soleil lui-même, qu'il l'envoyoit pour leur donner des loix. „ O Soleil, lui dit-il, ſi je ſuis né de toi, „ que tes rayons, du haut des cieux, allu- „ ment ce bûcher que ma main te conſacre;" & le bûcher fut allumé.

La multitude, en voyant ce prodige ſe renouveller tous les ans, fait éclater les transports de ſa joie; chacun s'empreſſe à recueillir une parcelle du feu céleſte; le Monarque le diſtribue à la famille des Incas; ceux-ci le font paſſer au Peuple; & les Prêtres veillent au ſoin de l'entretenir ſur l'autel.

Alors s'avancent les amans que l'âge appelle aux devoirs d'époux (*c*); & rien de plus majeſtueux que ce cercle immenſe, formé

---

que l'on tiroit le feu céleſte avec une petite coupe d'or, *comme la moitié d'une orange*, que le Grand-Prêtre portoit en bracelet.

(*c*) Vingt-cinq ans pour les garçons, & vingt ans pour les filles. (*Idem.*)

d'une floriſſante jeuneſſe, la force & l'eſpoir de l'Etat, qui demande à ſe reproduire, & à l'enrichir à ſon tour d'une poſtérité nouvelle. La ſanté, fille du travail & de la tempérance, y regne, & s'y joint avec la beauté, ou ſupplée à la beauté même.

„ Enfans de l'Etat, dit le Prince, c'eſt à „ préſent qu'il attend de vous le prix de vo„ tre naiſſance. Tout homme qui regarde la „ vie comme un bien, eſt obligé de la trans„ mettre & d'en multiplier le don. Celui„ là ſeul eſt diſpenſé de faire naître ſon ſem„ blable, pour qui c'eſt un malheur que de „ vivre & que d'être né. S'il en eſt quel„ qu'un parmi vous, qu'il éleve la voix; qu'il „ diſe ce qui lui fait haïr le jour: c'eſt à moi „ d'écouter ſes plaintes. Mais ſi chacun de „ vous jouit paiſiblement des bienfaits du So„ leil mon pere; venez, en vous donnant une „ foi mutuelle, vous engager à reproduire & „ à perpétuer le nombre des heureux."

On n'entendit pas une plainte; & mille couples, tour-à-tour, ſe préſenterent devant lui: „ Aimez-vous, obſervez les loix, ado„ rez le Soleil mon pere," leur dit le Prince: & pour ſymbole des travaux & des ſoins qu'ils alloient partager, il leur faiſoit toucher, en ſe donnant la main, la bêche antique

de Manco, & la quenouille d'Oello, ſa laborieuſe compagne.

Alonzo, parcourant des yeux ce cercle de jeunes beautés, ſoupira, & dit en lui-même: „ Ah! ſi dans cette fête, Cora, tu paroiſ- „ ſois, fille céleſte, tous ces charmes ſe- „ roient effacés par les tiens."

L'une des jeunes épouſes, en approchant de l'Inca, avoit les yeux mouillés de pleurs. Le Prince, qui s'en apperçoit, lui demande ce qui l'afflige. Elle gardoit encore un timide & triſte ſilence. L'Inca daigne la raſſurer. „ Hélas! dit-elle, j'eſpérois conſoler l'amant „ de ma ſœur: car ma ſœur eſt ſi belle, qu'on „ la réſerve pour le temple; & le malheureux „ Ircilo, à qui mon pere la refuſe, venoit „ pleurer auprès de moi. Elina, me dit-il „ un jour, tu n'es pas auſſi belle, mais tu „ es auſſi douce: ton cœur eſt bon, il eſt „ ſenſible; tu aimes tendrement Méloé; je „ ſais combien tu lui es chere; je croirai la „ voir dans ſa ſœur: tiens-moi lieu d'elle, „ par pitié. Je refuſai d'abord: Méloé, tou- „ te en pleurs, me preſſa de prendre ſa pla- „ ce. Qui le conſolera, ſi ce n'eſt toi, me „ dit-elle? Vois comme il eſt affligé. Je le „ veux bien, lui dis-je, ſi cela le conſole. „ Il le croyoit; il le promit. Hé bien, il

„ vient de m'avouer qu'il ne peut jamais ai-
„ mer qu'elle, & qu'il la pleurera toujours."

L'Inca fit appeller le pere d'Elina & de Méloé: „ Amenez-moi Méloé, lui dit-il. „ Vous la réſervez pour le temple; mais le „ Soleil veut des cœurs libres, & le ſien ne „ l'eſt pas. Elle aime ce jeune homme; & „ je veux qu'il ſoit ſon époux. Pour Elina, „ je prendrai ſoin de lui en choiſir un digne „ d'elle."

Le pere obéit. Méloé s'avance affligée & tremblante. Mais, dès qu'elle voit Ircilo, & qu'elle entend que c'eſt à lui qu'on accorde ſa main, ſa beauté ſe ranime; un doux raviſſement éclate ſur ſon front; & levant ſes yeux attendris ſur les yeux de ſon jeune amant: „ Tu ne ſeras donc plus affligé, lui „ dit-elle? C'eſt tout ce que je ſouhaitois."

Un nouveau couple ſe préſente; & tout à-coup un jeune homme éperdu fend la foule, s'élance entre les deux époux, & tombant aux pieds de l'Inca: „ Fils du Soleil, s'écria t-il, „ empêchez Oſaï de manquer à la foi qu'elle „ m'a donnée: c'eſt moi qu'elle aime. Elle „ va faire ſon malheur, en faiſant le mien."

Le Roi, ſurpris de ſon audace, mais touché de ſon déſeſpoir, lui permit de parler: „ Inca, dit-il, daigne m'entendre. C'étoit

„ le temps de la moiſſon; je faiſois celle
„ de mon pere; on annonça celle du ſien.
„ Hélas! diſois-je, c'eſt demain qu'on mois-
„ ſonne le champ du pere d'Oſaï; mes rivaux
„ s'y rendront en foule: quel malheur, ſi je
„ n'y ſuis pas! Hâtons-nous, redoublons d'ar-
„ deur pour achever la moiſſon de mon pere.
„ J'en vins à bout; j'étois épuiſé de fatigue;
„ j'allai me repoſer; le ſommeil me trompa;
„ & quand je m'éveillai, votre pere éclairoit
„ le monde. Déſolé, j'arrive; & je trouve
„ Oſaï dans les champs, avec le jeune Ma-
„ yobé, qui, dès l'aube du jour, avoit mois-
„ ſonné avec elle. Va, Nelti, tu ne m'ai-
„ mes point, & tu ne chéris point mon pe-
„ re, me dit-elle avec mépris: l'amour &
„ l'amitié auroient été plus diligens. Elle
„ ne voulut point m'entendre; & depuis, el-
„ le n'a ceſſé de m'éviter & de me fuir. Mais
„ elle m'aime encore; oui, ſois sûr qu'elle
„ m'aime! car elle, qui jamais ne trompe,
„ m'a dit ſouvent: Nelti, je n'aimerai que
„ toi."

„ Oſaï, demanda le Prince, eſt-il vrai?
„ — Non, jamais je n'euſſe aimé que lui;
„ mais l'ingrat! il a négligé la moiſſon de
„ mon pere, qui l'aimoit comme ſon enfant."
A ces mots elle s'attendrit. „ Tu l'aimes, &

„ tu

„ tu lui pardonnes, reprit l'Inca. Reçois „ ſa main. Et toi, dit-il à Mayobé, cede- „ lui ſon amante; & pour te conſoler, re- „ garde: celle-ci n'eſt-elle pas aſſez belle? „ — Ah! ſi belle, qu'Oſaï même ne l'effa- „ ce point à mes yeux, dit le jeune homme. „ — Hé bien, ſi tu lui plais, je te la don- „ ne, dit le Prince. Y conſentez vous, Eli- „ na? — Je le veux bien, dit-elle, pourvu „ qu'il ne s'afflige pas: car c'eſt la joie du „ mari qui fait la gloire de la femme. Ma „ mere me l'a dit ſouvent, & mon cœur me „ le dit auſſi."

Tels étoient, parmi ce bon Peuple, les plus grands troubles de l'amour.

Au milieu des chants & des danſes qui précédoient le ſacrifice, un prodige parut dans l'air; & il attira tous les yeux. On vit un aigle aſſailli & déchiré par des milans, qui, tour-à tour, fondoient ſur lui d'un vol rapide (*). L'aigle, après s'être débattu ſous leurs griffes tranchantes, tombe, épuiſé de ſang, au pied du trône de l'Inca, & au milieu de ſa famille. Le Roi, comme le Peuple, en fut d'abord ſaiſi d'étonnement & de frayeur; mais, avec cette fermeté qui ne l'a-

(*) Ce trait eſt pris de Garcilaſſo.

bandonnoit jamais: „ Pontife, dit-il, immo-
„ lez sur l'autel du Soleil mon pere, cet
„ oiseau, l'image frappante de l'ennemi qui
„ nous menace, & qui vient tomber sous nos
„ coups."

Le Pontife invita le Prince à venir dans le sanctuaire: „ Je vous suis, lui dit Huascar;
„ mais cachez la frayeur qui se peint sur vo-
„ tre visage. Le vulgaire n'a pas besoin
„ qu'on l'avertisse de trembler."

„ Regardez, lui dit le Pontife, avant que
„ d'enter dans le temple, ces trois cercles
„ empreints sur le front pâlissant de l'épouse
„ du Soleil." La Lune se levoit alors sur l'horizon; & l'Inca vit distinctement trois cercles marqués sur son disque, l'un couleur de sang, l'autre noir, l'autre nébuleux, & semblable à une trace de fumée.

„ Prince, lui dit le Prêtre, ne nous dé-
„ guisons pas la vérité de ces présages. Ce
„ cercle de sang est la guerre; le cercle noir
„ annonce les revers; & ce trait de fumée,
„ plus effrayant encore, est le présage de la
„ ruine."

„ Le Soleil, lui dit le Monarque, vous
„ a-t-il révélé ce malheureux avenir? —
„ Je l'entrevois, dit le Pontife; le Soleil ne
„ m'a point parlé. — Laissez-moi donc, re-

„ prit l'Inca, le dernier bien qui reste à
„ l'homme, l'espérance, qui l'encourage &
„ le soutient dans ses malheurs. Tout ce qui
„ peut n'être qu'un jeu, qu'un accident de
„ la nature, ne se doit jamais expliquer com-
„ me un signe prodigieux, à moins qu'il ne
„ soit à propos d'en intimider le vulgaire. Ce
„ n'est pas ici le moment."

CHAPITRE XXXI.

HUASCAR, loin de laisser paroître le trouble élevé dans son ame, se montra, aux yeux d'Alonzo, plus ferme & plus résolu que jamais. Il le mena le lendemain dans ces jardins (*) éblouissans, où l'on voyoit imités en or, & avec assez d'industrie, les plantes, les fleurs, & les fruits qui naissent dans ces climats. Ce qui eût été parmi nous un exemple inoui de luxe, n'annonçoit-là que l'abondance & l'inutilité de l'or.

De ces jardins, où l'art s'étoit joué à copier la nature, l'Inca fit passer Alonzo dans

(*) Ceci est historique.

ceux où la nature même étaloit ſes propres richeſſes. Ils occupoient un vallon charmant, au bord du fleuve Apurimac. Ces jardins étoient l'abrégé des campagnes du Nouveau Monde. Des touffes d'arbres majeſtueux, aſſociant leurs ombres, mariant leurs rameaux, formoient, par la variété de leurs bois & de leur feuillage, un mêlange rare & frappant. Plus loin, des boſquets, compoſés d'arbuſtes couronnés de fleurs, attiroient & charmoient la vue. Là, des prairies odorantes répandoient les plus doux parfums. Ici, les arbres d'un verger, ployant ſous le poids de leurs fruits, étendoient & ployoient leurs branches au-devant de la main, dont ils ſollicitoient le choix. Là, des plantes, d'une vertu ou d'une ſaveur précieuſe, ſembloient préſenter à l'envi des ſecours à la maladie, & des plaiſirs à la ſanté.

Alonzo parcouroit ces jardins enchantés, d'un œil triſte & compatiſſant. „ Ces beaux „ lieux, diſoit-il, ces aſyles ſacrés de la „ paix & de la ſageſſe, ſeront-ils violés par „ nos brigands d'Europe? & ſous la hache „ impie les verrai-je tomber, ces arbres, „ dont l'antique ombrage a couvert la tête „ des Rois"?

Non loin de Cuſco eſt un lac que le Peu-

ple Indien révere: car ce fut, dit-on, ſur ſes bords que Manco deſcendit, avec Oello, ſa compagne; & au milieu du lac eſt une île riante, où les Incas ont élevé un ſuperbe temple au Soleil. Cette île eſt un lieu de délices; & ſa fertilité ſemble tenir de l'enchantement. Ni les prairies de Chita, où l'on voyoit bondir les troupeaux du Soleil, ni les champs de Colcampara, dont la moiſſon lui étoit conſacrée, ni la vallée de Youcaï, qu'on appelloit le jardin de l'Empire, n'égaloient cette île en beauté. La, mûriſſoient les fruits les plus délicieux; là, ſe recueilloit le maïz, dont la main des Vierges choiſies faiſoit le pain des ſacrifices.

Le Roi voulut auſſi lui-même y conduire Alonzo. Le jeune Caſtillan ne pouvoit ſe laſſer d'y admirer, à chaque pas, les prodiges de la culture.

Il vit les Prêtres du Soleil labourer eux-mêmes leurs champs. Il s'adreſſe à l'un d'eux, que ſa vieilleſſe & ſon air vénérable lui avoient fait remarquer: „ Inca, lui dit-il, „ ſeroit-ce à vous de vaquer à ces durs „ travaux? N'en êtes-vous pas diſpenſé par „ votre miniſtere auguſte? & n'eſt-ce point „ le profaner, que de vous dégrader ainſi"?

Quoiqu'Alonzo parlât la langue des Incas,

celui-ci crut ne pas l'entendre. Appuyé sur sa bêche, il le regarde avec étonnement : „ Jeune homme, lui dit-il; que me demandes-tu? & que vois-tu d'aviliſſant dans „ l'art de rendre la terre fertile? Ne sais-tu „ pas que, sans cet art divin, les hommes, „ épars dans les bois, seroient encore réduits à disputer la proie aux animaux sauvages? Souviens-toi que l'agriculture a „ fondé la société, & qu'elle a, de ses nobles mains, élevé nos murs & nos temples".

„ Ces avantages, dit Alonzo, honorent „ l'inventeur de l'art; mais l'exercice n'en „ est pas moins humiliant & bas, autant „ qu'il est pénible: c'est du moins ainsi que „ l'on pense dans les climats où je suis né".

„ Dans vos climats, dit le vieillard, il „ doit être honteux de vivre, puisqu'on attache de la honte à travailler pour se nourrir? Ce travail, sans doute, est pénible, „ & c'est pour cela que chacun y doit contribuer; mais il est honorable autant qu'il „ est utile; & parmi nous, rien dégrade que „ le vice & l'oisiveté".

„ Il est étrange cependant, reprit Alonzo, que des mains qui se consacrent aux „ autels, & qui viennent d'y présenter les

„ parfums & les ſacrifices, prennent, l'in-
„ ſtant d'après, la bêche & le hoyau, &
„ que la terre ſoit labourée par les enfans
„ du Soleil".

„ Les Enfans du Soleil font ce que fait
„ leur pere, dit le Prêtre. Ne vois tu pas
„ qu'il eſt tout le jour occupé à fertiliſer
„ nos campagnes? Tu l'admires dans ſes
„ bienfaits, & tu reproches à ſes enfans de
„ l'imiter dans leurs travaux"!

Le jeune Eſpagnol, confondu, inſiſtoit cependant encore: „ Mais le Peuple, dit-il,
„ n'eſt il pas obligé de cultiver pour vous
„ les champs qui vous nourriſſent"?

„ Le Peuple eſt obligé de venir à notre
„ aide, dit le vieillard; mais c'eſt à nous
„ d'être avares de ſa ſueur".

„ Vous avez, dit Alonzo, de quoi pa-
„ yer ſes peines; & votre ſuperflu... — Nous
„ n'en avons jamais, dit le vieillard. —
„ Comment! ces richeſſes immenſes? —
„ Ces richeſſes ont leur emploi. Si tu as
„ vu nos ſacrifices, ils conſiſtent dans une
„ offrande pure, dont la plus légere partie
„ eſt conſumée ſur l'autel: le reſte en eſt
„ diſtribué au Peuple. Tel eſt l'emploi que
„ le Soleil veut que l'on faſſe de ſes biens.
„ C'eſt lui rendre le culte le plus digne de

„ lui: c'eſt ſur-tout à ce caractere que l'on
„ reconnoît ſes enfans. Nos beſoins ſatis-
„ faits, le reſte de nos biens n'eſt plus à
„ nous: c'eſt l'apanage de l'orphelin & de
„ l'infirme. Le Prince en eſt dépoſitaire ;
„ c'eſt à lui de le diſpenſer : car perſonne ne
„ doit mieux connoître les beſoins du Peu-
„ ple, que le pere du Peuple".

„ Mais, en vous dépouillant ainſi, ne
„ retranchez-vous point de la vénération
„ qu'auroit pour vous la multitude, ſi elle
„ vous voyoit vous-mêmes répandre avec
„ magnificence ces richeſſes, qui vous échap-
„ pent obſcurément & ſans éclat"?

Le ſage vieillard, à ces mots, ſourit modeſtement ; & ſes mains reprirent la bêche.

„ Pardonnez, lui dit Alonzo, à l'impru-
„ dence de mon âge: je vois que je vous
„ fais pitié ; mais je ne cherche qu'à m'in-
„ ſtruire".

„ Mon ami, lui dit le vieillard, je ne
„ ſais ſi le faſte & la magnificence inſpire-
„ roient autant de vénération que la ſimplici-
„ cité d'une vie innocente ; mais ce ſeroit
„ une raiſon de plus de nous dépouiller de
„ nos biens: car, en nous flattant d'être ai-
„ més & honorés pour nos richeſſes, nous

„ nous dispenserions peut-être de nous dé-
„ corer de vertus".

Alonzo quitta le vieillard, attendri de sa piété, & pénétré de sa sagesse.

Il témoigna le desir de voir les sources de cet or, dont l'abondance l'étonnoit; & l'Inca voulut bien lui-même l'accompagner sur l'Abitanis, la plus riche des mines que l'on connût encore. Un Peuple nombreux, répandu sur la croupe de la montagne, y travailloit à tirer l'or des veines du rocher, mais avec indolence. Alonzo s'apperçut qu'à peine on daignoit effleurer la terre, & qu'on abandonnoit les veines les plus riches, dès qu'il falloit s'ensevelir pour les suivre dans leurs rameaux: „ Ah! dit-il, que les Cas-
„ tillans pousseront ces travaux avec bien
„ plus d'ardeur! Peuple timide & foible,
„ ils te feront pénétrer dans les entrailles
„ de la terre, en déchirer les flancs, en
„ sonder les abîmes, t'y creuser un vaste
„ tombeau. Encore, n'assouviras-tu point
„ leur impitoyable avarice. Tes maîtres
„ opulens, paresseux & superbes, devien-
„ dront tributaires des talens & des arts de
„ leurs laborieux voisins; ils verseront dans
„ l'Europe les trésors de l'Amérique; & ce
„ sera comme le bitume jeté dans la four-

„ naiſe ardente: la cupidité, irritée par la
„ richeſſe & par le luxe, s'étonnera de voir
„ ſes beſoins renaiſſans ramener toujours
„ l'indigence; l'or, en s'accumulant, s'avi-
„ lira bientôt lui-même; le prix du tra-
„ vail, en croiſſant, ſuivra le progrès des
„ richeſſes; leur ſtérile abondance, dans
„ des mains plus avides, fera moins que
„ leur rareté; & toi, malheureux Peuple,
„ & ta poſtérité, vous aurez péri dans ces
„ mines, épuiſés par vos travaux, ſans
„ avoir enrichi l'Europe. Hélas! peut-être
„ même en aurez-vous accru la miſere
„ avec les beſoins, & les malheurs avec les
„ crimes".

CHAPITRE XXXII.

ALONZO, de retour à la ville du Soleil, y reçut la réponſe d'Ataliba; elle étoit conçue en ces mots: „ Si le Roi de Cuſco a
„ oublié la volonté de ſon pere, celui de
„ Quito s'en ſouvient. Il deſire d'être l'a-
„ mi & l'allié de ſon frere; mais il ne ſera
„ jamais au nombre de ſes vaſſaux".

Le jeune Ambaſſadeur, qui voyoit le moment où la guerre alloit s'allumer, voulut préparer Huaſcar au refus de l'Inca ſon frere ; & l'ayant attiré au temple où étoient les tombeaux des Rois : „ Explique-moi, lui „ dit-il, Inca, par quel privilege ton pere „ eſt le ſeul, entre tous ces Rois, qui re„ garde en face l'image du Soleil ? — C'eſt „ comme ſon enfant chéri, lui répondit l'In„ ca, qu'il a ſeul cette gloire. — *Son enfant* „ *chéri !* N'eſt-ce pas la complaiſance & le „ menſonge qui l'ont décoré de ce titre ? — „ Tout ſon Peuple le lui a donné, & tout „ un Peuple n'eſt point flatteur. — Crois„ moi, fais ceſſer, dit Alonzo, cette injus„ te diſtinction : tu ſais bien qu'il n'en eſt „ pas digne. — Etranger, dit l'Inca, res„ pecte & ma préſence & ſa mémoire. — „ Comment veux-tu, reprit Alonzo, que je „ reſpecte un Roi, que ſon fils va demain dé„ clarer inſenſé, parjure & ſacrilege ? N'a„ t-il pas couronné ton frere ? n'a-t-il pas „ violé les loix ? Celui dont les derniers ſou„ pirs ont allumé les feux de la guerre civi„ le entre les enfans du Soleil, a-t-il mé„ rité d'avoir place dans le temple du Soleil, „ & de le regarder en face ? Ou tu es injus„ te, ou il le fut : la guerre eſt ton crime

„ ou le ſien. Choiſis: car le Roi de Quito
„ eſt réſolu de s'en tenir à la volonté de
„ ſon pere".

Un courſier fougueux & ſuperbe n'eſt pas plus étonné du frein qu'un maître habile & courageux lui a mis pour la premiere fois, que ne le fut le fier Inca de l'intérêt puiſſant qu'oppoſoit Alonzo à ſa colere impétueuſe: „ Tu as donc reçu, dit-il au jeune Caſtil-
„ lan, la réponſe de ce rebelle? — Oui,
„ dit Alonzo; &, graces au ciel, il eſt di-
„ gne, par ſa conſtance, d'être ton ami &
„ le mien. Je le déſavouerois, ſi, légitime
„ Roi, il ſe fût rendu tributaire".

Huaſcar, plein de colere, rentra dans ſon palais. Le reſſentiment, la vengeance furent les premiers mouvemens qui s'éleverent dans ſon cœur. Mais, en y cédant, il falloit déshonorer ſon pere, outrager ſa mémoire; c'étoit, dans les mœurs des Incas, le comble de l'impiété. La nature ſe ſoulevoit à cette effroyable penſée; & l'ame d'Huaſcar, tour-à-tour emportée par deux ſentimens oppoſés, ne ſavoit, dans le trouble où elle étoit plongée, auquel des deux s'abandonner.

Ce fut dans ce combat pénible, que ſon épouſe favorite, la belle & modeſte Idali,

le trouva livré à lui-même, & si violemment agité, qu'elle n'approcha qu'en tremblant. Idali menoit par la main le jeune Xaïra, son fils, destiné à l'Empire; & ses yeux, tendrement baissés sur cet enfant, versoient des pleurs. Le Roi, levant sur elle un regard triste & sombre, la voit pleurer, lui tend la main, & lui demande le sujet de ses larmes: „ Hélas! je suis „ tremblante, lui dit-elle. J'étois avec mon „ fils; je caressois l'image d'un époux ado- „ ré. Ocello, votre auguste mere, arrive „ pâle & désolée, le trouble & l'effroi dans „ les yeux. Tendre & malheureuse Idali! „ m'a-t-elle dit, tu te complais dans cet „ enfant, ton unique espérance; tu t'applau- „ dis de sa destinée; mais hélas! qu'elle est „ incertaine, & que le droit qui l'appelle à „ l'Empire est mal assuré désormais! Voilà „ qu'une paix odieuse met la volonté des In- „ cas à la place de nos loix saintes; & „ l'exemple une fois donné, tout leur sera „ permis. Le caprice d'un homme, l'adres- „ se d'une femme, le charme de la nouveau- „ té, la séduction d'un moment suffit pour „ renverser toutes nos espérances. Le scep- „ tre des Incas passera dans les mains de „ celle qui aura surpris un dernier mouve-

„ ment d'amour ou de foibleſſe. Le fils de
„ l'Etrangere, couronné dans Quito, & re-
„ connu Roi légitime, rien ne peut plus
„ être ſacré. Ah! cher enfant! a-t-elle
„ dit encore, en preſſant mon fils dans ſes
„ bras, puiſſe ton pere, après avoir autori-
„ ſé le parjure de ton ayeul, ne pas s'en
„ prévaloir lui-même! Ainſi a parlé votre
„ mere; & elle demande à vous voir".

A l'inſtant Ocello parut; & aux reproches de l'Inca, qui s'offenſoit de ſes allarmes, elle ne répondit qu'en l'accablant lui-même des reproches les plus amers.

Rivale de Zulma, rivale abandonnée, elle gardoit au fils la haine qu'elle avoit eue pour la mere. Le nom d'Ataliba lui étoit odieux. L'amour jaloux a beau s'affoiblir avec l'âge; même en mourant, il laiſſe ſon venin dans la plaie: on ceſſe d'aimer l'infidelle; on ne ceſſe point de haïr l'objet de l'infidélité. C'eſt avec cette haine pour le ſang de Zulma, que la plus fiere des Pallas (*) s'efforca d'animer ſon fils à la vengeance.

„ Hé bien, venez-vous, lui dit-elle,
„ de céder à l'orgueil rébelle de l'uſurpateur

(*) C'eſt le nom qu'on donnoit aux femmes du ſang royal.

„ de vos droits? Venez-vous d'annoncer au
„ monde que les loix du Soleil doivent tou-
„ tes fléchir devant les volontés d'un hom-
„ me? que l'ivreſſe, l'égarement, le caprice
„ d'un Roi fait le ſort d'un Etat? qu'un pe-
„ re injuſte peut exclure ſon fils de l'héri-
„ tage auquel la nature l'appelle, & en dis-
„ poſer à ſon gré"?

„ Je ſuis loin d'applaudir, lui répondit
„ l'Inca, à ces dangereuſes maximes; & ſi
„ je diſſimule l'iniquité d'un pere, croyez
„ que je m'y vois forcé". Alors il lui dit les raiſons qui s'oppoſoient à ſon reſſentiment.

„ Ces raiſons ſpécieuſes, lui repliqua ſa
„ mere, m'en cachent deux, que je péne-
„ tre, & que vous n'oſez avouer. L'une
„ eſt l'eſpoir qu'à votre tour, il vous ſera
„ permis de mettre la paſſion à la place des
„ loix; & déja de fieres rivales partagent
„ entre leurs enfans les débris de votre hé-
„ ritage & de l'Empire du Soleil. L'autre
„ raiſon qui vous retient, c'eſt l'indolence &
„ la molleſſe, la peine de prendre les ar-
„ mes, & la frayeur d'être vaincu: ainſi du
„ moins va le penſer tout un Peuple, té-
„ moin de cette paix infâme; & de vaines
„ raiſons ne l'éblouiront pas. Le regne de

„ tous vos ayeux a été marqué par la gloire;
„ le vôtre le ſera par une honte ineffaçable.
„ Cet Empire qu'ils ont fondé, qu'ils ont
„ étendu, affermi par leur courage & leur
„ conſtance, vous, par votre foibleſſe, vous
„ en aurez hâté la décadence & la ruine;
„ le ſang aura perdu ſes droits; & le pre-
„ mier exemple de ce lâche abandon, c'eſt
„ mon fils qui l'aura donné! Eſt-ce-là ho-
„ norer la mémoire d'un pere? & pour lui,
„ & pour vos ayeux, & pour ce Dieu lui-
„ même, dont vous êtes iſſu, le plus cou-
„ pable des outrages n'eſt-ce pas d'avilir
„ leur ſang? Si votre pere eut des vertus,
„ imitez-les; s'il eut un moment de foi-
„ bleſſe, avouez, en la réparant, ce que
„ vous ne pouvez cacher, qu'il fut homme,
„ fragile, & une fois ſéduit par les careſſes
„ d'une femme; & après cet aveu, faites
„ céder aux loix, qui ſont toujours ſages &
„ juſtes, la paſſion, qui eſt aveugle, & le
„ caprice paſſager, que le regret déſavoue
„ & condamne'.

L'Inca voulut inſiſter ſur les maux qu'entraînoit la guerre civile. „ Non, non, dit-
„ elle; allez ſouſcrire à cette paix déshono-
„ rante que l'uſurpateur vous impoſe; & s'il
„ le faut, pour le fléchir, mettez votre
„ ſcep-

„ ſceptre à ſes pieds. O malheureux enfant! „ s'écria-t-elle enfin, en embraſſant le jeu- „ ne Prince, que je te plains! & qui m'eût „ dit qu'un jour tu aurois à rougir de ton „ pere"? A ces mots elle s'éloigna.

L'Inca, mortellement bleſſé de ces reproches, ſortit, & fit dire à l'inſtant à l'Ambaſſadeur de Quito, que la guerre étoit déclarée, & qu'il ſe hâtât de partir. Alonzo lui fit demander qu'il voulût bien le voir encore; mais ſes inſtances furent vaines; & le ſoir même il fut remmené au-delà de l'Abancaï.

CHAPITRE XXXIII.

ATALIBA fut conſterné, quand il apprit le mauvais ſuccès de l'entremiſe d'Alonzo. Il s'enferme ſeul avec lui; & après l'avoir entendu: „ Roi ſuperbe, s'écria-t-il, rien „ ne peut donc te fléchir; tu veux ou ma hon- „ te, ou ma perte! Le ciel eſt plus juſte „ que toi, & il punira ton orgueil". A ces mots, ſe précipitant dans les bras du jeune Eſpagnol: „ O mon ami! s'écria-t-il, que

„ de ſang tu vas voir répandre ! Nos Peu-
„ ples égorgés l'un par l'autre ! .... Il l'a
„ voulu ; il ſera ſatisfait ; mais la peine ſui-
„ vra le crime ".

„ Diſpoſe de moi, lui dit Alonzo. Avec
„ la même ardeur que j'implorois la paix,
„ laiſſe-moi repouſſer la guerre ; & quel
„ que ſoit le ſort des armes, permets à
„ ton ami de vaincre, ou de mourir à tes
„ côtés ".

„ Non, dit le Prince, en l'embraſſant,
„ je ne veux point t'aſſocier aux forfaits
„ d'une guerre impie. Garde-moi ta va-
„ leur pour des périls dignes de toi. Tu
„ n'es pas fait, ſenſible & vertueux jeune
„ homme, pour commander des parricides.
„ C'eſt bien aſſez que j'y ſois condamné.
„ Toi ſeul, & quelques vrais amis, à qui
„ j'ai confié mes peines, vous liſez au fond
„ de mon cœur. Le reſte du monde, en
„ voyant la diſcorde armer les deux freres,
„ confondra l'innocent avec le criminel.
„ Laiſſe-moi ma honte à moi ſeul ; & mé-
„ nage tes jours, pour ne partager que ma
„ gloire ".

Orozimbo & ſes Mexicains, Capana & ſes Sauvages, vouloient auſſi s'armer pour ſa défenſe. Mais il les refuſa de même ; &

il ne leur permit, comme au jeune Eſpagnol, que de l'accompagner juſqu'aux champs d'Alauſi, ſur les confins des deux Royaumes.

Cependant, à l'un des ſommets du mont Iliniſſa, l'Inca de Quito fit arborer l'étendard de la guerre; & ſes Peuples, à ce ſignal, ſe mirent tous en mouvement.

C'eſt dans les fertiles plaines de Riobamba qu'ils s'aſſemblent; & les premiers qui ſe préſentent, ſont les Peuples de ces campagnes, qu'enferment, du nord au midi, deux longues chaînes de montagnes: vallons délicieux, & plus voiſins du ciel que la cime des Pyrenées (*a*).

Du pied du Sangaï, dont le ſommet brûlant fume ſans ceſſe au-deſſus des nuages, du mugiſſant Cotopaxi (*b*), du terrible Latacun-

---

(*a*) Le ſol du vallon de Quito eſt élevé au-deſſus du niveau de la mer de quatorze cents ſoixante toiſes, c'eſt-à-dire plus que le Canigou & le Pic du midi, les plus hautes montagnes des Pyrenées. (M. de la Condamine).

(*b*) Ses éruptions ont été terribles en 1738, 1743, 1744, 1750 & 1753. En 1753 la flamme s'élevoit à cinq cens toiſes au-deſſus du ſommet de la montagne. En 1743 le bruit de l'éruption ſe fit entendre à cent vingt lieues. Le volcan a lancé à trois lieues dans la plaine, des éclats de rocher de douze à quinze toiſes cubes. (*Idem*).

ga (*c*), du Chimboraço, près duquel l'Emus, le Caucase, l'Atlas ne seroient que d'humbles collines (*d*), du Cayambur, qui, noirci de bitume, le dispute au Chimboraço, tous ces Peuples courent aux armes pour la défense de leur Roi.

Des régions du nord s'avancent ceux d'Ibara & de Carangué, peuple indigent, fourbe & féroce, avant qu'il eût été dompté, mais depuis heureux & fidele. Il avoit jadis égorgé sur l'autel de ses Dieux, & dévoré dans ses festins, les Incas qu'on lui avoit laissés pour l'apprivoiser & l'instruire. Ce crime fut suivi d'un châtiment épouvantable; & le lac où furent jetés les corps mutilés des perfides (*e*), s'est appellé le lac de sang (*).

A ce Peuple se joint celui d'Otovalo, pays fertile (*f*), & sillonné de mille ruisseaux qui, sous un ciel brûlant, répandent une salutaire fraîcheur.

(*c*) En 1738, le tremblement de cette montagne renversa le bourg de son nom & celui de Hambato. Les habitans furent presque tous ensevelis sous les ruines.

(*d*) La hauteur du Chimboraço est de trois mille deux cents vingt toises au-dessus du niveau de la mer.

(*e*) Au nombre de deux mille, selon Garcilasso, & de vingt mille, selon Pedro de Cieça.

(*) *Yahuar-Cocha.*

(*f*) La terre y produit cent cinquante pour un.

Des rivages du couchant, depuis Acatamès jusques aux champs de Sullana, tous les peuples de ces vallées, qu'arrosent l'Emeraude, la Saya, le Dolé, & les rameaux du fleuve dont la rapidité refoule les flots du golfe de Tumbès, viennent, le carquois sur l'épaule & la lance à la main, se rendre où l'Inca les appelle, & dès qu'il les voit assemblés (*) il leur parle en ces mots:

„ Peuples, que mon pere a soumis par „ ses bienfaits autant que par ses armes, „ vous souvient-il de l'avoir vu, avec ses „ cheveux blancs, & son air vénérable, s'as- „ seoir au milieu de vous, & vous dire: „ Soyez heureux; c'est tout le prix de ma „ victoire! Il est mort ce bon Roi; il a „ laissé deux fils, & il leur a dit en mourant: „ Regnez en paix, l'un au midi, & l'autre „ au nord de mon Empire. Mon frere „ alors, content de ce partage, a dit à ce „ pere expirant: Ta volonté sacrée sera pour „ nous une loi. Il l'a dit, & il se dément, „ & il prétend me dépouiller de l'héritage „ de mon pere. Peuples, je vous prends „ pour mes juges. Abandonnez-moi, si „ j'ai tort; si j'ai raison, défendez-moi. —

(*) Ils étoient au nombre de 30,000.

„ Tu as raiſon, s'écrierent-ils d'une com-
„ mune voix; & nous embraſſons ta défenſe.
„ — Voilà mon fils, reprit l'Inca, celui
„ qui me doit ſuccéder, & me ſurpaſſer en
„ ſageſſe; car il a, comme moi, l'exemple
„ des Rois nos ayeux, & de plus il aura le
„ mien. — Qu'il vive, répondent ces Peu-
„ ples, & quand tu ne ſeras plus, qu'il nous
„ rappelle ſon pere. — Venez donc, pour-
„ ſuivit l'Inca, défendre mes droits & les
„ ſiens. Mon frere, plus puiſſant que moi,
„ me dédaigne, & fait à loiſir les apprêts
„ d'une guerre, dont ſans doute il ſe flatte
„ que le ſignal me fait trembler; je veux le
„ prévenir, avant qu'il ait pu raſſembler
„ ſes forces. Demain nous marchons à
„ Cuſco".

Dès le jour ſuivant, il s'avance, par les champs d'Alauſi, vers les murs de Cannare, ville célebre encore par ſa magnificence & par ſes tréſors enfouis. Les Incas, en la décorant de murs, de palais & de temples, en avoient fait une fortereſſe, pour dominer ſur les Chancas.

Cette nation des Chancas, nombreuſe, aguerrie & puiſſante, embraſſe une foule de Peuples. Les uns, comme ceux de Curampa, de Quinvala & de Tacmar, fiers de ſe

croire issus du lion, qu'adoroient leurs peres, se présentent, encore vêtus de la dépouille de leur Dieu, le front couvert de sa criniere, & portant dans les yeux son orgueil menaçant. D'autres, comme ceux de Sulla, de Vilca, d'Hanco, d'Urimarca, se vantent d'être nés, ceux-là d'une montagne, ceux-ci d'une caverne, ou d'un lac, ou d'un fleuve, à qui leurs peres immoloient les premiers nés de leurs enfans. Ce culte horrible est aboli; mais on n'a pu les détromper de leur fabuleuse origine; & cette erreur soutient leur courage guerrier.

A l'approche d'Ataliba, ces Peuples, surpris sans défense, lui firent demander pourquoi, les armes à la main, il pénétroit dans leur pays? „ Je vais, leur répondit l'Inca, supplier „ le Roi de Cusco de m'accorder son alliance, „ & lui jurer, s'il y consent, sur le tom„ beau de notre pere, une inviolable amitié ".

Rien ne ressembloit moins à un Roi suppliant, que ce Prince à la tête d'une puissante armée; mais on fit semblant de le croire; & trompé par les apparences, il alloit passer plus avant, lorsqu'il vit entrer dans sa tente l'un des Caciques du pays. Ce Cacique, qu'avoit blessé l'orgueil de l'Inca de Cusco, salue Ataliba, & lui tient ce langage: „ Tu

„ crois passer en sûreté chez un Peuple à
„ qui tu défends qu'on fasse injure & violen-
„ ce; apprends que dans un conseil, où je
„ viens d'assister, on a conspiré contre toi.
„ Je t'aime, parce qu'on m'assure que tu es
„ affable & bon; & je hais ton rival, parce
„ qu'il est dur & superbe. Il m'a humilié.
„ Je suis fils du lion; je ne veux pas qu'on
„ m'humilie".

Ataliba rendit grace au Cacique, & consulta ses Lieutenans sur l'avis qu'il avoit reçu. Ses Lieutenans étoient Palmore & Corambé, tous deux nourris dans les combats, sous les drapeaux du Roi son pere, & révérés des troupes, qu'ils avoient aguerries dans la conquête de Quito. „ Prince, lui dit l'un
„ d'eux, voyez ces plaines où s'élevent des
„ monceaux d'ossemens ensevelis sous l'her-
„ be; ce sont les restes honorables de vingt
„ mille Chancas, morts dans une bataille (*g*),
„ en défendant leur liberté. Leurs enfans
„ ne sont point des hommes sans courage.
„ Vainqueurs, nous leur imposerons, je le
„ crois; mais le sort des combats est trom-

(*g*) Sous le regne de l'Inca Roca: il resta sur la place trente mille hommes, huit mille du côté des Incas. La plaine Sascahuana, où se donna cette bataille, fut appellée *Yahuar-pampa*, *Campagne de sang*. Voyez le Chapitre 30.

„ peur, & celui-là eſt inſenſé qui n'en pré-
„ voit pas l'inconſtance. J'oſe eſpérer de
„ vaincre, ſans me diſſimuler que nous pou-
„ vons être vaincus ; & alors je les vois,
„ ces peuples, enhardis par notre défaite,
„ tomber ſur une armée alors éparſe & fugi-
„ tive, & achever de l'accabler. Ne né-
„ gligez donc pas l'avis de ce Cacique. La
„ fortereſſe de Cannare eſt un point d'appui,
„ de défenſe, & de ralliement au beſoin.
„ Ce poſte, auquel le ſalut de l'armée eſt
„ attaché, ne peut être remis en des mains
„ trop fidelles; &, ſi j'oſe le dire, Inca,
„ c'eſt à vous-même à le garder ".

L'Inca ne vit, dans ce conſeil prudent, que l'intention de le laiſſer en un lieu ſûr; & il le prit pour une offenſe. „ Si ma
„ préſence vous fait ombrage, dit-il à Co-
„ rambé, vous me connoiſſez mal. Votre
„ âge, vos exploits, l'eſtime de mon pere,
„ vous ont acquis ma confiance; & je n'ai
„ jamais ſu la donner à demi. Vous com-
„ manderez; je ſerai votre premier Soldat:
„ on apprendra de moi à vous obéir avec
„ zele; & ſi la victoire eſt à nous, n'ayez
„ pas peur que votre Roi vous en dérobe
„ le mérite. Quant au ſoin de mes jours,
„ ce n'eſt pas le moment de nous en occuper.

„ Ce ſont mes droits qu'on va défendre ; il „ ſeroit honteux que, ſans moi, l'on com- „ battît pour moi. Ne me parlez donc plus „ de me tenir loin des combats".

„ Non, Prince, lui dit Corambé, je vous „ ſervirois mal, ſi je vous croyois lâche ; „ mais moi, vous me croyez jaloux & en- „ vieux de votre gloire. Vous vous repro- „ cherez d'avoir fait cette injure au zele d'un „ ami, que votre pere a mieux connu".

„ Ah ! généreux vieillard, pardonne, lui „ dit l'Inca, en l'embraſſant. J'ai été un „ moment injuſte. Mais pourquoi vouloir „ me laiſſer oiſif à l'ombre de ces murs" ?

„ J'y reſterai, lui dit Corambé. Laiſſez- „ moi trois mille hommes, & ces vaillans „ Caciques, & cet Etranger, qui, comme „ eux, ne demande qu'à vous ſervir". L'Inca n'héſita point. Alonzo, Capana, le vaillant Orozimbo, les Sauvages, les Mexicains applaudirent tous avec joie, réſolus de verſer leur ſang pour la défenſe de l'Inca. Ayant donc laiſſé avec eux trois mille hommes d'élite dans les murs de Cannare, il fit avancer ſon armée vers les champs de Tumibamba.

CHAPITRE XXXIV.

CEPENDANT le Roi de Cuſco ſe hâtoit d'aſſembler ſes troupes; & tous les peuples d'alentour quittoient leurs champs, voloient aux armes, & ſe rendoient auprès de lui.

Des bords de ce lac célebre (*) où Manco deſcendit, les peuples d'Aſſilo, d'Avancani, d'Uma, d'Urco, de Cayavir, de Mullama, d'Aſſan, de Cancola & d'Hillavi, compris ſous le nom de Collas, quittent leurs rians pâturages, où ils adoroient autrefois un bélier blanc, comme le Dieu de leurs troupeaux, & la ſource de leurs richeſſes. Ils ſe diſent nés de ce lac que leurs cabanes environnent; & c'eſt le Lethé, où leurs ames ſe replongent après la vie, pour revoir un jour la lumiere, & paſſer dans de nouveaux corps.

De ſon côté s'avance la fiere & courageuſe nation des Charcas. C'eſt la raiſon qui l'a ſoumiſe, & non pas la force des armes. Lorſque les Incas lui annoncerent qu'ils ve-

(*) Le lac de Collao.

noient lui donner des loix, ſes jeunes guerriers pleins d'ardeur demanderent tous à combattre, & à mourir, s'il le falloit, pour la défenſe de leur liberté. Les vieillards leur firent l'éloge de la ſageſſe des Incas, & de leur bonté généreuſe; les armes leur tomberent des mains, & ils allerent tous en foule ſe proſterner aux pieds de ce fils du Soleil, qui vouloit bien régner ſur eux.

Plus ſage encore avoit été le vaillant peuple de Chayanta. Sa réduction volontaire ſous la puiſſance des Incas, eſt le modele des bons conſeils. Le Prince qui l'alloit ſoumettre, lui fit dire qu'il lui apportoit des loix, des mœurs, une police, un culte, une façon de vivre enfin plus raiſonnable & plus heureuſe. „ S'il eſt vrai, répondirent les „ Chayantas aux députés, votre Roi n'a pas „ beſoin d'une armée pour nous réduire. „ Qu'il la laiſſe ſur nos frontieres; qu'il „ vienne, & qu'il nous perſuade; nous „ lui ſerons ſoumis: c'eſt au plus ſage à „ commander. Mais qu'il promette auſſi de „ nous laiſſer en paix, ſi, après l'avoir en„ tendu, nous ne voyons pas, comme lui, à „ changer de culte & de mœurs, l'avantage „ qu'il nous annonce". A des conditions ſi juſtes, l'Inca vint preſque ſans eſcorte; il

parla, il fut écouté; & quand ce Peuple eut bien compris qu'il étoit utile pour lui de se ranger sous les loix des Incas, il se soumit & rendit graces. Tels étoient ces Sauvages, que les Européens n'ont cru pouvoir apprivoiser que par le meurtre & l'esclavage.

En plus petit nombre s'avancent les Peuples qui, vers l'orient, cultivent le pied des montagnes inaccessibles des Antis. Leurs ayeux adoroient d'énormes couleuvres (*a*), dont ce pays sauvage abonde. Ils adoroient aussi le tigre, à cause de sa cruauté. Ils en ont abjuré le culte, mais ils font toujours gloire d'en porter la dépouille, & leur cœur n'en a point encore oublié la férocité. Chez les Antis, dont ils descendent, la mere, avant de présenter la mamelle à son nourrisson, la trempe dans le sang humain, afin qu'ayant sucé le sang avec le lait, les enfans en soient plus avides.

Du côté du nord, se replient vers les bords de l'Apurimac, les peuples de Tumibamba, de Cassamarca, de Zamore, & cette nation farouche, dont les murs ont gardé le

(*a*) Elles ont jusqu'à vingt-cinq & trente pieds de longueur.

nom du Contour (†), le Dieu de ses peres. Un panache des plumes de cet oiseau terrible (*b*) distingue les enfans de ses adorateurs, & flotte sur leur tête altiere.

Après eux vient l'élite des peuples de Sura, pays fertile où germe l'or; de Rucana, où la beauté semble être un des dons du climat, tant la nature en est prodigue; & des champs de Pumalacta (*), autrefois repaire sauvage des lions que l'homme adoroit.

Des plaines du couchant se rassemblent en foule les vaillans peuples d'Imara, de Collapampa, de Quéva, par qui l'Empire fut sauvé de la révolte des Chancas (**), & qui portent encore les marques de leur gloire. Ces marques sont pour eux les mêmes que pour les enfans du Soleil (*c*).

Enfin venoient les habitans des riches val-

(†) Cuntur Marca.

(*b*) Il est noir & blanc, comme la pie. La nature lui a refusé des serres; mais il a le bec si dur & si fort, que d'un seul coup il perce le cuir d'un taureau. Ses ailes déployées ont plus de vingt pieds d'étendue. Deux de ces oiseaux suffisent pour tuer un taureau, pour le dévorer.

(*) Dépôt du lion.

(**) Sous l'Inca Roca. *Voyez* les Chap. 30 & 34.

(*c*) Les cheveux coupés, les oreilles percées, & la frange *Lautu* sur le front.

lées d'Yca, de Piſco, d'Acari, de Naſca, de Rimac, docilement ſoumis; & ceux d'Huaman, plus rébelles, mais enfin réduits à leur tour. Lorſqu'on leur avoit propoſé de recevoir le culte & les loix des Incas, ils avoient répondu qu'ils adoroient la mer, divinité féconde & libérale; qu'ils ne défendoient point aux peuples des montagnes d'adorer le Soleil, qui leur faiſoit du bien, & dont la chaleur tempéroit l'âpreté de leurs froids climats; mais que pour eux qu'il conſumoit, & dont il brûloit les campagnes, ils n'en feroient jamais leur Dieu; qu'ils étoient contens de leur roi, comme de leur divinité; & qu'au prix de leur ſang ils étoient réſolus à les défendre l'un & l'autre. La guerre fut longue & terrible; mais l'ennemi, pour les réduire, ayant fait couper les canaux qui arroſoient leurs ſillons arides, la néceſſité fit la loi; & la douce équité du regne des Incas juſtifia leur violence.

Ces Nations à peine étoient rendues ſous les murailles de Cuſco, lorſqu'on apprit que le Roi de Quito s'avançoit vers Tumibamba. Huaſcar vouloit aller l'attendre au paſſage du fleuve qui baigne ces campagnes. Mais la fortune le ſervit mieux que la prudence & le conſeil.

Ataliba avoit passé le fleuve; & sur la colline opposée il vouloit établir son camp. Le jour penchoit vers son déclin. L'armée de Quito avoit fait une longue marche; & le soldat, excédé de fatigue, n'eût demandé que le repos. Mais le zele donnant des forces, on montoit la colline avec sécurité. Tout-à-coup, sur la cime, se présente en colonne l'armée du Roi de Cusco. A la vue de l'ennemi, elle se déploie; à l'instant le signal du combat se donne. L'avantage du lieu, du nombre, sur des troupes déja vaincues par l'épuisement de leurs forces, l'emporta sur la valeur. Ceux de Quito, vingt fois ralliés & rompus, ne durent leur salut qu'aux ombres de la nuit, qui favorisa leur retraite. Il fallut repasser le fleuve; & le Roi qui voulut en personne protéger ce passage, tomba aux mains des ennemis.

Huascar dédaigna de le voir: „ Il aura le „ sort d'un rébelle, dit-il. Qu'on le garde „ avec soin dans le fort de Tumibamba."

Ce désastre porta la désolation dans l'armée du Roi captif. Tout le camp étoit en tumulte. Le fils d'Ataliba y couroit éperdu, & crioit à ses Peuples en leur tendant les bras: „ Mes amis! rendez-moi mon pere." Sa douleur, son égarement redoubloit encore

core la triſteſſe dont les eſprits étoient frappés.

Palmore affligé, mais tranquille, va au-devant de Zoraï, & le ramenant dans ſa tente, lui dit: „ Prince, modérez-vous. Rien „ n'eſt déſeſpéré. Vos Peuples ſont fideles. „ Votre pere eſt vivant. Il vous ſera ren-„ du. — Vous me flattez, dit le jeune hom-„ me, tremblant de frayeur & de joie. — Je „ ne vous flatte point: il vous ſera rendu, „ dit le vieillard. Allez, & donnez à vos „ Peuples l'exemple de la fermeté."

La nuit vint; un ſilence morne, répandu dans toute l'armée, marquoit la conſternation. Palmore, ſeul, enfermé dans ſa tente, veillant & méditant, ſe diſoit à lui-même: „ Que „ ferai-je? Si par la force je veux délivrer „ mon Roi: je connois bien ſon ennemi: il „ le fera périr, plutôt que de le rendre; & „ ſi je laiſſe voir de l'irréſolution, de la „ foibleſſe & de la crainte, le décourage-„ ment s'empare de l'armée: elle va tout „ abandonner."

Comme il étoit plongé dans ces triſtes penſées, un vieux ſoldat ſe préſente à lui: „ Me „ reconnois-tu, lui dit-il? J'ai combattu „ ſous tes enſeignes dans la conquête de Qui-„ to. Tu vois encore mes cicatrices. Quand

„ le Cacique de Tacmar fut vaincu, pris &
„ enfermé dans le fort de Tumibamba, je
„ fus l'un de ſes gardes. On vint pour l'en-
„ lever; & par une longue caverne, on al-
„ loit percer ſa priſon. L'entrepriſe fut dé-
„ couverte: & Tacmar, réduite à ſe ren-
„ dre, obtint que ſon Cacique fût mis en li-
„ berté. La paix fit oublier la guerre; &
„ l'on négligea de combler le chemin creuſé
„ ſous le fort: ſeulement d'épais mangliers
„ en dérobent l'entrée; mais elle m'eſt con-
„ nue; & ſi la priſon de l'Inca eſt, comme
„ je le crois, la priſon du Cacique, je ne
„ veux que dix hommes, d'un courage éprou-
„ vé, pour le délivrer cette nuit."

Palmore applaudit à ſon zele, lui dit de ſe choiſir lui-même des compagnons dignes de lui, & dans le plus profond ſilence il les voit s'éloigner du camp. Mais il paſſe la nuit dans les plus cruelles allarmes. Il craint, il eſpere, il médite l'incertitude, l'apparence, le danger de l'évenement. Il y va de la liberté & de la vie de ſon Roi. Il l'aura ſauvé, ou perdu. Ce moment fatal en décide.

Cependant le Roi de Quito gémit ſous le poids de ſes chaînes, plus tourmenté par la penſée de ſes Peuples & de ſon fils, que par le ſentiment de ſon propre malheur.

Tout-à-coup, au milieu de ces réflexions, où son ame étoit abîmée, il entend un bruit souterrein. Il écoute; ce bruit approche. Il sent frémir la terre sous ses pas. Il recule; il la voit s'écrouler. A l'instant s'éleve, comme d'un tombeau, un homme qui, sans lui parler, lui fait le geste du silence, & l'ayant saisi par la main, l'entraîne dans l'abîme qui vient de s'ouvrir devant lui.

Ataliba, sans résistance, se livre à son guide; il le suit, &, à l'issue de la caverne, il se voit entouré de Soldats qui lui disent: „ Venez, Prince. Vous êtes libre. Venez; „ vos Peuples vous attendent. Rendez-leur „ la vie & l'espoir. — Je suis libre! & par „ vous! O mes libérateurs! leur dit-il, en „ les embrassant, que ne vous dois-je pas! „ Serai-je assez puissant pour vous récom- „ penser jamais? Achevez. Il s'agit de frap- „ per les esprits par l'apparence d'un prodige. „ Cachez-leur que c'est vous qui m'avez dé- „ livré." Ils lui promettent le silence; &, à la faveur de la nuit, Ataliba passe le fleuve, arrive dans son camp, & pénetre sans bruit jusqu'à la tente de Palmore.

Le vieillard, qu'avoit épuisé le tourment de l'inquiétude, en revoyant son Maître, se jette à ses genoux. L'Inca le releve & l'em-

braſſe. „ Soldats, que l'un de vous, ſans „ bruit, coure annoncer au Prince le retour „ de ſon pere," dit Palmore; & l'inſtant d'après arrive, dans l'égarement de la ſurpriſe & de la joie, ce fils ſi tendre & ſi chéri. Les tranſports mutuels du jeune Inca & de ſon pere furent interrompus, au réveil de l'armée, par les cris d'une multitude empreſſée à revoir ſon Roi. Il parut; les cris redoublerent: „ Le voilà: c'eſt lui: c'eſt lui-„ même. Il eſt libre. Il nous eſt rendu."

„ Oui, Peuple, dit Ataliba, le Soleil mon „ pere a trompé la vigilance de mes enne-„ mis. Il m'a fait échapper des murs qui „ m'enfermoient. Ma délivrance eſt ſon ou-„ vrage."

A ce récit la multitude ajoute, (car elle aime à exagérer l'objet de ſon étonnement) elle ajoute qu'Ataliba, pour s'échapper de ſa priſon, a été changé en ſerpent (*). Ce bruit vole de bouche en bouche. On le croit, & on le publie comme un ſigne éclatant de la faveur du ciel.

„ Palmore, dit le Roi, voilà bien le mo-„ ment de ſurprendre mes ennemis, & de ré-„ parer ma diſgrace."

(*) Ce trait là eſt d'après l'hiſtoire.

„ Non, Prince, non, lui dit Palmore, „ vous ne vous expoſerez plus. C'eſt aſſez „ des frayeurs que cette nuit nous a cauſées. „ Allez vous joindre à ceux qui défendent „ Cannare, & me renvoyez Corambé." Le Roi céda à ſes inſtances; & il fit appeller ſon fils.

„ Prince, lui dit-il, je vous laiſſe ſous „ la conduite de mes amis, & ſous la garde „ de mes Peuples. Souvenez-vous de vos „ ayeux. Ils porterent dans les combats une „ ſage intrépidité. Imitez leur prudence, ou „ plutôt conſultez celle des chefs qui vous „ commandent. Une ſage docilité pour les „ conſeils de ceux que les ans ont inſtruits, „ eſt la prudence de votre âge. Mes amis, „ dit-il à Palmore & aux guerriers qui l'en- „ touroient, je vous le confie, & ſur lui je „ vous donne les droits d'un pere. Adieu, „ mon fils. Reviens digne de toute ma ten- „ dreſſe." A ces mots, preſſant dans ſes bras ce jeune homme, dont la beauté noble avec modeſtie, & fiere avec douceur, étoit l'image de la vertu dans l'ingénue adoleſcence, le Roi laiſſa échapper quelques larmes; & fixant ſur Palmore & ſur les Caciques un regard qui leur exprimoit toute l'émotion de ſon cœur paternel, il leur remit ſon fils, & détourna les yeux.

CHAPITRE XXXV.

TANDIS qu'Ataliba, pour retourner à Cannare, traverſoit les champs de Loxa, la révolte des Cannarins venoit d'éclater. Tout un Peuple environnoit la citadelle, & menaçoit de couper les canaux des fontaines qui l'abreuvoient. L'extrêmité étoit preſſante. Pour forcer ce Peuple aguerri à lever le ſiege, il falloit ſortir des murs, & l'attaquer, au riſque d'être enveloppé, & d'être accablé ſous le nombre.

Alors parut le plus étonnant des phénomenes de la nature. L'aſtre adoré dans ces climats s'obſcurcit tout-à-coup, au milieu d'un ciel ſans nuage. Une nuit ſoudaine & profonde inveſtit la terre. L'ombre ne venoit point de l'orient; elle tomba du haut des cieux, & enveloppa l'horizon. Un froid humide a ſaiſi l'atmoſphere. Les animaux, ſubitement privés de la chaleur qui les anime, de la lumiere qui les conduit, dans une immobilité morne, ſemblent ſe demander la cauſe de cette nuit inopinée. Leur inſtinct, qui compte les heures, leur dit que ce n'eſt

pas encore celle de leur repos. Dans les bois, ils s'appellent d'une voix frémiſſante, étonnés de ne pas ſe voir ; dans les vallons, ils ſe raſſemblent & ſe preſſent en friſſonnant. Les oiſeaux, qui, ſur la foi du jour, ont pris leur eſſor dans les airs, ſurpris par les ténebres, ne ſavent où voler. La tourterelle ſe précipite au-devant du vautour, qui s'épouvante à ſa rencontre. Tout ce qui reſpire eſt ſaiſi d'effroi. Les végétaux eux-mêmes ſe reſſentent de cette criſe univerſelle. On diroit que l'ame du monde va ſe diſſiper ou s'éteindre, & dans ſes rameaux infinis, le fleuve immenſe de la vie ſemble avoir ralenti ſon cours.

Et l'homme !.... ah ! c'eſt pour lui que la réflexion ajoute aux frayeurs de l'inſtinct le trouble & les perplexités d'une prévoyance impuiſſante. Aveugle & curieux, il ſe fait des fantômes de tout ce qu'il ne conçoit pas, & ſe remplit de noirs préſages, aimant mieux craindre qu'ignorer. Heureux, dans ce moment, les Peuples à qui des Sages ont révélé les myſteres de la nature ! Ils ont vu ſans inquiétude l'aſtre du jour, à ſon midi, dérober ſa lumiere au monde : ſans inquiétude ils attendent l'inſtant marqué où notre globe ſortira de l'obſcurité. Mais comment expri-

mer la terreur, l'épouvante, dont ce phénomene a frappé les adorateurs du Soleil! Dans une pleine ſérénité, au moment où leur Dieu, dans toute ſa ſplendeur, s'éleve au plus haut de ſa ſphere, il s'évanouit! & la cauſe de ce prodige, & ſa durée, ils l'ignorent profondément. La ville de Quito, la ville du Soleil, Cuſco, les camps des deux Incas, tout gémit, tout eſt conſterné.

A Cannare, une horreur ſubite avoit glacé tous les eſprits. Les aſſiégés, les aſſiégeans avoient le front dans la pouſſiere. Alonzo, tranquille au milieu de ces Indiens éperdus, obſervoit avec un étonnement mêlé de compaſſion, ce que peuvent ſur l'homme l'ignorance & la peur. Il voyoit pâlir & trembler les guerriers les plus intrépides: „ Amis, dit-il, écoutez-moi. Le temps „ preſſe. Il eſt important que votre erreur „ ſoit diſſipée. Ce qui ſe paſſe dans le Ciel „ n'eſt point un prodige funeſte. Rien de „ plus naturel: vous l'allez concevoir; vous „ allez ceſſer de le craindre." Les Indiens, que ce langage commence à raſſurer, prêtent une oreille attentive; & Alonzo pourſuit: „ Lorſqu'à l'ombre d'une montagne, vous ne „ voyez point le Soleil; ſans vous en effrayer, vous dites: la montagne me le

„ dérobe ; ce n'eſt pas lui, c'eſt moi qui
„ ſuis dans l'ombre, il eſt le même dans le
„ ciel. Hé bien, au lieu d'une montagne,
„ c'eſt un globe épais & ſolide, un monde
„ ſemblable à la terre, qui dans ce moment
„ paſſe au-deſſous du Soleil. Mais ce mon-
„ de, qui ſuit ſa route dans l'eſpace, va s'é-
„ loigner ; & le Soleil va reparoître plus
„ radieux que jamais. N'ayez donc plus
„ de peur d'une ombre paſſagere, & profitez
„ de l'épouvante dont vos ennemis ſont frap-
„ pés".

Le caractere de l'erreur, chez les Peuples du Nouveau Monde, eſt de n'avoir point de racines. Elle tient ſi peu aux eſprits, que le premier ſouffle de la vérité l'en détache. Ils l'ont priſe ſans examen, ils l'abandonnent ſans regret. Alonzo, par le ſeul moyen d'une image claire & ſenſible, détrompa tous les eſprits, & ranima tous les cœurs. On vit en effet le Soleil qui, comme un cercle d'or, brillant au bord de l'ombre, commençoit à ſe dégager. „ Quoi! ce n'eſt donc
„ ni défaillance, ni colere dans notre Dieu,
„ s'écrierent-ils ; & Coramb é achevant de
„ bannir leur crainte : Soldats, dit-il, j'ai
„ déja vu arriver ce qu'il nous annonce.
„ Il eſt plus éclairé que nous. Hâtez-vous

„ donc, prenez vos armes, ſortons, & „ chaſſons ces rebelles, que la frayeur a dé- „ ja vaincus".

Aux cris des aſſiégés, qui, dès le crépuscule du jour renaiſſant, s'élançoient hors des murs de la citadelle, les Cannarins s'abandonnerent à une terreur inſenſée. On fit main baſſe ſur leur camp; un inſtant le mit en déroute; & le Soleil éclairant ces campagnes, les vit jonchées de mourans & de morts.

Alonzo, dans cette ſortie n'avoit point quitté Capana; & à la tête des Sauvages, ils achevoient de diſſiper les bataillons qu'ils avoient rompus, lorſqu'ils virent de loin un combat s'engager: „ Voilà, je crois, dit „ Alonzo, une troupe de nos amis ſur qui les „ Cannarins ſe vengent. Volons à leur ſe- „ cours". Ils traverſent la plaine avec la rapidité d'un vent orageux; & un tourbillon de pouſſiere marque la trace de leurs pas. Ils arrivent. C'étoit le Roi, c'étoit l'Inca lui-même, qu'une vaillante eſcorte environnoit, & défendoit contre une foule d'ennemis.

Au bandeau qui lui ceint la tête, à l'éclat de ſon bouclier, & plus encore à ſon courage, Alonzo reconnoît le Roi de Quito. L'éclair fend le nuage avec moins de viteſſe

que le glaive du Caſtillan n'entr'ouvre l'épais bataillon qui preſſe Ataliba. Celui-ci voit Alonzo, & croit voir la victoire. Il ne ſe trompoit pas. Leurs efforts réunis enfoncent, repouſſent, renverſent tout ce qui s'oppoſe à leurs coups.

Dès que les Cannarins, diſperſés devant eux, ont pris la fuite, Ataliba, ſe jettant dans les bras d'Alonzo: „ qu'il m'eſt doux, „ lui dit-il, ô mon ami, de te devoir ma „ délivrance! Mais je ſuis bleſſé. Je te „ laiſſe le ſoin de rallier mes troupes. Fais „ grace aux vaincus déſarmés". A ces mots, pâle & chancelant, il ſe fit porter dans le fort.

Sa bleſſure étoit douloureuſe; mais elle ne fut pas mortelle. La gomme du mulli, ce baume précieux, dont la nature a fait préſent à ces climats, comme pour expier le crime d'y avoir fait germer l'or, ce baume, verſé dans la plaie, en fut la guériſon, & rendit ce malheureux Prince à la vie & à la douleur.

Corambé porta dans le camp la nouvelle de la victoire de l'Inca ſur les Cannarins. Mais Palmore voulut attendre qu'elle fût répandue dans le camp ennemi, & qu'elle y eût jeté l'alarme. Alors il s'y rendit lui-mê-

me, & parlant au Roi de Cuſco: „ L'Inca „ ton frere, lui dit-il, t'a demandé la paix; „ & tu lui as déclaré la guerre. Il eſt venu „ au-devant de la guerre, & il demande encore la paix. Un moment d'imprudence, „ qui t'a donné ſur nous l'avantage d'une „ ſurpriſe, ne nous a point découragés, & „ ne doit point t'enorgueillir. Nous ſouhaitons la paix, uniquement par amour de la „ paix, & par la juſte horreur que nous fait „ la guerre civile. Inca, peſe bien ta réponſe. Nos lances ſont baiſſées; nos arcs „ ſont détendus; la fleche de la mort repoſe „ dans le carquois; ſonge, avant qu'elle ſoit „ tirée, aux malheurs qu'un mot de ta bouche peut prévenir, ou peut cauſer. C'eſt „ ici ſur-tout que la parole eſt meurtriere, „ & que la langue d'un Roi eſt un dard à „ cent mille pointes. Tu réponds au Soleil „ ton pere du ſang de ſes enfans, & de celui de tes Sujets. L'égalité, l'indépendance, mais la concorde & l'union, voilà ce „ que le Roi ton frere me charge de t'offrir, „ & de te demander".

Le Monarque lui répondit, que les Incas ſes ayeux n'avoient jamais reçu la loi. Palmore, en gémiſſant, lui dit; „ Hé bien, „ tu le veux! .... A demain". Et il retourna dans ſon camp.

L'aube du jour vit les deux armées ſe déployer dans la campagne. C'étoit la premiere fois, depuis onze regnes, qu'on voyoit arborer, dans les deux camps, l'étendard de Manco. C'eſt le gage de la victoire ; & le centre, où il eſt placé, eſt le point le plus important de l'attaque & de la défenſe.

Loin de ce centre périlleux, & ſur une éminence, du côté de Cuſco, étincelle, aux rayons du jour, le trône d'Huaſcar, porté par vingt Caciques, & ombragé d'un pavillon de plumes de mille couleurs. Huaſcar, du haut de ce trône, domine ſur la campagne, & ſemble préſider au ſort du combat qui va ſe donner.

Les deux armées, d'un pas égal, marchent l'une à l'autre ; & ſoudain le cri de guerre de ces Peuples, ce mot formidable, *Illapa* (*), répété par cent mille voix, fait retentir les bois & les montagnes. A ce cri redoublé ſe joint le ſifflement des fleches, qui vont ſe tremper dans le ſang.

Mais bientôt les carquois s'épuiſent ; & la fleche, dès ce moment, fait place au javelot, qui, lancé de plus près, porte des

(*) On a déjà dit que ce mot ſignifie *l'éclair, le tonnerre & la foudre.*

coups plus assurés. Bientôt on voit les bataillons flottans, s'éclaircir & se resserrer pour remplir & cacher leurs vuides. La douleur étouffe ses cris; la mort est farouche & muette; & pour ne pas donner à l'ennemi la joie d'entendre de honteuses plaintes, l'Indien renferme en lui-même jusqu'à son dernier soupir.

Au javelot succedent la hache & la massue: armes terribles chez des Peuples à qui le fer & le salpêtre, ces présens des furies, sont encore inconnus. Jusques-là une égale intrépidité avoit rendu le combat douteux: la victoire, incertaine entre les deux armées, planant sur le champ de bataille, trempoit, des deux côtés, ses aîles dans le sang. Mais le moment de la mêlée fit voir quel avantage avoient des Peuples aguerris sur des Peuples long-temps paisibles. Ce que l'armée de Cusco avoit de plus vaillant défendoit la colline. Le reste, composé de Pasteurs amollis dans une douce oisiveté, avoit l'avantage du nombre, qui ne peut balancer long-tems celui de la valeur. De nouveaux bataillons se présentoient en foule à la place de ceux qui, rompus & défaits, tournoient le dos à l'ennemi; mais ils succomboient à leur tour. Pas à pas l'ennemi s'avance, &

menace d'envelopper le corps qui défend l'étendard. Le Roi de Cuſco voit de loin fléchir le centre de ſon armée; il détache de la colline l'élite des Peuples guerriers qui gardoient ſa perſonne. C'eſt ce qu'attendoit Corambé; & tandis que ce corps détaché vole au centre, lui-même, avec des bataillons qu'il a choiſis & réſervés, il marche droit à la colline, enfonce l'enceinte affoiblie du trône de l'Inca, s'ouvre par le carnage un chemin ſanglant juſqu'à lui, le fait prendre vivant, le fait charger de liens, & l'entraîne.

Auſſi-tôt mille cris funeſtes annoncent ce déſaſtre. Le bruit s'en répand dans l'armée & y porte le déſeſpoir. Tout s'épouvante & ſe diſperſe. On ne voit que des peuples déſolés, éperdus, jetter leurs armes & s'enfuir. La douleur, le trouble, l'effroi leur interdit même la fuite; ils tombent épars dans la plaine; & vaincus ils n'ont plus d'eſpoir qu'en la clémence des vainqueurs; mais c'eſt vainement qu'ils l'implorent. Plus de pitié: l'aveugle rage tranſporte ceux d'Atalida. Les deux vieillards qui les commandent, ont beau leur crier de ceſſer, d'épargner le ſang; le ſang coule & ne peut les raſſaſier. Jamais ils ne croiront avoir aſſez vengé la perte qui les rend furieux & barbares. Leur

Prince, le fils de leur Roi, Zoraï ne vit plus. O pere infortuné! que tu vas pleurer ta victoire!

A l'attaque de l'étendard, Zoraï s'avançoit à la tête des ſiens, qu'il animoit par ſon exemple. A ſa jeuneſſe, à ſa beauté, au feu de ſon courage, tous les cœurs ſe ſentoient émus. L'ennemi, le voyant s'expoſer à ſes coups, l'admiroit, le plaignoit, oublioit de le craindre, & aucun n'oſoit le frapper. Un ſeul, & ce fut l'un des féroces Antis, au moment que le jeune Prince, au fort de la mêlée, venoit de ſaiſir l'étendard, lui lance une fleche homicide. Le caillou dont elle eſt armée, lui perce le ſein. Il chancelle; ſes Indiens s'empreſſent de le ſoutenir, mais hélas! inutilement. Le feu de ſes regards s'éteint, l'éclat de ſa beauté s'efface, le friſſon de la mort commence à ſe répandre dans ſes veines. Tel, ſur le bord d'une forêt, un jeune cedre, déraciné par un coup de vent furieux, ne fait que ſe pencher ſur les cedres voiſins, qui le ſoutiennent dans ſa chûte: on le croiroit encore vivant; mais la langueur de ſes rameaux & la pâleur de ſon feuillage annoncent qu'il eſt détaché de la terre qui l'a nourri. Tel, appuyé ſur ſes Soldats, parut le jeune Inca, mor-

mortellement bleſſé : „ O mon pere ! dit-il, „ d'une voix défaillante, ô quelle ſera ta „ douleur ! Amis, achevez. Que mon ſang „ lui ait au moins acquis la victoire. Vous „ envelopperez mon corps dans ce drapeau „ qui m'a coûté la vie, pour dérober aux „ yeux d'un pere une image trop affligeante, „ & pour le conſoler, en l'aſſurant que je „ ſuis mort digne de lui".

Le cri de la douleur, le cri de la vengeance rétentiſſoient autour de lui : „ Non, „ dit-il, c'eſt aſſez de vaincre ; je ne veux „ point être vengé. Je ſuis Inca, & je par- „ donne". On l'emporte loin du combat dont la fureur ſe renouvelle ; & quelques inſtans après ſoulevant ſa paupiere vers les montagnes de Quito, il prononce encore une fois le nom, le tendre nom de pere, & il rend le dernier ſoupir. C'eſt dans ce moment même que des cris lamentables annoncent à ceux de Cuſco que leur Roi vient d'être enlevé.

D'un côté l'épouvante, de l'autre côté la fureur, ne préſentent dès-lors, dans les champs de Tumibamba, que la déroute & le carnage. „ Cuſco fut priſe & ſaccagée ; l'aîné des freres de ſon Roi, le vaillant & ſage Mango, qui la défendoit, vit enfin qu'il fal-

loit périr, ou céder : il fit ſa retraite en combattant, & ſe ſauva vers les montagnes. A peine la fiere Ocello, la belle & touchante Idali, avec cet enfant précieux (*) que ſa naiſſance avoit deſtiné à l'Empire, eurent le temps de s'échapper; & les Généraux d'Ataliba, après des efforts inouis pour faire ceſſer le ravage, rallierent enfin leurs troupes ſur le bord de l'Apurimac.

CHAPITRE XXXVI.

C'EST-là que frémiſſoit Huaſcar, ſous une garde inexorable. Palmore & Corambé, en entrant dans ſa tente, ſe proſternent, ſelon l'uſage, &, par des paroles de paix, tâchent de l'adoucir. Il ſouleve à peine ſa tête; & d'un œil indigné regardant ſes vainqueurs: „ Traîtres, dit-il, rompez mes chaî-„ nes, ou trempez vos mains dans mon „ ſang. C'eſt inſulter à mon malheur, que „ de mêler ainſi le reſpect à l'outrage. Si „ je ſuis Roi, rendez-moi libre; alors vous

(*) Xaïra.

„ vous proſternerez. Mais, ſi je ne ſuis „ qu'un eſclave, que ne me foulez-vous aux „ pieds" ?

A peine il achevoit ces mots, que ſon oreille fut frappée de cris & de gémiſſemens: „ Tu n'es pas le ſeul malheureux, „ lui dit Palmore. Ataliba vient de perdre „ ſon fils. — Ah! je le verrai donc pleu„ rer, s'écria Huaſcar avec une joie inhu„ maine. Puiſſe le ciel lui rendre tous les „ maux qu'il m'a faits"!

Les Peuples de Quito, raſſemblés dans leur camp, ont demandé à voir le corps du jeune Prince, que l'on déroboit à leurs yeux; & ce ſont leurs cris de douleur & de rage qu'on vient d'entendre. On les appaiſe, on les retient, on les engage à repaſſer le fleuve; & la marche de cette armée victorieuſe & conquérante, reſſemble à la pompe funebre d'un jeune homme, que ſa famille, dont il auroit été l'eſpoir, accompagneroit au tombeau. La conſternation, le deuil & le ſilence environnoient le pavois où le Prince étoit étendu, enveloppé dans cette enſeigne, triſte & glorieux monument de ſa valeur. Après lui, le Roi de Cuſco, porté ſur un ſiege pareil, jouiſſoit, au fond de ſon cœur, de la calamité publique.

Les deux Généraux d'Ataliba accompagnoient le lit funebre, l'œil morne, le front abattu, oubliant qu'ils venoient de conquérir un Empire, & ne penſant qu'à la douleur dont ce malheureux pere alloit être frappé.

„ Hélas! diſoit Palmore, il nous l'a con-
„ fié; il l'attend; ſes bras paternels ſeront
„ ouverts pour l'embraſſer: & ce n'eſt plus
„ qu'un corps glacé que nous allons lui ren-
„ dre! Comment paroître devant lui"?

„ Il eſt homme, dit Corambé: ſon fils
„ étoit mortel: je le plains; mais, au lieu
„ de flatter ſa foibleſſe, je veux lui donner
„ le courage de réſiſter à ſon malheur.
„ Laiſſez-moi dévancer l'armée, & le voir,
„ avant que le bruit de cette mort ſoit ré-
„ pandu".

Ataliba, guéri de ſa bleſſure, mais foible encore & languiſſant, avoit eu le chagrin d'apprendre que la défaite des Chancas ne l'avoit que trop bien vengé. Il gémiſſoit ſur ſa victoire, roulant dans ſa penſée, avec inquiétude, les dangers qu'affrontoient pour lui ſon fils, ſes amis & ſes Peuples, lorſqu'il s'entendit annoncer l'arrivée de Corambé. Surpris, impatient d'apprendre quel ſujet peut le ramener, il ordonne qu'on l'introduiſe. Corambé paroît devant lui: „ Inca,

„ lui dit-il, c'en eſt fait: l'Empire eſt à toi
„ ſans partage: tes ennemis ſont tous dé-
„ truits ou déſarmés: Huaſcar eſt le ſeul qui
„ te reſte: il eſt captif; on te l'amene".

A peine il achevoit ces mots, Ataliba, tranſporté de joie, ſe leve, l'embraſſe, & lui dit: „ Invincible guerrier, j'attendois
„ tout de toi & de celui qui te ſeconde; mais
„ ce prodige a paſſé mon attente & les vœux
„ que j'oſois former. Acheve de mettre le
„ comble au bonheur de ton Roi. Il eſt
„ pere; il reſſent les allarmes d'un pere.
„ Où eſt mon fils? où l'as-tu laiſſé? pour-
„ quoi n'eſt-il pas avec toi? — Ton fils....
„ il a vu des dangers dont le plus courageux
„ s'étonne. — Et ſans doute il les a bra-
„ vés? Réponds. Ce ſilence eſt terrible. —
„ Que te dirois-je, hélas! pour la premiere
„ fois il voyoit l'horreur des batailles. La
„ nature a des mouvemens que la vertu ne
„ peut dompter. — Ciel! qu'entends-je?
„ Il a fui! il s'eſt couvert de honte! il a
„ déshonoré ſon pere! — Eut-il mieux valu
„ qu'expoſé à une mort inévitable, il s'y fût
„ livré? — Plût au ciel! — Hé bien,
„ conſole-toi. Il s'eſt comblé de gloire, &
„ il eſt mort digne de toi. — Il eſt mort! —
„ Ton armée te l'apporte en pleurant: il en

„ fut l'amour & l'exemple. Jamais, dans „ un âge ſi tendre on n'a montré tant de „ valeur".

Le coup terrible pénétra juſqu'au fond de l'ame d'un pere; mais il la ſoulagea, même en la déchirant. Il tombe accablé de douleur; & alors deux ſources de larmes coulent de ſes yeux: „ Ah! cruel! par quelle épreu- „ ve, diſoit-il, vous avez préparé mon cœur „ à la conſtance! Vous avez pu calomnier „ mon fils! & moi j'ai pu vous croire! Ah! „ cher enfant! pardonne: des larmes éter- „ nelles expieront mon erreur. La gloire „ même de ta mort ne me la rend que plus „ cruelle. Jour déſaſtreux! combat funeſte! „ ah! c'eſt ainſi que le ciel venge le crime „ d'une guerre impie: les vaincus, les vain- „ queurs en partagent la peine horrible; & „ ſa colere les confond".

Il fallut prendre, pour ce pere affligé, le ſoin de ſon nouvel empire. Cette riche & vaſte conquête, fruit des travaux de onze regnes, & qu'il avoit faite en un jour, Cuſco, réduite ſous ſes loix, ſon rival même priſonnier & mis en ſon pouvoir, rien ne le touche. Il demande ſon fils. Le cortege s'avance. Le corps enveloppé dans l'enſeigne

fatale, eſt dépoſé ſous ſes yeux. L'Inca le regarde en ſilence. Il fait ſigne au cortege & à ſa Cour de s'éloigner. On lui obéit; & ſeul au fond de ſon palais avec l'objet de ſa douleur, il s'enferme; il approche, & d'une main tremblante il ſouleve le voile: il découvre ce corps ſanglant; il jette un cri, & ſe renverſe, comme frappé du coup mortel. Immobile & glacé lui-même, il eſt ſans couleur & ſans voix; & quand il a repris ſes ſens, & que ſa douleur ſe ranime, il s'y abandonne tout entier. Cent fois il embraſſe ſon fils, cent fois, collant ſa bouche ſur ſes levres éteintes, & de ſon ſein preſſant ce cœur, qui ne bat plus contre le ſien, il demande au ciel de pouvoir le ranimer, en expirant lui-même. Tantôt, contemplant la bleſſure, il lave de ſes pleurs le ſang qui s'en eſt épanché; tantôt ſes regards immobiles, fixés ſur les yeux de ſon fils, ſemblent y rechercher la vie: „ Ah! „ dit-il, ſi ce corps glacé pouvoit revivre! „ ſi ces yeux pouvoient me revoir! Hélas! „ plus d'eſpérance! Ils ſont fermés ces yeux; „ ils le ſont pour jamais. Ses graces, ſa „ beauté, ſes vertus, rien n'a pu prolonger „ ſes jours; & d'un fils qui faiſoit ma gloire

„ & ma félicité; voilà ce qui me reſte". C'eſt ainſi qu'oubliant ſes proſpérités, ſon triomphe, il s'abîmoit dans ſa douleur.

Après qu'elle fut épuiſée, & que la nature affoiblie fut tombée de cet accès dans un ſtupide abattement, ce pere malheureux ſe laiſſa détacher des triſtes reſtes de ſon fils. Ses amis, & ſur-tout Alonzo, eſſayoient de le conſoler: „ Ah! laiſſez-moi, diſoit-il, „ payer à la nature le tribut d'une ame ſen- „ ſible. J'ai bu la coupe du bonheur; j'en „ ai épuiſé les délices. L'amertume eſt au „ fond; je veux m'en abreuver. Mon fils, „ mon cher fils m'a donné tant de douces „ illuſions! tant de flatteuſes eſpérances! „ La douleur ſuit la joie; hélas! elle ſera „ plus longue. C'eſt ſans retour, c'eſt pour „ jamais que la joie a quitté mon cœur".

On lui parla de ſa puiſſance, du ſoin de l'affermir, des moyens de la conſerver: „ Qu'en ſerois-je, dit-il, de cette puiſſance „ accablante? Suis-je un Dieu, pour veil- „ ler ſur un Empire immenſe, pour être ſans „ ceſſe & par-tout préſent à ſes beſoins? „ Qu'on m'amene mon frere. Oui, je veux, „ je veux l'appaiſer; je veux que, témoin „ de mes larmes, il en ſoit touché, qu'il me

„ plaigne, & qu'il me trouve encore plus „ malheureux que lui".

Huaſcar, chargé de liens, parut devant Ataliba: „ Vois, lui dit ce pere affligé, „ vois, cruel, ce que tu me coûtes. — Il „ te ſied bien, répond le farouche Huaſcar, „ de me reprocher une mort, quand dix mil- „ le Incas égorgés ſont les victimes de ta „ rage! Tu pleures, tigre! tu le dois; mais „ eſt-ce-là ce que tu pleures? Va voir le „ meurtre qu'on a fait des Peuples ſujets de „ tes peres, Cuſco, ſes palais, & ſes tem- „ ples regorger du ſang des vieillards, des „ femmes & des enfans, ſes murs ſaccagés, „ ſes campagnes, qui ne ſont plus que des „ tombeaux; & pleure ton fils, ſi tu l'o- „ ſes".

Ces terribles mots étoufferent dans le cœur d'Ataliba le ſentiment de ſon propre malheur: le Roi prit la place du pere. Il regarde ſes Lieutenans, & les interroge des yeux. Leur ſilence même eſt l'aveu de ce qu'il vient d'entendre: „ Il eſt donc vrai, „ dit-il? & par une aveugle fureur on m'a „ rendu exécrable à la terre! Cela ſeul man- „ quoit à mes maux". Alors, renverſé ſur ſon trône, & détournant les yeux pour ne

pas voir la lumiere, il reſte dans l'accablement, & ne reſpire que par de longs ſanglots: „ Juſqu'à l'inſtant où ton fils a péri, „ lui dit Palmore avec triſteſſe, j'ai pu commander à tes Peuples: mais, du moment „ qu'ils l'ont vu tomber, leur douleur, transformée en rage, n'a plus connu de frein. „ Punis-les, ſi tu veux, de l'avoir trop aimé; ou pardonne à leur déſeſpoir, dont „ la cauſe n'eſt que trop juſte, & dont l'excuſe eſt dans ton cœur. Ils ont vengé „ ton fils, comme l'auroit vengé ſon pere."

„ Huaſcar, reprit Ataliba après un long „ & douloureux ſilence, voilà les excès effroyables où ſe portent les Nations, lors„ qu'une fois la diſcorde & la guerre ont „ rompu les nœuds les plus ſaints, & chaſſé „ des cœurs la nature. Etouffons ces fureurs dans nos embraſſemens. Reprends „ ton ſceptre & ton Empire, & pardonne„ moi tes malheurs."

Huaſcar indigné le repouſſe & lui dit: „ Va, meurtrier de ma famille, va régner „ ſur des morts, t'aſſeoir ſur des ruines, & „ t'applaudir, en contemplant des maſſacres „ & des débris. Tel eſt l'Empire que tu „ m'offres. Je ne veux de toi que la mort. „ Garde tes préſens, ta pitié; garde les

„ fruits de tes forfaits; qu'ils en éternisent
„ la honte; & que, pour mieux te détester,
„ les malheureux que je te laisse soient con-
„ damnés à t'obéir."

„ Tu sais, lui dit Ataliba, que les cri-
„ mes que tu m'imputes, ne sont pas les
„ miens; tu le sais; mais ta douleur te rend
„ injuste. Je laisse au temps à la calmer.
„ Un jour tu te ressouviendras que j'ai déte-
„ sté la guerre, que je t'ai demandé la paix,
„ que je te la demande encore, plus péné-
„ tré, plus accablé que toi des maux que
„ nous nous sommes faits. Alors tu retrou-
„ veras ton frere tel que tu le vois aujour-
„ d'hui, traitable, humain, sensible & juste.
„ Adieu. Je te laisse en ces murs, captif,
„ il est vrai, mais n'ayant qu'à vouloir, pour
„ cesser de l'être. Le jour même que, sur
„ l'autel du Soleil notre pere, tu consenti-
„ ras, avec moi, à nous jurer une alliance
„ & une paix inviolable, ton trône, ton
„ empire, tout te sera rendu."

CHAPITRE XXXVII.

La citadelle de Cannare fut la prison du Roi captif. Le vainqueur y laissa une garde

fidelle ſous le ſévere Corambé. Il envoya Palmore gouverner en ſon nom les Etats de Cuſco; & lui, rendant, ſur ſon paſſage, aux vallons de Riobamba, de Muliambo, d'Ilinisça, les laboureurs qu'il en avoit tirés, il retourne à Quito ſans pompe, accompagné du lit funebre qui portoit ſon malheureux fils.

L'arrivée d'Ataliba fut le tableau le plus touchant d'une déſolation publique. Sa famille éplorée vient au-devant de lui. Un Peuple nombreux l'accompagne; mais aucune voix ne s'éleve pour féliciter le vainqueur: on n'eſt occupé que du pere; & ſi la nuit déroboit à ſes yeux tout ce Peuple qui l'environne, aux gémiſſemens échappés à travers un vaſte ſilence, il ſe croiroit dans un déſert, où quelques malheureux égarés & plaintifs implorent le ſecours du ciel.

Dans cette foule, & au milieu de la famille de l'Inca, paroît une femme éperdue. Ses voiles déchirés, ſa tête échevelée, ſon ſein meurtri, ſes yeux égarés, ſa pâleur, les convulſions de la douleur dans tous les traits de ſon viſage, ſes mains qu'elle tend vers le ciel, tout annonce une mere, & une mere au déſeſpoir.

Du plus loin que l'Inca la voit, il deſcend de ſon ſiege, il va au-devant d'elle, & la

recevant dans ſes bras: „ Ma bien-aimée, „ lui dit-il, le Soleil notre pere a rappellé „ ton fils: il diſpoſe de ſes enfans. Heu- „ reux celui que l'innocence, la vertu, la „ gloire, l'amour accompagnent juſqu'au tom- „ beau! Il a fait la moiſſon; il quitte le „ champ de la vie. Ton fils a peu vécu pour „ nous, mais aſſez pour lui-même: il em- „ porte avec lui ce que les ans donnent à „ peine, & ce qu'un inſtant peut ravir, les „ regrets & l'amour du monde. Affligeons- „ nous de lui ſurvivre: l'homme à plaindre „ eſt celui qui pleure, & non pas celui qui „ eſt pleuré. Mais, par un excès de dou- „ leur, n'accuſons pas la deſtinée; ne repro- „ chons pas au Soleil d'avoir repris un de „ ſes dons." Vérités conſolantes pour de moindres douleurs, mais trop foible ſoulage- ment pour le cœur d'une mere! Elle deman- de à voir ſon fils; on apporte à ſes pieds ce que la mort lui en a laiſſé; & à l'inſtant, avec un cri qui part du fond de ſes entrail- les, elle ſe jette ſur ce corps inanimé, elle l'embraſſe, elle le ſerre étroitement, elle l'inonde de ſes larmes, juſqu'à ce qu'elle-mê- me, étouffée, expirante, elle ait perdu le ſentiment de la vie & de la douleur.

L'Inca, dans les bras d'Alonzo, ſentoit

r'ouvrir, à cette vue, toutes les plaies de ſon cœur; le jeune homme mêloit ſes larmes aux larmes de ſon ami; & les neveux de Montezume, témoins de la déſolation d'une auguſte famille, penſoient à leurs propres malheurs.

Aciloé (c'étoit le nom de cette mere infortunée) fut portée dans ſon palais; & l'Inca ſe rendit au temple, où le corps de ſon fils, arroſé de parfums, fut dépoſé, en attendant le jour deſtiné à ſes funérailles.

Après un humble ſacrifice, pour rendre graces au Soleil, l'Inca ſortit du temple, & ſous le portique, où ſon Peuple l'environnoit, il éleva la voix & demanda ſilence: „ Ma cauſe étoit juſte, dit-il, & notre Dieu „ l'a protégée; mais l'aveugle ardeur de mes „ troupes à nous venger, mon fils & moi, „ a déshonoré ma victoire; & c'eſt moi qui „ porte la peine des excès commis en mon „ nom. Peuple, je veux bien expier ce „ qu'on a fait d'injuſte & d'inhumain. Mais „ c'eſt aſſez pour votre Roi d'être malheu- „ reux; n'achevez pas de l'accabler, en le „ croyant coupable. Il ne l'eſt point. J'é- „ tois expirant à Cannare, lorſqu'on y a ver- „ ſé tant de ſang; j'étois éloigné de Cuſco, „ lorſqu'on l'a ſaccagée; & j'ai déteſté ces

„ fureurs. Je vous conjure, au nom du Dieu
„ qui m'en punit, de m'en épargner le re-
„ proche. Puiſſe mon nom être effacé de la
„ mémoire des hommes, avant qu'on y ajou-
„ te le ſurnom de cruel! Le Roi mon frere,
„ que le ſort a mis entre mes mains, ſera,
„ malgré lui-même, un exemple de ma clé-
„ mence. Cependant, ſi le cri de la cala-
„ mité retentit juſqu'à vous, & s'il vous fait
„ entendre qu'Ataliba fut violent & ſangui-
„ naire; ô mon Peuple, élevez la voix, &
„ répondez qu'Ataliba fut malheureux."

Le ſoir même, avec Alonzo, ſoulageant ſon ame oppreſſée: „ Mon ami, lui dit-il,
„ tu ſais toute l'horreur que nos diſcordes
„ m'inſpiroient: l'événement a paſſé mes
„ craintes; & dans cet abîme de maux, je
„ vois trop s'accomplir mes funeſtes preſſen-
„ timens. Vouloir la guerre, c'eſt vouloir
„ tous les crimes & tous les malheurs à la
„ fois. Dire à des meurtriers, qu'on aſſem-
„ ble pour l'être, d'uſer de modération,
„ c'eſt dire aux torrens des montagnes de
„ ſuſpendre leur chûte & de régler leur
„ cours. Aucun Roi ne ſera jamais plus ré-
„ ſolu que je l'étois, à réprimer l'emporte-
„ ment & les abus de la victoire; & voilà

„ cependant que des millions d'hommes me
„ regardent comme un fléau."

„ Hélas! Prince, lui dit Alonzo, l'hom-
„ me, en proie à ſes paſſions, eſt ſi foible
„ contre lui-même, & ſi peu sûr de ſe
„ dompter! comment pourroit-il s'aſſurer
„ d'une multitude effrénée, à qui lui-même
„ il a donné l'affreuſe liberté du mal! Mais
„ tout cet Empire eſt témoin que l'inflexible
„ Roi de Cuſco vous a forcé de tirer le glai-
„ ve. Ne vous accablez point vous-même
„ d'un injuſte reproche; & ſi les malheu-
„ reux que la guerre a faits, vous accuſent,
„ laiſſez à vos vertus répondre de votre in-
„ nocence, & repouſſez l'injure par la clé-
„ mence & les bienfaits".

Ces paroles releverent le courage d'Ata-liba; & ſa douleur fut ſuſpendue juſqu'au jour qu'il avoit marqué pour les funérailles de ſon fils. C'étoit la fête du Soleil, lorſque, repaſſant l'équateur, il rentre dans notre hémiſphere, & revient donner le printemps & l'été aux climats du nord. C'étoit auſſi la fête de la Paternité.

CHA-

CHAPITRE XXXVIII.

APRÈS les cantiques, les vœux & les offrandes accoutumées, le Monarque, assis sur son trône, au milieu d'un parvis (*) immense, ayant à ses pieds les Caciques, & les vieillards juges des mœurs (†), voit s'avancer les peres de famille, qui menent, chacun devant soi, leurs enfans parvenus à l'âge de l'adolescence. Ils s'inclinent devant l'Inca, & après l'avoir adoré, le pere, qui porte en ses mains un faisceau de palmes, les distribue à ceux de ses enfans qui ont fidellement rempli les saints devoirs de la nature. Ces palmes sont les monumens de la piété filiale. Tous les ans, chacun des enfans, dont l'obéissance & l'amour ont obtenu ce prix, l'ajoute à son trophée; & de ces palmes réunies, qu'il recueille dans sa jeunesse, il compose le dais du siege paternel, d'où lui-même il dominera un jour sur sa postérité. Ce siege est dans chaque famille comme un autel

(*) Cette Place s'appelloit *Cuci-pata*, lieu de réjouissance.

(†) *Lacta-Camayu* étoit le nom de ces Magistrats.

inviolable : le chef a ſeul droit de s'y aſſeoir ; & les palmes qui le couronnent, rappellant ſes vertus, diſent à ſes enfans : Obéiſſez à celui qui ſut obéir ; révérez celui qui révéra ſon pere. Dès qu'il ſent la mort s'approcher, il ſe fait placer expirant ſous ce vénérable trophée, il y rend le dernier ſoupir ; &, au moment de ſa ſépulture, ſes enfans détachent ces palmes pour en ombrager ſon tombeau. La menace la plus terrible d'un pere à ſon fils, qui s'oublie, c'eſt de lui dire : „ Que „ fais-tu ? malheureux ! Si tu es indigne de „ mon amour, tu n'auras point de palmes „ ſur ta tombe." C'eſt donc là le ſigne & le gage que chaque pere vient donner au Monarque, pere du Peuple, de l'obéiſſance, du zele & de l'amour de ſes enfans.

Si quelqu'un d'eux a manqué de remplir ces pieux devoirs, la palme lui eſt refuſée. Le pere, en ſoupirant, obéit à la loi, qui l'oblige de l'accuſer. Une plainte ſincere & tendre échappe à regret de ſa bouche ; & ſi le ſujet en eſt grave, l'enfant rebelle eſt exilé de la maiſon de ſon pere. Condamné, durant ſon exil, à la honte d'être inutile, attachée à l'oiſiveté, il n'eſt admis à la culture ni du domaine du Soleil, ni des champs de l'Inca, ni de celui des veuves, des or-

phelins & des infirmes ; le champ même qui nourrit son pere est interdit à ses profanes mains. Ce temps d'expiation est prescrit par la loi. Le malheureux jeune homme en compte les momens ; & on le voit, seul, étranger à ses amis, à sa famille, errer sans cesse autour de la demeure paternelle, dont il n'ose toucher le seuil. Celui dont l'exil finissoit avec l'année révolue, rentroit ce jour-là même en grace : les Décurions (*) le ramenoient devant le trône du Monarque ; son pere lui tendoit les bras en signe de réconciliation : à l'instant il s'y précipitoit avec la même ardeur qu'un malheureux, long-temps agité sur les mers par les vents & par les tempêtes, embrasse le rivage où le jettent les flots. Dès-lors il étoit rétabli dans tous les droits de l'innocence : car on ne connoissoit point chez ce Peuple si sage, la coutume d'ôter au coupable puni tout espoir de retour dans l'estime des hommes. La faute une fois expiée, il n'en restoit aucune tache ; tout, jusqu'au souvenir, en étoit effacé.

Après que la clémence & la sévérité ont donné d'utiles leçons, le Monarque prend la parole : „ Peres, dit-il, écoutez-moi. Com-

(*) *Chinca-Camayu*, qui a charge de dix.

„ me vous je ſuis pere ; je le ſuis encore
„ avec vous : vos enfans ſont les miens Et
„ la royauté eſt-elle autre choſe qu'une pa-
„ ternité publique ? C'eſt-là le titre le plus
„ auguſte que le Soleil, pere de la nature,
„ ait pu donner à ſes enfans. Je viens donc,
„ comme le garant de vos droits, vous les
„ confirmer ; mais je viens, comme le mo-
„ dele de vos devoirs, vous en inſtruire :
„ car vos devoirs fondent vos droits, & vos
„ bienfaits en ſont les titres. La vie eſt un
„ préſent du ciel, qui ſeul la diſpenſe à ſon
„ gré. Gardez-vous donc de vous révaloir
„ d'un prodige opéré par vous, & ſachez où
„ vous commencez à mériter le nom de pe-
„ res : c'eſt lorſqu'ayant reçu des mains de
„ la nature le nouveau né de votre ſang, &
„ l'ayant remis dans les bras de celle qui doit
„ le nourrir, vous veillez ſur les jours & de
„ l'enfant & de la mere, chargé du ſoin
„ d'aſſurer leur repos, & de pourvoir à leurs
„ beſoins. Juſques-là même encore vous ne
„ faites pour eux, que ce que font pour
„ leurs petits le vautour, le ſerpent, le ti-
„ gre, les plus cruels des animaux. Ce qui,
„ dans l'homme, diſtingue & conſacre la pa-
„ ternité, c'eſt l'éducation, c'eſt le ſoin de
„ ſemer, de cultiver dans les enfans ce qu'on

„ a recueilli ſoi même, l'expérience, le ſeul
„ gain de la vie, & la ſageſſe qui en eſt le
„ fruit, & qui ſeule nous dédommage de la
„ peine d'avoir vécu. Former, dès l'âge le
„ plus tendre, par votre exemple & vos le-
„ çons, une ame honnête, un cœur ſenſi-
„ ble un citoyen docile aux loix, un époux,
„ un ami fidele, un pere à ſon tour révéré,
„ chéri de ſes enfans, un homme enfin ſelon
„ le vœu de la nature & de la ſociété: ce
„ ſont-là vos devoirs, vos bienfaits & vos
„ titres; c'eſt-là ce qui fonde vos droits.

„ Et vous, enfans, ſouvenez-vous que la
„ nature n'a prolongé la foibleſſe & l'imbé-
„ cillité de l'homme, que pour le lier plus
„ étroitement à ceux dont il a reçu la nais-
„ ſance, & lui faire, par le beſoin, une
„ longue & douce habitude d'en dépendre &
„ de les aimer. Si elle eût voulu le diſpen-
„ ſer du tribut d'amour & de reconnoiſſan-
„ ce, elle l'eût pourvu des moyens de vivre
„ indépendant preſque auſſi-tôt qu'il ſeroit
„ né & de ſe ſuffire à lui-même. Sa longue
„ enfance eſt dénuée de force & d'intelligen-
„ ce, ſa foibleſſe n'a pour reſſource ni l'agi-
„ lité, ni la ruſe, ni la fineſſe de l'inſtinct.
„ Tel eſt l'ordre de la nature, pour forcer

„ l'enfant à chérir & à révérer ſes parens.
„ Il ſemble qu'elle ait voulu l'abandonner à
„ leurs ſoins, pour leur en laiſſer le mérite,
„ & qu'elle ait conſenti à paſſer pour marâ-
„ tre, afin de donner lieu à toute leur ten-
„ dreſſe de s'exercer ſur leur enfant. Ainſi,
„ en lui refuſant tout, elle ſupplée à tout
„ par l'amour paternel. Rappellez-vous donc
„ votre enfance; & tout ce qui vous a man-
„ qué dans ce long état de foibleſſe, pour
„ vous dérober aux beſoins, aux périls qui
„ vous aſſiégeoient, ſongez que c'eſt de vos
„ parens que vous l'avez reçu; que la natu-
„ re, en vous jetant parmi les écueils de la
„ vie, s'eſt repoſée ſur leur amour du ſoin
„ de vous en garantir. Mais ce que vous
„ devez ſur-tout à leur tendreſſe vigilante,
„ c'eſt de vous avoir éclairés ſur les moyens
„ de vivre heureux, c'eſt de vous avoir
„ adoucis, apprivoiſés, ſoumis aux loix de
„ l'équité, de la raiſon, de la ſageſſe. Sans
„ les ſoins qu'ils ont pris de vous, vous ſe-
„ riez ſauvages, ſtupides, féroces comme
„ vos ayeux. Aimez donc vos parens, pour
„ vous avoir appris l'uſage du don de la vie,
„ dont l'innocence fait le charme & dont la
„ vertu fait le prix.

A ces mots, des larmes de joie & d'amour coulent de tous les yeux. Les enfans, aux genoux des peres, s'attendriſſent & rendent graces ; les peres, en les embraſſant, s'applaudiſſent de leurs bienfaits. L'Inca, témoin de ce ſpectacle, ſent plus vivement que jamais la perte de ſon fils : „ Guerre „ impitoyable, dit-il, ſans toi, ſans tes „ fureurs, je partagerois l'allégreſſe & la „ gloire de ces bons peres. Il ſeroit-là ; il „ auroit reçu de ma main la premiere palme. Qui la méritoit mieux que lui "? Il n'en put dire davantage : les ſanglots lui étouffoient la voix. Il fut quelques inſtans muet & baigné dans ſes larmes : „ Non, reprit-il enfin, qu'on m'apporte mon fils ; „ je ne veux pas qu'il ſoit fruſtré de ce „ dernier tribut d'amour & de louange. „ Du haut du ciel, il entendra la voix gémiſſante d'un pere ; il me plaindra d'être „ privé de lui".

On lui obéit ; & au pied de ſon trône fut apporté le lit funebre où repoſoit le corps de Zoraï. „ Peuple, s'écria le Monarque, „ en s'y précipitant, le voilà, ce modele „ de l'amour filial ; le voilà, le plus tendre, „ le plus reſpectueux, le plus aimable des „ enfans. Oui, depuis ſa naiſſance, il l'a

„ été pour moi, il l'a été jusqu'à sa mort.
„ Des jouissances délicieuses, des espérances
„ encore plus douces, & tout ce que l'ame
„ d'un pere peut éprouver de joie & de
„ consolation, tel étoit le prix de mes soins,
„ & le présage du bonheur qui vous atten-
„ doit sous son regne. Il étoit impossible
„ qu'un si bon fils ne fût pas un bon Roi.
„ Le goût du bien, l'amour de l'ordre, le
„ sentiment de l'équité lui étoient naturels.
„ Il n'estimoit dans la gloire que la compa-
„ gne de la vertu; il détestoit le mensonge
„ comme le complaisant du vice, il adoroit
„ la vérité. Magnanime sans faste, & mo-
„ deste avec dignité, il étoit simple, & il
„ aimoit tout ce qui l'étoit comme lui. Il
„ ne voyoit dans sa naissance que la destina-
„ tion & que le dévouement de sa vie au
„ bonheur du monde; & le nom de fils du
„ Soleil, loin de l'enorgueillir, l'humilioit
„ sans cesse, en lui faisant sentir le poids
„ des devoirs qu'il lui imposoit. Si quel-
„ qu'un des jeunes Incas se montre plus di-
„ gne que moi de régir cet Empire auguste,
„ c'est à lui, me disoit-il souvent, de vous
„ remplacer sur le trône; c'est à moi de le
„ lui céder. Jugez, s'il eût fait des heu-
„ reux! Vous l'auriez été sous son regne;

„ & ſon pere, encore plus heureux, ſeroit
„ mort ſans inquiétude dans les bras d'un
„ tel ſucceſſeur. Un Dieu juſte n'a pas vou-
„ lu que cette ame ſenſible ait vu les crimes
„ & les ravages d'une guerre, hélas! trop
„ funeſte. Mon fils eût arroſé de larmes ce
„ trophée de ma victoire, cet étendard qu'on
„ a trempé dans un déluge de ſang. Il n'eſt
„ plus. Nous avons perdu, moi, le plus
„ vertueux fils, & vous, le plus vertueux
„ Prince. Soumettons-nous, & allons lui
„ rendre les triſtes honneurs du tombeau".

Alors le Monarque, à la tête de ſa famille & de ſon Peuple, accompagna le corps de ſon fils juſqu'au temple, où, ſur un trône d'or, il fut placé en face de l'image du Soleil, ayant à ſes pieds l'étendard qui lui avoit coûté la vie, & dans ſa main la palme de l'amour filial.

Cora ne parut point au temple. Alonzo l'y chercha des yeux; & ne l'ayant point apperçue, il en fut pénétré d'effroi.

Le Monarque, au retour du temple, le fit appeller: „ Mon ami, lui dit-il, mes tris-
„ tes devoirs ſont remplis. Il eſt temps
„ que le pere cede la place au Roi, & que
„ je me mette en défenſe contre cet enne-
„ mi terrible, dont tu nous as menacés.

„ C'eſt à toi que je me confie. Ton zele, „ ton expérience, ta valeur, voilà mon eſ„ poir. — Je le remplirai, dit Alonzo; & „ plût au ciel que la défenſe & le ſalut de „ cet Empire ne dût te coûter que mon „ ſang! je le verſerois avec joie. — O „ mon ami! qu'ai-je donc fait, lui dit l'In„ ca, en l'embraſſant, pour avoir mérité de „ toi un zele ſi noble & ſi tendre"? . . . . . A ces mots, on vient dire au Roi que le Grand-Prêtre du Soleil demande à lui parler. Alonzo ſe retire, & va, s'il eſt poſſible, chercher, dans le ſommeil, un ſoulagement à ſes peines, & aux preſſentimens terribles dont il venoit d'être frappé.

CHAPITRE XXXIX.

POUR une ame abandonnée à l'orage des paſſions, l'incertitude eſt le plus grand des maux. Battu ſans ceſſe par les vagues de l'eſpérance & de la crainte, le courage n'a point de priſe; la réſolution même d'être malheureux n'a point de terme où ſe fixer.

Telle fut, pour l'ame d'Alonzo, cette

longue & pénible nuit. Enfin le ſommeil, par pitié, laiſſoit tomber quelques pavots ſur ſa paupiere appéſantie. Un bruit le frappe; il ſe leve, &, à la foible lueur du crépuſcule du matin, il voit paroître un vieillard vénérable, le front couvert de cheveux blancs, pâle & triſte comme les ſpectres, mais conſervant dans ſa douleur un air noble & majeſtueux: „ Je ſuis le pere de Co-„ ra, lui dit-il. Ma fille m'envoie. C'eſt „ ſa derniere volonté que j'accomplis. Va-t-„ en, malheureux jeune homme; & laiſſe-„ nous les maux que tu nous fais. Tu as „ porté l'opprobre & la mort dans une famil-„ le innocente, qui, ſans toi, le ſeroit en-„ core". A ces mots, le vieillard ſentit ſes genoux qui ployoient ſous lui; & il tomba de défaillance. Alonzo, pâle & frémiſſant, lui tend les bras, & le releve: „ Parlez, lui „ dit-il; qu'ai-je fait? de quel malheur „ ſuis-je la cauſe? — Cruel! peux-tu le „ demander? peux-tu vouloir l'entendre de „ la bouche d'un pere? Tu nous annonçois „ des vertus: la bonté, la candeur étoient „ peintes ſur ton viſage; le crime & la trahi-„ ſon ſe cachoient au fond de ton cœur. „ Sois content. Ma fille, trop foible, trop „ ſimple, hélas! pour avoir pu ſe ſauver de

„ tes artifices, ma fille vient de révéler le
„ parjure & le ſacrilege qu'elle a commis en
„ ſe livrant à toi. Elle n'a pu cacher qu'el-
„ le alloit être mere; & demain notre honte
„ éclate : demain, elle, ſa mere & moi,
„ ſes ſœurs, ſes freres, innocens, nous ſe-
„ rons menés au ſupplice. La ſolitude, l'in-
„ famie, une éternelle ſtérilité marqueront
„ la place où ma fille eſt née. On diſperſe-
„ ra notre cendre. Nous n'aurons pas mê-
„ me un tombeau. Va-t-en: ma fille t'en
„ conjure. La malheureuſe t'aime encore;
„ &, en me confiant le ſecret de ſon ame,
„ elle m'a fait promettre de ne le point tra-
„ hir. Mais elle craint que ta douleur ne
„ te décele & ne t'accuſe; & le ſeul prix
„ qu'elle demande de ſa mort, dont tu es la
„ cauſe, c'eſt que tu n'en ſois pas témoin".

Tandis que l'Indien parloit, le remords & le déſeſpoir déchiroient le cœur d'Alonzo. Ses yeux attachés à la terre, ſes cheveux hériſſés d'horreur, ſon immobilité ſtupide, tout annonçoit un criminel, condamné par ſon juge; & ſon juge étoit dans ſon cœur. Il tombe aux pieds du vieillard, & d'une voix étouffée, il prononce à peine ces mots:
„ O mon pere! tu ſais mon crime; ſais-tu
„ quelle fatalité m'y a pouſſé malgré moi?

„ Sais tu dans quel moment terrible la fra-
„ yeur & l'égarement m'ont livré ta fille
„ mourante, & l'ont fait tomber dans mes
„ bras? J'atteſte mon Dieu & le tien, que
„ dans ce péril effroyable, mon unique ré-
„ ſolution étoit de la ſauver. Nous nous
„ ſommes perdus, & nous l'avons perdu
„ toi-même. Je ne prétends pas t'appaiſer.
„ Voilà mon ſein, voilà mon épée. Frappe,
„ venge-toi. — Me venger! Hé, ne ſais-
„ tu pas, dit le vieillard, que la vengeance
„ eſt inſenſée; qu'au malheur elle joint le
„ crime, & ne ſoulage que les méchans?
„ Va, ton ſang ne racheteroit ni la mere ni
„ les enfans. Je n'en mourrois pas moins,
„ & je mourrois coupable. Laiſſe-moi du
„ moins l'innocence: tout le reſte eſt perdu
„ pour moi. Tu fus égaré, je le crois: tu
„ n'es ni méchant ni perfide; mais, quand
„ tu le ſerois, nous avons dans le ciel un
„ Dieu pour juger & punir".

„ Ame céleſte! s'écrie Alonzo, tu m'ac-
„ cables, tu me confonds..... Et l'oppro-
„ bre, & la mort, & le dernier ſupplice
„ ſeroient le prix de tes vertus! Et ta fille,
„ auſſi vertueuſe, non moins innocente que
„ toi! ..... Non, vous ne mourrez point.
„ Ne me mépriſe pas aſſez pour croire que

„ je veuille me cacher, m'enfuir lâchement.
„ Je paroîtrai, j'avouerai tout, j'embraſſerai
„ votre défenſe, je vous tirerai de l'abîme
„ où je vous ai précipités, ou bien j'y péri-
„ rirai moi-même. Mais commence par t'é-
„ loigner avec ta femme & tes enfans".

„ Connois-tu, lui dit le vieillard, quel-
„ que aſyle contre les loix, & contre le re-
„ mords qui ſuivroit le parjure? J'ai promis
„ au Soleil de reſter ſoumis à ſes loix. Ma
„ parole, ma foi ſont pour moi des liens
„ plus forts que ne ſeroient des chaînes.
„ Un Inca n'en connoît point d'autres; & je
„ mourrai ſans les briſer. Toi, qui n'es
„ point engagé ſous ces loix redoutables,
„ éloigne-toi; donne à ma fille la conſola-
„ tion de te ſavoir hors de danger. Epar-
„ gne-lui l'horreur de ton ſupplice. ——
„ Va, dit Alonzo, pénétré de reſpect, de
„ douleur & de reconnoiſſance, va lui jurer
„ que jamais ſon amant ne l'abandonnera. Je
„ ſuis époux & pere. Il n'eſt point de dan-
„ ger au-deſſus d'un courage à la fois animé
„ par l'amour & par la nature". A ces mots
il tendit les bras au vieillard encore fré-
miſſant: „ Mon pere, lui dit-il, mon pe-
„ re! embraſſe-moi, ou perce-moi le cœur.
„ Je ne puis ſoutenir ta haine". Le vieil-

lard tombe dans ſon ſein, l'embraſſe, le plaint, lui pardonne; & des torrens de larmes ſe confondent dans leurs adieux.

Cependant le bruit ſe répand que l'aſyle des Vierges a été profané; que l'une d'elles a violé ſes vœux; qu'elle porte le fruit d'un amour ſacrilege; & que le Soleil, irrité de ce parjure abominable, en demande l'expiation. Un crime inoui juſqu'alors, remplit d'horreur tous les eſprits. Les malheurs qui l'ont annoncé, & dont peut-être il eſt la cauſe, les feux de la guerre civile allumés entre les deux freres, tout le ſang qu'elle a fait couler, le fils d'Ataliba, l'héritier du trône, enlevé à ſes Peuples par une mort funeſte, ce long amas de crimes & de calamités ſe retrace à la fois comme des ſignes de colere, que le Soleil, en s'éclipſant, n'a déja que trop confirmés. On craint même qu'un Dieu jaloux ne ſoit pas encore appaiſé, & ne ſe venge ſur tout un Peuple de l'injure faite à ſa gloire. O ſuperſtition! le Peuple le plus doux, le plus humain de l'univers, crioit vengeance, au nom d'un Dieu dont il adoroit la clémence. Il ne ſe raſſura que lorſqu'il eut appris que le Pontife avoit dénoncé la criminelle au tribunal ſuprême; que déja l'on creuſoit la tombe, & que l'on dreſſoit le bûcher.

CHAPITRE XL.

CE jour-là le Soleil ſe couvrit de triſtes nuages; & ce deuil ſombre de la nature ajoutoit encore à l'effroi dont tous les cœurs étoient frappés. Le Roi parut, ſelon l'uſage, ſous le portique du Palais. Une multitude tremblante environnoit le trône; & à travers les flots de ce Peuple aſſemblé, le Pontife, les Prêtres, les Miniſtres des loix, ſe faiſant ouvrir un paſſage, amenerent devant l'Inca la jeune & timide Prêtreſſe. Son pere accablé de douleur, ſa mere pâle & défaillante, deux ſœurs plus jeunes, auſſi belles, trois freres, l'eſpérance d'une auguſte famille, victimes de la même loi, venoient tous s'offrir au ſupplice.

Cora, qu'il falloit ſoutenir, tant elle étoit foible & tremblante, tomba ſans force & ſans couleur, en paroiſſant devant ſon juge. On la ranime; il l'interroge. Elle répond avec candeur: „ Ce fut, dit-elle, dans cette „ nuit horrible, où le volcan menaçoit d'en„ ſevelir ces murs: ma frayeur me précipita „ dans les bras d'un libérateur. Voilà mon

„ mal-

„ malheur & mon crime. Fils du Soleil, „ s'il eſt poſſible d'en adoucir la peine, „ écoute la nature, qui réclame contre la „ loi. Ce n'eſt pas pour moi que j'implore „ ta clémence: il faut que je meure, je le „ ſais. Mais regarde un pere, une mere, „ des ſœurs, des freres innocens; c'eſt pour „ eux ſeuls qu'en mourant je demande „ grace".

Le pere alors prit la parole: „ Inca, dit- „ il, dans un moment d'égarement & de ter- „ reur, ma fille a été foible, imprudente & „ fragile; c'eſt au Dieu qui voit dans les „ cœurs à la juger, mais c'eſt à moi d'accu- „ ſer l'auteur de ſa perte. Ce premier cou- „ pable, c'eſt moi. Ma piété aveugle a dé- „ voué ma fille au culte des autels, & l'y a „ offerte en victime. Dans le moment du „ ſacrifice j'ai entendu gémir ſon cœur; & re- „ ligieuſement cruel, le mien s'eſt endurci. „ Pere dénaturé, j'ai vu ſes larmes, je l'ai „ vue ſe précipiter dans le ſein de ſa mere, „ y chercher un aſyle contre la violence du „ pouvoir paternel; & moi, ſans pitié, ſans „ remords, j'ai conſommé le parricide. Son „ crime, hélas! ſon premier crime fut de „ m'obéir; ſon reſpect, ſon amour pour moi „ l'a perdue. Je ſuis le bourreau de ma

„ fille. Je la traîne au ſupplice"! En prononçant ces mots le vieillard embraſſoit ſa fille; ſes ſanglots étouffoient ſa voix; ſon cœur ſe briſoit de douleur; & les larmes de ſang qui couloient de ſes yeux inondoient le ſein de Cora. Tous les cœurs étoient déchirés.

Le monarque attendri lui-même, mais contraint par la loi à uſer de rigueur, pourſuit & ordonne à Cora de déclarer ſon raviſſeur & ſon complice.

Cora frémit, & ſon ſilence fut d'abord ſa ſeule réponſe; mais les inſtances de ſon Juge la forcerent enfin de prononcer ces mots: „ Fils du Soleil, ſeras-tu plus cruel & plus „ violent que la loi? La loi me condamne à „ la mort; j'y traîne avec moi ma famille. „ N'eſt-ce pas aſſez? Te faut-il encore un „ nouveau parricide? Veux-tu que, portant „ dans la tombe, où je vais deſcendre vi- „ vante, le fruit de mon funeſte amour, „ j'accuſe encore celui qui lui a donné la „ vie? Veux-tu voir mes entrailles ſe déchi- „ rer d'horreur, & mon enfant épouvanté s'ar- „ racher des flancs de ſa mere"?

Ces paroles firent ſur l'ame d'Ataliba l'impreſſion la plus terrible; &, ſans inſiſter davantage, il ordonnoit, en gémiſſant, au dépoſitaire des loix de prononcer l'arrêt fatal,

lorſqu'on vit tout-à-coup Alonzo fendre la foule, & ſe précipiter au pied du trône de l'Inca: „ C'eſt moi qui ſuis le criminel, Inca, s'écria-t-il; Cora eſt innocente. Ne „ punis que ſon raviſſeur". A cette vue, à ces paroles que le déſeſpoir animoit, le Roi frémit; le Peuple reſte immobile d'étonnement; & Cora tremblante & glacée: „ Hé„ las! dit-elle en ſuccombant, je n'aurai „ donc pu le ſauver! — Non, reprit Alon„ zo, elle n'eſt point coupable. Je l'enle„ vai mourante; & ſon ame éperdue ne put „ ni conſentir ni réſiſter à ſon malheur".

L'Inca voulut ſauver Alonzo: „ Etran„ ger, lui dit-il, notre culte n'eſt pas le vô„ tre; vous ne connoiſſez pas nos loix; & „ ce qui, pour nous, eſt un crime, n'eſt „ pour vous qu'une erreur, que je n'ai pas „ droit de punir. Eloignez-vous. Nos loix „ n'obligent que mes Sujets & moi. Vous „ fûtes imprudent, mais vous n'êtes point „ criminel, à moins que vous n'ayez uſé de „ violence; & Cora ſeule a droit de vous en „ accuſer. — Non, non, dit-elle; un char„ me auſſi doux qu'invincible m'a livrée à lui. „ Ceſſe, Alonzo, ceſſe de t'imputer mon „ crime. Tu me fais mourir mille fois. „ — Loin de vous accuſer, vous voyez,

„ dit le Roi, qu'elle vous déclare innocent.
„ — Puis-je l'être, s'écrie Alonzo, après
„ avoir égaré sa jeunesse, après avoir creusé
„ la tombe sous ses pas, la tombe où vous
„ allez la faire descendre vivante? O comble
„ d'horreur! Elle s'ouvre cette tombe effro-
„ yable, elle s'ouvre à mes yeux, prête à
„ la dévorer; & je suis innocent! Je vois
„ s'allumer le bûcher où son pere, sa mere,
„ tous les siens vont périr; & moi, l'auteur
„ de tant de maux, juste ciel! je suis inno-
„ cent: ton amitié pour moi t'a mis un ban-
„ deau sur les yeux; & tu ne veux pas voir
„ mon crime. Plus juste que toi, je le sens,
„ & je m'en accuse moi-même. Pardon,
„ malheureuses victimes d'un amour insensé,
„ pardon! Je n'aurai pas du moins la honte
„ & la douleur de vous survivre; & si l'on
„ vous mene à la mort, je vous dévancerai;
„ j'irai, sur ce bûcher, me livrer le pre-
„ mier aux flammes. Là, ce fer qui devoit
„ défendre un Peuple vertueux, un Roi, que
„ je ne suis plus digne d'appeller mon ami,
„ ce fer me percera le cœur. Je ne deman-
„ de, avant ma mort, que la grace d'être
„ entendu.

„ Je ne suis ingrat ni perfide, reprit-il
„ avec fermeté. Reçu dans la Cour de l'In-

„ca, honoré de ſa confiance, comblé de ſes
„ bienfaits, je n'ai jamais eu le deſſein de
„ trahir l'hoſpitalité. Je ſuis jeune, ardent,
„ ſenſible. J'ai vu Cora : mon cœur s'eſt
„ enflammé pour elle ; mais j'ai reſpecté ſon
„ aſyle. Ce n'eſt qu'au moment effroyable
„ où la montagne mugiſſante lançoit un dé-
„ luge de feu, où le ciel embraſé, où la
„ terre tremblante n'offroient par-tout que
„ les horreurs de mille morts inévitables ; ce
„ n'eſt qu'en ce moment, qu'à travers les
„ débris des murs de l'enceinte ſacrée, j'ai
„ cherché, j'ai ſaiſi, j'ai enlevé Cora.

„ Elle vous dit qu'elle a cédé ! & qui
„ n'eût pas cédé comme elle ? Eſt-ce aſſez
„ d'une loi pour étouffer en nous les ſenti-
„ mens de la nature, pour en vaincre les
„ mouvemens ? Vous exigez de la jeuneſſe
„ la froideur d'un âge avancé ! Vous exigez
„ de la foibleſſe le triomphe le plus pénible
„ de la force & de la vertu ! Ah ! c'eſt la
„ ſuperſtition qui vous commande, au nom
„ d'un Dieu, d'être cruels. L'en croyez-
„ vous ? Oubliez-vous que le Dieu que vous
„ adorez eſt à vos yeux la bonté même ?
„ Quoi ! le Soleil, la ſource de la fécondi-
„ té, lui, par qui tout ſe régénere, feroit
„ un crime de l'amour ! Et l'amour n'eſt lui-

„ même que l'émanation de cet aſtre qui
„ vous anime. C'eſt ce même feu répandu
„ au ſein des métaux & des plantes, dans
„ les veines des animaux, & ſur-tout dans
„ le cœur de l'homme, c'eſt ce feu que vous
„ adorez dans ſon intariſſable ſource. Vous
„ condamnez ſon influence; & parce qu'une
„ Vierge, innocente, foible & craintive,
„ aura cédé aux mouvemens les plus natu-
„ rels, les plus doux d'un cœur que le ciel
„ lui a donné, ſon pere, ſa mere, ſes
„ ſœurs, ſes freres ſeront condamnés à mou-
„ rir avec elle au milieu des ſupplices! Non,
„ Peuple, j'en atteſte votre Dieu & le mien,
„ car le Soleil en eſt l'image: ces horreurs
„ ne peuvent lui plaire; & la loi qui vous
„ les commande ne ſauroit émaner de lui.
„ Elle eſt des hommes; elle vous vient de
„ quelque Roi jaloux, ſuperbe & tyrannique,
„ qui attribuoit à ſon Dieu un cœur comme
„ le ſien.

„ On vous a dit que le Soleil faiſoit à ſa
„ Prêtreſſe un crime d'être mere, & qu'il
„ falloit, pour expier ce crime, les ſupplices
„ les plus affreux; on vous l'a dit, & vous
„ avez eu la ſimplicité de le croire! Ah!
„ Peuple, on avoit dit de même à vos ayeux,
„ que leurs Dieux, le ſerpent, le vautour &
„ le tigre, demandoient qu'une mere verſât

„ ſur leurs autels le ſang de l'innocent qu'elle
„ allaitoit; &, comme vous, pieuſement cré-
„ dule, la mere immoloit ſon enfant. Vous
„ l'avez aboli, ce culte; & le vôtre, non
„ moins barbare, eſt encore plus inſenſé."

Alors, du ton d'un homme inſpiré par un Dieu, & comme ſi ce Dieu avoit parlé par ſa bouche: „ Roi, Peuple, dit-il, appre-
„ nez à diſcerner, par d'infaillibles marques,
„ la vérite qui vient du ciel, d'avec l'erreur
„ qui vient des hommes. Jettez les yeux ſur
„ la nature: voyez ſon ordre & ſon deſſein.
„ Quel que ſoit le Dieu qui préſide à cet or-
„ dre immuable établi par lui-même, il y
„ a conformé ſes loix. Et qu'importe à l'or-
„ dre éternel le vœu qu'a fait imprudemment
„ une jeune & foible mortelle, de ſécher,
„ comme une plante oiſive, dans la langueur
„ de la ſtérilité? Eſt-ce-là ce qu'en la for-
„ mant, lui a recommandé la nature? Vo-
„ yez, dit-il, en ſaiſiſſant les voiles de Co-
„ ra, & en les déchirant avec une audace
„ impoſante, vôyez ce ſein: voilà le ſigne
„ des deſſeins de ſon Dieu ſur elle. A ces
„ deux ſources de la vie, reconnoiſſez le
„ droit, le devoir ſacré d'être mere. C'eſt
„ ainſi que parle & s'explique ce Dieu qui
„ n'a rien fait en vain".

Pendant ce discours d'Alonzo, un murmure confus élevé dans la multitude, annonça la révolution qui se faisoit dans les esprits; & le Monarque saisit l'instant de la décider sans retour: „ Il a raison, dit-il; „ & la raison est au-dessus de la loi. Non, „ Peuple, il faut que je l'avoue, cette loi „ cruelle ne vient point du sage Manco: „ ses successeurs l'ont faite; ils ont cru plaire au Dieu dont elle vengeroit l'injure; „ ils se sont trompés. L'erreur cesse; la „ vérité reprend ses droits. Rendons graces „ à l'Etranger qui nous détrompe, nous „ éclaire, & nous fait révoquer une loi inhumaine. C'est un bienfait trop signalé, „ pour ne pas effacer une malheureuse imprudence. Que les Prêtresses du Soleil „ n'aient plus d'autre lien qu'un zele pur & „ libre; & que celle qui desavoue la témérité de ses vœux, en soit dès l'instant dégagée. Un Dieu juste ne peut vouloir „ qu'on le serve à regret; & ses autels ne „ sont pas faits pour être environnés d'esclaves".

Ainsi parloit ce Prince, avec la double joie de détruire un abus funeste, & de conserver un ami. Le vieillard, pere de Cora, se prosterne, avec ses enfans, aux genoux

du Monarque; tout le Peuple, les mains au ciel, pouſſe des cris de joie; Alonzo triomphant ſe jette aux pieds de ſon amante. Hélas! encore évanouie dans les bras de ſa mere, ſes yeux, obſcurcis d'un nuage, n'apperçoivent point Alonzo. En le voyant ſe dévouer pour elle, le trouble, l'attendriſſement, la frayeur l'avoient accablée. Froide, tremblante, inanimée, laiſſant ployer ſous elle ſes genoux défaillans, elle s'étoit penchée dans le ſein de ſa mere, qui, croyant l'embraſſer pour la derniere fois, n'avoit pas eu la cruauté de la rappeller à la vie. Ce fut le cri de la nature, qui, du ſein des peres, des meres, & de tout un peuple attendri, s'éleva juſqu'au ciel, ce fut ce cri qui ranima ſes ſens. Elle revient du ſommeil de la mort; elle reſpire, ouvre les yeux, & ſe voit dans les bras d'Alonzo, qui, transporté, lui dit, en l'embraſſant: „ Vis, „ chere amante; tu es à moi: la loi fatale „ eſt abolie. — Que dis-tu? que fais-tu? „ malheureux! lui dit-elle, va-t-en, & „ me laiſſe mourir. — Non, tu vivras, „ reprit Alonzo. La nature & l'amour „ l'emportent; les ſaints noms de pere & de „ mere ne ſont plus un crime pour nous". A ces mots, Cora, dans l'excès de la ſurpri-

se & de la joie, soupire, serre dans ses bras son amant, son libérateur; &, trop foible pour soutenir une révolution si violente & si soudaine, succombe une seconde fois.

Tandis qu'Alonzo la ranime, le Peuple s'empresse à les voir, à se réjouir avec eux. Un pere, une mere éperdus, leurs enfans qui tremblent encore, Cora qui, dans les bras d'Alonzo, reprend avec peine l'usage de la vie & du sentiment, le trouble, l'effroi, la tendresse de cet amant, qui craint de la voir expirer, la joie & le ravissement du Peuple qui les environne, forment un spectacle si doux, que le Roi, les Incas, les Héros Mexicains ne peuvent retenir leurs larmes. Amazili sur-tout & son fidele Télasco en jouissent avec transport: „ Ah! Télasco, „ disoit cette fille charmante, que ces amans „ vont être heureux! Ils passent, comme „ nous, de l'excès du malheur à la félicité „ suprême. Qu'ils vont bien s'aimer! — „ Comme nous, lui dit Télasco. Le ciel „ a fait pour eux deux cœurs tout sembla- „ blés aux nôtres".

La foule s'étant écoulée, & le Monarque, avec les Incas, étant rentré dans le palais, Cora & son amant sont appellés; & le Prêtre leur parle ainsi: „ Cora est libre. Un Dieu

„ qui ne veut que l'amour, ne peut exiger
„ la contrainte; & j'ai la joie, avant de des-
„ cendre au tombeau, de voir du nombre
„ de ſes loix retrancher une loi cruelle, qui
„ n'étoit pas digne de lui. Mais devant lui
„ la ſainteté de l'hymen eſt inviolable. Il
„ veut qu'en ſa préſence le don d'une foi
„ mutuelle en conſacre les nœuds. — Ah!
„ le ciel & la terre me ſont témoins, s'écrie
„ Alonzo, que je ſuis l'époux de Cora;
„ qu'elle eſt la moitié de moi-même; qu'elle
„ a reçu ma foi; que mes jours ſont à elle;
„ & que mon devoir le plus ſaint eſt de mé-
„ riter ſon amour. Seulement je demande,
„ ſages & vertueux Incas, que nous voyons,
„ de votre culte ou de celui de ma patrie,
„ quel eſt le plus digne du Dieu que l'uni-
„ vers doit adorer. J'eſpere que bientôt
„ nous n'aurons plus qu'un même autel; &
„ ce ſera au pied de cet autel, ſous les
„ yeux de l'Etre ſuprême, que la religion
„ ſanctifiera les vœux de la nature & de
„ l'amour".

CHAPITRE XLI.

LA Superſtition (*a*), qui par toute la terre va traînant ſes chaînes ſacrées, dont elle charge les nations, frémit de rage, en voyant abolir la ſeule loi qu'elle eût dictée aux adorateurs du Soleil. Mais pour s'en conſoler, elle jetta les yeux ſur l'Europe, où elle dominoit, ſur l'Eſpagne, où elle avoit placé le ſiege affreux de ſon empire. Son triomphe s'y préparoit; on y alloit célébrer ſa fête abominable; lorſque le vaiſſeau de Pizarre, ayant franchi les vaſtes mers, entra dans ce golfe (*) célebre, par où l'Océan s'eſt ouvert un paſſage juſqu'aux bords de l'Egypte & de la Scythie.

Ce grand homme, tout occupé de l'importance de ſes deſſeins, en méditoit profondément les difficultés effrayantes. L'une de ces difficultés étoit l'état de ſa fortune. Le

(*a*) Le fanatiſme eſt la frénéſie du zele. La ſuperſtition eſt le délire de la piété. L'un eſt la maladie des eſprits violens; l'autre celle des ames foibles. Tous les deux outragent la religion; l'un par ſes fureurs, & l'autre par ſes craintes.

(*) Le golfe de Cadix.

peu d'or qu'il avoit recueilli de sa premiere course, s'étoit perdu & dissipé dans les mains de ses compagnons. Son entreprise, qui d'abord avoit passé pour insensée, n'avoit plus aucun partisan. La confiance étoit perdue; & les secours en dépendoient. Il falloit, pour la ranimer, l'éclat de la faveur du Prince. Mais quelle horreur la Cour d'Espagne ne devoit-elle pas avoir des ravages, des cruautés qui s'exerçoient en Amérique? Ces brigands, ces fléaux de l'Inde n'étoient-ils pas en exécration à leur patrie épouvantée des excès qu'ils avoient commis? Un jeune Roi, surtout, que la cupidité n'avoit pas corrompu encore, devoit les détester; & dans l'opinion qu'il avoit de ces cœurs féroces, il alloit confondre celui qui solliciteroit le droit d'imiter leur exemple, & de rendre odieux son regne aux Peuples d'un autre hémisphere. Le cri plaintif de la nature, le cri de la religion, ses Ministres tonnans, & lançans l'anathême sur les profanateurs qui la rendoient complice de leurs sacrileges fureurs, c'est-là ce que Pizarre rouloit dans sa pensée, lorsqu'un vent favorable l'amenant vers les bords de la fertile Andalousie, le fit entrer dans le port de Palos, dans ce port d'où étoit parti l'intrépide Colomb, quand,

ſur la foi d'un Nautonnier que les tempêtes avoient inſtruit (*b*), il étoit allé découvrir ce malheureux Nouveau Monde.

Pizarre, en abordant, prit ſoin de mander à Truxillo (c'étoit le lieu de ſa naiſſance) la nouvelle de ſon retour; & il ſe rendit à Séville. Le jeune Roi y tenoit ſa Cour; & Pizarre, pour obſerver les mœurs & le génie de cette Cour nouvelle, arrivoit inconnu. Tout lui parut changé dans ſa déplorable patrie. En la revoyant, il gémit.

Le premier objet de ſon étonnement fut la ſolitude des villes, & l'abandon des campagnes, où la contagion ſembloit avoir paſſé: „ Hé quoi, ſe diſoit-il à lui-même, eſt-ce „ pour ſe jetter dans les déſerts du Nouveau „ Monde, qu'on a quitté des champs ſi fer„ tiles, ſi fortunés!" Il ne fut pas moins interdit de la réſerve auſtere, & de la gravité myſtérieuſe & taciturne de ce Peuple, au-

(*b*) En quatorze cent quatre-vingt-quatre, Alonzo Sanchès de Huelua, en allant des Canaries à Madere, avoit été, dit-on, pouſſé ſur la côte de Saint Domingue. Il revint à Tercere, n'ayant plus avec lui que quatre de ſes compagnons. Dans cette île un fameux Pilote, Génois de naiſſance, appellé Chriſtophe Colomb, leur donna l'aſyle. Ils moururent tous dans ſa maiſon; & ce fut, dit-on, ſur leurs mémoires qu'il entreprit la découverte de l'Amérique.

trefois brillant, ingénieux, plein de candeur & de franchiſe, noble juſques dans ſes plaiſirs, & magnifique dans ſes fêtes. La triſteſſe, l'abattement étoient peints ſur tous les viſages; la défiance étoit dans tous les yeux: la crainte avoit reſſerré tous les cœurs.

A peine arrivé dans Séville, il veut la parcourir, & il la voit plongée dans le ſilence & dans le deuil. Il ſe trouve au milieu d'une place publique, lieu vaſte, & décoré avec magnificence par les temples & les palais dont il étoit environné. Au centre un grand bûcher s'éleve; &, non loin du bûcher, un trône reſplendiſſant de pourpre & d'or. A cet appareil impoſant, il s'arrête. Il voit arriver un Peuple nombreux ſans tumulte, & gardant un ſilence morne, tel que l'impoſe la terreur. Il interroge autour de lui; il demande quel ſacrilege, quel parricide on va punir avec tant de ſolemnité, & ſi le Roi vient préſider au ſupplice des criminels, comme la pompe de ce trône l'annonce? Mais perſonne ne lui répond: „ Qui que tu ſois, „ lui dit enfin un vieillard qu'il interrogeoit, „ ou ceſſe de nous tendre un piege, ou, ſi „ tu es de bonne foi, regarde, écoute & „ tremble, comme nous."

Bientôt Pizarre voit paroître le cortege ef-

frayant des juges & des vengeurs de la Foi. Il les voit monter & s'asseoir sur ce trône terrible. Le calme est peint sur leur visage; la joie éclate dans leurs yeux.

Les victimes s'avancent; le bûcher s'allume. Une foule de malheureux, pâles, tremblans, courbés sous le poids de leurs chaînes, viennent recevoir leur sentence. Et ce décret qui les condamne à être brûlés vivans, ce décret leur est prononcé du ton affectueux & tendre de la charité secourable & de l'indulgente bonté.

Le jeune Roi avoit demandé qu'au moins, dans ce moment terrible, en présence du Peuple, à la face du ciel, lorsqu'ils entendroient leur sentence, il leur fût permis de parler, de se défendre, & de se plaindre: foible adoucissement qu'il auroit voulu mettre aux rigueurs de ce tribunal, mais qui, ayant révolté les juges, fut traité de scandale & n'eut lieu qu'une fois.

Dans le nombre étoit un vieillard, qu'on avoit surpris observant les pratiques du Judaïsme. Les séductions, les menaces le lui avoient fait abjurer au temps de sa foible jeunesse. Imbu de la foi de ses peres, le regret de l'avoir quittée vint le troubler; il la reprit; & dans le silence & la crainte, il

adres-

adreſſoit au ciel les vœux de l'antique Sion. Son crime étoit connu ; ſur le bord de ſa tombe, il n'avoit pas même daigné le déſavouer; il marchoit au ſupplice, comme une victime à l'autel. Mais lorſqu'il entendit que tous ſes biens, livrés à l'avidité de ſes Juges, étoient ravis à ſes enfans, ſa conſtance l'abandonna : „ Cruels! dit-il, c'eſt donc „ ainſi que vous dévorez votre proie! J'ai „ mérité la mort, quand j'ai trahi mon ame, „ quand j'ai déſavoué de bouche ce que j'a- „ dorois dans le cœur; mais qu'ont fait mes „ enfans, pour être dépouillés du peu de „ bien que je leur laiſſe? Ils ont ſubi, dès „ le berceau, le joug de votre loi nouvelle; „ je vous les ai livrés. Ah! laiſſez à leur „ mere, pour nourrir ces infortunés, un „ pain arroſé de mon ſang & qu'ils trempe- „ ront dans leurs larmes".

„ Hé quoi! lui répond d'un air ſerein le „ Chef du tribunal terrible, ne ſais-tu pas „ que Dieu pourſuit dans les enfans l'iniqui- „ té des peres; que la dépouille des crimi- „ nels de Leze-Majeſté Divine appartient „ aux Miniſtres des vengeances divines, „ comme les entrailles de la victime appar- „ tenoient au ſacrificateur; que l'eſclave n'a „ rien qui ne ſoit à ſon maître; & qu'enfin

„ tes pareils ſont nés eſclaves parmi les „ Chrétiens ? Si l'on ſe réſerve des biens „ qui n'étoient pas à toi, c'eſt pour en faire „ un digne uſage ; & quel plus digne uſage „ du bien des Infideles, que de ſervir de ré- „ compenſe aux défenſeurs de la Foi ? Si „ chacun vit de ſon travail, celui de pour- „ ſuivre l'erreur ſera-t-il privé de ſalaire ? „ & n'eſt-il pas bien juſte qu'une race fu- „ neſte paye, en mourant, le ſoin pénible „ & ſalutaire que l'on prend de l'exterми- „ ner" ?

„ Hommes ſans pudeur & ſans foi, s'é- „ cria le vieillard, la force vous ſeconde, „ & votre hypocriſie abuſe inſolemment du „ pouvoir de nous opprimer. Mais tremblez „ que le ciel enfin ne ſe laſſe"... On ne permit pas au vieillard d'achever ; & il fut jetté dans les flammes.

Après lui, ſe préſente devant le tribunal un jeune homme ſimple & timide, né parmi les Chrétiens, élevé dans leur croyance, & n'ayant pas même l'idée des erreurs qu'on lui attribuoit. Il aimoit une fille auſſi ſimple que lui, auſſi pieuſe, auſſi docile ; il en étoit aimé ; un rival furieux l'avoit accuſé d'héré- ſie ; & ce fourbe avoit pour complice un confident digne de lui. Dans les cachots,

dans les tortures, l'infortuné jeune homme avoit pris mille fois la terre & le ciel à témoins de sa foi, de son innocence; on ne l'avoit point écouté. En paroissant devant ses juges, & à la vue du bûcher, ses plaintes, ses cris redoublerent : „ Ministre du „ Dieu que j'adore, & vous, Peuple, dit-„ il, je proteste, en mourant, que j'ai vécu „ fidele à la religion de mes peres. Je crois „ tout ce que nos Pasteurs, dès l'enfance, „ m'ont enseigné. Qu'on me dise dans quel-„ le erreur j'ai pu tomber, sans le vouloir; „ je l'abjure, & je la déteste. Que vou-„ lez-vous de plus? — Nous voulons que „ vous-même vous fassiez le sincere aveu de „ votre impiété. —— Je ne la connois pas. „ Opposez-moi du moins mes accusateur. „ Qu'ils paroissent; qu'ils me confondent à „ vos yeux. —— Non, lui dit-on encore, „ l'intérêt de la Foi ne permet pas que l'on „ décele ceux qui veillent à sa défense, & „ qui nous dénoncent l'erreur. N'avez-vous „ pas déclaré vous-même que vous n'aviez „ point d'ennemis? —— Hélas! non: je ne „ hais personne; j'ignore qui peut me haïr. „ —— Hé bien, ce n'est donc pas la hai-„ ne, mais le zele qui vous accuse; & le „ zele est digne de foi. —— O mon Pe-

„ re ! dit le jeune homme à un Religieux „ qui l'exhortoit à la mort : je ſuis attaché à „ la vie ; ce ſupplice me fait frémir. Di- „ tes-moi quel aveu l'on attend que je faſ- „ ſe, & tout innocent que je ſuis, je „ veux bien me calomnier. —— Moi ! „ vous enſeigner le menſonge ! lui dit cet „ homme pieuſement cruel. A Dieu ne plai- „ ſe. Non, mon fils, mourez martyr, plu- „ tôt que d'en impoſer à vos juges. Après „ tout, ne vous flattez pas que cet aveu tar- „ dif pût vous ſauver. Il n'eſt plus temps. „ C'eſt dans les fers que l'on doit s'avouer „ coupable. Mais, à l'approche du ſuppli- „ ce, ce n'eſt plus un vrai repentir, c'eſt la „ frayeur qui parle ; on ne l'écoute plus". Ce fut alors que le jeune homme, s'abandonnant à ſa douleur, & verſant des torrens de larmes, en fit couler de tous les yeux : „ O Dieu ! dit-il, on m'annonçoit ta reli- „ gion pure & ſainte comme l'appui de l'in- „ nocence ; & tes Miniſtres !" ..... On l'interrompit, pour le traîner ſur le bûcher.

Tandis qu'un tourbillon de feu l'enveloppoit vivant, & que ſes cris déchiroient tous les cœurs, un Maure, à-peu-près du même âge, mais plus ferme & plus courageux, fut condamné comme blaſphémateur, pour avoir murmuré contre le fanatiſme & ſon tribunal

odieux. On lui prononça ſa ſentence, en l'exhortant à déclarer, devant Dieu & devant les hommes, qui pouvoit l'avoir ſoulevé contre les vengeurs de la Foi : „ Peuple, „ s'écria-t-il avec indignation, ſavez-vous „ qui l'on veut que j'accuſe? Mon pere. On „ me l'a nommé dans les fers, ce complice „ dont on s'efforce de me rendre le délateur. „ C'eſt lui qu'on veut que je traîne „ au ſupplice. On m'a promis d'uſer envers „ moi d'indulgence, ſi j'étois aſſez lâche, „ aſſez dénaturé pour noircir & calomnier „ celui qui m'a donné le jour. Ah ! loin „ de l'accuſer, j'atteſte toutes les puiſſances „ du ciel, que ce vieillard eſt innocent. Il „ gémit comme vous, mais dans le fond de „ ſon ame; &, à moins que des larmes „ n'offenſent nos tyrans, il ne les offenſa „ jamais. Plus impatient, j'ai parlé, je l'ai „ déteſtée hautement, cette tyrannie odieuſe. „ J'ai demandé, au nom du ciel, par quelle „ haine de la vérité, par quelle horreur de „ l'innocence, on refuſoit à l'accuſé le droit „ naturel & ſacré d'une défenſe légitime ? „ Pourquoi le délateur, diſpenſé de paroître, portant ſes coups dans l'ombre, comme „ un lâche aſſaſſin, & ſe tenant envelopé dans le manteau du juge, étoit compté

„ au nombre des témoins? Cette procédure
„ infernale, cet appareil d'iniquité, des
„ fers, des cachots, des ténebres, un si-
„ lence affreux, tous les pieges de l'artifice
„ & du menſonge, pour ſurprendre, ou pour
„ effrayer un malheureux abandonné à la ca-
„ lomnie, à la fraude la plus ſubtile & la
„ plus noire; voilà ce qui m'a révolté. Je
„ l'ai dit; ma franchiſe les a bleſſés. Ils
„ m'en puniſſent; mais un jour ces fourbes
„ ſeront démaſqués; & leurs crimes retom-
„ beront ſur eux, comme un déluge, avec
„ les vengeances du ciel".

A ces mots s'arrachant des bras de celui qui l'accompagnoit: „ Laiſſe-moi, lui dit-
„ il, je ne reconnois point le Dieu que mes
„ bourreaux adorent. Dieu juſte, Dieu
„ clément, pere de tous les hommes, s'é-
„ cria-t-il, reçois mon ame". Et lui-même, en traînant ſes chaînes, il s'élanca ſur le bûcher.

Après lui, venoit une foule d'adoleſcens de l'un & de l'autre ſexe, élevés en ſilence ſous la Loi Muſulmane, & livrés pour ce crime aux Inquiſiteurs de la Foi. On leur avoit promis, s'ils ſe faiſoient Chrétiens, qu'on les ſauveroit du ſupplice. Foibles, timides & crédules, ils s'étoient fait Chré-

tiens; & on les menoit au ſupplice. Ils réclamerent la promeſſe ſur la foi de laquelle ils avoient abjuré: „ Cette promeſſe, leur „ dit-on, va s'accomplir dans l'autre vie. „ Vous ſerez ſauvés du ſupplice, mais d'un „ ſupplice au prix duquel celui-ci n'eſt „ rien. Mes enfans, ne penſez qu'à mou„ rir fideles; & trop heureux de n'avoir à „ ſubir qu'une expiation paſſagere, réſignez„ vous ſans murmurer". Leurs larmes furent inutiles; & du milieu des flammes, où ils furent jettés, leurs bras s'étendirent en vain: leurs bras ſupplians retomberent: & bientôt tout fut conſumé.

Pizarre, qui, placé trop loin du tribunal, n'avoit entendu que des cris, en voyant toutes ces victimes entaſſées ſur le bûcher & dévorées par les flammes, tandis que l'air retentiſſoit de ſaints cantiques d'allégreſſe, & que de pieux fanatiques, levant les mains au ciel, lui offroient pour encens la fumée du ſacrifice; Pizarre, ſaiſi de terreur & de compaſſion, ſe diſoit à lui-même: „ L'Es„ pagne a-t-elle changé de culte? & lui „ a-t-on rapporté de l'Inde les Dieux qu'a„ dorent les Sauvages, & qu'ils abreuvent „ de leur ſang"? Il vit la foule s'écouler, penſive & conſternée; il imita le Peuple; &

de retour chez lui, il y trouva l'un de ſes freres, Gonzale, qui venoit d'arriver à Séville, impatient de le revoir.

CHAPITRE XLII.

APRÈS les premiers mouvemens de la tendreſſe & de la joie, Pizarre, ayant bien obſervé qu'aucun témoin ne pût entendre leur entretien, ni le troubler, commença par faire à Gonzale le récit de ſes aventures. Il lui expoſe enſuite l'objet de ſon voyage; & finit par lui demander quelle étrange révolution s'eſt faite, depuis ſon abſence, dans le génie, dans les mœurs, dans le culte de ſa patrie; & quelle eſt cette horrible fête dont il vient d'être le témoin?

„ Trop jeune & trop obſcur, quand tu as „ quitté ces bords, lui dit Gonzale, tu n'as „ pu voir préparer ces événemens; mais „ aujourd'hui que ta fortune en dépend, je „ dois t'en inſtruire. Ecoute, mon frere, „ & gémis.

„ Les Maures, nos vainqueurs, s'étoient „ répandus dans l'Eſpagne; ils y avoient

„ apporté les arts, l'agriculture & le com-
„ merce ; & en éclairant les esprits, ils
„ avoient adouci les mœurs. La prospérité,
„ la grandeur, l'opulence de ce Royaume,
„ cultivé, enrichi, décoré par leurs mains,
„ méritoit de faire oublier leur invasion &
„ leurs ravages. Vaincus & soumis à leur
„ tour, ils ne demandoient qu'à jouir d'une
„ liberté légitime, qu'à vivre Sujets de nos
„ Rois, en conservant le culte de leurs pe-
„ res ; & si la superstition ne se fût emparée
„ de l'esprit d'Isabelle, jamais regne n'eût
„ été plus heureux, ni plus floriſſant que le
„ sien. Mais cette Reine, que son génie &
„ son courage auroient placée au rang des
„ plus grands hommes, eut le malheur d'être
„ trompée par un confident fanatique (*),
„ qui, dès la plus tendre jeunesse, l'enivroit
„ d'un faux zele, & l'avoit fait jurer, si
„ elle montoit sur le trône, d'employer le
„ fer & le feu pour exterminer l'hérésie, &
„ faire triompher la foi. Ce fut pour ac-
„ complir cette téméraire promesse, qu'elle
„ érigea ce Tribunal de sang.

„ Armé d'une puissance énorme, affran-

(*) Thomas Torquémada, Dominicain.

» chi de toutes les loix protectrices de l'in-
» nocence, & consacré par un Pontife (*)
» qui lui confioit tous ses droits, ce tyran
» des esprits les remplit d'une sainte horreur
» (*a*). C'est ici, dans Séville même, que
» fut célébré le premier de ces sacrifices bar-
» bares, que l'on appelle *Actes de foi* (†).
» Ce jour exécrable coûta vingt mille Sujets
» à l'Espagne: ils s'enfuirent épouvantés; &
» l'Afrique fut leur refuge. Dans la Castille
» & dans Léon de nouveaux bûchers s'allu-
» merent; & on y jeta dans les flammes des
» milliers de malheureux. Le même fléau
» s'étendit dans l'Aragon, & y fit les mê-
» mes ravages. L'Espagne entiere en fut
» frappée, & d'un Royaume à l'autre la su-
» perstition voyoit, comme autant de si-
» gnaux, les feux qui dévoroient ses innom-
» brables victimes. Des multitudes de pros-
» crits, échappés à la rage de leurs perse-
» cuteurs, s'abandonnoient à la merci des
» flots; & l'Afrique en fut repeuplée. En-
» fin la Grenade conquise sur les Maures,

(*) Sixte IV.

(*a*) En quatre ans l'Inquisition fit le procès à cent mille personnes, dont six mille furent brûlées.

(†) *Auto-da-fe.* Le premier à Séville en 1480.

„ devint à ſon tour le Théâtre de ces déplo-
„ rables fureurs (*b*). Ah Pizarre ! Quelle
„ province le fanatiſme a déſolée ! Un Peu-
„ ple induſtrieux, vaillant, éclairé, mêlant
„ aux travaux le charme conſolant des fêtes ;
„ plus de trente villes ſuperbes, où fleuriſ-
„ ſoient les arts, cent autres villes moins
„ opulentes, mais toutes riches & peuplées ;
„ deux mille villages remplis de cultivateurs
„ fortunés ; les plus belles campagnes, les plus
„ riches de l'univers, tout eſt détruit ; la
„ mort, l'effroi, la ſolitude y regne ; la ty-
„ rannie des eſprits, la plus odieuſe de tou-
„ tes, comme la plus injuſte & la plus vio-
„ lente, en a fait de vaſtes tombeaux, où

(*b*) Premier Edit contre les Juifs, en quatorze cent quatre-vingt-douze. Cet Edit les obligeoit à ſe convertir, ou à quitter l'Eſpagne. Cent mille familles ſe convertirent ou feignirent de ſe convertir ; huit cents mille Juifs ſe retirerent en Portugal, en Afrique, ou dans l'Orient.

Second Edit contre les Maures en quinze cent un, qui les forçoit à ſe faire baptiſer, ou à ſortir du Royaume en trois mois, ſous peine d'être faits eſclaves. Une aſſemblée de Théologiens & de Juriſconſultes avoit décidé qu'on pouvoit en venir à cette violence, malgré la foi du plus ſolemnel des traités. Le Pape Clément VII releva l'Empereur Charles-Quint du ſerment fait par lui, ou par ſes prédéceſſeurs, de permettre aux Maures le libre exercice de leur religion ; il l'exhorta à chaſſer de l'Eſpagne tous ceux qui refuſeroient d'embraſſer le Chriſtianiſme.

„ elle domine en silence sur des cendres &
„ des débris".

„ Ainsi, lui demanda Pizarre, les rapi-
„ nes, les cruautés que l'on exerce en Amé-
„ rique, étonnent peu l'Espagne ? — Elle
„ y est endurcie par ses propres malheurs,
„ reprit Gonzale. Et de quoi veux-tu
„ qu'elle s'étonne & s'épouvante ? Parmi
„ nous, dans son sein, elle voit consacrer
„ les crimes les plus odieux. L'humanité
„ n'a plus de droits; le sang n'a plus de pri-
„ vileges. Que le fils accuse son père, le
„ pere ses enfans, la femme son époux ;
„ c'est le triomphe du faux zele. Ils sont
„ accueillis, écoutés; & l'accusé périt sur
„ leur délation. Un simple soupçon fait
„ saisir, traîner dans les cachots la foible &
„ timide innocence; & l'imposture qui l'ac-
„ cuse, protégée à l'abri d'un silence éter-
„ nel, est sûre de l'impunité. La seule
„ ressource du foible, la fuite, est réputée
„ une preuve du crime; & l'anathême qui
„ poursuit le transfuge, rompt pour lui les
„ nœuds les plus saints. En lui, ses amis
„ méconnoissent leur ami, ses enfans leur
„ pere, ses Sujets leur Roi: plus d'asyle,
„ plus de refuge assuré pour lui, pas même
„ au sein de la nature. La main qui lui

„ perce le cœur eſt innocente; elle a vengé
„ le Ciel. Tout Chrétien eſt, de droit di-
„ vin, le juge & le bourreau d'un infidele
„ fugitif. Telle eſt la loi du fanatiſme; &
„ je t'épargne le détail de mille atrocités pa-
„ reilles, qui forment ſon code infernal (*c*).
„ Ne crains donc plus de voir les eſprits
„ ſoulevés de ce qui ſe paſſe dans l'Inde".

„ Et la Cour, demanda Pizarre, eſt-elle
„ attaquée de ce délire? — La Cour ne
„ penſe, lui répondit Gonzale, qu'à tirer
„ avantage de nos calamités. Que le Peu-
„ ple tremble & fléchiſſe, c'eſt tout ce qu'el-
„ le veut; & les malheurs de l'Inde ne la
„ touchent que foiblement. Les Grands,
„ avec pleine licence, opprimoient autre-
„ fois le Peuple. Les juges leur étoient
„ vendus; les loix ſe taiſoient devant eux;
„ & ſans frein, comme ſans pudeur, ils
„ exerçoient impunément les vexations les
„ plus criantes. Le Peuple eſt rentré dans ſes
„ droits; la régence de Ximenès l'a tiré de
„ l'oppreſſion: il eſt armé, diſcipliné, ligué
„ pour ſa propre défenſe; la force eſt du

(*c*) Voyez le Directoire des Inquiſiteurs, & l'extrait qu'on en a donné ſous le titre de *Manuel des Inquiſiteurs.*

„ côté des loix; & le Peuple, qu'elles pro-
„ tegent, les protege à ſon tour contre les at-
„ tentats des Grands, leurs ennemis communs.
„ Ainſi le faſte de la Cour, n'ayant plus au-
„ dedans les reſſources du brigandage, a ren-
„ du les Grands plus avides des richeſſes du
„ dehors; & l'eſpérance de partager les dé-
„ pouilles du Nouveau Monde, en fait de
„ zélés partiſans au premier, qui promet d'en
„ payer le tribut à leur orgueilleuſe avarice.
„ Tout eſt vénal ſous ce nouveau regne; &
„ quand l'or eſt le prix de tout, on obtient
„ tout avec de l'or: c'eſt ce que j'ai voulu
„ t'apprendre. Flatte l'ambition & la cupi-
„ dité; ce ſont elles qui nous dominent. El-
„ les préſident dans les Conſeils; elles ont
„ l'oreille du Prince; elles ſont l'ame de la
„ Cour. La religion même eſt ici leur eſ-
„ clave; & tu verras qu'on la fait taire,
„ quand elle prétend les gêner. Rome, le
„ ſiege de l'Egliſe, vient d'être priſe & ſac-
„ cagée; le Souverain Pontife a été mis aux
„ fers..... — Sans doûte par les Infide-
„ les, demanda Pizarre? — Par nous, re-
„ prit Gonzale, par ce jeune Empereur qui
„ lui-même a porté le deuil de ſa victoire.
„ Va le trouver; annonce-lui une vaſte &
„ riche conquête. Il gémira peut-être ſur

„ le malheur de l'Inde; mais, ſi ce malheur
„ eſt utile à ſa grandeur, à ſa puiſſance, il
„ le laiſſera conſommer".

Pizarre, en profitant des inſtructions de Gonzale, eut ſans peine accès à la Cour. On le préſente à l'Empereur; & au milieu du Conſeil aſſemblé, ce jeune Prince ayant daigné l'entendre, le Guerrier lui parle en ces mots:

„ Puiſſant & glorieux Monarque, vous
„ voyez l'un des premiers Soldats qui, ſous
„ le regne de Ferdinand, ont porté les ar-
„ mes de la Caſtille dans le Nouveau Mon-
„ de. Je m'appelle Pizarre; Truxillo m'a
„ vu naître le plus obſcur de vos Sujets;
„ mais j'ai l'ambition, peut-être le moyen
„ de faire oublier ma naiſſance. Sur la cô-
„ te de Carthagene & vers les bords du Da-
„ rien, je ſuivis Alfonſe Ojeda, l'homme
„ le plus déterminé qui fut jamais. J'appris
„ à ſon école qu'il n'eſt point de dangers
„ que le courage ne ſurmonte; & je puis
„ dire qu'il m'a mis à l'épreuve de tous les
„ maux. Après lui ce fut ſous Vaſco de
„ Balboa que je ſervis & que je conçus l'eſ-
„ pérance d'égaler Colomb & Cortès.

„ On vous a vanté les richeſſes de l'Amé-
„ rique; & moi, je vous annonce qu'on ne

„ les connoît pas. Les îles dont la décou-
„ verte a fait la gloire de Colomb, le Ro-
„ yaume dont la conquête a rendu Cortès ſi
„ fameux, ne ſont rien en comparaiſon des
„ pays que j'ai découverts, & dont je viens
„ vous faire hommage. C'eſt le Royaume
„ des Incas, Peuple adorateur du Soleil,
„ dont ſes Rois ſe vantent d'être iſſus, &
„ qu'ils oſent appeller leur pere, ſans doute
„ à cauſe des richeſſes que la chaleur de ſes
„ rayons répand dans ces heureux climats.
„ C'eſt une chaîne de montagnes d'or, qui
„ s'étend depuis l'équateur juſqu'au tropique
„ du midi; & parmi ces montagnes, les
„ plus rians côteaux & les vallons les plus
„ fertiles. Le même jour y préſente toutes
„ les ſaiſons réunies; la même terre y pro-
„ duit à la fois les fleurs, les fruits, & les
„ moiſſons. Les Peuples de ces contrées
„ ſont vaillans, mais preſque ſans armes.
„ Il eſt facile de les vaincre, plus facile de
„ les gagner par la clémence & la douceur.
„ J'avois abordé ſur leurs côtes, je péné-
„ trois dans leur pays; & avec un vaiſſeau
„ & moins de deux cens hommes, j'aurois
„ mis ſous vos loix des Peuples innombra-
„ bles, & à vos pieds des monceaux d'or.
„ Le Vice-Roi de Panama, jaloux d'une

en-

„ entrepriſe commencée avant lui, & dont il „ n'avoit pas la gloire, a rappellé mes com- „ pagnons; il ne m'en eſt reſté que douze; „ & avec eux j'ai ſoutenu, dans une île dé- „ ſerte, au milieu des tempêtes, les plus ru- „ des épreuves de la néceſſité. J'attendois „ un foible ſecours; on me l'a refuſé, & on „ m'a rappellé moi-même. J'ai obéi, ſans „ renoncer à ma glorieuſe entrepriſe; & pour „ vous ſoumettre un pays le plus riche de l'u- „ nivers, je ne demande que l'honneur dont „ jouit Cortès au Mexique, l'honneur de „ commander pour vous, & de n'obéir qu'à „ vous ſeul".

Pizarre mit alors ſous les yeux du Conſeil le récit de ſes aventures, atteſté par ſes compagnons; & ce récit, quoique très ſimple, ne fut pas lu ſans étonnement. Mais, ſoit que le jeune Empereur voulût encore éprouver Pizarre, ſoit que, par ſa naiſſance, il ne le crût pas digne du titre auquel il aſpiroit: „ L'audace de ton entrepriſe, lui dit-il, „ ſemble autoriſer celle de ton ambition; mais „ ſois content de partager les richeſſes que tu „ m'annonces, & ne demande rien de plus. — „ Des richeſſes, lui dit Pizarre d'un air cha- „ grin & dédaigneux; mes matelots & mes „ ſoldats en reviendront chargés. Il me faut

„ de la gloire. Le reſte eſt au-deſſous de „ moi. Si je ne ſuis pas digne de gouver- „ ner, je ne ſuis pas digne de vaincre. „ Nommez le Vice-Roi qui me doit rempla- „ cer; je l'inſtruirai: mon plan, mes pro- „ jets, mes découvertes, je lui communi- „ querai tout, excepté mon courage..... „ dont j'ai beſoin, pour dévorer l'humilia- „ tion d'un refus".

Cette franchiſe bruſque & fiere ne déplut point au jeune Monarque : „ Il me ſervira „ bien, dit-il, puiſqu'il ne ſait pas me „ flatter". Il lui accorda ſa demande ; & Pizarre, dès ce moment, vit une foule de Courtiſans l'entourer, le féliciter, briguer l'honneur de protéger ſes cruautés & ſes rapines, & mendier le prix infâme de l'appui qu'ils lui promettoient. Il vit une jeuneſſe ardente, ambitieuſe, ſe diſputer la gloire de le ſuivre, & de partager ſes travaux ; il vit l'avarice elle-même s'empreſſer, à l'appât du gain, de lui équipper une flotte, & riſquer, en tremblant, les frais d'une entrepriſe dont elle attendoit des tréſors.

Pizarre, ſans croire en impoſer à ceux qui ſe fioient à lui, leur prodigua les eſpérances, ſe ménagea l'appui des Grands, s'attira la faveur du Peuple, fit un choix de bons

Matelots & de Soldats déterminés, &, parmi les plus braves, prit vingt hommes d'élite pour commander ſous lui. Ses freres furent de ce nombre (*d*). Le jeune Gonzalve Davila ne fut point oublié : Charles daigna recommander à Pizarre de l'emmener avec lui, en paſſant à l'île Eſpagnole.

Ainſi, tout ſecondant ſes vœux, Pizarre, dans le même temple (*e*) & ſur le même autel où Magellan avoit fait le ſerment d'obéiſſance & de fidélité à la Couronne de Caſtille, Pizarre, dans les mains de Charles, prononça le même ſerment.

„ Guerrier, lui dit le jeune Prince, ici „ l'on confond tous les droits; chacun, ſelon „ ſes intérêts ou ſes opinions, fait pencher „ la balance entre les Indiens & nous (*f*). „ Fatigué de tous ces débats, je te recom- „ mande deux choſes: l'une, de faire à ton „ pays tout le bien que tu croiras juſte, & „ qui dépendra de toi; l'autre, de faire aux „ Indiens le moins de mal qu'il te ſera poſſi- „ ble: car ſi je veux en être obéi, je deſire

(*d*) Fernand, Jean & Gonzale Pizarre.

(*e*) Dans l'Egliſe de Notre-Dame de la Victoire.

(*f*) On ſait que la Cour étoit compoſée de Flamands & d'Eſpagnols. Les Flamands étoient pour les Indiens, & vouloient qu'on les laiſſât libres. Les Eſpagnols avoient des intérêts & des principes oppoſés.

„ encore plus d'en être aimé". A ces mots, il lui ceignit l'épée, cette épée qui devoit être la marque de sa dignité (g), & qui ne fut pour lui qu'une trop foible défense contre de lâches assassins.

Cependant, sa flotte à la rade, & ses compagnons rassemblés dans le port de Palos, n'attendent que lui & les vents. Il arrive; les vents l'invitent à partir; il s'embarque, il fait lever l'ancre, & part aux acclamations de tout un Peuple, qui l'exhorte à revenir, chargé des richesses de l'Amérique, déposer les dépouilles des temples du Soleil au pied des autels du vrai Dieu.

CHAPITRE XLIII.

En abordant à l'île Espagnole, Pizarre apprit que Las-Casas, attaqué d'une maladie que l'on croyoit mortelle, languissoit au bord du tombeau. Il l'alla voir. Gonzalve Davila étoit auprès de lui, & le servoit avec ce zele

(g) Marquis, Gouverneur & Adelantade, ou Lieutenant-Général.

tendre qu'un fils auroit eu pour ſon pere.

Le Solitaire, en revoyant Pizarre, ſe ſentit vivement ému. Sur ſon viſage, où étoient peintes la douleur, la foibleſſe & la ſérénité, ſe répandit un rayon de joie: „ Mon „ ami, dit-il à Pizarre, en lui tendant la „ main, je vais le voir ce Dieu qui nous a „ tous fait naître pour nous aimer mutuelle„ ment, pour vivre en paix, nous ſecourir „ & nous ſoulager dans nos peines. Voyez „ combien l'image de la mort eſt tranquille „ & riante pour l'homme ſimple & doux qui „ ſe dit à lui-même: Je n'ai jamais fait gé„ mir l'innocent. Voyez avec quelle con„ fiance mes yeux, avant de ſe fermer, ſe „ levent encore vers le ciel; avec quelle „ conſolation mes bras s'étendent vers mon „ pere. Il me voit expirant, & il dit: celui„ là fut bien foible, mais il ne fut pas mé„ chant; ſon ſein renferme un cœur ſenſible; „ ſes yeux n'ont jamais vu les larmes des „ malheureux ſans y mêler des larmes; ces „ mains, qu'il tend vers moi, il les tendoit „ de même vers les infortunés qu'il pouvoit „ ſecourir; je ſerai miſéricordieux envers „ l'homme compâtiſſant. Ah, Pizarre! je vous „ ſouhaite une mort ſemblable à la mienne. „ Méritez-la en exerçant la juſtice & l'hu„ manité".

A cette voix foible & touchante, à ce langage qu'animoit une piété vive & tendre, à ces regards où ſembloit éclater la derniere étincelle de la vie & du ſentiment, Pizarre fut ému; il preſſa dans ſes mains la main de l'homme juſte: „ O mon pere, dit-il, vi-„ vez, pour me voir pratiquer ce que votre „ exemple m'enſeigne, ce que m'inſpirent vos „ vertus. Pour vous répondre de moi-même, „ j'avois beſoin d'être revêtu d'une autorité „ impoſante; je le ſuis; & j'eſpere apprendre „ à ma patrie à conquérir ſans opprimer".

Le Solitaire lui demanda des nouvelles de ſon ami, du vertueux Alonzo. „ Il m'a quit-„ té, lui répondit Pizarre avec douleur; il „ s'eſt jetté parmi les Sauvages".

„ Le bon jeune homme! dit Las-Caſas, „ il les aima toujours; il eſt digne d'en être „ aimé. Mais dites-moi quel eſt à leur égard „ l'eſprit de la nouvelle Cour d'Eſpagne? — „ Elle eſt partagée, lui dit Pizarre; mais le „ parti de l'avarice & de la tyrannie eſt tou-„ jours le plus fort. J'ai même vu dans le „ Sacerdoce des hommes dévoués à ce parti „ cruel. Ils s'autoriſent de la cauſe de Dieu, „ pour conſeiller la violence; & ils l'exercent „ en Eſpagne avec une rigueur que je n'ai „ pu voir ſans frémir". Alors il lui fit le ta-

bleau de cette fête abominable, à laquelle lui-même il avoit assisté. „ Les monstres!" s'écria Las-Casas, avec un sentiment d'horreur si profond, si passionné, qu'il en oublia sa foiblesse. „ O mon ami! daignez en croi-
„ re le témoignage d'une bouche expirante,
„ car les craintes, les espérances & tous les
„ intérêts humains s'évanouissent devant celui
„ qui ne va plus laisser au monde qu'une
„ poussiere inanimée; & c'est ce moment que
„ je saisis pour rendre gloire à la religion.
„ Vous avez entendu, vous entendrez encore
„ autoriser, au nom du ciel, les plus déte-
„ stables excès: l'orgueil, l'ambition, la cu-
„ pidité, la passion insatiable de dominer &
„ d'envahir, ont trouvé dans le sanctuaire
„ & jusqu'au pied des autels, de lâches par-
„ tisans, de féroces apologistes; & par une
„ bassesse indigne d'un ministere auguste &
„ saint, on a cru devoir se ranger du côté
„ du puissant, du fort & de l'injuste, pour
„ s'assurer de leur appui. Mais, mon ami,
„ Dieu est immuable; la vérité l'est comme
„ lui. Ni l'un ni l'autre n'a besoin de la fa-
„ veur d'une cour avare, & d'une populace
„ avide. Le glaive de la tyrannie, le sceptre
„ de l'iniquité seront réduits en poudre; les
„ trônes même ne seront plus; & Dieu sera,

„ & la vérité avec lui. J'atteſte donc ici ce
„ Dieu, devant lequel je vais paroître, qu'il
„ condamne dans ſes Miniſtres cette hon-
„ teuſe politique, vile eſclave des paſſions :
„ je l'atteſte qu'il n'a donné à aucun homme
„ ſur la terre le droit de forcer la croyance
„ & d'annoncer ſa loi le poignard à la main;
„ que celui qui a créé les ames des Maures
„ & des Indiens, n'a pas beſoin de nos tor-
„ tures pour les changer & les réduire; & que
„ le Dieu qui fait lever le Soleil ſur ces ré-
„ gions, y fera luire auſſi, quand bon lui
„ ſemblera, le flambeau de la vérité. Ainſi,
„ toutes les fois que vous verrez des hommes
„ ſacrileges remettre le fer & le feu dans les
„ mains des Rois & des Peuples, & puis lever
„ les mains au ciel, & dire: Elles ſont in-
„ nocentes, elles n'ont point verſé le ſang;
„ fuyez ces fourbes hypocrites. Qu'ils ſoient
„ bourreaux eux-mêmes, s'ils veulent des
„ martyrs. Mais gardez vous d'attribuer à
„ la Religion la dureté, l'orgueil, la cruau-
„ té de ſes Miniſtres. La paix, l'indulgence
„ & l'amour, voilà ſon eſprit, ſon eſſence.
„ C'eſt à ce caractere immuable, éternel,
„ qu'on la reconnoîtra toujours. Mon ami,
„ je l'ai dit aux Rois, je l'ai dit aux tyrans
„ de l'Inde; & ſi Dieu prolongeoit mes

„ jours, j'irois le dire à ce jeune Monarque
„ dont on égare la raiſon; je monterois ſur
„ ce bûcher où l'on fait périr, dites-vous,
„ tant de malheureuſes victimes; & de-là je
„ demanderois à ce tribunal ſanguinaire, ſi
„ c'eſt ſur l'autel de l'Agneau qu'il a pris
„ ces tiſons ardens? Je demanderois à ce
„ Roi, qui l'a rendu le juge des penſées &
„ le tyran des ames? & ſi ces Prêtres fana-
„ tiques ont pu lui conférer un pouvoir
„ qu'ils n'ont pas? Ils le renverſeroient ce
„ bûcher infernal, ou m'y feroient brûler
„ vivant".

„ Homme juſte, lui dit Pizarre, calmez-
„ vous; & n'abrégez point des jours qui
„ nous ſont précieux. Vous avez aſſez fait;
„ & ce zele héroïque va même au-delà des
„ devoirs que vous impoſe votre état. —
„ Mon état! & qui rendra gloire à la reli-
„ gion, ſi ce n'eſt ſon Miniſtre? Qui la
„ vengera de l'injure qu'un fanatiſme atroce
„ lui fait en l'invoquant? Les voilà nos de-
„ voirs, ſans doute. Tant que les Peuples
„ & les Rois ne mêlent point les intérêts
„ du ciel dans leurs projets d'iniquité, ils
„ peuvent nous fermer la bouche; mais dès
„ qu'ils s'autoriſent de la cauſe de Dieu pour
„ être injuſtes & cruels, c'eſt à nous, à

„ travers les lances & les épées, de crier,
„ que Dieu désavoue les crimes commis en
„ son nom. Malheur à nous, si par notre
„ silence on l'en croyoit complice. Hé
„ quoi! le zele ne saura-t-il jamais qu'op-
„ primer & détruire? La Charité, comme
„ la Foi, n'aura-t-elle pas ses martyrs"?

Tandis que Las-Casas, d'une voix ranimée par l'amour de l'humanité, tenoit ce langage à Pizarre, la nuit avoit enveloppé l'île Espagnole de ses ombres; le silence y regnoit; tout reposoit, jusqu'aux esclaves; on n'entendoit que le bruit des flots, qui se brisoient contre le rivage, avec un murmure plaintif, qui sembloit imiter celui de la nature, opprimée dans ces climats.

Alors on entendit frapper à la porte du Solitaire. Le jeune Davila se leve, va, & revient avec inquiétude; & se penchant sur le lit de Las-Casas, il le consulte en secret: „ Oui, qu'il entre, dit Las-Casas. „ Pizarre est magnanime; & ce seroit lui faire injure, que de nous méfier de lui. „ Vous allez voir, lui dit-il, un Cacique, „ qui, s'étant retiré depuis plus de dix ans „ dans les montagnes de l'île (*), s'y con-

(*) Les montagnes de Baoruco.

„ duit avec une valeur & une bonté ſans
„ exemple. Par lui ſa retraite ſauvage eſt
„ devenue inacceſſible; & c'eſt le refuge aſ-
„ ſuré de tous les Inſulaires qui échappent à
„ leurs tyrans. Il a diſcipliné trois cens
„ hommes pleins de courage, & il les con-
„ tient dans les bornes d'une défenſe légiti-
„ me. Vigilant, actif, plein d'ardeur, &
„ auſſi prudent qu'intrépide, il ſe tient ſur
„ ſes gardes, & il n'attaque jamais. Il a
„ vu maſſacrer ſes amis, ſa famille entiere;
„ il a vu brûler vifs ſon pere & ſon ayeul
„ (†); & s'il lui tombe entre les mains un
„ des bourreaux de ſa patrie, il le déſarme
„ & le renvoie: ſon ennemi le plus cruel,
„ dès qu'il eſt pris vivant, eſt aſſuré de ſon
„ ſalut: il ne voit plus en lui qu'un homme.
„ Heureuſement, & pour la gloire de la re-
„ ligion, il eſt Chrétien. J'ai eu le bon-
„ heur de l'inſtruire; il s'en ſouvient; il
„ m'aime tendrement. Il a ſu que j'étois
„ malade; & vous voyez à quels dangers il
„ s'eſt expoſé pour me voir".

Barthelemi achevoit à peine, lorſque le jeune Davila revint, ſuivi du Cacique, qu'une Indienne accompagnoit. Henri (c'étoit le

(*) A Xaragua, ſous le gouvernement d'Ovando.

nom de ce Héros Sauvage) ſe précipite avec tranſport ſur le lit de Las-Caſas, & lui baiſant mille fois les mains avec un attendriſſement inexprimable: „ O mon pere, dit-il, „ mon pere! je te revois. Qu'il me tar„ doit! Mais je te revois ſouffrant; & ta „ main brûle ſous mes levres! Mes freres, „ tes enfans, allarmés de ton mal, ſont ve„ nus affliger mon ame. Je n'ai pu réſiſter „ à l'impatience de te voir. Si j'étois pris, „ je ſais ce qui m'attend; mais j'ai voulu „ m'y expoſer pour venir embraſſer mon „ pere. Ecoute, ajouta le Sauvage, en „ ſoulevant ſa tête, ils diſent que tu es at„ taqué d'une maladie à laquelle le lait de „ femme eſt ſalutaire. Je t'amene ici ma „ compagne. Elle a perdu ſon enfant; elle „ a pleuré ſur lui; elle a baigné du lait de „ ſes mamelles la pouſſiere qui le couvre; „ il ne lui demande plus rien. La voilà. „ Viens, ma femme, & préſente à mon pe„ re ces deux ſources de la ſanté. Je don„ nerois pour lui ma vie; & ſi tu prolonges „ la ſienne, je chérirai juſqu'au dernier ſou„ pir le ſein qui l'aura allaité".

Barthelemi, les yeux attachés ſur Pizarre, jouiſſoit de l'impreſſion que faiſoit ſur le cœur du Caſtillan la bonté du Cacique; le

jeune Davila, préſent, verſoit de douces larmes; & l'Indienne, d'une beauté céleſte, & d'une modeſtie encore plus raviſſante, regardant Las-Caſas d'un œil reſpectueux & tendre, n'attendoit qu'un mot de ſa bouche pour y porter ſon chaſte ſein.

Las-Caſas, pénétré juſqu'au fond de l'ame, voulut refuſer ce ſecours: „ Ah, cruel! „ s'écria le Cacique, dis-nous donc, ſi tu „ veux mourir, quel eſt l'ami que tu nous „ laiſſes? Tu le ſais, nous n'avons que toi „ pour conſolation, pour eſpoir. Si tu nous „ aimes, ſi tu nous plains, & ſi je te ſuis „ cher moi-même, accorde-moi ce que je „ viens te demander, au péril de ma tête, „ au milieu de mes ennemis. Viens, ma „ femme, embraſſe mon pere; & que ton „ ſein force ſa bouche à y puiſer la vie". En achevant ces mots, il prend ſa femme dans ſes bras, & l'ayant fait pencher ſur le lit de Las-Caſas: „ Adieu, mon pere, lui „ dit-il. Je laiſſe auprès de toi la moitié „ de moi-même; & je ne veux la revoir „ que lorſqu'elle t'aura rendu à la vie & à „ notre amour".

Cette jeune & belle Indienne, à genoux devant Las-Caſas, lui dit à ſon tour: „ Que crains-tu, homme de paix & de

„ douceur? Ne ſuis-je pas ta fille? n'es-tu
„ pas notre pere? Mon bien-aimé me l'a
„ tant dit! Il donneroit pour toi ſon ſang.
„ Moi, je t'offre mon lait. Daigne puiſer
„ la vie dans ce ſein que tu as fait treſſaillir
„ tant de fois, lorſqu'on me racontoit les
„ prodiges de ta bonté".

Trop attendri pour rejetter une priere ſi touchante, trop vertueux pour rougir d'y céder, le Solitaire, avec la même innocence que le bienfait lui étoit offert, le reçut; il permet à la jeune Indienne de ne plus s'éloigner de lui; & ce fut à la piété de Henri & de ſa compagne, que la terre dut le bonheur de poſſéder encore long-temps cet homme juſte.

„ Ange tutélaire de ce Nouveau Monde,
„ lui dit Pizarre, que vous êtes heureux d'y
„ régner ainſi ſur les cœurs! D'autres auront
„ ſubjugué l'Inde; mais vous ſeul vous l'au-
„ rez ſoumiſe par l'aſcendant de la vertu".

L'attendriſſement du jeune Davila le fit remarquer de Pizarre; & Las-Caſas le lui nomma. „ Fils d'un pere trop ennemi des
„ Indiens, lui dit Pizarre, vous voyez des
„ exemples bien différens du ſien"! Il lui apprit que l'Empereur l'avoit recommandé à lui, & qu'il étoit deſtiné à le ſuivre. Mais

Gonſalve, dans ce moment, ne pouvoit ſe réſoudre à ſe ſéparer de Las-Caſas.

„ Mon ami, lui dit le Solitaire, votre „ devoir eſt d'obéir. J'aimerois mieux vous „ voir obſcur que de vous ſavoir coupable. „ Mais la confiance que Pizarre m'inſpire „ adoucit mes regrets, & modere mes crain- „ tes. Je vous conſeille de le ſuivre, & „ vous invite à l'imiter. Venez me voir „ encore demain: j'écrirai à mon cher Alon- „ zo; je vous chargerai de ma lettre; & ſi „ Pizarre peut ſavoir où ce bon jeune hom- „ me reſpire, il la lui fera parvenir".

En écrivant cette lettre fatale, qui lui eût dit qu'il alloit ſigner la ruine des Indiens!

CHAPITRE XLIV.

IMPATIENT de ſe rendre ſur l'iſthme, Pizarre, au premier ſouffle d'un vent favorable, mit à la voile, & partit de l'île Eſpagnole. Son arrivée à Panama rendit l'eſpérance & la joie à ſes amis. On s'empreſſa de lui armer une flotte; & dès qu'elle fut équipée, il

s'embarqua, avec la réſolution d'aller deſcendre aux bords qu'il avoit reconnus. Mais il fut forcé par les vents d'aborder au port de Coaque, non loin du promontoire de Palmar; & de-là, pour ne plus dépendre de l'inconſtance des flots, il marcha le long du rivage, ayant commandé à ſa flotte de le joindre au port de Tumbès.

Des ſables, des vallons remplis de bois hériſſés & touffus, dont la ronce & le manglier font un tiſſu impénétrable, des torrens, des fleuves rapides, un air embrâſé, les horreurs d'une ſolitude profonde, tout ce que la nature a de plus effrayant s'oppoſe à ſon paſſage, & ne peut arrêter ſes pas. Il marche ſous un ciel de feu, il foule une terre brûlante. Ses compagnons, qu'il encourage au nom de la gloire & de l'or, s'enfoncent avec lui dans ces bois, où jamais les ſerpens venimeux, dont ils étoient jonchés, n'avoient vu les traces de l'homme. Il s'élance dans les torrens; il enſeigne à ſes compagnons à les traverſer à la nage; & ceux que le danger rebute, ou que les forces abandonnent, il les anîme, il les ſoutient, il les diſpute aux flots qui les entraînent, & luttant d'une main, les ſoulevant de l'autre, il les amene au bord. Intrépide & infatigable,

ble, il s'avance, il découvre enfin des champs cultivés, des cabanes, des hameaux peuplés d'Indiens; & la terreur qu'il y répand, fait bientôt passer à Quito la nouvelle de son retour. Mais le cruel état des choses, dans le Royaume des Incas, n'avoit pas permis de veiller à la défense des vallées.

Huascar étoit captif dans les murs de Cannare; mais l'un de ses freres, Mango, refugié dans les détroits des montagnes de l'orient, avec les restes de sa famille & les débris de son armée, méditoit le hardi dessein de rentrer dans Cusco & d'en chasser Palmore. Il voyoit même tous les jours son camp se grossir de nouveaux transfuges, qu'effrayoit la domination de l'usurpateur de l'Empire & de l'oppresseur de leur Roi.

Tels, lorsqu'un vaste incendie se répand dans une forêt, les animaux qui l'habitoient, chassés de leur retraite par la rapidité des flammes, que pousse un vent impétueux, se retirent, en mugissant, sur des rochers inaccessibles, & de-là, fixant un œil morne sur la forêt que le feu dévore, ils semblent murmurer entre eux leur épouvante & leur douleur.

Bientôt l'intrépide Mango descend, à la tête des siens, des montagnes de l'orient.

La renommée, qui le précede, a semé le bruit de sa marche. Le courage, dans tous les cœurs, se ranime avec l'espérance; dans Cusco le Peuple commence à s'émouvoir, & le bruit sourd & menaçant de la révolte s'y fait entendre.

Au signal d'un soulevement & à l'approche d'une armée, Palmore abandonne la ville. Il fait pourvoir abondamment la citadelle qui la domine (*a*), & s'y enferme avec les siens.

Mango trouve la ville ouverte; il y entre comme en triomphe; & fier d'une nombreuse armée, qu'il fait camper autour des murs, il envoie à la citadelle sommer Palmore de se rendre. Celui-ci répond que la paix ou la mort le désarmera. On le presse, on lui fait entendre que tout l'Empire est soulevé, qu'Ataliba est perdu sans ressource, & que lui-même il n'a d'espoir qu'en la clémence de Mango. „ Je ne sais point ce qui se „ passe hors des remparts que je défends, „ répond ce généreux Guerrier. Ataliba „ est homme; il peut éprouver des revers.

(*a*) Tupac-Yupangué, dixieme Inca, avoit fait construire cette Citadelle avec les matériaux amassés par son pere Yupangué.

„ Mais, puiſqu'il lui reſte avec moi deux
„ mille Sujets fideles, il n'a pas tout perdu.
„ S'il n'étoit plus lui-même, peut-être alors
„ prendrois-je conſeil de la néceſſité; mais
„ tant qu'il eſt vivant, je ne dépends que de
„ lui ſeul: & je laiſſe Mango exercer ſa
„ clémence ſur des malheureux, s'il en eſt
„ d'aſſez lâches pour l'implorer".

Cependant, comme il s'apperçut que quelques-uns des ſiens étoient troublés de ces menaces: „ Quand il ſeroit vrai, leur dit-il,
„ qu'Ataliba fût malheureux, lui en ſerions-
„ nous moins fideles? Reſſemblerions-nous
„ aux oiſeaux, qui s'envolent d'un arbre,
„ dès qu'il eſt ébranlé par quelque tour-
„ billon rapide? L'arbre eſt courbé; il ſe
„ relevera: laiſſons paſſer l'orage". Alors, choiſiſſant parmi eux un meſſager intelligent & ſûr: „ Cherche Ataliba, lui dit-il; ap-
„ prends-lui que la forteresſe de Cuſco eſt
„ à nous encore; que c'eſt moi qui la gar-
„ de; & que j'ai avec moi deux mille hom-
„ mes déterminés à verſer pour lui tout leur
„ ſang. Voilà, dit-il, en ſe tournant vers
„ ſes Soldats qui l'écoutoient, voilà comme
„ il faut que l'on parle à ſes amis dans le
„ malheur; & le meilleur ami d'un bon Peu-
„ ple, c'eſt un bon Roi".

Sur les premiers avis qu'on avoit reçus du ſoulevement de Cuſco, le Roi de Quito s'avançoit au ſecours de Palmore ; & Alonzo avoit voulu le ſuivre, malgré les larmes de Cora. Ils avoient paſſé les plaines de Loxa, vu les ſources de l'Amazone, & du haut des monts qui dominent le fleuve Abancaï, ils découvroient les campagnes que ce beau fleuve arroſe, quand le meſſager de Palmore vint au-devant d'Ataliba, l'avertit que Mango venoit à lui ; que Palmore, avec deux mille hommes, gardoit encore la citadelle ; & que le Chef & les Soldats lui étoient dévoués. Molina l'entendit, & dans le moment même il prit ſa réſolution. „ Laiſſe-„ moi, dit-il à l'Inca, te choiſir, non loin „ de ce fleuve, un camp facile à retrancher, „ où ton armée ſe repoſe ; & profitons de „ l'avantage que le ſort nous a ménagé ". Il fit donc avancer l'armée ſur le côteau qui dominoit la plaine, lui traça lui-même ſon camp ; & vers la nuit, il appella le meſſager de Palmore, l'inſtruiſit, & le renvoya.

Mango paſſe l'Abançaï, s'avance, & voyant l'ennemi retranché dans ſon camp, l'inſulte, & l'appelle au combat.

Ataliba, vivement offenſé, s'indignoit de

ne pas ſortir; il ſe croyoit couvert de honte, & s'en plaignoit à ſon ami: „ Ne vois-tu pas, „ lui dit Alonzo, que ces défis & ces mena- „ ces n'annoncent dans tes ennemis qu'impru- „ dence & légéreté? Laiſſe venir le jour que „ j'ai marqué pour leur défaite; alors nous „ répondrons en hommes à ces témérités „ d'enfans".

Deux jours après, l'aurore ayant éclairé l'horizon, le Roi de Quito vit paroître, au-delà du camp ennemi, ſur une colline oppoſée, le drapeau flottant de Palmore. „ Voici „ le moment, Prince, dit le jeune Eſpa- „ gnol; & ſi Palmore fait ſon devoir, l'Em- „ pire eſt à toi ſans partage". Il dit; & le ſignal donné, l'armée abandonne ſon camp, & va ſe ranger dans la plaine.

Alonzo ſe réſerve deux mille combattans, armés de haches & de maſſues, pour charger lui-même à leur tête. C'eſt la troupe de Capana; & ce Cacique anime ſes Sauvages à mériter l'honneur de combattre ſous Alonzo. Cependant la fleche & la fronde engagent le combat. On s'approche, & bientôt une horrible mêlée confond les coups, & fait couler enſemble des flots du ſang des deux partis.

Alors, du haut de l'éminence où Palmore

s'eſt repoſé, il fond ſur l'armée ennemie; &, d'une ardeur égale, l'impétueux Alonzo marche à la tête du corps terrible qu'il réſervoit pour ce moment.

Entre ces deux attaques ſoudaines & rapides, Mango, ſurpris, épouvanté, diſſimule en vain ſon effroi. Le trouble a gagné ſon armée. Tout ſe diſperſe, tout s'enfuit. La légion des Incas réſiſte ſeule, & ſe tient immobile, comme un rocher au milieu des vagues qui le couvrent de leur écume. En vain ſes pertes l'affoibliſſent; en vain elle ſe voit accablée ſous le nombre; trois fois on l'invite à ſe rendre, trois fois, avec un fier mépris, elle rejette ſon ſalut. Sa réſiſtance, & le carnage qu'elle fait en ſe défendant, achevent d'étouffer un reſte de compaſſion dans les bataillons qui la preſſent. Elle ſuccombe enfin; aucun de ſes Guerriers ne quitte ſon rang; ils périſſent dans la place où ils combattoient; & ce qui reſte des vaincus, cherchant leur ſalut dans la fuite, laiſſent ſur le champ de bataille Ataliba, vainqueur & conſterné, parcourir ces plaines de ſang, & ſe reprocher ſa victoire. Hélas! cette victoire qui lui arrachoit des larmes, étoit pour lui le terme de la proſpérité, & comme le dernier ſourire, le ſou-

rire cruel & traître de la fortune qui l'abandonnoit.

Ce même jour, ce jour funeſte vit arriver Pizarre ſur la rive du fleuve qui baigne les champs de Tumbès.

CHAPITRE XLV.

VERS l'embouchure de ce fleuve, eſt une île ſauvage (*), où Pizarre avoit réſolu de ſe ménager un refuge. Il y paſſa ſur des canots; car il avoit dévancé ſa flotte. Mais cette île étoit la demeure d'un Peuple indomptable & féroce. Pizarre, dédaignant de perdre, à réduire ce Peuple, un temps qui lui étoit précieux, n'attendit que ſa flotte pour revenir camper ſur le rivage & devant le fort de Tumbès.

Dans ce fort étoient enfermés mille Indiens détachés de l'armée d'Ataliba. Orozimbo étoit à leur tête. Sous lui commandoit Télaſco. La belle & tendre Amazili, l'arc à la main, le carquois ſur l'épaule, telle &

(*) L'île de Puna.

plus fiere en ſon maintien & plus légere dans ſa courſe, qu'on ne peint Diane elle-même, avoit ſuivi ſon frere & ſon amant, digne, par ſon courage, de partager leur gloire.

Pizarre ſe ſouvint du Peuple de Tumbès, de l'accueil plein d'humanité (*a*), de candeur & de bienveillance qu'il en avoit reçu; il réſolut de bonne foi d'achever de gagner l'eſtime & l'amitié de ce bon Peuple. Il aſſembla donc ſes guerriers, & leur tint ce diſcours :

„ Caſtillans, je vous ai promis des ri-
„ cheſſes & de la gloire. De ces deux biens,
„ l'un vous eſt aſſuré, l'autre dépend de vous.
„ Ceux de vous qui veulent de l'or, s'en re-
„ tourneront chargés d'or : je vous en ſuis
„ garant: ne vous abaiſſez pas juſqu'au ſoin
„ vil d'en amaſſer. Pour la gloire, c'eſt au-
„ tre choſe : une haute entrepriſe la promet,
„ ne l'aſſure pas. Celui-là ſeul l'obtient,
„ qui la mérite: jamais le crime ne la don-

(*a*) L'hiſtoire attribue ici au peuple de Tumbès une trahiſon ſans vraiſemblance : *Il immola*, dit-on, *à ſes idoles trois Eſpagnols qui s'étoient confiés à lui.* Le Peuple de Tumbès n'avoit plus d'idoles. Il n'adoroit que le Soleil; & on ne faiſoit point au Soleil des ſacrifices de ſang humain. Cette abſurde imputation eſt encore plus démentie par les mœurs de ce Peuple, par ſa candeur & ſa bonté.

„ ne. Les Conquérans de l'Amérique ont
„ fait tout ce qu'on peut attendre de l'auda-
„ ce & de la valeur. Ils ne feront pourtant
„ jamais qu'au nombre des brigands insignes.
„ L'homme étonnant à qui l'Espagne a dû le
„ Nouveau Monde, Colomb, s'est dégradé
„ par une trahison; Cortès, par une perfidie
„ plus noire & plus infâme encore; & c'est
„ lui qu'ont flétri les fers dont il a chargé
„ Montézume. Le reste s'est déshonoré par
„ les plus indignes excès. Il dépend de
„ nous, mes amis, d'en partager l'opprobre,
„ ou de nous en laver, nous & notre patrie,
„ par une conduite opposée: nous en avons
„ encore le choix. Il s'agit de ranger sous
„ la puissance de l'Espagne la plus riche moi-
„ tié de ce Nouveau Monde; & il en est
„ deux moyens, la douceur & la violence.
„ La violence est inutile; & chez des Na-
„ tions guerrieres, où nous sommes en petit
„ nombre, elle seroit aussi dangereuse qu'in-
„ juste. Le danger n'est rien, je le sais;
„ mais la gloire, la gloire est tout; & quand
„ nous aurions opprimé, dévasté, changé
„ ces contrées en des déserts sanglans, en
„ de vastes tombeaux, oserions-nous repas-
„ ser les mers, chargés de trésors & de cri-
„ mes, & poursuivis par les remords? Les

» malédictions d'un monde, les reproches
» de l'autre, la colere du ciel, enfin les
» cris de la nature & de l'humanité, tout
» cela fait horreur. Ni les grandeurs, ni
» les richeſſes ne conſolent d'être odieux:
» c'eſt un courage qui me manque; vous ne
» l'avez pas plus que moi. Faiſons-nous des
» proſpérités dont nous n'ayons point à rou-
» gir, ou un malheur qui nous honore. Rien
» n'eſt ſi beau que ce qui eſt juſte. Rien
» n'eſt ſi juſte ſur la terre que l'empire de
» la vertu. Tâchons de dominer par elle.
» Quelle conquête, mes amis, que celle qui
» n'auroit coûté ni larmes ni ſang! Quel
» triomphe, que celui qui ne ſeroit dû qu'au
» pouvoir des bienfaits! La reconnoiſſance
» & l'amour nous livreroient tous les biens
» de ces Peuples; pour les vaincre & les
» captiver, nos armes ſeroient inutiles; &
» c'eſt alors qu'elles ſeroient dignes d'orner
» les temples de ce Dieu que nous venons
» faire adorer."

Toute la jeuneſſe applaudit; mais ceux des guerriers Caſtillans qui avoient ſervi ſous Davila, & dont les mains s'étoient déja trempées dans le ſang des Peuples de l'iſthme, tirerent un mauvais préſage de ce qu'ils appelloient molleſſe dans leur Général. Vin-

cent de Valverde ſur-tout, ce Prêtre ardent & fanatique, fut indigné de reconnoître dans le langage de Pizarre les ſentimens de Las-Caſas; & fronçant un ſourcil atroce: „ Ils „ fléchiront, diſoit-il en lui-même, ils flé- „ chiront ſous le joug de la Foi, ou ils ſeront „ exterminés."

Sans écouter cet odieux murmure, Pizarre marcha vers Tumbès, & fit demander au Cacique de le recevoir en ami. Mais le Cacique, enfermé dans ſa ville, répondit qu'elle dépendoit d'Ataliba, Roi de Quito, qui l'avoit priſe ſous ſa garde; & que le fort la protégeoit.

Il falloit attaquer ce fort. Pizarre s'approche; il l'obſerve; & quel eſt ſon étonnement, lorſqu'à cette enceinte, à ces angles, à ces murs de gazon, faits pour être à l'épreuve de ſes plus foudroyantes armes, il reconnoît l'art des Européens! „ C'eſt Moli- „ na, c'eſt lui qui enſeigne aux Indiens à „ ſe retrancher devant nous, dit Pizarre: il „ a fait conſtruire ces remparts; peut-être il „ les défend lui-même." Impatient de s'en inſtruire, il demande à parler au Commandant du fort; & Orozimbo ſe préſente. „ Eſpagnol, je ſuis Mexicain, je ſuis neveu „ de Montezume. Juge ſi je dois te con-

„ noître, ſi je puis me fier à toi. C'eſt ici „ mon dernier aſyle. Ce ſera mon tombeau, „ ſi ce n'eſt pas le tien."

Des Mexicains dans le fort de Tumbès! Rien n'étoit plus inconcevable : Pizarre ne pouvoit le croire. Cependant il fallut céder aux inſtances des Caſtillans. Indignés d'une réſiſtance qu'ils regardoient comme une inſulte, ils murmuroient, ils demandoient l'aſſaut. Pizarre le promit. Mais, afin qu'il fût moins ſanglant, il voulut agir de ſurpriſe, & à la faveur de la nuit. On ſe plaignit de ſa prudence : elle faiſoit injure à ceux qu'elle paroiſſoit ménager : ſes guerriers, ſes ſoldats eux-mêmes ſe ſeroient crus déshonorés par ces précautions timides : ce n'étoit pas devant ces troupeaux d'Indiens qu'il falloit craindre le grand jour, ſi favorable à la valeur. Le Héros gémit, & céda.

L'attaque fut vive & rapide. Les foudres de l'Europe voloient ſur les remparts ; les Indiens épouvantés n'oſoient paroître ; & la faſcine amoncelée alloit applanir le foſſé. Orozimbo, qui voit la terreur dont tous les eſprits ſont frappés, les ranime & les encourage : „ Hé quoi ! mes amis, leur dit-il, „ qu'a donc ce bruit qui vous effraie ? Eſt-„ ce le bruit qui tue ? & faut-il tant d'effort

„ pour rompre le fil de la vie? Ces bouches
„ brûlantes, ſans doute, vomiſſent la mort;
„ mais la mort eſt auſſi au bout d'une fleche;
„ & l'arc, dans la main d'un brave homme,
„ eſt terrible comme le feu. Chacun de
„ vous n'a qu'une mort à craindre, & il en
„ a mille à donner : vos carquois en ſont
„ pleins. Paroiſſez donc, & repouſſez une
„ troupe d'hommes hardis, mais foibles, vul-
„ nérables & mortels comme vous." Il dit, & à l'inſtant une grêle de traits répond au feu des Caſtillans. L'approche du foſſé, la route du ſoldat, qui vient y jeter ſa faſcine, commence à être périlleuſe. Plus d'une fleche, mais ſur-tout celles des Mexicains, ſe trempent dans le ſang. Un œil vengeur les guide, & choiſit ſes victimes. Pennate, Mendès & Salcédo ſe retirent bleſſés ; l'intrépide Lerma entend ſiffler à travers ſon panache le trait qui lui étoit deſtiné. Le vaillant Péralte s'étonne de voir une fleche rapide percer ſon épais bouclier, & venir effleurer ſon ſein. Le bras nerveux de Télaſco l'avoit lancée ; mais l'airain l'émouſſa : elle tomba ſans force aux pieds du ſuperbe Eſpagnol.

Bénalcaſar, qui devoit être l'un des fléaux de ces contrées, du haut de ſon courſier fougueux, preſſoit les travaux des ſoldats.

Une fleche qui part de la main d'Orozimbo, atteint le courſier dans le flanc. L'animal indompté ſe dreſſe, frappe l'air de ſes pieds, ſe renverſe, & ſous lui foule ſon guide étendu ſur le ſable. Orozimbo, qui le voit tomber, en pouſſe un cri de joie: „ Ombres „ de Montezume & de Guatimozin! ombre „ de mon pere! dit-il, ombres de mes „ amis! recevez ce tribut, ce foible tribut „ de vengeance. Je ne mourrai donc pas „ ſans avoir fait vomir le ſang & l'ame à „ l'un de nos tyrans!" Il ſe trompoit: la molle arêne céda ſous le poids du courſier; le Caſtillan y fut enſeveli, mais ſe releva de ſa chûte, plus furieux, plus implacable, plus altéré du ſang des Indiens.

Le plomb mortel, qui portoit ſur les murs de plus inévitables coups, ne vengeoit que trop bien Pizarre, mais ne le conſoloit pas. Pour lui la plus légere perte étoit funeſte. Il s'affligeoit ſur-tout de voir les Indiens s'aguerrir, & s'accoutumer à ce bruit, à ce feu des armes, qui partout avoit répandu tant d'effroi dans ce Nouveau Monde. Il falloit, ou les rendre encore plus intrépides, en cédant à leur réſiſtance, ou faire tout dépendre du haſard d'un moment. Le foſſé, dans ſa profondeur, étoit comblé de l'un à l'autre

bord, & l'eſcalade étoit poſſible. Pizarre s'y réſout, & l'ordonne. A l'inſtant le feu redouble & la protege.

Orozimbo ne perd point courage. Il défend à ſes Indiens de s'expoſer au feu. „ Imitez-nous, dit-il: Télaſco, mes amis „ & moi, nous allons vous donner l'exem- „ ple". Il eut ſeulement ſoin d'écarter du lieu de l'aſſaut ſa ſœur, qui lui tendoit les bras, & le conjuroit par ſes larmes de la ſouffrir auprès de lui.

Alors, s'armant de haches & de lourdes maſſues, ils attendent, tête baiſſée, les plus hardis des aſſaillans.

Il en parut trois à la fois, Moſcoſe, Alvare, & Fernand, le jeune frere de Pizarre. Ils s'élevent, tenant le glaive d'une main, le bouclier de l'autre, & portant dans les yeux un courage déterminé.

Télaſco s'adreſſe à Moſcoſe, & d'un coup de maſſue lui briſant ſur la tête l'écu qui lui ſert de défenſe, le renverſe du haut des murs. Il tombe comme foudroyé ſur ſes ſoldats qui alloient le ſuivre, & roule ſur leurs boucliers.

Fernand Pizarre va s'élancer de l'échelle ſur le rempart; mais, encore chancelant ſur un appui fragile, il ne peut ni parer, ni

porter des coups assurés. Orozimbo, l'ayant saisi au bras dont il tenoit le glaive, le désarme & l'entraîne à lui. Il se débat; mais il est terrassé. Son vainqueur lui laisse la vie; & le soldat qui prend sa place reçoit pour lui le coup mortel.

Alvar, dans l'instant qu'il s'attache au bord du mur, pour le franchir, sent tomber sur son casque la hache meurtriere; & le coup, en glissant, le blesse au bras qui servoit d'appui. Il est précipité sanglant; & ses soldats, voyant sur leur tête la massue levée pour les frapper, n'osent s'exposer après lui à une mort inévitable.

Pizarre croit avoir perdu le plus tendre, le plus aimable, le plus vertueux de ses freres; mais il dévore sa douleur. Il voit la consternation de ceux qu'il a trop écoutés; & sans y ajouter le reproche, il fait interrompre l'assaut.

Le premier soin d'Orozimbo, après que l'ennemi se fut retiré dans son camp, fut de faire réduire en cendres ce vaste monceau de fascines dont on avoit comblé le fossé du rempart; & tandis que des tourbillons de fumée & de flammes s'élevoient au-dessus des murs: „ Viens, dit-il au jeune Pizarre, „ & vois ce bûcher allumé. Quand je t'y „ jet-

„ jetterois vivant, quand j'y ferois brûler
„ avec toi tous tes compagnons, & avec
„ eux leurs peres, leurs enfans & leurs fem-
„ mes, je ne vous rendrois pas les maux
„ que ta Nation nous a faits..... Va-t-
„ en, va dire à ces barbares que les ne-
„ veux de Montezume, ayant à leurs pieds
„ un braſier, & dans leurs mains un Caſtil-
„ lan.... Va-t-en, te dis-je, & ne tarde
„ pas; car je crois entendre les plaintes de
„ l'ombre de Guatimozin.

Fernand Pizarre s'en alloit, le cœur flétri, l'ame abattue, n'oſant s'avouer à lui-même qu'il reſpiroit par la clémence d'un Indien, d'un Indien neveu de Montezume! Dans la plaine qui ſéparoit le camp des Eſpagnols du fort de Tumbès, il rencontre un vieillard étendu ſur le ſable, & baigné dans ſon ſang. Ce vieillard reſpiroit encore; & tendant les bras au jeune homme, il l'appelloit à ſon ſecours. Pizarre approche. L'Indien leve ſur lui un œil mourant, lui montre ſon flanc déchiré, & fait un ſigne vers le rivage, un autre ſigne vers le ciel, comme pour indiquer le crime & le vengeur.

Le guerrier attendri lui donne tous les ſoins de l'humanité; il étanche le ſang de ſa bleſſure; & l'aidant à ſe ſoulever & à ſe

ſoutenir, il veut le mener au camp. Le vieillard, friſſonnant d'horreur, le conjuroit, en lui baiſant les mains, de prendre une route oppoſée. „ Non, diſoit-il; c'eſt de ce „ côté-là qu'ils ſont allés. — Qui donc? lui „ demanda Pizarre. — Les meurtriers, dit „ le vieillard. Ils étoient vêtus comme toi; „ ils te reſſembloient.... Non, pardonne, „ je ne veux pas te faire injure: tu es auſſi „ bon qu'ils ſont méchans. Ils venoient du „ fort, ils alloient vers le rivage de la mer; „ & moi, je traverſois la plaine; je ne leur „ faiſois aucun mal. L'un d'eux m'a regardé „ d'un œil menaçant & farouche. Je trem- „ blois; je l'ai ſalué pour l'adoucir; & lui, „ tirant ſon glaive, il me l'a plongé dans le „ flanc."

„ Ah! les barbares! s'écria le jeune hom- „ me ſaiſi d'horreur. Et moi, & moi, dans „ le moment qu'ils t'aſſaſſinoient"!.... Il n'en put dire davantage: les ſanglots lui étouffoient la voix. Il embraſſe, il baigne de pleurs le vieillard Indien. „ Ah! ſi tu ſa- „ vois, reprit-il, combien je déteſte leur „ crime! combien je le dois abhorrer! Bon „ vieillard, tes jours me ſont chers: je ne „ t'abandonnerai pas. Dis-moi, où faut-il „ te conduire? — A ce village que tu vois,

„ dit l'Indien. C'eſt-là que mes enfans m'at-
„ tendent. Au nom de ton pere, aide-moi
„ à me traîner vers ma cabane: je ne de-
„ mande au ciel que de voir encore une fois
„ mes enfans, & de mourir entre leurs bras."
Il n'eut pas même cette joie. A quelques pas de-là, ſes genoux s'affoiblirent; il ſentit ſon corps défaillir; & ſe laiſſant tomber dans le ſein de Pizarre, il fixa ſes yeux ſur les ſiens, lui ſerra la main tendrement, regarda le ciel, & tournant ſa vue attendrie & mourante vers ſon village, il expira.

Fernand, accablé de triſteſſe, retourne au camp des Eſpagnols. Le Conſeil étoit aſſemblé dans la tente du Général; & quel fut le raviſſement de ce Héros, en revoyant ſon frere, un frere tendrement chéri, qu'il croyoit perdu pour jamais! Il ſe leve, il l'embraſſe. Les deux autres guerriers du même ſang témoignent les mêmes tranſports; & tout le Conſeil s'intéreſſe à leur joie & à ſon retour. On l'interroge. Il dit ce qu'il a vu, & la valeur des Mexicains, & la clémence de leur Chef, & la rencontre du vieillard. Son ame ſe répand dans ce récit qui la ſoulage; ſon attendriſſement s'exprime par des larmes, & il en fait couler. „ O
„ mon frere! dit-il enfin, en s'adreſſant

„ au Général, c'eſt nous qui apprenons aux „ Sauvages à être cruels & perfides; & ils „ ne peuvent nous apprendre à être bons & „ généreux! Quelle honte pour nous? Je „ demande vengeance du meurtre de cet In- „ dien; je la demande au nom du ciel & au „ nom de l'humanité. Découvrez quel eſt „ parmi nous l'homme aſſez lâche, aſſez fé- „ roce, pour avoir plongé ſon épée dans „ le ſein d'un homme paiſible, d'un foible „ & timide vieillard".

Il y avoit dans ce Conſeil des hommes durs, qui, en ſouriant, diſoient tout bas, que le jeune Pizarre mettoit un grand prix à la vie, puiſqu'en daignant la lui laiſſer, on l'avoit ſi fort attendri. Il s'apperçut de ce ſourire, & il étoit indigné; mais le Général, impoſant à ſon impatience, lui dit de prendre place dans le Conſeil.

Le grand intérêt des Caſtillans étoit de ménager leurs forces. Ils étoient en trop petit nombre pour haſarder encore de s'affoiblir par un nouvel aſſaut. Il falloit donc ou laiſſer en arriere la ville & le fort de Tumbès, ou chercher une plage d'un abord plus facile, ou réduire, par un long ſiege, les défenſeurs de celle-ci aux plus dures extrêmités.

Le parti de former le ſiege parut le plus ſage & le plus glorieux : il réunit toutes les voix. Le Général lui ſeul, recueilli en lui-même, & profondément occupé, ſembloit encore irréſolu. Sa tête, long-temps appuyée ſur ſes deux mains, ſe releve avec majeſté, & des yeux parcourant lentement l'aſſemblée : „ Caſtillans, dit-il, j'ai voulu „ vous donner, par ma déférence, une „ marque de mon eſtime. J'ai permis l'at„ taque du fort ; l'événement a démontré „ l'imprudence de l'entrepriſe. Vous vou„ lez aſſiéger ces murs, vous le voulez, & „ j'y conſens encore. Mais chez des Peu„ ples qui, ſans nous, & loin de nous, vi„ voient paiſibles, ſur des bords où, quoi „ qu'on en diſe, nous portons une guerre „ injuſte, ne vous attendez pas que je faſſe „ éprouver à une ville entiere les dernieres „ extrêmités de la diſette & de la faim. Je „ veux bien les leur faire craindre ; mais ſi „ ce Peuple a le courage de les attendre, je „ n'aurai pas la barbarie de les lui faire ſouf„ frir. Lorſque dans un combat je riſque „ & je défends mes jours & ceux de mes „ amis, le danger auquel je m'expoſe com„ penſe le mal que je fais, & je puis me le „ pardonner. Mais ſans péril être inhu-

„ main ! mais voir languir devant ſes yeux
„ une multitude affamée, l'enfant ſur le ſein
„ de ſa mere, le vieillard dans les bras de
„ ſon fils expirant ! Les voir ſe déchirer,
„ les voir ſe dévorer entre eux, dans les
„ accès de la douleur, de la rage & du dé-
„ ſeſpoir ! Je ne m'y réſoudrai jamais ; je
„ vous en avertis. Juſques-là, je ferai tout
„ ce que la guerre autoriſe".

CHAPITRE XLVI.

Ce que Pizarre avoit prévu ne tarda point à arriver. Le tréſor des moiſſons étoit dépoſé dans les villages ; la diſette fut dans les murs. Il falloit, pour faciliter les ſecours du dehors, attaquer & forcer les lignes. Orozimbo voulut commander ces ſorties ; & ni ſa ſœur ni ſon ami ne voulurent l'abandonner.

Les Eſpagnols, trop affoiblis par l'étendue de leur enceinte, ſurpris, attaqués dans la nuit, avoient d'abord cédé au nombre. La premiere ſortie avoit, pour quelques jours, rendu la vie aux aſſiégés ; mais la

ſeconde fut fatale aux Héros Mexicains : l'un & l'autre y perdirent ce qu'ils avoient de plus cher au monde.

L'attaque avoit été ſi vive, que les lignes forcées, le ſecours introduit, les Indiens ſe retiroient ſans être pourſuivis. Ce fut dans cette retraite qu'Amazili crut voir, à l'incertaine clarté de l'aſtre de la nuit, un jeune Indien ſe débattre entre deux ſoldats Eſpagnols. Ils l'avoient pris ; ils l'entraînoient. Télaſco n'eſt pas avec elle, & ce jeune homme lui reſſemble. Elle approche. C'eſt lui. Eperdue, elle crie au ſecours; on ne l'entend point. Il n'a qu'elle pour ſa défenſe. Il faut le ſauver ou périr. Elle tend ſon arc. Mais va-t-elle percer le ſein d'un ennemi? percer le cœur de ſon amant ? Son œil eſt ſûr, mais ſa main tremble; & la crainte ajoute au danger. Deux fois elle viſe, & deux fois ſon amant ſe préſente devant la fleche qui va partir. Un friſſon mortel la ſaiſit; ſes genoux chancelans fléchiſſent; ſon arc va lui tomber des mains; il ne lui reſte plus que la force de le détendre. La nature & l'amour ſont pour elle un de ces efforts réſervés aux périls extrêmes. Elle ſaiſit le

moment où l'un des deux Eſpagnols ſert de bouclier au Mexicain; le trait part; le ſoldat bleſſé tombe; le bras de Télaſco, le bras qui tient la hache eſt dégagé; l'autre ennemi en éprouve l'effort terrible; & délivré, comme par un prodige, Télaſco va rejoindre ſes compagnons, qui rentrent dans les murs. . . . Que fais-tu, malheureux? tu laiſſes ton amante au pouvoir de tes ennemis.

A peine la fleche eſt partie, à peine Amazili a pu voir ſon amant ſe dégager & s'enfuir, elle n'a plus la force de le ſuivre. Cette frayeur de réflexion qui ſuit les grands périls, & qui reſte dans l'ame, lorſque le péril eſt paſſé, s'eſt emparée de ſon cœur épuiſé de courage, & l'a ſaiſi ſi violemment, qu'une défaillance mortelle l'a fait tomber évanouïe. Elle ne ſe ranime, elle n'ouvre les yeux que pour ſe voir environnée de ſoldats Caſtillans, que le bruit de l'attaque a fait accourir dans ce lieu. Ils la trouvent ſans mouvement; il en ſont émus; ils s'empreſſent de la rappeller à la vie. Sa beauté, en ſe ranimant, leur imprime un tendre reſpect. Cœurs féroces! du moins la beauté vous déſarme: c'eſt un droit que ſur vous encore la nature n'a point perdu.

Le jeune & valeureux Mendoce, monté sur un coursier superbe, rencontre, au milieu des soldats, cette jeune guerriere; il en est ébloui. Le panache de plumes dont elle est couronnée, son carquois d'or suspendu à une chaîne d'émeraudes, riche présent d'Ataliba, le tissu dont sa taille est ceinte, & qui presse au-dessus des flancs les plis de sa robe flottante, mais sur-tout la noble fierté de son air & de son maintien, la trahit & annonce une illustre origine.

„ Jeune beauté, lui dit Mendoce, quel „ malheur, ou quelle imprudence vous fait „ tomber entre nos mains? — La vengean- „ ce & l'amour, dit-elle, les deux passions „ de mon cœur. — Etes-vous la fille, ou „ l'épouse du Roi de Tumbès? — Non, „ dit-elle: je suis née en d'autres climats. „ Ces murs ont été mon refuge. La liberté, „ qui m'est ravie, étoit mon unique bien. „ — Il vous sera rendu, lui dit Mendoce; „ daignez vous confier à moi"; & l'ayant fait asseoir sur la croupe de son coursier, il la mene au camp de Pizarre.

Le jour répandoit sa lumiere; & Pizarre au milieu du camp se faisoit instruire des événemens de la nuit. Mendoce arrive, & lui présente la jeune Indienne captive. Le

Héros la reçoit avec cette bonté noble, mo
deſte & conſolante qu'on doit à l'infortune
& que l'on a toujours pour la foibleſſe & l'in
nocence, protégées par la beauté.

Mais le malheur qui pourſuivoit Amazili
voulut qu'elle fût reconnue par le jeune Fer
nand Pizarre, qu'elle avoit vu dans le for
de Tumbès: „ Ah! mon frere! s'écria-t
„ il, c'eſt elle-même, c'eſt la ſœur de ce
„ vaillant Cacique, de ce généreux Mexicain
„ qui m'a ſauvé la vie, & m'a rendu la li
„ berté. Acquittez-moi, je vous conjure"
Pizarre alloit la renvoyer; mais le plus grand
nombre des Eſpagnols en firent éclater leurs
plaintes. Etoit-ce avec des Mexicains qu'il
falloit ſe piquer de frivoles égards & de mé
nagemens timides? Un Eſpagnol eſpéroit-il
s'en faire des amis? Il avoit dans ſes mains
le sûr moyen, le ſeul peut-être de les obli
ger à ſe rendre; & il le laiſſoit échapper
Aimoit-il mieux voir deux cents hommes qui
s'étoient confiés à lui, manquant de tout ſur
ce rivage, & n'ayant pas même un aſyle,
périr autour de ces remparts, ou de fatigue
ou de miſere, ou par les fleches des Sau
vages? Vouloit-il les ſacrifier?

Le Général eût mépriſé ces plaintes, ſ
l'échange des deux captifs ne l'eût pas tou

ché de ſi près. Mais un intérêt perſonnel eût rendu odieux ce qui n'étoit que juſte; & il voulut ſe mettre au-deſſus du ſoupçon. Il fit donc appeller Valverde, le ſeul homme qui, par état, pût être chargé décemment de la garde de ſa captive; il la lui confia, & lui remit le ſoin de la mener ſur le vaiſſeau. Le même jour il fit ſavoir au Commandant du fort, que ſa ſœur étoit priſonniere; qu'il lui avoit donné ſon vaiſſeau pour aſyle; que tous les égards, tous les ſoins qui pouvoient adoucir le ſort d'une captive, il les auroit pour elle; mais qu'un devoir encore plus ſaint que la reconnoiſſance lui défendoit de la lui rendre, à moins que renonçant lui-même à une réſiſtance inutilement obſtinée, il ne le reçût dans le fort.

Dès que les Héros Mexicains s'étoient apperçus de l'abſence d'Amazili, ils en avoient pouſſé des cris de douleur & de rage. Ils la cherchoient des yeux; ils l'appelloient; ils parcouroient toute l'enceinte du rempart qui les ſéparoit d'elle, prêts à s'en élancer, à travers mille morts, s'ils avoient entendu ſes cris. L'un d'eux, & c'étoit ſon amant, oſa même ſortir du fort, & la chercher dans la campagne. Enfin déſeſpérés, & la croyant

perdue, ils la pleuroient enſemble, lorſque l'envoyé de Pizarre leur annonça qu'elle vivoit. Leur premier mouvement fut donné à la joie; mais cette joie étoit trompeuſe: la douleur la ſuivit de près.

Amazili dans l'eſclavage, & au pouvoir des Eſpagnols, ſans qu'il fût poſſible de la délivrer, à moins de leur rendre les armes! C'étoit un genre de malheur auſſi cruel que celui de ſa mort. Mais l'indignation, dans le cœur d'Orozimbo, ayant ranimé le courage, il répondit avec fierté, que ſa ſœur lui étoit bien chere, mais que pour elle il ne trahiroit pas un Roi, ſon bienfaiteur, ſon hôte & ſon ami; qu'il rendoit graces au Chef des Caſtillans des ménagemens qu'il avoit pour une Princeſſe captive; mais qu'en lui renvoyant ſon frere, il croyoit lui avoir donné un exemple plus généreux.

Lorſque Pizarre entendit la réponſe d'Orozimbo, il regarda d'un œil ſévere les Caſtillans qui l'entouroient: „ Voyez-vous, „ leur dit-il, combien ces hommes-là ſont „ au-deſſus de nous, & combien, auprès „ d'eux, nous ſommes vils, méchans & lâ„ ches? Apprenons à rougir, & à les imi„ ter". Dès ce moment, il réſolut de renvoyer Amazili, & de charger Fernand lui-

même de la ramener à son frere. Le jour baissoit ; il crut pouvoir différer jusqu'au lendemain.

Cependant le fourbe hypocrite à qui elle étoit confiée, l'ayant menée sur le vaisseau, & s'y voyant seul avec elle, sentit s'allumer dans ses veines le plus noir poison de l'amour. Il s'approche d'elle, & d'abord il feint de vouloir la consoler : „ Ma fille, lui „ dit-il, modérez vos douleurs. Le ciel „ veille sur vous ; & l'asyle qu'il vous pro- „ cure, le gardien qu'il vous choisit, sont „ des signes de sa bonté. Sous cet habit „ simple & modeste, savez-vous qui je „ suis, & tout ce que je puis pour vous ? Je „ n'ai qu'à leur dire de verser le sang ; le „ sang sera versé. Je n'ai qu'à dire au glai- „ ve de s'arrêter ; & le glaive s'arrêtera. „ Les Peuples, les Armées, les Rois eux- „ mêmes, tout est soumis à mes p r eils ; & „ nous dominons sur les hommes comme sur „ de foibles enfans".

Amazili, qui se souvenoit des Prêtres du Mexique, comprit que Valverde exerçoit ce ministere redoutable : „ Vous êtes donc, „ lui dit elle, un des Interpretes des „ Dieux ? — Des Dieux ! reprit Valverde ; „ sachez qu'il n'en est qu'un : c'est celui que

„ je ſers. Tout tremble devant lui, & il „ m'a remis ſa puiſſance. Mon eſprit eſt le „ ſien ; ma voix eſt ſon organe ; je par- „ le, & c'eſt lui qu'on entend; c'eſt ſa vo- „ lonté que j'annonce; & ſa volonté change „ quand & comme il me plaît: car il m'é- „ coute; & ma priere l'irrite, ou l'appaiſe „ à mon gré".

„ Veuillez donc, lui dit-elle, que votre „ Dieu ſoit juſte, & qu'il ceſſe enfin de „ pourſuivre des malheureux, qui, ne l'a- „ yant point connu, n'ont jamais pu l'of- „ fenſer".

„ Votre malheur, je l'avoue, eſt digne „ de pitié, lui dit Valverde ; & ſans un „ prodige vous ne pouvez guere ſortir du „ précipice où je vous vois. On ſait que „ vous êtes la ſœur du guerrier qui défend „ ces murs : on lui propoſe de ſe rendre : „ votre rançon eſt à ce prix. S'il vous aime „ aſſez pour ſouſcrire à cette indigne loi, „ vous ſerez réunis, mais dans la honte & „ l'eſclavage : je dis dans la honte, ma „ fille ; car il n'eſt plus qu'un perfide & „ qu'un lâche, s'il trahit pour vous ſon de- „ voir".

Amazili, en l'écoutant, étoit tremblante & conſternée: „ Hé bien ! reprit-il, croyez-

„ vous que s'il venoit du ciel un être bien-
„ faisant, qui vous ombrageant de ses aîles,
„ frappât vos ennemis de confusion & de
„ terreur, & vous enlevât de leurs mains,
„ il fallût dédaigner ses soins & refuser son
„ assistance? — Et quel sera, demanda-t-
„ elle, cet être secourable? — Moi, ré-
„ pondit Valverde. — Ah! vous serez pour
„ nous, dit-elle, un Dieu libérateur. —
„ Il dépend de vous seule que je le sois,
„ reprit le fourbe; & c'est à vous de m'y
„ engager. — Hélas! comment? — Pen-
„ sez au bienheureux moment où ce frere si
„ desiré, où cet amant plus desiré encore,
„ vous voyant arriver, se précipiteroient dans
„ vos bras. — Je succomberois à ma joie.
„ — Je le crois. Je me peins cette bien-
„ heureuse entrevue. Fille aimable, je crois
„ vous voir voler dans leur sein, les com-
„ bler de vos plus touchantes caresses; je
„ vois vos charmes s'animer, & briller d'un
„ éclat céleste; je vois votre cœur palpiter,
„ votre sein treffaillir: je vois vos yeux lan-
„ cer les étincelles de la joie, & bientôt
„ répandre les larmes de la plus douce vo-
„ lupté. Oui, je vous le rendrai cet amant,
„ cet heureux amant. Goûtez d'avance les

„ délices d'une réunion qui ſera mon ouvra-
„ ge, & laiſſez m'en jouir moi-même, en
„ vous faiſant l'illuſion que je me fais.
„ Croyez le voir, qui vous appelle, qui
„ vous voit, qui fait éclater ſa joie & ſon
„ amour. Jettez-vous dans ſes bras, & par-
„ tagez l'égarement, l'ivreſſe, le délire où
„ vous le plongez". A ces mots, les yeux enflammés, il s'élançoit..... Elle s'échappe, & portant la main ſur ſon arc, qu'elle arme d'une fleche: „ Arrête! lui dit-elle,
„ d'un air où l'indignation ſe mêle avec la
„ frayeur; arrête, homme faux & cruel! Je
„ t'entends, je vois à quel prix tu mets ton
„ indigne pitié. Je ſuis foible, je ſuis cap-
„ tive & livrée à nos oppreſſeurs; mais j'ai
„ dans ma foibleſſe une force qui me ſou-
„ tient. Cette force, au-deſſus de celle
„ des tyrans, eſt un fier mépris de la
„ mort".

„ Imprudente! reprit Valverde, ne vois-
„ tu que la mort à craindre? & un éternel
„ eſclavage? & le malheur de ne plus voir
„ ce que tu as de plus cher au monde? &
„ le malheur plus effroyable encore, d'avoir
„ entraîné dans les fers ton frere & ton
„ amant? ... Tremble, & tombe à genoux

„ pour

„ pour fléchir ma colere; où ces transfuges
„ d'un pays que nous avons réduit en cen-
„ dres, ton frere, ton amant, toi-même,
„ vous subirez à votre tour le sort que vos
„ Rois ont subi".

„ Va, lui dit-elle avec horreur, quand
„ je verrois-là, sous mes yeux, le brasier
„ de Guatimozin, j'aimerois mieux m'y je-
„ ter vivante, qu'aux pieds d'un fourbe que
„ j'abhorre". Et en parlant, elle tenoit son arc tendu pour le percer. Valverde, confondu, s'éloigne, plein de rage, mais sans remords.

Abandonnée à elle-même, la malheureuse se plongea dans l'abîme de sa douleur. Se voir séparée à jamais de son frere & de son amant, ou les voir se livrer eux-mêmes aux meurtriers de leurs parens, aux destructeurs de leur patrie! Ils ne s'y résoudroient jamais; & quand ils pourroient s'y résoudre, en seroient-ils plus épargnés? On avoit appris à les craindre; on n'auroit garde de laisser au Mexique de si redoutables vengeurs.

Dans le silence de la nuit, ces réflexions, animées par l'image de sa patrie, qui s'offroit sanglante à ses yeux, l'agitoient si violemment, qu'elle auroit donné mille vies

pour empêcher que, pour sa délivrance, on ne subît la loi des Castillans.

Mais non, ce n'étoit pas ainsi qu'Orozimbo & Télasco méditoient de la délivrer. Choisir une nuit sombre, sortir de leurs remparts, attaquer le camp ennemi, périr ensemble, ou pénétrer jusqu'au vaisseau où Amazili étoit captive, & l'enlever; tel étoit le digne conseil qu'ils avoient pris du désespoir.

Toux deux brûloient d'impatience que le jour éclairât le port. Ils espéroient qu'Amazili paroîtroit sur la poupe, où, du haut des remparts, ils auroient pu la reconnoître. Leur espoir ne fut pas trompé.

Amazili, l'ame encore pleine du trouble de la nuit, attendoit sur la poupe que la clarté, qui commençoit à se répandre, fût plus vive; & cependant ses yeux, à travers le mêlange des ombres & de la lumiere, se fatiguoient à découvrir le fort qui dominoit la mer. D'abord elle croit l'entrevoir; elle le voit enfin; & sur le mur elle découvre deux hommes que son cœur lui assure être son frere & son amant. „ Ils me cherchent „ des yeux, dit-elle; ils ne peuvent vivre „ sans moi. Je les rendrai foibles & lâches, „ perfides envers leur patrie, infideles en-

„ vers un Roi, leur bienfaiteur & leur ami. „ Non, non, je ne mets point ce funeſte „ prix à ma vie; & ſi elle eſt pour eux une „ honteuſe chaîne, je ſaurai les en délivrer". Alors, pour fixer leurs regards, elle détache ſa ceinture, & la fait voltiger dans l'air. L'un des deux, c'eſt ſon cher Télaſco, répond à ce ſignal, en faiſant voltiger de même le panache de plumes dont il ornoit ſa tête; & lorſqu'elle eſt bien aſſurée que leurs yeux, attachés ſur elle, obſervent tous ſes mouvemens, elle tire une fleche de ſon carquois, leve le bras, & dit, mais ſans eſpoir d'être entendue: „ Adieu, mon frere, adieu, „ malheureux Télaſco. Pleurez-moi, ſur- „ tout vengez-moi, vengez le Mexique". A ces mots, ſe perçant le ſein, elle s'élance dans la mer.

„ O ciel! ma ſœur! Amazili! ... C'en „ eſt fait. Je l'ai vue ſe frapper, & tom- „ ber. J'ai vu, s'écrie Orozimbo, les flots „ s'ouvrir, ſe refermer ſur elle. Ma ſœur, „ ma chere Amazili n'eſt plus. Elle n'eſt „ plus! & nous vivons! & les monſtres qui „ l'ont réduite à ſe donner la mort! Ah! „ nous la vengerons. Mon frere! mon „ ami! Oui, nous la vengerons. C'eſt no- „ tre derniere eſpérance". A ces mots, pâ-

les, frémiſſans, étouffés de ſanglots & inondés de larmes, ils s'embraſſent l'un l'autre, ils ſe laiſſent tomber, ils ſe roulent ſur la pouſſiere, & leur douleur s'exhale par des frémiſſemens qu'interrompt un affreux ſilence. Revenus à eux-mêmes, ils forment le projet de ſortir, dès la nuit ſuivante, & de porter dans le camp ennemi l'effroi, le carnage & la mort. Hélas! vain projet! La fortune, avant la fin du jour, eut tout changé ſur ce rivage.

On vit les Peuples des vallées d'Ica, de Piſco, d'Acari, accourir en foule au-devant des Eſpagnols, leur rendre hommage, & les engager à venir deſcendre au port de Rimac, ſur ces bords où, dans peu, s'éleva la ville des Rois. Cette révolution ſoudaine étoit l'ouvrage de Mango. Pizarre en profite avec joie: il ſe rembarque avec les ſiens; & les Mexicains, déſolés de voir les Caſtillans ſe dérober à leur vengeance, reprennent triſtement le chemin des hautes montagnes, par les champs de Tumibamba.

CHAPITRE XLVII.

ATALIBA, qui, depuis sa victoire, avoit appris l'arrivée des Espagnols, laissoit reposer son armée sur les bords du fleuve Zamore; & alors, le Soleil, au tropique du nord, ayant atteint cette limite qu'une loi éternelle a marquée à sa course & que jamais il ne franchit, ce fut dans une vaste plaine & au milieu d'un camp nombreux que sa fête fut célébrée. Les Peuples y vinrent en foule; la Cour de l'Inca s'y rendit du palais de Riobamba, où ce Prince l'avoit laissée; la plus chérie de ses femmes, la belle & tendre Aciloé, y vint, les yeux encore baignés des larmes que le souvenir de son fils lui faisoit répandre, & que le temps ne pouvoit tarir. Cora, dont les malheurs avoient sensiblement touché cette Princesse, qui l'avoit admise à sa Cour, Cora l'accompagnoit. Elle revit Alonzo, glorieuse & charmée de porter dans son sein le gage de leur tendre amour.

Toutes les fêtes du Soleil avoient un grand

objet de morale publique. Celle-ci, la plus sérieuse & la plus imposante, étoit la fête de la mort. Ce qui distinguoit cette fête de celles que l'on a décrites, c'étoit l'hymne qu'on y chantoit. Le Pontife, d'un air serein, & portant sur le front une majestueuse tranquillité, entonnoit cette hymne funebre; les Incas répondoient; le Peuple écoutoit en silence, & méditoit la mort.

„ Homme destiné au travail, à la peine „ & à la douleur, console-toi, car tu es „ mortel. Le matin, tu te leves pour sen- „ tir le besoin; tu te couches le soir, lassé, „ abattu de fatigue. Console-toi, car la „ mort t'attend, & dans son sein est le „ repos.

„ Tu vois une barque agitée par la tem- „ pête, gagner la rade paisible, & se sauver „ dans le port. Cette mer, sans cesse bat- „ tue par la tourmente, c'est la vie; ce „ port tranquille & sûr, d'où jamais les ora- „ ges n'ont approché, c'est le tombeau.

„ Tu vois le timide enfant que sa mere a „ laissé loin d'elle, pour lui faire essayer „ ses forces. Il court à elle d'un pas chan- „ celant, en lui tendant ses foibles bras; il „ arrive, il se précipite dans son sein, & il „ ne sent plus sa foiblesse. Cet enfant,

„ c'eſt l'homme; & cette mere tendre, c'eſt
„ la nature, qu'en ce moment le vulgaire
„ appelle la mort.

„ Homme fragile, pendant ta vie tu es
„ l'eſclave de la néceſſité, le jouet des évé-
„ nemens. La mort briſera tes liens: tu
„ ſeras libre; & il n'exiſtera pour toi, dans
„ l'immenſité, que toi-même, & le Dieu
„ qui t'a fait.

„ Que ce Dieu, qui anime le monde,
„ laiſſe échapper un ſouffle; c'eſt la vie.
„ Qu'il le retire; c'eſt la mort. Qu'a d'é-
„ tonnant la vîteſſe d'un ſouffle, qui paſſe
„ dans ton ſein, comme le vent à travers
„ le feuillage? Le feuillage eſt-il étonné de
„ n'avoir pu fixer le vent?

„ Tu as vu expirer ton ſemblable; ſes
„ convulſions t'ont fait peur; & ces efforts
„ de la douleur, au moment de lâcher ſa
„ proie, tu les attribues à la mort. La
„ mort eſt impaſſible; & au bord de la
„ tombe eſt une digue où s'accumulent les
„ reſtes des maux de la vie; mais au-delà,
„ c'eſt un calme éternel.

„ Ne trouves-tu pas que le temps eſt
„ lent à s'écouler? C'eſt que le temps ame-
„ ne la mort, & que la mort eſt le terme
„ où tend la nature inquiete, & impatiente

„ de la vie. Quel homme ne desire pas d'ê-
„ tre à demain ? C'est qu'aujourd'hui c'est
„ la vie, & que demain c'est la mort.

„ La vieillesse qui dénoue tous les liens
„ de l'ame, l'alternative inévitable de la
„ caducité ou du trépas, la douceur du som-
„ meil, qui n'est que l'oubli de soi-même,
„ l'ennui, ce sentiment pénible d'une exi-
„ stence froide & lente, tout nous dispose,
„ nous invite, & nous habitue à la mort.

„ Homme, d'où te vient donc cette ré-
„ pugnance pour un bien vers lequel tu es
„ entraîné par une pente invincible ? C'est
„ que tu te crois plus sage que la nature,
„ meilleur que le Dieu qui t'a fait; c'est que
„ tu prends pour un abîme les ténebres
„ de l'avenir.

„ Et qui voudroit souffrir la vie, si le
„ passage étoit moins effrayant? La nature
„ nous intimide, afin de nous retenir. C'est
„ un fossé profond qu'elle a creusé sur les
„ confins de la vie & de la mort, pour em-
„ pêcher la désertion.

„ S'il étoit un Dieu assez inexorable pour
„ vouloir désespérer l'homme, il le condam-
„ neroit à ne jamais mourir. Le dégoût, la
„ tristesse affligeroient son ame; & la nécessité
„ de vivre, semblable à un rocher hérissé

„ de pointes aiguës, l'écraſeroit inceſſam-
„ ment. Le ſiege de la réconciliation entre
„ le ciel & l'homme, c'eſt la mort.

„ Il n'eſt qu'un ſeul moyen de rendre la
„ vie plus précieuſe que la mort même: c'eſt
„ de vivre pour ſa patrie, fidele à ſon culte,
„ à ſes loix, utile à ſa proſpérité, digne de
„ ſa reconnoiſſance, & de pouvoir dire en
„ mourant: Je n'ai reſpiré que pour elle;
„ elle aura mon dernier ſoupir".

Ainſi chantoient les enfans du Soleil; & ces chants, qui retentiſſoient dans l'ame des jeunes guerriers, les élevoient au-deſſus d'eux-mêmes. Mais les femmes & les enfans, regardant leurs époux, leurs peres, avec des yeux où la tendreſſe & la frayeur étoient peintes, ſembloient les conjurer d'aimer, ou du moins de ſouffrir la vie, & oppoſoient les mouvemens les plus naïfs de la nature à cet enthouſiaſme qui défioit la mort.

Le Monarque, après ce cantique, ayant fait, par tribus, l'éloge des braves Indiens qui avoient péri pour ſa défenſe: „ Nous
„ avons pleuré ſur les morts; tout eſt con-
„ ſommé, reprit-il. Laiſſons le paſſé, qui
„ n'eſt plus; & ne penſons qu'à l'avenir, qui
„ pour nous eſt un nouvel être. Des bri-

„ gands, les fléaux des bords où ils deſcen-
„ dent, viennent d'arriver à Tumbès. Je
„ crois avoir mis cette ville en état de les
„ occuper. Des Héros la défendent; mais
„ ce n'eſt point aſſez: demain je vole à ſon
„ ſecours. Peuples, c'eſt-là que nous ap-
„ pellent des dangers dignes d'éprouver le
„ plus intrépide courage. Vous allez voir
„ des animaux rapides, porter l'homme dans
„ les combats; vous allez voir l'image du
„ terrible Illapa (*) dans les armes de ces
„ brigands. Ils ont ſu donner à la mort
„ un appareil épouvantable. Mais ce n'eſt
„ jamais que la mort; & vous venez d'en-
„ tendre ſi la mort eſt à craindre. Du res-
„ te, ces brigands ſont périſſables comme
„ nous; & ils ſont en ſi petit nombre, que
„ ſi vous les enveloppez, ils ſeront, au mi-
„ lieu de vous, comme les feuilles agitées
„ par le tourbillon des tempêtes. Voilà,
„ pourſuivit-il, en leur montrant Alonzo,
„ celui qui ſait comment on peut les vaincre;
„ c'eſt à lui de vous commander".

(*) La foudre.

CHAPITRE XLVIII.

AINSI parloit Ataliba; & il inſpiroit ſon courage. Mais ſur la fin du jour il voit arriver dans ſon camp les guerriers Mexicains, qui lui racontent leur diſgrace. Ils lui apprennent que Mango, réduit au déſeſpoir, ſuppoſe & fait répandre parmi les Indiens, un oracle du roi ſon pere (*), lequel, en mourant, a prédit l'arrivée des Caſtillans, & recommandé à ſes Peuples d'aller au-devant d'eux & de les adorer; que Mango, à l'appui de cette opinion, a lui-même donné l'exemple, & envoyé une ambaſſade au Général des Caſtillans, pour implorer ſon aſſiſtance en faveur du Roi de Cuſco, contre l'uſurpateur du trône des Incas, l'exterminateur de leur race, l'oppreſſeur de l'Inca ſon frere, captif dans les murs de Cannare.

Les mêmes nouvelles arrivoient de tous côtés en même tems, & ſe répandoient dans l'armée : l'inquiétude & la frayeur s'emparoient de tous les eſprits; quand le Cacique

(*) Huaina Capac.

de Rimac vint remettre à l'Inca des lettres dont le Général Eſpagnol l'avoit chargé pour Alonzo. Pizarre, en lui envoyant la lettre de Las-Caſas, lui écrivit lui-même en ces mots :

„ Mon cher Molina, ſi vous aimez votre „ patrie, voici le moment de lui épargner des „ crimes. Si vous aimez les Indiens, voici „ le moment de leur épargner des malheurs. „ Vous n'avez pas connu l'ami que vous avez „ abandonné. Ce qui vous affligeoit, m'af- „ fligeoit encore plus moi-même. Mais ſans „ titres & ſans pouvoir pour me faire obéir „ & craindre, je diſſimulois malgré moi ce „ que je ne pouvois punir. J'ai fait depuis „ un voyage en Eſpagne. J'en arrive enfin „ revêtu de toute la puiſſance de notre in- „ vincible Monarque. Ce jeune Prince aime „ les hommes. Il veut qu'on uſe d'indulgen- „ ce & de ménagement envers les Indiens. „ Il m'a recommandé pour eux les ſoins & la „ bonté d'un pere. Heureux, ſi je remplis „ ſes vues ! Soyez bien ſûr que mon pen- „ chant eſt d'accord avec mon devoir. Mais „ vous ſavez combien l'autorité commiſe s'af- „ foiblit dans l'éloignement, & avec quelle „ précaution je dois en uſer ſur des hommes „ violens & déterminés. Dans le nombre il

„ en eſt dont l'ame eſt déſintéreſſée, le cœur
„ ſenſible & généreux; il eſt aiſé de les con-
„ duire. Mais la foule eſt aveugle, inquiete,
„ & ſur-tout avide; & c'eſt elle, je vous
„ l'avoue, que je crains de voir m'échapper.
„ Mon ami, je n'en réponds plus, ſi les ho-
„ ſtilités l'irritent. Un doux accueil de la
„ part de vos Peuples, eſt le ſeul moyen
„ d'établir la concorde & l'intelligence. C'eſt
„ à vous de me ſeconder, en y diſpoſant les
„ eſprits. Je vois la moitié de l'Empire em-
„ preſſée à s'unir à moi. J'ai plus de force
„ qu'il n'en falloit pour répandre ici le rava-
„ ge; mais ſans vos bons offices, je n'en ai
„ pas aſſez pour maintenir l'ordre & la paix.
„ Je marche vers Caſſamalca, où l'Inca de
„ Quito a, dit-on, raſſemblé ſes forces. On
„ lui impute bien des crimes; mais ſeriez-
„ vous l'ami d'un tyran? Je ne le puis pen-
„ ſer; & votre eſtime eſt ſon apologie. Venez
„ au-devant de moi. Nous nous concerte-
„ rons enſemble pour conquérir ſans opprimer.
„ Las-Caſas, votre ami, & je puis dire
„ auſſi le mien, le vertueux Las-Caſas, que
„ j'ai laiſſé mourant à l'île Eſpagnole, a voulu
„ vous écrire. Je vous envoie ſa lettre. Je
„ crains bien, mon cher Alonzo, que ce ne
„ ſoit un dernier adieu".

La douleur dont Alonzo avoit été saisi en lisant ces mots, redoubla, lorsqu'il jetta les yeux sur la lettre de Las-Casas.

„ Si vous vivez, mon cher Alonzo, si „ vous êtes encore parmi nos Indiens, & si „ Pizarre vous retrouve sur les bords où il va „ descendre, recevez de sa main ce tendre & „ dernier gage d'une sainte amitié. Je suis „ mourant. Je n'ai vécu que pour gémir. „ Dieu a permis que, dans le court espace „ de ma vie, j'aie vu sous mes yeux tous les „ crimes & tous les malheurs rassemblés. Quel „ regret puis-je avoir au monde?

„ Je vous ai confie mes craintes sur l'en- „ trepriſe de Pizarre. Elles viennent d'être „ calmées par les vertus de ce Héros. Oui, „ mon ami, le ciel a touché sa grande ame. „ Pizarre pense comme nous. Il sent qu'il „ est plus beau d'être le protecteur & le pere „ des Indiens, que leur vainqueur & leur ty- „ ran. Unissez-vous à lui, pour lui concilier „ leur estime & leur bienveillance: il en est „ digne comme vous. Adieu. Je crois sentir „ que mon heure approche. Demain peut- „ être je serai devant le trône de mon juge: „ & s'il m'est permis d'implorer sa clémence, „ ce sera pour ces Espagnols qui l'adorent & „ qui l'outragent; ce sera pour ces Indiens

„ égarés dans l'erreur, mais ſimples, doux &
„ bienfaiſans, qu'il a créés, qu'il aime, &
„ qu'il ne veut pas rendre éternellement mal-
„ heureux. Protégez-les, voyez en eux mes
„ plus chers amis, après vous, que j'aimerai
„ au delà du tombeau."

Cette lettre fut arroſée des larmes de l'amitié. Alonzo la baiſa cent fois avec un ſaint reſpect. Ataliba ne put l'entendre ſans partager l'émotion, l'attendriſſement du jeune homme. „ Quel eſt donc, lui demanda-t-il,
„ ce Las-Caſas, cet homme juſte? — Ah!
„ dit Alonzo, demandez à ce Cacique & à
„ ſon Peuple". Ce Cacique étoit Capana. Il avoit entendu la lettre de Las-Caſas; & appuyé ſur ſa maſſue, ſes yeux baiſſés fondoient en pleurs: „ Ce n'eſt pas un homme, dit-il;
„ c'eſt un être céleſte envoyé de ſon Dieu,
„ pour adoucir les tigres, & pour conſoler
„ les hommes. Nous l'aurions adoré, s'il
„ nous l'avoit permis".

Ce témoignage, mais ſur-tout celui d'Alonzo, l'emporta ſur les impreſſions terribles que l'exemple de Montezume & tous les malheurs du Mexique avoient pu faire ſur l'ame d'Ataliba: „ Je m'abandonne à vous, dit-il à ſon
„ fidele Alonzo. Allez au-devant de Pizar-
„ re; aſſurez-vous de ſes intentions; & s'il

„ eſt tel qu'on vous l'annonce, répondez-lui
„ de la droiture & de la bonne foi d'un
„ Prince, votre ami, qui deſire d'être le ſien".

Des Indiens chargés des plus magnifiques préſens formoient le cortege d'Alonzo; & ces richeſſes (*a*) diſpoſerent favorablement les eſprits. Mais telle étoit la ſoif de l'or qui dévoroit les Caſtillans, que ce qui auroit dû l'appaiſer, l'irritoit, au lieu de l'éteindre.

La conférence de Pizarre avec Alonzo, fut l'épanchement de deux cœurs pleins de nobleſſe & de franchiſe. Des deux côtés l'état des choſes fut expoſé avec candeur. Pizarre ne vit dans l'Inca de Cuſco qu'un excès d'orgueil ſans prudence, & dans Ataliba que la noble fierté d'un cœur ſenſible & généreux. De ſon côté, Alonzo reconnut le danger d'irriter dans les Caſtillans cette ſoif de l'or & du ſang, qui n'étoit jamais qu'aſſoupie, & qu'un fanatiſme barbare ne demandoit qu'à rallumer. Il fut réglé que Molina précéderoit Pizarre dans les champs de Caſſamalca; que le Général Eſpagnol s'avanceroit avec ſes deux cens hommes,

(*a*) Ce fut-là que les Indiens s'étant apperçus que les chevaux rongeoient leurs mors, crurent qu'ils mangeoient les métaux; & dans cette perſuaſion, qu'on n'avoit garde de détruire, ils s'empreſſoient de mettre devant ces animaux des vaſes remplis de grains d'or.

mes, & qu'il laiſſeroit en arriere les Indiens de ſon parti. Egalement sûrs l'un & l'autre de leur bonne foi mutuelle, ils s'embraſſerent; & Alonzo retourna au camp indien.

Le Roi de Quito l'attendoit dans le trouble & l'impatience. Mais il fut bientôt raſſuré; & il aſſembla ſes guerriers, pour leur faire part de ſa joie. Les Péruviens ſe réjouirent; mais les Mexicains, d'un air ſombre & l'œil attaché à la terre, écoutoient en ſilence les paroles de paix qu'apportoit Alonzo. Leur Chef, qui croyoit voir tomber l'Inca dans un piege funeſte, voulut l'en garantir: „ Hé quoi, Prince, lui dit-il, as-tu donc „ oublié le ſort de Montezume & celui du „ Mexique? Tu abandonnes ton pays à ces „ mêmes brigands qui ont déſolé le nôtre, & „ qui l'ont inondé de ſang! Tu te livres aux „ mains qui ont enchaîné nos Rois, qui les „ ont fait brûler vivans! Ah! que notre „ exemple t'éclaire & t'épouvante! Trop „ averti par nos malheurs, ſois ſage à nos „ dépens. Ne vois-tu pas ici le même en„ chaînement dans les cauſes de ta ruine, „ que dans celles de notre perte? Notre „ empire étoit diviſé; celui-ci l'eſt de même. „ Un oracle menteur nous faiſoit une loi hon„ teuſe de fléchir devant nos tyrans; un mê-

„ me oracle vous l'ordonne. Notre Roi, „ ſéduit & trompé par des apparences de „ paix, de bonne foi, de bienveillance, ſe „ perdit, & perdit ſes Peuples; & toi, mal- „ heureux Prince, tu veux te livrer comme „ lui! Ah! ſi Montezume avoit eu cette ame „ ferme & courageuſe que tu nous as fait „ voir, il auroit ſauvé le Mexique. Pour- „ quoi donc te laiſſer abattre, & te préſenter „ ſous le joug? Es-tu ſans eſpoir, ſans reſ- „ ſource? Eloigne-toi. Laiſſe Palmore à la „ tête de ton armée. Qu'il faſſe tête aux „ Indiens. Ces Caciques & moi, avec nos „ deux mille hommes, nous chargerons les „ Caſtillans; & nous prendrons le chemin „ le plus court de la vengeance ou de la „ mort".

Alonzo crut devoir répondre: „ Inca, „ dit-il, le caractere de ma nation eſt d'être „ fiere & brave. Ce n'eſt un mal que pour „ ſes ennemis. Sa paſſion eſt la ſoif de l'or, „ & tu peux l'aſſouvir ſans peine. Le reſte „ eſt perſonnel: le vice & la vertu naiſſent „ dans les mêmes climats: le Peuple, qui en „ eſt un mêlange, devient méchant ou bon, „ ſuivant l'exemple qu'on lui donne. Son „ ame eſt celle du Brigand, ou du Héros qui „ le conduit. Cortès a détruit ſa conquête &

„ déshonoré ſes exploits. Pizarre, plus hu-
„ main, plus ſincere, plus généreux, peut
„ vouloir ménager, rendre heureux & paiſi-
„ ble le monde qu'il aura ſoumis, & ſe fai-
„ re une renommée ſans reproches & ſans
„ remords. Pizarre eſt Eſpagnol; mais ne
„ le ſuis-je pas moi-même? Me connois-tu
„ fourbe, avide & féroce? Non, tu me
„ crois ſincere & bienfaiſant. Pourquoi donc
„ ne croirois-tu pas qu'au moins Pizarre me
„ reſſemble? Tu répondrois de moi; je ré-
„ ponds de lui; & j'en réponds ſur la foi de
„ Las-Caſas, ſur la foi de cet Eſpagnol, le
„ plus vrai, le plus vertueux, le plus ſenſi-
„ ble des mortels, & ſur-tout le meilleur
„ ami que les Indiens aient au monde. Ce-
„ lui-là ne peut me tromper; mais il peut
„ ſe tromper lui-même; on peut lui en avoir
„ impoſé. Sois donc prudent, ſans être in-
„ juſte. Tends les mains à la paix, ſans tou-
„ tefois quitter les armes; &, au milieu
„ d'un camp nombreux, oſe recevoir deux
„ cens hommes qui ſe préſentent en amis".

L'Inca, plein de la confiance que lui inſpiroit Alonzo, n'eût pas même voulu ſonger à ſe mettre en défenſe. Alonzo prit ſoin d'y pourvoir. Il lui fit un cortege de huit mille Indiens d'une valeur reconnue.

A l'aîle droite & en avant des tentes de l'Inca, il établit les Mexicains, avec la même troupe qu'ils avoient commandée. Les Sauvages de Capana formoient l'aîle opposée; & Palmore, avec son armée, occupoit le centre, & formoit une enceinte autour du trône de son Roi: „ Prince, je fais des vœux „ au ciel, dit le jeune homme, pour que la „ bonne foi préside à cette conférence, & „ forme, entre Pizarre & toi, les nœuds „ d'une solide paix. Si je suis trompé dans „ mes vœux, si je le suis dans mon attente, „ je verserai pour toi mon sang. C'est tout „ ce que je puis. Je n'ai rien donné au ha„ sard; je ne me reprocherai rien".

CHAPITRE XLIX.

La nuit vint; elle suspendit ce flux & ce reflux de craintes & d'espérances qu'une incertitude pénible & des pressentimens confus faisoient naître dans les esprits. Mais ces mouvemens, appaisés par le sommeil, se renouvellerent, lorsqu'aux premiers rayons du

jour, on vit de loin la troupe de Pizarre qui s'avançoit, & qu'il étoit aiſé de reconnoître au brillant éclat de ſes armes. Elle approche; le Roi l'attend, élevé ſur ſon trône d'or que ſoutiennent douze Caciques. Les Eſpagnols, déployés ſur deux lignes, dont la cavalerie occupe les aîles, ayant à leur tête Pizarre, & vingt guerriers qui, comme lui, montent des courſiers belliqueux, s'avancent, d'un pas fier & grave, à la portée du javelot. Pizarre alors commande qu'on s'arrête; & accompagné de Valverde & de ſix de ſes Lieutenans, il ſe préſente, avec une noble aſſurance, devant le trône de l'Inca.

On fait ſilence; & du haut d'un courſier qui l'éleve au niveau du trône, le Héros Caſtillan parle au Roi en ces mots: „ Grand „ Prince, tu ſais qui nous ſommes. Et plût „ au ciel que le nom Eſpagnol fût moins fa- „ meux dans ce nouveau Monde, puiſqu'il „ ne doit ſa renommée qu'à d'horribles cala- „ mités! Mais le reproche & la honte du „ crime ne doit tomber que ſur le criminel; „ & ſi la renommée l'a étendu ſur l'inno- „ cent, elle eſt injuſte; & tu ne dois pas „ l'être. Si j'en croyois tes ennemis, je te „ regarderois comme le plus barbare des ty-

„ rans. Mais tes amis m'ont répondu de
„ ton équité ; je les crois. Traite-nous de
„ même ; ou du moins, avant de nous ju-
„ ger, commence à nous connoître, & ne
„ fais pas retomber sur nous les maux que
„ nous n'avons pas faits.

„ Lorsque les Incas, tes ayeux, ont fon-
„ dé cet Empire, & rangé sous leurs loix
„ les Peuples de ce continent, ils leur ont
„ dit : Nous vous apportons un culte, des
„ arts & des loix, qui vous rendront meil-
„ leurs & plus heureux. Voilà le titre de
„ leur conquête. Ce titre est le mien ; &
„ comme eux je m'annonce par des bienfaits.
„ Je n'aurai pas de peine à te persuader que
„ nous sommes supérieurs, par l'industrie &
„ les lumieres, à tous les Peuples de ce
„ Monde. Ce sont les fruits de trois mille
„ ans de travaux & d'expérience, dont nous
„ venons vous enrichir. Dans vos loix, je
„ ne changerai que ce que tu croiras toi-mê-
„ me utile d'y changer, pour le bien de tes
„ Peuples ; & ces loix, & l'autorité qui en
„ est l'appui, resteront dans tes mains : tes
„ Peuples n'auront pas le malheur de perdre
„ un bon Roi. Protégé par le mien, tu se-
„ ras son ami, son allié, son tributaire ; &
„ ce tribut, léger pour toi, n'est que le

„ partage d'un bien que vous prodigue la
„ nature, & qu'elle nous a refuſé. En
„ échange de l'or, nous vous apportons le
„ fer, préſent ineſtimable, & pour vous
„ mille fois plus utile & plus précieux. Nos
„ fruits, nos moiſſons, nos troupeaux, ces
„ richeſſes de nos climats; des animaux, les
„ uns délicieux au goût, ſervant de nourri-
„ ture à l'homme, les autres à la fois ro-
„ buſtes & dociles, faits pour partager les
„ travaux; les productions de nos arts qui
„ font le charme de la vie, des ſecrets pour
„ aider nos ſens, & pour multiplier nos for-
„ ces, des ſecrets pour guérir ou pour ſou-
„ lager nos maux; mille larcins que l'hom-
„ me induſtrieux a faits à la nature, mille
„ découvertes nouvelles pour ſubvenir à ſes
„ beſoins, pour ajouter à ſes plaiſirs: voilà
„ ce que je te promets, en échange de ce
„ métal, de cette pouſſiere brillante, dont
„ vous êtes aſſez heureux pour ne pas ſentir
„ le beſoin. Inca, tel eſt l'accord paiſible,
„ & le commerce mutuel, que mon maître
„ Charles d'Autriche, puiſſant Monarque
„ d'Orient, m'a chargé de t'offrir."

Ataliba, le cœur rempli de joie & de reconnoiſſance, répondit à Pizarre qu'il juſti-

fioit bien l'opinion qu'on lui avoit donné de ſa droiture & de ſa généroſité ; qu'à tout ce qu'il lui propoſoit, il ne voyoit rien que de juſte ; que les montagnes où germoit l'or ſeroient ouvertes aux Caſtillans ; & qu'il ne croiroit pas aſſez payer encore l'amitié d'un Peuple éclairé, qui lui apportoit ſes lumieres & l'alliance d'un grand Roi.

„ La plus ſublime de nos lumieres, re-
„ prit le Héros Caſtillan, c'eſt la connoiſſan-
„ ce d'un Dieu, dont la terre, le ciel, le
„ ſoleil même ſont l'ouvrage. Inca, ne
„ t'en offenſe point : ce bel aſtre, dont tes
„ ayeux ſe diſoient les enfans, eſt ſans doute
„ la plus frappante des merveilles de la na-
„ ture ; mais il eſt lui-même ſorti des
„ mains de l'Etre Créateur ; & il ne fait que
„ lui obéir, en donnant ſa lumiere au mon-
„ de. C'eſt donc ce Dieu, qui, d'un coup-
„ d'œil, a preſcrit au ſoleil ſa courſe, à la
„ mer ſes limites, ſon repos à la terre, aux
„ cieux leurs révolutions, à la nature en-
„ tiere ſes mouvemens divers, ſon ordre,
„ ſes loix éternelles, c'eſt lui ſeul qu'il faut
„ adorer".

„ Le Dieu que tu m'annonces, lui ré-
„ pondit l'Inca, ne nous étoit pas inconnu :

„ il a un temple parmi nous : ce temple eſt
„ dédié à celui qui anime le monde (*).
„ Mais pourquoi cet être ſublime ne ſeroit-
„ il pas le Soleil ? Cet éclat, cette majeſté
„ ſont, je crois, bien dignes de lui".

„ Inca, lui demanda Pizarre, ſi, d'une
„ extrêmité de ton empire à l'autre, je vo-
„ yois, tous les ans, un voyageur aller
„ & revenir, ſans jamais rallentir ſa courſe,
„ ſans ſe repoſer un moment, ſans jamais
„ s'écarter d'un pas, le prendrois-je pour
„ le Roi du pays, ou pour un de ſes meſſa-
„ gers ? Le Dieu de l'univers n'a point
„ d'heure preſcrite, ni d'eſpace déterminé ;
„ il eſt ſans ceſſe & par-tout préſent. Ce-
„ lui qu'obſcurcit un nuage, & qui ne ſau-
„ roit éclairer une moitié du globe, ſans
„ laiſſer l'autre dans la nuit, n'eſt point le
„ Dieu de l'univers. Autrefois, m'a-t-on
„ dit, tes Peuples adoroient la mer, les
„ fleuves, les montagnes. Tout cela, com-
„ me le ſoleil, tient ſa place dans la natu-
„ re ; mais tout cela ne fait qu'obéir & ſer-
„ vir. Adorons celui qui commande ; &
„ pour en avoir une idée, infiniment trop
„ foible encore, écoute ce que nos Sages

(*) Pacha Camac.

„ nous ont depuis peu révélé. Ces hom-
„ mes, exercés à voir ce qui ſe paſſe dans
„ les cieux, ſont tous perſuadés que le mon-
„ de où nous ſommes n'eſt pas le ſeul mon-
„ de habité; qu'il en eſt mille dans l'eſpa-
„ ce; & que chacune des étoiles eſt un ſo-
„ leil plus éloigné de nous, fait pour éclai-
„ rer d'autres mondes. Laiſſe aller ta pen-
„ ſée dans cette immenſité, & vois ces ſo-
„ leils & ces mondes, tous ſoumis à la même
„ loi. Celui qui les gouverne tous, à qui
„ tous obéiſſent, eſt le Dieu que j'adore.
„ Juge combien ce Dieu eſt encore au-deſ-
„ ſus du tien"!

„ Tu me confonds, mais tu m'éclaires,
„ dit l'Inca. Je commence à croire qu'on
„ avoit trompé mes ayeux. Dis-moi ſeu-
„ lement ſi ton Dieu eſt juſte & bon, &
„ ſi ſa loi fait à l'homme un devoir de l'être?
„ — Il eſt, lui répondit Pizarre, la juſtice
„ & la bonté même; & l'unique devoir de
„ l'homme eſt de lui reſſembler. — Je ne
„ te demande plus rien, reprit l'Inca. Viens
„ nous inſtruire, nous éclairer de ta raiſon,
„ nous enrichir de ta ſageſſe, & ſois ſûr
„ de trouver des cœurs dociles & recon-
„ noiſſans".

Ainſi tout ſembloit s'applanir, lorſque le

fourbe & fougueux Valverde demande à parler à ſon tour: „ Oui, Prince, dit-il à „ l'Inca, ce que tu viens d'entendre eſt vrai, „ mais d'une vérité ſenſible. Il s'agit à „ préſent d'oublier ta propre raiſon, ou „ de l'humilier ſous le joug de la Foi. Voi- „ ci ce que la Foi t'enſeigne". Alors l'imprudent (*a*) s'enfonça dans la profonde obſcurité de nos redoutables myſteres, au nombre deſquels il comprit l'autorité d'un homme prépoſé par Dieu même pour commander aux Rois, dominer ſur les Peuples, diſpoſer des couronnes, comme de tous les biens des Souverains & des Sujets, & faire exterminer tous ceux qui ne lui ſeroient pas ſoumis.

Le Monarque Péruvien, étonné d'un langage ſi étrange pour lui, demande avec douceur à celui qui vient de parler, où il a pris toutes ces choſes? „ Dans ce livre, ré- „ pond Valverde, d'un ton plein d'arrogan- „ ce, dans ce livre inſpiré, dicté par l'Es- „ prit Saint lui-même". L'Inca, ſans s'émouvoir, prit dans ſes mains le livre, & après y avoir jetté les yeux: „ Tout ce

(*a*) „ Croyant peut-être, dit Benzoni, que ce „ Roi fût devenu en un inſtant quelque grand Théo- „ logien". *Penſando forſe che il rè foſſe un qualche gran theologo divenuto.* (*Hiſt. du nouv. monde, liv.* 3.)

„ que Pizarre m'annonce, je le conçois, „ dit-il; je le croirai sans nulle peine. Mais „ ce que tu me dis, je ne saurois le conce- „ voir; & ce livre, muet pour moi, ne „ m'en instruit pas davantage". Il ajouta, dit-on, quelques mots offensans (*b*) pour cet homme qui s'arrogeoit le droit de commander aux Rois, & de disposer des Empires; &, soit mépris ou négligence, en rendant le livre à Valverde, il le laissa tomber.

Il n'en fallut pas davantage. Le Prêtre fanatique, transporté de fureur, se tourne vers les Espagnols, & se met à crier: vengeance pour la Religion, que ce barbare foule aux pieds (*c*)!

A l'instant, par un feu rapide & meurtrier, l'arquebuse annonce la guerre, & donne le signal du plus noir des forfaits. Le bataillon s'ouvre; & du centre, l'airain gronde & vomit la mort. Au bruit de ces volcans d'airain, qui s'embrâsent & qui mu-

---

(*b*) „ Que le Pape devoit bien être quelque grand „ fat, de donner ainsi libéralement ce qui n'étoit pas „ à lui". *E che il Pontifice doveva essere un qualche gran pazzo, poi che dava così liberamente quello d'altri.* (*Benzoni, hist. du Nouv. Monde, liv.* 3).

(*c*) *Uccidete questi cani che dispreggiano la legge di Dio.* (Ibid).

giſſent, au maſſacre imprévu que d'inviſibles coups font devant le trône du Roi, il ſe trouble; il voit à ſes pieds ſa garde éperdue & tremblante, ſe ſerrer pour toute défenſe, & périr ſous ſes yeux, comme un troupeau timide, au milieu duquel le feu dévorant de la foudre ſeroit tombé. L'Inca leur avoit défendu toute eſpece d'hoſtilité; & ils obſervoient ſa défenſe. Alonzo, furieux, les preſſe de le ſuivre, & de fondre en déſeſpérés ſur cette troupe d'aſſaſſins. „ Vengez-„ vous, vengez-moi des traîtres qui déſho-„ norent ma patrie. Défendez, ſauvez vo-„ tre Roi". Le vaillant jeune homme, à ces mots, ſe ſent bleſſé; il tombe. L'Inca le voit tomber, & pouſſe des cris lamentables.

„ C'eſt à nous, dit Orozimbo, d'exter-„ miner ces monſtres. Suivez-moi, mes „ amis, & emparons-nous de leurs foudres". Il dit, & à la tête des Princes de ſon ſang & de ſes deux mille Indiens, il marche, ſans détour, vers ces bouches brûlantes qui tonnent devant lui; il ne les entend point. Ses amis écraſés l'inondent de leur ſang; les lambeaux de leur chair, les débris de leurs os tombent ſur lui de toutes parts; ſa fureur l'aveugle & l'emporte. Télaſco lui reſte,

& le ſuit. Amis infortunés ! ils vont tête baiſſée ſe jetter ſur la batterie; une exploſion formidable les met en poudre; ils diſparoiſſent dans un tourbillon de fumée; & de leur brave & malheureuſe troupe le glaive caſtillan moiſſonne ce que le feu n'a pas détruit.

Ce déſaſtre épouvantable & auſſi prompt que la penſée, ne décourage ni Palmore, ni Capana : tous deux s'avancent pour envelopper l'ennemi. Mais c'eſt dans ce moment que partent, avec une fougue indomptable, les deux eſcadrons Caſtillans. Les chefs, ne pouvant retenir la fureur du Soldat, s'y laiſſent emporter. Ils volent à travers un nuage de fleches. Les chevaux en ſont hériſſés; mais furieux comme leurs guides, ils enfoncent les bataillons, bondiſſent à travers les lances, écraſent une foule d'Indiens terraſſés; & le fer, trempé dans le ſang, redouble cet affreux carnage.

De la garde d'Ataliba, ſix mille hommes ſont maſſacrés; tout le reſte va l'être. Ceux qui portent le trône ont à peine le temps de ſe ſuccéder; tous périſſent; & le mourant tombe ſoudain ſur le mort qu'il a remplacé. Pizarre, qui, pour retenir une rage effrénée, s'étoit jetté à travers ſes Soldats, ſans pouvoir ni ſe faire entendre, ni ſe faire

obéir, ne voit plus qu'un moyen de ſauver la vie à l'Inca. Il ſe met lui-même à la tête des meurtriers, il les dévance, pénetre, arrive juſqu'au trône, écarte d'une main le fer qui va frapper Ataliba, & dont il eſt bleſſé lui-même; de l'autre main il ſaiſit ce Prince, l'entraîne, le jette à ſes pieds, &, en le gardant, il s'écrie: „ Qu'on le prenne vivant, pour avoir ſes tréſors". Ce mot en impoſe à la rage.

Pâle, troublé, hors de lui-même, le Roi tombe, & ſe voit baigné dans des flots de ſang indien. Il reconnoît les corps de ſes amis, briſés, meurtris, percés de coups; il les embraſſe avec des cris ſi douloureux, que leurs bourreaux en ſont émus. Dans la foule, il découvre Alonzo: „ Cher & funeſte ami! tu m'as perdu, dit-il; mais on t'a trompé: ton malheur eſt d'avoir eu l'ame d'un Indien". A ces mots, s'étant apperçu qu'Alonzo reſpiroit encore: „ Ah! cruel, dit-il à Pizarre, ſauve du moins celui qui m'a livré à toi".

Pizarre les fait enlever l'un & l'autre; il charge Fernand de les garder, d'en prendre ſoin; & lui, s'élançant dans la plaine, il vole & va ſauver les déplorables reſtes de la légion de Palmore, ſur laquelle

on eſt acharné. Là, Valverde (*d*), au milieu du meurtre, une croix à la main, la bouche écumante de rage, crioit: „ Amis, „ Chrétiens, achevez. L'Ange exterminateur vous guide. Ne frappez que de pointe, pour ménager vos glaives; plongez, „ trempez-les dans le ſang. — Eloigne-toi, „ monſtre exécrable, lui dit Pizarre, éloigne-toi, ou je te fais vomir ton ame „ atroce". Ce monſtre épouvanté, s'éloigne en frémiſſant. „ Arrêtez, cruels! arrêtez, crie alors Pizarre aux Soldats, ou „ tournez contre moi vos armes".

Soit reſpect, ſoit épuiſement de leurs forces & de leur fureur, ils obéiſſent; & Pizarre les fait retourner ſur leurs pas.

Dans ce jour d'horreurs & de crimes, l'humanité eut un moment. Capana, voyant le combat déſeſpéré, prenoit la fuite avec un petit nombre de ſes Sauvages. Un eſcadron, qui le pourſuit, va l'atteindre & l'enve-

(*d*) „ Quant au Moine qui avoit commencé le „ jeu, il ne ceſſa, tant que le carnage dura, de faire du capitaine, & d'animer les ſoudards, leur „ conſeillant de ne jouer que de l'eſtoc, & ne s'amuſer à tirer des taillades & coups fendans, de „ peur qu'ils ne rompiſſent leurs épées". *Perche di taglio non rompeſſero le ſpade.* (*Benzoni ibid.*)

velopper. Le Cacique déſeſpéré ſe tourne, tend ſon arc, & choiſit d'un œil étincelant le Chef de la troupe ennemie. C'étoit Gonſalve Davila. La fleche part; & le jeune homme tombe mortellement bleſſé. On environne le Cacique, on le ſaiſit, & on le traîne aux pieds de Davila, pour le déchirer devant lui. Gonſalve entr'ouvre un œil mourant, & reconnoît celui qui l'a tenu en ſon pouvoir, celui qui lui a laiſſé la vie, & lui a rendu la liberté. „ Eſt-ce toi, généreux „ Capana, lui dit-il, en lui tendant ſes bras „ tremblans ? eſt-ce de ta main que je „ meurs? Tu m'avois fait grace une fois; „ je reſpirois par ta clémence; j'étois libre „ par ta bonté. J'en ai fait un cruel uſa„ ge! Le ciel eſt juſte: il t'a choiſi pour „ m'arracher tes propres dons. Caſtillans, „ écoutez-moi, & redoutez, à mon exem„ ple, la main du Dieu qui m'a frappé. Je „ dois tout à cet Indien; laiſſez-moi m'ac„ quitter. Qu'il vive, & qu'il ſoit libre „ avec les ſiens. Viens, mon frere, mon „ bienfaiteur, mon meurtrier & mon ami, „ viens, qu'en expirant je t'embraſſe. Je „ devois apprendre de toi la juſtice & l'hu„ manité" Ces mots furent bientôt ſuivis de ſon dernier ſoupir; & Capana & ſes

Sauvages allerent chercher, au-delà des montagnes de l'orient, chez les Moxes, libres encore, ou chez les féroces Antis, qui s'abreuvoient du ſang des hommes, un aſyle contre la rage d'un Peuple encore plus inhumain.

CHAPITRE L.

Les Eſpagnols, fatigués de meurtre, & chargés des riches dépouilles qu'ils avoient enlevées du camp des Indiens, s'étoient preſque tous raſſemblés dans les murs de Caſſamalca. Les uns, c'étoit le petit nombre, retirés en ſilence, honteux & conſternés, ſe reprochoient le ſang qu'ils venoient de répandre. D'abord, pour éviter la honte d'abandonner leurs compagnons, ils avoient cédé à l'exemple; mais l'honneur ſatisfait les avoit livrés au remords. Les autres, fiers & glorieux, s'applaudiſſoient d'avoir vengé la foi, & par un exemple terrible épouvanté ces nations. Ce fut à ceux-ci que Valverde alla ſe plaindre de Pizarre, avec la violence d'un ſéditieux forcené.

„ Caſtillans, leur dit-il, vous venez de
„ venger votre religion qu'avoit outragée un
„ barbare. Armez-vous de conſtance, car
„ ce zele héroïque eſt mis au nombre des
„ forfaits. Pizarre vous regarde comme des
„ aſſaſſins, dignes du dernier ſupplice; &
„ s'il en avoit le pouvoir, comme il en a
„ la volonté, il vous y feroit traîner tous.
„ En ſe ſaiſiſſant de ce Roi, qu'il fait gar-
„ der dans ce palais, il n'a fait que vous le
„ ſouſtraire; il n'a voulu que le ſauver.
„ C'étoit par lui qu'il eſpéroit ſe rendre in-
„ dépendant & abſolu. Le traître Alonzo,
„ leur agent mutuel, ménageoit cette intelli-
„ gence, & avoit tramé ce complot. Vous
„ n'avez pas entendu Pizarre parler à ce
„ Sauvage; vous en auriez frémi. Charles
„ paroiſſoit ſuppliant devant Ataliba. Au
„ lieu d'une conquête c'étoit une alliance,
„ un commerce au lieu d'un tribut, qu'il
„ ſollicitoit humblement. Et la Religion! ....
„ C'eſt-là ce qui vous auroit révoltés. Pi-
„ zarre en a parlé comme font les impies.
„ Il n'oſoit expoſer la foi: il rougiſſoit de
„ nos myſteres; lui-même, aux yeux des
„ Infideles, il n'oſoit paroître Chrétien.
„ Indigné, j'ai pris la parole; j'ai élevé
„ ma voix; j'ai dit ce qu'un Chrétien ne

„ peut ni déguiſer ni taire. Vous avez vu
„ par quel outrage Ataliba m'a répondu. Et
„ c'eſt-là ce que ſon ami, ſon allié, ſon
„ protecteur vous reproche d'avoir puni.
„ Pour moi, je lui ſuis odieux; & je me
„ conſole de l'être. J'ai vu fouler aux pieds
„ le dépôt ſacré de la foi, & je vous ai crié
„ vengeance: voilà mon crime. Il eût fal-
„ lu diſſimuler le ſacrilege, applaudir au
„ blaſphême, & trahir la religion en faveur
„ de l'impiété; je ne l'ai pas fait, & j'at-
„ tends ſans me plaindre les humiliations,
„ les opprobres, l'exil, peut-être le marty-
„ re! ....." A peine il achevoit, cent voix s'élevent & répondent qu'il ſera protégé, défendu, révéré comme le vengeur de la foi.

Ce ſoulevement des eſprits s'accrut encore à l'arrivée de Pizarre. Rangés ſur ſon paſſage, ſes ſoldats ne lui marquent ni crainte ni confuſion; ils le regardent d'un œil fixe, prêts à ſe révolter s'il lui échappe un mot de colere & d'emportement. Plus loin, Valverde, environné de ſéditieux fanatiques, lui montre encore plus d'aſſurance; & d'un front où l'audace eſt peinte, ſoutient ſes regards menaçans. Pizarre traverſe la foule, en gardant un morne ſilence. Il demande où eſt

Ataliba? On le conduit à sa prison; & là, autour de ce malheureux Prince, il voit un petit nombre de ses Castillans, qui les yeux fixés à la terre, ressemblent moins à des vainqueurs qu'à des criminels condamnés.

Ataliba, dans son malheur, gardoit encore assez de fermeté pour n'avoir pas daigné se plaindre. Mais lorsqu'il voit entrer Pizarre, il se renverse, & détournant les yeux avec horreur, il le repousse, & se refuse à ses embrassemens : „ Tu me crois perfide & „ parjure, lui dit Pizarre; mais regarde, „ regarde cette main déchirée & sanglante, „ qui t'a sauvé le coup mortel. Est-ce la „ main d'un ennemi? Je t'ai enlevé de ce „ trône, où vingt glaives t'alloient percer; „ je t'ai pris pour te dérober à ces furieux, „ que je n'avois pu désarmer, que je n'aurois pu retenir. Demande à ces guerriers „ si, durant ce massacre horrible, je n'ai „ pas fait, pour l'arrêter, les plus incroyables efforts. Que veux-tu ? que peut un „ seul homme? On m'a désobéi; on fera „ plus encore: tout me l'annonce, & je m'y „ attends. Mais, jusques-là, sois sûr, „ malheureux Prince, que je protégerai tes „ jours, même aux dépens des miens".

A ces mots, l'Inca le regarde avec des

yeux où la colere fait place à l'attendriſſement, & il laiſſe échapper des larmes : „ En te voyant, je t'ai aimé, lui dit-il; & „ mon ame, aſſervie à la tienne, t'a ſoumis „ juſqu'à ma penſée & juſqu'à ma volonté. „ Pourquoi donc m'aurois-tu trahi ? pour- „ quoi aurois-tu voulu maſſacrer des hom- „ mes paiſibles, qui te recevoient comme „ un Dieu? Non, non, tu ne l'as pas vou- „ lu. Tu pleures! Viens, embraſſe-moi. „ Ta pitié ſoulage le cœur d'un malheureux „ qui t'aime encore. Mais dis-moi : tout „ eſt-il détruit? en eſt-ce fait de mon ar- „ mée ? J'ai ſauvé tout ce que j'ai pu, lui „ répondit le Héros. S'il eſt poſſible, re- „ prit l'Inca, tire-moi des mains de ces „ traîtres : leurs cris de joie me déchirent; „ leur approche me fait horreur. Epargne- „ moi l'affreux ſupplice de les entendre & „ de les voir. Raſſaſiés de ſang, ils ſont „ affamés d'or; je veux bien les en aſſou- „ vir. Je m'engage, pour ma rançon, d'en „ remplir l'enceinte où nous ſommes, jus- „ qu'à la hauteur où tu vois que mon bras „ s'étend. Qu'ils emportent ces richeſſes „ pernicieuſes, & qu'ils nous laiſſent vivre „ en paix".

„ Ta cauſe eſt la mienne, lui dit Pizarre;

„ & je ferai pour toi tout ce qu'on peut
„ attendre du zele d'un ami. Donnons à la
„ fureur le temps de s'appaiſer; & armons-
„ nous, toi de conſtance, & moi de réſo-
„ lution. Je te laiſſe. Je vais prendre ſoin
„ d'Alonzo, dont l'état m'afflige & m'al-
„ larme".

Pizarre, en ſortant de la priſon d'Ataliba, ſe ſentoit le cœur déchiré; mais un ſpectacle plus cruel encore l'attendoit da e lieu où expiroit Alonzo.

Avant que ce jeune homme fût revenu de la défaillance mortelle où il étoit tombé, on avoit panſé ſa bleſſure. Mais la douleur l'ayant ranimé, il s'étoit vu au milieu d'une foule de Caſtillans, encore fumans de carnage. Il en frémit d'horreur; & ramaſſant un reſte de force: „ Barbares, leur
„ dit-il, oſez-vous m'approcher & me
„ rappeller à la vie? Vous me l'avez rendue
„ affreuſe. Il eſt bien temps de vous mon-
„ trer compatiſſans & ſecourables, après
„ vingt mille aſſaſſinats commis ſur la foi
„ de la paix! Les voilà, ces Héros Chré-
„ tiens, teints de ſang, haletans de rage.
„ O monſtres fanatiques! Le ciel, le juſte
„ ciel ne laiſſera pas ſans vengeance un ſi
„ exécrable attentat. Ce n'eſt pas au re-

„ mords, c'eſt à votre furie que je vous dé-
„ voue en mourant. Je vous connois. Je
„ vois l'orgueil & l'avarice allumer entre
„ vous les feux d'une haine infernale. Ar-
„ més l'un contre l'autre, vous vous déchi-
„ rerez comme des bêtes carnacieres. Vous
„ vous arracherez ces entrailles avides, &
„ ces cœurs altérés de ſang, que n'ont ja-
„ mais pu émouvoir ni les larmes de l'inno-
„ cence, ni les cris de l'humanité. Reti-
„ rez-vous, brigands infâmes, lâches meur-
„ triers, laiſſez-moi mourir". Et à ces mots, arrachant l'appareil de ſa plaie, il la déchira de ſes mains.

Pizarre le trouva baigné dans ſon ſang; & les Caſtillans, indignés, s'éloignerent à ſon approche. Alonzo lui tendit les mains, leva les yeux au ciel, comme pour implorer le pardon de ſa violence, & rendit le dernier ſoupir.

A l'inſtant Gonzale Pizarre vint parler en ſecret au Général: „ Que fais-tu-là, lui
„ dit-il? On conſpire, on va ſe révolter,
„ & nommer un Chef à ta place. Parois,
„ diſſipe ce complot, calme & ramene les
„ eſprits, ou nous ſommes perdus ".

Pizarre vit les deux écueils qu'il falloit éviter dans ce pas dangereux, la violence &

la foibleſſe. Il ſe montra aux portes du palais, y fit aſſembler ſes Soldats, & portant ſur le front une triſteſſe majeſtueuſe, il leur dit: „ Caſtillans, vous venez d'égorger un „ Peuple innocent & paiſible, qui ſe livroit „ à vous, qui vous combloit de biens, qui „ révéroit en vous ſes hôtes, & qui, re„ nonçant à ſon culte, ne demandoit qu'à „ s'éclairer, pour embraſſer le culte & la „ loi des Chrétiens. Son Roi lui avoit in„ terdit toute hoſtilité envers vous. Loin „ d'en commettre aucune, il s'eſt vu maſſa„ crer ſans avoir tiré une fleche, & avant „ d'avoir répandu une goutte de votre ſang. „ Il eſt couché ſur la pouſſiere, à la face „ du ciel, du ciel votre juge & le ſien. Le „ maſſacre de vingt mille hommes, fût-ce „ vingt mille criminels, ſeroit affreux à „ voir; combien plus il doit l'être, quand „ ce ſont vingt mille innocens? Leur Roi „ vous demande pour eux la ſépulture. Ac„ cordez-leur cette marque d'humanité. On „ ne la refuſe pas même à ſes plus cruels „ ennemis".

Au lieu des plaintes, des reproches, des menaces qu'on attendoit d'un Chef juſtement irrité, ce langage ſi modéré fit une impreſſion profonde. Les Soldats répondirent qu'ils ne

refuſoient pas d'enſevelir des morts, ſi ce qui reſtoit d'Indiens dans les villages d'alentour, vouloient s'y employer avec eux. „ Ils vous „ aideront, dit Pizarre : demain, dans ces „ plaines ſanglantes, ils ſeront aſſemblés au „ point du jour. Allez vous repoſer : vous „ devez être fatigués de meurtre ".

Dès ce moment, tous les eſprits, frappés de ce tableau funebre, ſe ſentirent glacés d'horreur. La nature inſenſiblement reprit ſes droits; & le remords ſe ſaiſit du cœur des coupables.

Il ne reſtoit dans les villages que des vieillards, des femmes, des enfans. Pizarre leur fit commander de venir, dès l'aube du jour, aider à inhumer les morts. Tous ces malheureux obéirent. Dès que la lumiere naiſſante put éclairer les travaux de la ſépulture, les Caſtillans virent ces femmes, ces enfans, ces vieillards, conſternés & tremblans, ſe rendre à ce triſte devoir. Leur douleur profonde & muette, leur pâleur, leur abattement porterent la compaſſion dans les ames les plus farouches. Mais, lorſque leurs yeux reconnurent, dans la foule des morts, ceux qui leur étoient chers, qu'on les vit ſe jetter, avec des cris perçans, ſur ces corps ſan-

glans & glacés, les ſerrer dans leurs bras, les arroſer de leurs larmes, coller leurs bouches ſanglotantes, tantôt ſur les levres livides, tantôt ſur la plaie entr'ouverte d'un époux, d'un pere ou d'un fils, les meurtriers ne purent ſoutenir ce ſpectacle, ſans jeter eux-mêmes des cris de douleur & de repentir. L'aſſaſſin du pere embraſſoit les enfans; des mains trempées dans le ſang du fils & de l'époux, retiroient l'épouſe & la mere de la foſſe où elles vouloient s'enſevelir avec eux. C'eſt ainſi que fut varié, durant ce jour lamentable, le long ſupplice du remords.

De retour à Caſſamalca, les Caſtillans, le front baiſſé, les yeux attachés à la terre, le cœur abattu & flétri, ſe préſentent devant Pizarre. „ En eſt-ce fait, demanda-t-il? & „ cette malheureuſe terre a-t-elle caché dans „ ſon ſein juſqu'aux traces de nos fureurs?— „ Oui, c'en eſt fait. — Hé bien, reprit le „ Général, hommes inſenſés & cruels, vous „ l'avez donc vu, ce carnage, dont la natu- „ re a dû frémir? C'eſt vous qui l'avez „ fait. . . . Mais non, s'écria-t-il, ce cri- „ me abominable, le plus noir & le plus atro- „ ce qu'ait jamais inſpiré la rage des enfers, „ ce n'eſt pas vous que j'en accuſe; en voilà

„ l'exécrable auteur. C'eſt lui, c'eſt ce ti-
„ gre affamé, cette ame hypocrite & féroce,
„ c'eſt Valverde, qui, par vos mains, a verſé
„ des torrens de ſang. Apprenez qu'au moment
„ qu'il vous crioit vengeance au nom d'un
„ Dieu qu'on outrageoit, diſoit-il; ce Peu-
„ ple & ſon Roi l'adoroient avec nous, ce
„ Dieu, & treſſailloient en écoutant les mer-
„ veilles de ſa puiſſance. Je vous le jure, &
„ j'en atteſte ces Guerriers qui m'accompa-
„ gnoient. Ils ont entendu quel hommage lui
„ rendoit le vertueux Prince que ce fourbe a
„ calomnié. Chargez-le donc ſeul des for-
„ faits dont ſon impoſture eſt la cauſe; &,
„ comme une victime impure, qu'il aille,
„ loin de nous, dans quelque île déſerte,
„ expier, s'il le peut, vingt mille aſſaſſinats
„ dont le traitre a ſouillé vos mains. Que
„ les vautours & les viperes rongent ce cœur
„ dénaturé, ce cœur digne de les nourrir."

Valverde alors voulut parler, & ſe défen-
dre : „ Miſérable! lui dit Pizarre, en le ſai-
„ ſiſſant avec force, & en le traînant à ſes
„ pieds, viens, parle, & dis ſi tu eſpérois
„ qu'un Roi qui ne t'a jamais vu, comprît
„ ce que toi-même tu ne ſaurois comprendre,
„ & que, ſur ta parole, il crût aveuglément
„ ce qui confondoit ſa raiſon? Ton livre

„ étoit ſacré pour toi ; mais comment au-
„ roit-il pu l'être pour celui qui ne ſait ni
„ quel eſt, ni d'où vient, ni ce que renfer-
„ me ce livre? Il le laiſſe tomber ; & pour
„ cet accident, hélas ! peut-être involontai-
„ re, tu fais égorger tout un Peuple ! & je
„ t'entends, au milieu du carnage, crier
„ qu'il n'en échappe aucun ! Va, monſtre,
„ je te laiſſe, pour ton ſupplice, une vie
„ odieuſe ; mais va la traîner loin de nous,
„ en horreur au ciel, à la terre, & à toi-
„ même, s'il te reſte un cœur capable de
„ remords". A ces mots prononcés du ton d'un juge inexorable, les plus hardis des amis de Valverde n'oſerent prendre ſa défenſe. On le ſaiſit pâle & tremblant, & l'ordre à l'inſtant fut donné pour s'en délivrer à jamais.

„ Enfin, reprit le Général, nous voilà
„ rendus à nous-mêmes ; & la raiſon, l'hu-
„ manité, la gloire, vont préſider à nos
„ conſeils. Le Roi demande à payer ſa ran-
„ çon ; & vous ſerez épouvantés du monceau
„ d'or qu'il offre de faire accumuler dans la
„ priſon qui le renferme. Caſtillans, je
„ vous l'ai promis : vos vaiſſeaux s'en re-
„ tourneront chargés de richeſſes immenſes.
„ Mais, au nom du Dieu qui nous juge, au

„ nom du Roi que nous ſervons, plus de „ cruautés : faiſons grace au moins à des „ Peuples ſoumis".

Dès-lors, on ne fut occupé que des promeſſes d'Ataliba. Ce Roi, conſervant dans les fers une égalité d'ame qui tenoit le milieu entre l'orgueil & la baſſeſſe, commandoit à ſes Peuples du fond de ſa priſon; & ſes Peuples lui obéiſſoient, comme s'il eût été ſur le trône. De toutes parts on les voyoit arriver à Caſſamalca, les uns courbés ſous le poids de l'or, dont ils avoient dépouillé les palais & les temples; les autres, portant dans leurs mains les grains de ce métal qu'ils avoient amaſſés, & dont leurs femmes & leurs enfans ſe paroient aux jours ſolemnels. Sur le ſeuil du palais où leur Roi étoit enfermé, ils quittoient leurs ſandales, ils baiſoient la pouſſiere à la porte de ſa priſon; & en dépoſant leur fardeau, ils ſe proſternoient à ſes pieds, & ils les arroſoient de larmes. Il ſembloit que le malheur même le leur eût rendu plus ſacré.

On avoit tracé une ligne à la hauteur des murs où devoit s'élever le monceau d'or qu'il avoit promis; & quelque amas qu'on en eût fait, il s'en falloit encore que l'eſpace ne fût comblé. Le Roi s'apperçut des murmures que

l'avarice impatiente laiſſoit échapper devant lui. Il repréſenta qu'il étoit impoſſible de faire plus de diligence ; que l'éloignement de Cuſco (*) étoit la cauſe inévitable des lenteurs dont on ſe plaignoit ; mais que cette ville avoit ſeule de quoi acquitter ſa promeſſe. On y envoya deux Caſtillans (†), pour ſavoir s'il en impoſoit ; & ce fut dans cet intervalle qu'une révolution funeſte acheva de précipiter les Indiens dans le malheur, & les Caſtillans dans le crime.

CHAPITRE LI.

ALMAGRE, avec de nouvelles forces, venoit de Panama au ſecours de Pizarre. En débarquant (§), il avoit appris le déſaſtre des Indiens ; & tels qu'on voit les reſtes d'une meute affamée, au ſon du cor qui leur annonce que le cerf eſt aux abois, oublier la fatigue & redoubler leur courſe, haletans de joie & d'ardeur ; tels, pour avoir part à la

(*) Deux cents cinquante lieues.
(†) Soto, & Pierre de Varco.
(§) A *Puerto viejo*, Vieux port.

proie, Almagre & ſes compagnons s'avançoient vers Caſſamalca. Sur ſa route, il rencontre ce fourbe fanatique, Valverde, qu'une sûre eſcorte remmenoit au port de Rimac. L'état où il le voyoit réduit excita ſa compaſſion, & il lui demanda quel crime avoit pu cauſer ſa diſgrace? „ Le zele qui fait les „ martyrs", répondit le perfide, avec cet air ſimple & tranquille qui annonce la paix du cœur. Il ajouta que ſi Almagre vouloit l'entendre, il le prenoit pour juge, bien sûr d'être innocent & même louable à ſes yeux.

Impatient d'en tirer des lumieres utiles à ſes interêts, Almagre demanda, & il obtint ſans peine, qu'on permît à ce malheureux de lui parler un moment ſans témoins; & tandis que l'eſcorte & la nouvelle troupe ſe livroient à la joie de ſe trouver enſemble dans un pays dont la conquête les enrichiroit à jamais, Valverde, aſſis auprès d'Almagre, ſous l'ombrage d'un vieux cyprès, lui communiquoit en ces mots le poiſon des furies, dont lui-même il étoit rempli.

„ Fidele & génereux ami du plus ambi-
„ tieux des hommes, ſes ſuccès & ſa gloi-
„ re, & ſon élévation, & l'autorité qu'il
„ exerce, & la faveur dont il jouit, il
„ vous doit tout : votre fortune s'eſt épui-
„ ſée

„ sée à lui armer des flottes; votre coura-
„ ge a soutenu, a relevé le sien, que
„ lassoient les obstacles, & que rebutoit le
„ malheur. Nous vous avons vu, à tra-
„ vers les tempêtes & les écueils, passer,
„ repasser sans relâche du port de Panama
„ sur ces bords dangereux, où, sans vous,
„ il alloit périr; & par des secours impré-
„ vus, nous rendre à tous la vie & l'es-
„ pérance. Sans vous, il n'eût été céle-
„ bre que par une imprudence aveugle, ou
„ plutôt il seroit encore dans sa premiere
„ obscurité. Vous allez voir quelle recon-
„ noissance il réserve à tant de bienfaits.
„ Il a été à la Cour d'Espagne; il a ob-
„ tenu de l'Empereur les graces les plus
„ signalées, les titres les plus éclatans;
„ mais pour qui? pour lui seul. Avez-vous
„ vu ses titres? y êtes-vous seulement nom-
„ mé? A-t-il pensé à demander son ami,
„ son associé, le créateur de sa fortune,
„ au moins pour commander sous lui? Ce
„ n'est pas oubli; non, Pizarre ne vous a
„ point oublié; il vous a craint. Il veut
„ régner; & un Lieutenant tel que vous
„ eût gêné son ambition, & peut-être ob-
„ scurci sa gloire. Apprenez ce qu'il a
„ grand soin de dérober à tous les yeux,

„ mais ce que j'ai ſu découvrir. L'éten-
„ due de ſa puiſſance, dans ces climats,
„ n'eſt pas ſans bornes; & ſes titres ne
„ lui accordent que la moitié de cet Em-
„ pire, coupé en deux par l'équateur. La
„ ville impériale, la ſuperbe Cuſco, eſt
„ au-delà de ſes limites; & le premier qui
„ oſeroit lui en diſputer la conquête, y
„ auroit autant de droits que lui. Pizarre
„ l'a prévu; & ſur le vain prétexte de la
„ rançon d'un Roi ſon allié, qu'il feint de
„ tenir priſonnier dans les murs de Caſſa-
„ malca, il fait enlever de Cuſco tous les
„ tréſors qu'elle renferme. Allez, Alma-
„ gre, allez le trouver; mais ſurtout gar-
„ dez-vous de lui rappeller ni vos bien-
„ faits, ni ſes promeſſes; gardez-vous de
„ prétendre au partage de l'or qu'il fait
„ accumuler : c'eſt la rançon d'un Indien
„ que, ſans vous, on a fait captif: vous
„ n'avez point droit au partage; & Pizar-
„ re l'a déclaré".

A ces mots, l'orgueil & l'envie s'allume-rent dans le cœur d'Almagre. Mais il feignit de douter encore que ſon ami pût être ingrat.
„ Comment ne trahiroit-il pas l'amitié, la
„ reconnoiſſance, reprit le fourbe? il tra-
„ hit bien ſon Roi, ſa patrie & ſon Dieu".

Alors il répéta toutes les calomnies dont il avoit chargé le Héros Caſtillan. „ Et ſa-
„ vez-vous, ajouta-t-il, quel eſt ce Roi,
„ l'allié de Pizarre? Un uſurpateur, un per-
„ fide, qui a fait égorger ſans pitié toute la
„ race des Incas, qui s'eſt baigné dans le
„ ſang des Peuples de Cuſco, a chaſſé ſon
„ frere du trône, l'a fait charger de chaî-
„ nes, & le tient enfermé dans la plus étroi-
„ te priſon. C'eſt-là ce que nous ont appris
„ les Indiens de ces vallées, qui, ſous le
„ joug d'Ataliba, pleurent le malheur de leur
„ Roi. — Et où eſt la priſon de ce Roi?
„ lui demanda l'ambitieux Almagre. — Elle
„ eſt, répond Valverde, dans le fort de
„ Cannare, ville ſituée ſur la route de Quito
„ à Caſſamalca. — Allez, c'eſt aſſez, dit
„ Almagre : rendez-vous au port de Rimac.
„ Vous n'en partirez point, ſans y avoir re-
„ çu des marques de reconnoiſſance d'un hom-
„ me qui hait les ingrats, & qui ne le ſera
„ jamais".

Almagre, qui, dès ce moment, devint le plus mortel ennemi de Pizarre, vit que la délivrance de l'Inca de Cuſco étoit pour lui un moyen sûr & prompt de ſe faire un parti puiſſant, & d'enlever à ſon rival la plus belle moitié de ſa conquête. Il prit ſa route vers

Cannare, où la nouvelle du maſſacre des Indiens avoit répandu la terreur. Il voit les Peuples, à ſon approche, s'enfuir épouvantés; il attaque le fort, & menace de ravager, d'exterminer tout ſans pitié, ſi l'on refuſe, à l'inſtant même, de lui livrer l'Inca, Roi de Cuſco, qu'il prend, dit-il, ſous ſa défenſe.

Quoique réduit au déſeſpoir, l'intrépide Corambé répond, avec fierté, qu'Ataliba reſpire encore & qu'il n'obéira qu'à lui.

Alors on fit tonner l'artillerie, & les portes de la citadelle commencerent à s'ébranler. A ce bruit, à l'effroi qu'il répand dans les murs, le farouche Huaſcar s'écrie, transporté de joie & de rage : „ Les voilà, mes „ vengeurs ! Qu'il meure, au prix de ma „ couronne, qu'il meure, le perfide, le „ ſanguinaire Ataliba ". Corambé l'entendit; & rendu furieux par l'excès du malheur : „ Toi, qui préferes, lui dit-il, l'oppreſſion „ de ces brigands à l'amitié de ton frere, & „ la ruine de ton pays à la paix qui l'auroit „ ſauvé, cruel, tu ne jouiras point de ton „ implacable vengeance ". A ces mots, de la hache dont il étoit armé, il lui porta le coup mortel.

A peine il eut frappé, que, voyant Huas-

car ſe débattre à ſes pieds, & ſe rouler dans une ſanglante pouſſiere, il s'effraya du crime qu'il venoit de commettre. Eperdu, égaré, il s'éloigne, il commande à ſes Indiens de le ſuivre, & ſe jette en déſeſpéré dans le bataillon ennemi. Il fut bientôt percé de coups; mais, en cherchant la mort, il s'ouvrit un paſſage, & le plus grand nombre des ſiens put s'échapper. Quelques-uns furent pris vivans.

Almagre, impatient d'enlever Huaſcar, ſe jetta dans le fort; il y trouva ce Roi maſſacré, baigné dans ſon ſang, luttant contre une mort cruelle, & qui, par des rugiſſemens de douleur & de rage, lui demandoit vengeance. Il le vit expirer; il en fut outré de douleur; & perdant l'eſpérance de diviſer l'Empire, il réſolut, dès ce moment, d'ôter à ſon rival l'appui d'Ataliba, l'appui d'un Roi qui, dans les fers, commandoit encore à ſes Peuples. Il fit donc enlever & porter à ſa ſuite le corps de l'Inca de Cuſco, & ſe rendit à Caſſamalca.

Pizarre le reçut avec l'empreſſement de l'amitié reconnoiſſante. Mais à ce mouvement de joie ſuccede un mouvement d'horreur, lorſqu'au milieu des Caſtillans, aux yeux d'Ataliba lui-même Almagre fait lever le voile

qui couvre le corps d'Huaſcar. „ Le recon-
„ nois-tu"? lui dit-il, du ton d'un juge menaçant. Ataliba regarde; il frémit, il recule épouvanté; & jetant un cri de douleur : „ O mon frere! dit-il, le glaive im-
„ pitoyable n'a donc rien épargné! ils mas-
„ ſacrent les Rois"! A ces mots, ſoit tendreſſe, ſoit retour ſur lui-même & preſſentiment de ſon ſort, il ne peut retenir ſes larmes; les ſanglots lui étouffent la voix. „ Tu
„ le pleures, lui dit Almagre, après l'avoir
„ aſſaſſiné! — Moi! — Toi-même, perfi-
„ de, & par la main d'un traître qui, pour-
„ ſuivi par les remords, eſt venu tomber
„ ſous nos coups. Pizarre, ajouta-t-il,
„ vous l'avez oublié, ce Roi, dont les Su-
„ jets fideles étoient venus juſqu'à Tumbès
„ vous implorer; & cependant ſon ennemi,
„ le meurtrier de ſa famille & de ſes Peu-
„ ples, du fond de ſa priſon, l'a fait aſſaſſi-
„ ner. J'ai ſu le danger qu'il couroit, &
„ j'ai volé à ſa défenſe. Je n'ai fait que hâ-
„ ter ſa perte; & le barbare Ataliba n'a été
„ que trop bien ſervi".

„ O céleſte juſtice! s'écrie Ataliba, ré-
„ volté de ſe voir chargé d'un parricide.
„ Moi! l'aſſaſſin d'un frere! Ah! cruels,
„ c'eſt à vous que ſont réſervés ces grands

„ crimes. C'eſt pour vous que rien n'eſt ſa-
„ cré. Il ne vous manquoit plus que ce
„ dernier trait de noirceur. Vous m'avez
„ lâchement trompé; vous m'avez attiré dans
„ un piege effroyable; vous avez violé la
„ bonne foi, la paix, l'hoſpitalité, l'ami-
„ tié, tout ce qu'il y a de plus ſaint, même
„ parmi les plus cruels des hommes; vous
„ avez égorgé mes Peuples; vous m'avez
„ chargé de liens; vous avez mis à prix ma
„ liberté, mes jours; n'en eſt-ce point aſ-
„ ſez? Ni les pleurs, ni le ſang, ni l'or,
„ rien n'aſſouvit donc votre rage! Pour me
„ porter un coup plus cruel que la mort,
„ vous m'accuſez d'un parricide! Hé, grand
„ Dieu! que vous ai-je fait, que du bien,
„ dans le moment même que vous nous ac-
„ cabliez de maux? Que me demandez-vous
„ encore? Eſt-ce mon ſang que vous vou-
„ lez? Il eſt à vous. Trempez-y vos mains,
„ j'y conſens; mais qu'avez-vous beſoin de
„ me trouver coupable? Je ſuis foible, je
„ ſuis enchaîné, ſans défenſe, abandonné du
„ monde entier; nous n'avons que le ciel
„ pour juge; & le ciel me laiſſe acca-
„ bler. Frappez. Vous n'avez ni témoins
„ ni vengeurs à craindre. Frappez. Ter-
„ minez mes malheurs; mais épargnez mon

„ innocence. Percez ce cœur ſans l'ou-
„ trager ".

Ces mots, entrecoupés de larmes, avoient ému les Caſtillans, lorſqu'Almagre fit avancer les Indiens qu'on avoit pris, & qui atteſtoient le parricide. Ces malheureux trembloient; ils gardoient le ſilence; ils ne ſavoient s'ils devoient dire ou taire ce qu'ils avoient vu; mais, forcés par leur Roi lui-même de parler ſans déguiſement, ils avouerent que leur Chef, le Lieutenant d'Ataliba, & le gardien d'Huaſcar, ſe voyant preſſé de le rendre, l'avoit tué de ſa main. Il n'en fallut pas davantage; & la calomnie, appuyée des apparences d'un complot, fit croire ce qu'elle voulut. Intimidés par les menaces, ces mêmes Indiens laiſſerent échapper quelques mots que l'on expliqua dans le ſens le plus odieux; & d'un ſoupçon d'intelligence entre les Indiens de Cannare & leur Roi, on fit une preuve certaine de la plus noire trahiſon. Ataliba fut convaincu, dans l'eſprit de la multitude, d'avoir conſpiré ſourdement contre les Caſtillans eux-mêmes; & cent voix s'éleverent pour demander ſa mort.

Pizarre, qui voyoit, à travers ces nuages, l'innocence d'Ataliba, eut encore, avec ſes amis, le courage de le défendre; mais la

haine & l'envie en prirent avantage pour réveiller dans les esprits les soupçons que Valverde avoit déja fait naître; & dans ce zele généreux, on crut voir l'intérêt se déceler lui-même, & l'ambition se trahir.

A la tête des factieux étoit Alfonse de Requelme (*), fanatique sombre & farouche, de meilleure foi que Valverde, mais non moins violent que lui. Almagre, plus dissimulé, ne se déclaroit pas de même. Il gémissoit avec Pizarre du trouble qu'il avoit causé, & se reprochoit, disoit-il, une imprudence malheureuse. Mais Pizarre, à travers sa dissimulation, s'apperçut trop bien que le fourbe triomphoit au fond de son cœur.

Cependant le trouble, en croissant, alloit allumer la discorde. Ataliba lui-même en excitoit les feux par la fierté de sa défense & l'amertume des reproches dont il accabloit ses tyrans. Cruellement blessé, son cœur avoit repris le ressort que donne au courage l'injure portée à l'excès. Il n'écoutoit plus ses amis, qui l'exhortoient à la patience. „ Ah! j'ai trop souffert, disoit-il; &

(*) Tréforier pour l'Empereur.

„ pourquoi diſſimulerois-je? Si la douceur „ pouvoit toucher ces cœurs farouches, ne „ ſeroient-ils pas amollis ? Pizarre, ils „ veulent que je meure; ils veulent perdre „ ton ami: je le vois. Mais il eſt indigne „ de la vertu calomniée de baiſſer un front „ ſuppliant".

Trop foible, au milieu d'une troupe de factieux déterminés, pour impoſer par la menace, Pizarre ſe faiſoit violence à lui-même; & ſemblable au Pilote ſurpris par la tempête, dans un détroit ſemé d'écueils, tantôt cédant, tantôt réſiſtant à l'orage, il évitoit de ſe briſer. La hauteur ferme & courageuſe d'Ataliba, & plus encore l'imprudente chaleur dont le jeune Fernand embraſſoit la défenſe de ce malheureux Prince, ne faiſoient qu'aigrir les eſprits. Pizarre commença par éloigner Fernand. Ce fut lui qu'il choiſit pour aller en Eſpagne porter la rançon de l'Inca. Le partage en fut annoncé; & il fallut ſavoir ſi la troupe d'Almagre ſeroit admiſe à ce partage. Pizarre le propoſe. Une rumeur s'éleve; & on déclare hautement que, n'ayant pas contribué à la conquête, il n'eſt pas juſte qu'elle en vienne uſurper les fruits.

Almagre vit qu'il alloit perdre ſes nou-

veaux partisans, s'il disputoit la proie: „ Dis-„ simulons, dit-il aux siens; car c'est un „ piege qu'on nous tend". Aussitôt il prit la parole, & dit qu'ils venoient partager des travaux, non pas des dépouilles, & que dans un pays immense où germoit l'or, l'or ne méritoit pas de diviser des hommes que l'estime, l'honneur, le devoir unissoient. Le perfide, avec ce langage, eut l'art de tout pacifier. Il s'attacha de plus en plus, par sa modération feinte, un parti nombreux & puissant; & Pizarre, perdant l'espoir de l'affoiblir, chercha, mais inutilement, à le gagner par des largesses (*a*). Il fit peser l'or & l'argent qu'on avoit entassés, il les distribua; son armée en fut enrichie. La part (*) qu'il avoit réservée à l'Empereur, fut envoyée au port, où Fernand devoit s'embarquer; & Fernand, pressé de s'y rendre, vint, la tristesse dans l'ame, prendre congé d'Ataliba.

Il avoit conçu pour l'Inca cette amitié no-

(*a*) Zarate assure que Pizarre fit donner à chacun des Espagnols qui accompagnoient Almagre, mille *pesos* d'or, ou vingt marcs. Benzoni dit, *cinq cents ducats aux uns, & à d'autres mille. A tal cinque cento, e a tal mille ducati.*

(*) Le quint.

ble & tendre, que la vertu dans le malheur inſpire aux ames généreuſes: doux appui que le ciel ménage quelquefois à l'homme juſte qu'on opprime, pour l'aider à porter le poids de l'accablante adverſité. „ Je viens te dire „ adieu: l'on m'envoie en Eſpagne : mon „ devoir m'éloigne de toi, lui dit-il; mais „ j'emporte avec moi l'eſpérance de te ſer- „ vir, de te revoir libre, juſtifié, rétabli „ ſur le trône, & d'y embraſſer un Héros „ que j'ai reſpecté dans les fers. — Ah ! „ généreux ami ! lui dit Ataliba, en l'en- „ veloppant dans ſes chaînes, & en le ſer- „ rant dans ſes bras, vous me quittez ! Je „ ſuis perdu. — Hé quoi, lui dit Fernand, „ mes freres, nos amis ! — Ils n'auront pas „ votre courage; & Pizarre, pour me ſau- „ ver, ne s'expoſera pas à ſe perdre avec „ moi. Voyez, ajouta-t-il, cet homme „ arrogant & ſuperbe, qui paroît engraiſſé „ de ſang"; (c'étoit Alfonſe de Requelme) „ & cet autre qui d'un œil morne nous ob- „ ſerve"; (c'étoit Almagre) „ ils n'atten- „ dent que votre abſence pour me faire pé- „ rir. Nous ne nous verrons plus. Adieu, „ pour la derniere fois".

CHAPITRE LII.

APRÈS de si tristes adieux, Fernand se rendit à Rimac. Il y trouva l'implacable Valverde, qui, sous les dehors d'une humilité volontaire, déguisoit sa honte & sa rage. Il parut aux yeux de Fernand. „ Trop de zele „ a pu m'égarer, lui dit-il; je dois expier „ tous les maux dont je suis la cause; & „ quand vous m'aurez exposé, dans une île „ déserte, aux animaux voraces, je ne serai „ pas trop puni. Que le ciel me donne la „ force d'expirer sans me plaindre; & je „ vous bénirai. Mais si cette force me manque, & si le désespoir se saisit de mon „ ame, elle est perdue. Ah! laissez-moi „ la sauver par la pénitence. Qu'avez-vous „ à craindre de moi? Proscrit, abandonné, „ quand je serois méchant, j'ai perdu le „ pouvoir de nuire. La grace que j'implore „ est d'expier mon crime par les plus pénibles travaux; d'aller parmi les Indiens les „ plus sauvages de ces bords, répandre au

„ moins quelque lumiere, quelque ſemence „ de la Foi. Je ne veux que mourir mar- „ tyr". A ces mots, de perfides larmes couloient de ſes yeux hypocrites.

Le jeune homme, ſimple & crédule, comme tous les cœurs généreux, ſe laiſſa toucher & ſéduire. Il lui rendit la liberté; & le tigre, en rompant ſa chaîne, frémit de joie & de fureur.

Les richeſſes prodigieuſes que l'on venoit de partager, n'étoient qu'une foible partie de la rançon d'Ataliba (*). Pour remplir ſa promeſſe, on alloit enlever cet amas incroyable d'or que la floriſſante Cuſco avoit vu, pendant onze regnes, s'accumuler dans les palais des Rois & dans le temple du Soleil. Almagre en frémiſſoit de rage. Cette ville ſuperbe, ſur laquelle eſt fondée ſon eſpérance ambitieuſe, ſera ruinée à jamais; & quand la rançon de l'Inca n'épuiſeroit pas ces richeſſes, Pizarre en diſpoſeroit ſeul, tant que ce Roi ſeroit vivant. Ce fut-là le grand intérêt qui fit ſolliciter ſa perte, & la preſſer avec ardeur.

D'abord, par de feintes promeſſes d'uſer d'indulgence envers lui, on voulut l'engager

(*) La cinquieme partie.

à faire l'aveu de ſon crime, pour en obtenir le pardon. Mais ce malheureux Prince, conſervant dans les fers la noble fierté de ſon ſang: „ C'eſt aux criminels qu'on pardonne, „ dit-il; & je ſuis innocent". On lui parla de la clémence du Prince au nom duquel on alloit le juger. „ Il en aura beſoin, „ dit-il, pour pardonner ma mort à mes „ accuſateurs; mais envers un Roi, ſon „ égal, qui ne l'a jamais offenſé, ſa clé- „ mence lui eſt inutile. Qu'il ſoit juſte; & „ je ne crains rien".

A des eſprits frappés de la perſuaſion que ſon crime étoit manifeſte, cet orgueil parut révoltant. On s'écria qu'il fût jugé, puiſqu'il avoit l'audace de demander à l'être; & ce fut alors que Pizarre fit les plus généreux efforts pour le ſauver. Il expoſa que le Conſeil établi dans ſon camp n'étoit pas fait pour juger les Rois; qu'un Lieutenant d'Ataliba avoit pu croire le ſervir, en ſe chargeant pour lui, d'un parricide, ſans que ce Prince en fût inſtruit, ſans qu'il y eût donné ſon aveu; qu'on avoit pu de même, à ſon inſçu, vouloir tenter ſa délivrance; & que, loin d'être criminel, ce zele étoit juſte & louable; que la conduite de l'Inca, pleine

de dignité, de candeur, de droiture, ne laiſſoit aucune apparence aux ſoupçons qui l'avoient noirci; mais que, fût-il coupable, c'étoit à l'Empereur qu'il étoit réſervé de lui donner des juges, & qu'il réclamoit en ſon nom ce privilege auguſte & ſaint. Il ajouta que dans ſes lettres à l'Empereur, il l'informoit de tout ce qui s'étoit paſſé; qu'il lui déféroit cette cauſe; qu'il attendroit ſa volonté; & que tout ſeroit ſuſpendu juſqu'au retour de Fernand.

Requelme alors prit la parole: „ Vous „ allez informer l'Empereur, lui dit-il, & „ de quoi? de votre opinion, ſans doute, „ & de celle d'un petit nombre de vos amis, „ qui, comme vous, ont pu ſe laiſſer abu- „ ſer? Eſt-ce donc ainſi, Pizarre, que doit „ s'inſtruire une ſi grande cauſe? Et moi, „ je demande que le Conſeil entende & juge „ Ataliba, & que le procès, revêtu de l'au- „ thenticité des loix, ſoit déféré au tribunal „ ſuprême, où ſera décidé le ſort de cet „ uſurpateur, que vous appellez Roi ".

Cet avis parut ſage & modéré au plus grand nombre; & Pizarre, voyant que ſes amis eux-mêmes penchoient à le ſuivre, y céda. Mais comme il avoit éprouvé que la natu-

nature avoit encore des droits sur les cœurs qu'il vouloit fléchir, il pensa qu'il falloit d'abord les émouvoir; & sous un prétexte apparent de prudence & de sûreté, il fit venir de Riobamba la famille du Roi captif, pour les rassembler tous dans la même prison.

Ce fut un spectacle, en effet, bien digne de compassion, que de voir ces enfans, ces femmes arriver, chargés de liens, au palais de Cassamalca. L'innocence dans le malheur est toujours si intéressante! Mais lorsque, sur le front des malheureux, il reste quelque trace de gloire, & qu'on voit dans l'abaissement les objets de l'hommage & de la vénération des mortels, le malheur paroît plus injuste, parce qu'il est plus accablant. Aussi la premiere impression de la pitié, à cette vue, fut-elle sensible & profonde dans l'esprit de la multitude.

On les voyoit, ces illustres captifs, tristes, abattus, gémissans, les yeux baissés & pleins de larmes; on les voyoit s'avancer à pas lents dans ces campagnes désolées, & toutes fumantes encore du sang qu'on y avoit répandu. La compagne d'Aciloé, Cora, ne pleuroit point: une pâleur mortelle étoit

répandue sur son visage; & le feu sombre & dévorant dont ses yeux étoient allumés, avoit tari la source de ses larmes. Ses regards, tantôt fixes & tantôt égarés, cherchoient, dans ces plaines funebres, l'ombre errante de son époux: „ où est-il mort? en „ quel lieu repose mon cher Alonzo, disoit-„ elle? En quel lieu s'est fait le carnage „ de ceux qui gardoient notre Roi"? Un Indien lui répondit: „ Vous y touchez. „ C'est-là, dans ce lieu même, qu'étoit le „ trône de l'Inca: c'est-là qu'autour de lui „ tous ses amis sont morts; c'est-là qu'ils „ sont ensevelis. Alonzo étoit à la tête; „ & cette petite éminence que vous voyez, „ c'est son tombeau". A ces mots, qui percent le cœur de la tendre épouse d'Alonzo, un cri déchirant part du fond de ses entrailles. Elle se précipite, elle tombe égarée sur cette terre humide encore, que l'herbe n'avoit pas couverte; elle l'embrasse avec l'amour dont elle eût embrassé le corps de son époux; elle résiste au soin qu'on prend de l'arracher de ce tombeau; & lorsqu'on veut lui faire violence, il semble, à ses cris douloureux, qu'on va lui déchirer le cœur. Enfin l'excès de la douleur rompant les nœuds dont la

nature retenoit encore dans ſes flancs le fruit d'un malheureux amour, elle expire en devenant mere. Mais cet accès de déſeſpoir n'a pas été mortel pour elle ſeule; l'enfant qu'elle a mis au monde en eſt frappé. Il s'éteint, ſans ouvrir les yeux à la lumiere, ſans avoir ſenti ſes malheurs.

La conſtance d'Ataliba avoit, juſques-là, dédaigné d'adoucir ſes perſécuteurs; mais cette ame, que l'infortune avoit élevée, affermie, & dont la tranquille fierté défioit les revers, s'abattit tout-à-coup, lorſque, dans ſa priſon, il vit ſes femmes, ſes enfans, chargés de chaînes comme lui, ſe jetter dans ſes bras, tomber en foule à ſes genoux. Il ſe trouble; ſes yeux ſe rempliſſent de larmes; il reçoit dans ſon ſein, avec une douleur profonde, ſes épouſes & ſes enfans; il les preſſe contre ſon cœur; il mêle ſes ſoupirs à leurs plaintes; il oublie que ſa foibleſſe a pour témoins ſes ennemis, ou plutôt il ne rougit point de ſe montrer époux & pere.

Pizarre, obſervant dans les yeux de ſes compagnons attendris la même compaſſion qu'il éprouvoit lui-même, s'en applaudit,

& d'autant plus, qu'il voyoit auſſi tomber l'orgueil d'Ataliba ; mais, pour donner à ſon courage le temps de s'amollir encore, il ordonna qu'on le laiſſât ſeul avec ſes femmes & ſes enfans.

Ce fut alors que la nature abandonnée à elle-même donna un libre cours à tous les mouvemens de la douleur & de l'amour. Baigné d'un déluge de larmes, Ataliba voit ſes enfans l'environner, baiſer ſes chaînes, demander quel mal ils ont fait ? quel eſt le crime de leurs meres ? & ſi c'eſt pour mourir enſemble qu'on les a réunis ? Tendre époux & bon pere, il jette un regard languiſſant ſur ſa famille déſolée ; & ſon cœur oppreſſé de douleur, de pitié, de crainte, ne répond que par des ſanglots.

CHAPITRE LIII.

Le jour fatal arrive, & le Conſeil eſt aſſemblé. Il étoit formé des plus anciens & des plus élevés en grade parmi les guer-

riers Caſtillans. Pizarre y préſidoit ; mais Almagre & Requelme étoient aſſis à ſes côtés. Un ſilence terrible régnoit dans l'aſſemblée. On fait paroître Ataliba ; on l'interroge, & il répond avec cette noble candeur qui accompagne l'innocence. On lui rappelle le maſſacre de la famille des Incas ; on lui oppoſe les témoins du meurtre du Roi de Cuſco, & du projet formé pour l'enlever lui-même du palais de Caſſamalca. La vérité fait ſa défenſe. Il leur expoſe en peu de mots la cauſe & les malheurs de la guerre civile ; ce qu'il a fait pour déſarmer l'inflexible orgueil de ſon frere : ce qu'il a fait pour l'appaiſer, depuis qu'il l'a vaincu. „ Si j'avois pu „ vouloir ſa mort, dit-il, c'eſt lorſqu'il „ ſoulevoit ſes Peuples contre moi, & „ que, du fond de ſa priſon, il rallumoit „ encore les feux de la guerre ; c'eſt alors „ que ce crime, utile à ma grandeur & „ au repos de cet empire, auroit dû me „ tenter. Je n'ai méconnu mon ſang ; je „ n'ai point voulu le répandre ; & ſi, dans „ les combats, ſans moi, loin de moi, „ malgré moi, l'aveugle ardeur de mes „ ſoldats n'a rien épargné, c'eſt le cri.

„ me de celui qui, pour ma défenſe,
„ m'a forcé de leur mettre les armes à la
„ main. Caſtillans, ma victoire m'a coûté
„ plus de larmes que tous les malheurs
„ que j'éprouve ne m'en feront jamais ver-
„ ſer. Voyez, pourſuivit-il, ſi j'ai rendu
„ mon regne odieux à mes Peuples. Je
„ ſuis tombé du trône; mon ſceptre eſt
„ briſé; tous mes amis ſont morts; je ſuis
„ ſeul dans les chaînes, avec des femmes
„ & des enfans; on n'a plus rien à crain-
„ dre, à eſpérer de moi. C'eſt-là, c'eſt
„ dans l'extrêmité du malheur & de la foi-
„ bleſſe, qu'on peut diſcerner un bon Roi
„ d'avec un Tyran; c'eſt alors qu'éclate la
„ haine publique, ou que ſe ſignale l'a-
„ mour. Voyez donc ce que j'ai laiſſé
„ dans les cœurs, & ſi c'eſt ainſi qu'on
„ traite un méchant, un coupable. Ce res-
„ pect ſi tendre & ſi pur, cette fidélité
„ conſtante, cette obéiſſance à la fois ſi
„ profonde & ſi volontaire, enfin cet amour
„ de mes Peuples envers un malheureux
„ captif, voilà mes témoignages contre la
„ calomnie; & je vous demande à vous-mê-
„ mes ſi ce triomphe eſt réſervé pour le
„ crime ou pour la vertu? Ce moment,

„ juge de ma vie, eſt ſous vos yeux ; & j'en
„ appelle à lui. Non, quoi que l'on vous
„ diſe, vous ne croirez jamais que celui
„ qui, de ſa priſon, dans l'indigne état
„ où je ſuis, fait encore adorer ſa vo-
„ lonté ſans force, & voit ſes Peuples
„ proſternés, venir, en lui obéiſſant, ar-
„ roſer ſes chaînes de larmes, ait été ſur
„ le trône injuſte & ſanguinaire. Vous
„ m'avez connu dans les fers tel que l'on
„ m'a vu ſur le trône, ſimple & vrai,
„ ſenſible à l'injure, mais plus ſenſible à
„ l'amitié. On m'accuſe d'avoir tenté ma
„ délivrance, & voulu ſoulever mes Peu-
„ ples contre vous ! Je n'en ai pas eu la
„ penſée ; mais, ſi je l'avois eue, m'en
„ feriez-vous un crime ? Regardez ces
„ plaines ſanglantes ; voyez les chaînes
„ dont vous avez flétri les mains innocen-
„ tes d'un Roi ; & jugez ſi, pour me ſau-
„ ver, tout n'eût pas été légitime. Ah !
„ vous n'avez que trop juſtifié vous-mê-
„ mes ce que le déſeſpoir auroit pu m'inſpi-
„ rer. Cependant j'atteſte le ciel que Pi-
„ zarre m'ayant donné ſa parole & la vô-
„ tre de m'accorder la vie, de me ren-
„ dre la liberté, de faire épargner ma fa-

„ mille & de laiſſer en paix le reſte de
„ mes Peuples infortunés, j'ai mis en lui
„ mon eſpérance, & ne me ſuis plus oc-
„ cupé qu'à faire amaſſer l'or promis pour
„ ma rançon. Mon Dieu, qui ſans doute
„ eſt le vôtre, lit dans mon cœur, &
„ m'eſt témoin que je vous dis la vérité.
„ Mais, ſi c'eſt peu de l'innocence pour
„ vous toucher, voyez mes malheurs. Je
„ ſuis pere, je ſuis époux, & je ſuis Roi.
„ Jugez des peines de mon cœur. Vous
„ m'avez voulu voir ſuppliant; je le ſuis,
„ & j'apporte à vos pieds les larmes de
„ mes Peuples, de mes foibles enfans,
„ de leurs ſenſibles meres. Ceux-là du
„ moins ſont innocens".

Ce langage ſimple & touchant attendrit quelques-uns des juges; & Pizarre ne douta point qu'il ne les eût perſuadés. On fit ſortir Ataliba; & les juges s'étant levés, on recueillit les voix... Quelle fut la ſurpriſe de Pizarre & de ſes amis, en entendant que le plus grand nombre opinoit à la mort! Auſſi-tôt ils réclament contre cette ſentence inique, & ils rappellent au Conſeil la parole qu'il a donnée de renvoyer la cauſe, après l'avoir inſtruite, au

tribunal de l'Empereur. Requelme l'avoit proposé ; tout le Conseil y avoit souscrit ; aucun n'osoit désavouer ce consentement unanime ; & Ataliba condamné avoit du moins l'espérance de passer en Espagne, & d'y être entendu & jugé par un Roi. Mais la noire furie qui poursuivoit ses jours, n'eut garde de lâcher sa proie.

Valverde, échappé de sa chaîne & mis en liberté, revient, la rage au fond du cœur, se déguise & entre, inconnu, au milieu d'une nuit obscure, dans les murs de Cassamalca. C'étoit l'heure où Almagre, avec ses partisans, formoit ses complots ténébreux. Le fourbe paroît à leur vue : „ Amis, „ reconnoissez la fidélité des promesses de ce- „ lui qui a dit au juste : *Tu fouleras aux* „ *pieds l'aspic & le lion.* Vous m'avez vu „ chargé de chaînes, proscrit, envoyé sur „ la flotte, pour être abandonné dans quel- „ que île déserte, où je serois la proie des „ animaux voraces ; me voilà au milieu de „ vous. Dieu a rompu les pieges du mé- „ chant ; il s'est joué des conseils de l'impie ; „ il a tendu la main au foible, innocent & „ persécuté. Mais vous, guerriers, qu'il a „ choisis pour défendre sa cause, & qu'il a

„ revêtus de force & de courage pour le
„ venger, que faites-vous? Vous consentez
„ que Pizarre envoie en Espagne un tyran,
„ son ami, votre accusateur, celui qui peut,
„ par ses richesses, gagner la Cour & le
„ Conseil, celui qui, s'il est écouté, vous
„ dénoncera tous comme de vils brigands,
„ comme de lâches assassins, faits pour le
„ meurtre & la rapine, sans foi, sans pu-
„ deur, sans pitié, indignes du nom d'hom-
„ mes & du nom de Chrétiens! Y pensez-
„ vous? Et de quel droit dérober le crime
„ au supplice? Cet usurpateur, ce tyran, ce
„ parricide est convaincu; il est jugé; pour-
„ quoi ne pas exécuter la sentence qui le
„ condamne? Qu'il meure; & tout est con-
„ sommé".

L'atrocité de ce conseil étonna les plus intrépides. Mais Valverde, sans leur donner le temps de balancer: „ il y va, leur
„ dit-il, & de la vie & de l'honneur. Il
„ y va de bien plus, il y va de la gloire
„ de la religion, des intérêts du ciel; &
„ le Dieu vengeur qui m'envoie, vous dé-
„ fend de délibérer. Pizarre dort; tout est
„ tranquille; & Requelme, par qui le pro-
„ cès est instruit, a droit de voir Ataliba,

„ de l'interroger à toute heure ; qu'il me
„ faſſe ouvrir la priſon. Je ne veux, avec
„ lui & moi, que deux hommes déter-
„ minés".

L'importance du crime en fit ſurmonter l'horreur ; & par un ſilence coupable on conſentit, en frémiſſant, à ce qu'on n'oſoit approuver. Alors, d'une voix radoucie, Valverde reprit la parole : „ En ôtant la vie
„ à un Infidele, dit-il, ne perdons pas de
„ vue le ſoin de ſon ſalut. Je veux, en le
„ purifiant dans les eaux ſaintes du Baptême,
„ lui rendre à lui-même ſa mort précieuſe
„ autant qu'elle eſt juſte, & ſanctifier l'ho-
„ micide qui nous eſt preſcrit par la loi".

La famille d'Ataliba, les yeux épuiſés de larmes, & le cœur laſſé de ſanglots, dormoit alors autour de lui. Mais ce Prince, agité de funeſtes preſſentimens, n'avoit pu fermer la paupiere. Il entend ouvrir ſa priſon. Il voit entrer Requelme, & avec lui trois hommes enveloppés de longs manteaux, qui ne laiſſent voir que leurs yeux, dont le regard lui ſemble atroce. Un mouvement d'effroi le ſaiſit ; il ſe leve ; & ſurmontant cette foibleſſe, il vient au-devant d'eux :
„ Inca, lui dit Requelme, éloignons-nous ;

„ n'éveillons point ces femmes & ces en-
„ fans. Il eſt bien juſte que l'innocence
„ repoſe en paix. Ecoutez-nous. Vous ê-
„ tes jugé, condamné; le feu ſeroit votre
„ ſupplice, ſuivant la rigueur de la loi.
„ Mais il dépend de vous ſauver des flam-
„ mes; & cet homme religieux, que vous
„ allez entendre, vient vous en offrir un
„ moyen".

Le Prince l'écoute, & pâlit. „ Je ſais,
„ dit-il, que le Conſeil m'a jugé; mais
„ ne doit-on pas m'envoyer à la Cour d'Eſ-
„ pagne, & réſerver à votre Roi un droit
„ qui n'appartient qu'à lui? — Croyez-moi,
„ les momens ſont chers, pourſuivit Re-
„ quelme : écoutez cet homme vertueux &
„ ſage, qui s'intéreſſe à vos malheurs".
Valverde alors prit la parole : „ Ne vou-
„ lez-vous point, lui dit-il, adorer le
„ Dieu des Chrétiens? — Aſſurément, dit
„ le malheureux Prince, ſi ce Dieu, com-
„ me on nous l'annonce, eſt un Dieu bien-
„ faiſant, un Dieu puiſſant & juſte; ſi la
„ nature eſt ſon ouvrage, ſi le ſoleil lui-
„ même eſt un de ſes bienfaits, je l'adore
„ avec la nature. Quel ingrat, ou quel
„ inſenſé peut lui refuſer ſon amour? —

„ Et vous desirez d'être instruit, lui deman-
„ de encore le perfide, des saintes vérités
„ qu'il nous a révélées, de connoître son cul-
„ te, & de suivre sa loi? — Je le desire
„ avec ardeur, répond l'Inca : je vous l'ai
„ dit. Impatient d'ouvrir les yeux à la lu-
„ miere, que l'on m'éclaire, & je croirai. —
„ Graces au ciel, reprit Valverde, le voilà
„ disposé comme je le souhaitois. Implorez-
„ le donc à genoux, ce Dieu de bonté,
„ de clémence; & recevez l'eau salutaire
„ qui régénere ses enfans". L'Inca, d'un esprit humble & d'une volonté docile, s'incline & reçoit à genoux l'eau sainte du baptême. „ Le ciel est ouvert, dit Valverde, &
„ les momens sont précieux." A l'instant il fait signe à ses deux satellites; & le lien fatal étouffe les derniers soupirs de l'Inca.

Ce fut par les cris lamentables de ses enfans & de leurs meres, que la nouvelle de sa mort se répandit au lever du jour. Quelques Espagnols en frémirent; mais la multitude applaudit à l'audace des assassins; & l'on crut faire assez que de laisser la vie aux femmes & aux enfans de ce malheureux Prince, abandonnés, dès ce moment, à la pitié des Indiens.

Pizarre, indigné, rebuté, las de lutter contre le crime, après avoir chargé de malédictions ces exécrables aſſaſſins & leurs partiſans fanatiques, ſe retira dans la ville des Rois (*), qui commençoit à s'élever. La licence, le brigandage, la rapacité furieuſe, le meurtre & le ſaccagement furent ſans frein; l'on ne vit plus, ſur la ſurface de ce continent, que des peuplades d'Indiens tomber, en fuyant, dans les pieges & ſous le fer des Eſpagnols. Des bords du Mexique arriva ce même Alvarado, cet ami de Cortès, ce fléau des deux Amériques. Rival des nouveaux conquérans, il vint ſe jetter ſur leur proie, & s'aſſouvir d'or & de ſang. Dans toute l'étendue de cet Empire immenſe, tout fut ravagé, dévaſté. Une multitude innombrable d'Indiens fut égorgée; preſque tout le reſte enchaîné, alla périr dans les creux des mines, & envia mille fois le ſort de ceux qu'on avoit maſſacrés.

Enfin, quand ces loups dévorans ſe furent enivrés du carnage des Indiens, leur rage forcenée ſe tourna contre eux-mêmes. Le cri du ſang d'Ataliba s'étoit élevé juſqu'au

(*) Lima.

ciel. Preſque tous ceux qui avoient contribué au crime de ſa mort, en porterent la peine; & tandis que les uns, par les Indiens dans les lieux écartés, expiroient ſous le nœud fatal, les autres, juſtes une fois, s'égorgerent entr'eux. L'exécrable Valverde (*a*), en menant une bande de ces brigands à la pourſuite des Indiens qui s'étoient ſauvés dans les bois, tombe aux mains des Antropophages; & brûlé, déchiré vivant, dévoré par lambeaux, avant que d'expirer, il meurt le blaſphême à la bouche, dans la rage & le déſeſpoir. Parjure & traître (*b*) envers Pizarre, Almagre fut puni du plus honteux ſupplice; & ſa lâcheté mit le comble au juſte opprobre de ſa mort. Pizarre, dont le crime étoit d'avoir ouvert la barriere à tant de forfaits, Pizarre, trahi par les ſiens, mourut aſſaſſiné. Accablé ſous le nombre, il ſuccomba, mais en grand homme, qui dé-

(*a*) Ici la vérité feroit horreur; j'y ſubſtitue la juſtice.

(*b*) Almagre avoit juré de nouveau, ſur une hoſtie conſacrée, de ne rien entreprendre ſur les droits de Pizarre, & ſa promeſſe avoit été énoncée en ces termes: *Seigneur, ſi je viole le ſerment que je fais ici, je veux que tu me confondes & que tu me puniſſes dans mon corps & dans mon ame.* Il fut parjure à ce ſerment.

daignoit la vie & qui bravoit la mort. La guerre, après lui, s'alluma entre ſes rivaux & ſes freres. Cuſco, ſaccagée & déſerte, vit ſes plaines jonchées des corps de ſes tyrans. Les flots de l'Amazone furent rougis du ſang de ceux qu'elle avoit vus déſoler ſes rivages; & le fanatiſme, entouré de maſſacres & de débris, aſſis ſur des monceaux de morts, promenant ſes regards ſur de vaſtes ruines, s'applaudit, & loua le ciel d'avoir couronné ſes travaux.

FIN.

TABLE

DES

CHAPITRES

DU SECOND VOLUME.

CHAPITRE XXVI. *La guere civile menace de s'allumer dans le Royaume des Incas. Ataliba, pour engager ſon frere à le laiſſer en paix, veut employer la médiation d'Alonzo de Molina; & dans cette vue il lui raconte comment ce Royaume a été fondé; ſes accroiſſemens; le partage qu'en a fait entre ſes deux fils le Roi, pere des deux Incas.* . . . . Pag. 1

CHAPITRE XXVII. *Dans un ſacrifice fait au Soleil, pour le ſuccès de l'ambaſſade, Alonzo voit Cora, l'une des Vierges ſacrées; il l'aime, & il en eſt aimé.* 12

CHAPITRE XXVIII. *Eruption du volcan de Quito. Alonzo enleve Cora de*

l'asyle des Vierges; il la séduit; il la ramene. . . . 19

CHAPITRE XXIX. *Ambassade d'Alonzo de Molina à la Cour de Cusco.* . . 32

CHAPITRE XXX. *Suite de ce voyage. Description de Cusco; ses richesses. Fête du mariage célébrée à Cusco au solstice d'hiver.* . . . 41

CHAPITRE XXXI. *Description des dehors de Cusco. Entretien d'Alonzo avec un prêtre du Soleil, qu'il trouve labourant la terre.* . . . 51

CHAPITRE XXXII. *Les espérances de la paix sont tout-à-coup renversées. La guerre se déclare entre les deux Incas.* . . . 58

CHAPITRE XXXIII. *Ataliba, Roi de Quito, assemble son armée. Il sort de ses Etats, s'assure du fort de Cannare, & va au-devant de l'ennemi.* . . 65

CHAPITRE XXXIV. *Huascar, Roi de Cusco, marche à la tête de ses Peuples. Bataille de Tumibamba. L'armée de Quito est vaincue; Ataliba est fait prisonnier. Il s'échappe de sa prison.* . . 75

TABLE.

CHAPITRE XXXV. *Les Camarins, ſoulevés en faveur du Roi de Cuſco, aſſiégent dans leur forteresſe les troupes du Roi de Quito. Eclipſe du Soleil. Défaite des Camarins. Bataille de Saſcahuana. Le Roi de Cuſco eſt vaincu. Il eſt pris. Le fils aîné du Roi de Quito eſt tué dans cette bataille.* 86

CHAPITRE XXXVI. *Le corps du jeune Prince eſt apporté au Roi ſon pere. Entrevue d'Ataliba & d'Huaſcar, ſon priſonnier.* . . . 98

CHAPITRE XXXVII. *Retour d'Ataliba à Quito, avec le corps du jeune Prince.* 107

CHAPITRE XXXVIII. *Fête de la paternité, à l'équinoxe de printems. Funérailles du jeune Inca.* . . . 113

CHAPITRE XXXIX. *Cora eſt convaincue d'avoir violé ſes vœux. Son pere va trouver Alonzo, lui apprend le malheur de ſa fille, & lui dit de ſe dérober au ſupplice qui les attend.* . . . 122

CHAPITRE XL. *Cora paroît devant ſon Juge. Alonzo s'accuſe lui-même, la défend, & la fait abſoudre.* . 128

TABLE.

CHAPITRE XLI. *Voyage de Pizarre en Eſpagne. Son arrivée à Seville. Il y voit célébrer un* auto-da-fé. . . 140

CHAPITRE XLII. *Gonzale, frere de Pizarre, vient le trouver à Seville. Leur entretien. Pizarre eſt préſenté à l'Empereur; il en obtient le Gouvernement des pays qu'il va conquérir. Il s'en retourne en Amérique.* . . 152

CHAPITRE XLIII. *En arrivant à Saint-Domingue, Pizarre y trouve Las-Caſas, attaqué d'une maladie que l'on croit mortelle. Nouvelle marque de l'amour des Indiens pour Las-Caſas. Pizarre en eſt témoin.* 164

CHAPITRE XLIV. *Pizarre part de Saint-Domingue, ſe rend à Panama, s'embarque ſur la mer du Sud, deſcend au port de Coaque, & ſe rend par terre à Tumbès. Etat des choſes dans le Pérou à l'arrivée de Pizarre. Bataille ſur l'Abancaï, où le parti du Roi de Cuſco eſt preſque entiérement détruit.* . . . 175

CHAPITRE XLV. *Un fort qu'Alonzo de Molina a fait élever à Tumbès, eſt attaqué par les Eſpagnols, & défendu par les Mexicains.* . . . 183

TABLE.

CHAPITRE XLVI. *L'assaut n'ayant pas réussi, on assiege le fort. Amazili, sœur d'Orozimbo, est prise par les Espagnols. Sa résolution généreuse & sa mort. Les Peuples du midi se rangent sous la puissance des Espagnols. Pizarre se rembarque, & de Tumbès il va descendre au port de Rimac.* . . 198

CHAPITRE XLVII. *Ataliba fait camper son armée sur les bords du fleuve Zamore. Fête de la mort au solstice d'été.* 213

CHAPITRE XLVIII. *Alonzo, dans le camp indien, reçoit des lettres de Pizarre & de Las-Casas. Sur la foi de l'un & de l'autre, il propose à l'Inca d'entrer en conciliation. Il va au-devant de Pizarre, confere & s'accorde avec lui, revient au camp d'Ataliba, & malgré l'avis & l'exemple des Mexicains, persuade à l'Inca d'accorder à Pizarre l'entrevue qu'il lui demande, & de le recevoir dans son camp.* . . . 219

CHAPITRE XLIX. *Entrevue de Pizarre & d'Ataliba. Massacre des Indiens, causé par le fanatique Valverde. La troupe des Mexicains est détruite. Alonzo est*

bleſſé. Gonſalve Davila eſt tué par Capana. Ataliba eſt enfermé dans le Palais de Caſſamalca. . . 228

CHAPITRE L. *Pizarre va voir Ataliba dans ſa priſon. Mort d'Alonzo de Molina. Valverde ſouleve les Caſtillans contre Pizarre. Celui-ci les appaiſe, bannit Valverde, & l'envoie à Rimac, pour y être embarqué, & de-là tranſporté dans une île déſerte. Ataliba demande à ſe racheter, & ſa demande eſt acceptée.* . . 242

CHAPITRE LI. *Almagre arrive de Panama. Il rencontre Valverde. Leur entretien. Mort d'Huaſcar dans ſa priſon. Ataliba en eſt accuſé. Perſuadé de ſon innocence, Pizarre veut le ſauver. Partage des tréſors qu'Ataliba a fait amaſſer pour ſa rançon. Fernand Pizarre eſt envoyé en Eſpagne.* . . 255

CHAPITRE LII. *Arrivé au port de Rimac, Fernand ſe laiſſe toucher par le faux repentir de Valverde, & lui accorde la liberté d'aller vivre chez les Sauvages. Réſolution priſe dans le Conſeil, d'inſtruire le procès d'Ataliba. Sa famille eſt transférée dans la même priſon que lui. Mort de Cora ſur la tombe d'Alonzo. La conſtance*

d'Ataliba l'abandonne dès qu'il ſe voit au milieu de ſa famille. . 269

CHAPITRE LIII. *Jugement d'Ataliba. Quel uſage Valverde fait de ſa liberté. Ataliba eſt étranglé dans ſa priſon. Pizarre ſe retire à Lima. Le Pérou eſt en proie au ravage des Eſpagnols. Ceux-ci ſe détruiſent entre eux. Pizarre meurt aſſaſſiné.* 276

Fin de la Table.

94-1

E 777
M 352 i 4
v. 1-2